Mr DE CABIRON.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

½ Tomato one ½ pint.

[illegible] [illegible] [illegible]
Take each other.

MEMOIRES DU COMTE DE BONNEVAL,

Ci-devant General d'Infanterie au service de Sa Majesté Impériale & Catholique.

SECONDE EDITION.

TOME I.

A LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie 1737.

Universita
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2066
.S4A63
1737

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
BONNEVAL.

IL m'eſt venu à l'eſprit d'écrire l'Hiſtoire de ma Vie. C'eſt une fantaiſie, je le ſai, mais je l'ai ſuivie. Je ſerois moi-même fort embarraſſé s'il me falloit rendre compte des raiſons qui m'ont déterminé à ce deſſein, dont jamais je ne me ſerois cru capable : l'ennui de la ſolitude à laquelle ma mauvaiſe étoile & la malice de mes ennemis m'ont reduit, l'envie de faire connoitre à toute la terre mon innocence & la fauſſeté des accuſations dont on m'a noirci, la complaiſance pour une aimable perſonne qui

m'eſt venu trouver & qui a ſouhaité que je lui fiſſe un recit fidele de toutes mes avantures, tout cela & d'autres conſiderations, que je ne m'amuſerai point à développer, m'ont fait prendre la plume. Ceux qui m'ont connu en Europe me liront apparemment avec plaiſir, les autres ne ſeront point fâchés de connoitre à fonds un homme à ſi étranges avantures, qui ſemblable au Danube, finit par n'être pas même Chrétien. Je ne dirai donc point que ce n'eſt que pour m'amuſer que j'ai écrit, j'avoue que je l'ai fait dans la vue de prévenir quelque Ecrivain peu inſtruit, qui auroit voulu faire mon Hiſtoire : car enfin je me flatte de m'être rendu aſſez fameux pour mériter ce ſoin. Etant de moi, on doit être ſûr que la vérité s'y trouvera, & que je me dépeindrai tel que je ſuis, ſans me flatter ſur mes bonnes qualités, ſans me faire grace ſur mes défauts.

Je ne parlerai point de ma Famille, je crois que tout le monde ſait qu'elle a l'honneur d'ètre alliée à la Maiſon Royale de France. J'étois l'Aîné de pluſieurs enfans. Quand je vins au monde, il fit un orage épouvantable, qui abbatit la croix du clocher & celle du-

fron-

frontiſpice de l'Egliſe. Le Curé de la Paroiſſe, car c'étoit à la Campagne, fit mon horoſcope, qui n'a jamais été connue que de mon pere, de ma mere & de moi. Il la fit par un emblême qu'il deſſina avec de l'encre de la Chine. C'étoit une eſpece de figure d'aigle, qui portoit dans ſon bec un fleur de Lis ſurmontée d'un Croiſſant. Je l'ai gardée pendant quelque tems, ſans y pouvoir rien comprendre, juſqu'à ce que j'euſſe quitté le ſervice de France pour prendre celui de l'Empereur, alors j'entrevis ce que vouloit dire ce Croiſſant; mais je me traitai moi-même de fou & de viſionnaire, & je jettai mon horoſcope au feu. Je pourrois ſur ce fait certain, faire quantité de raiſonnemens pour juſtifier ma démarche, mais ce n'eſt pas pour cela que j'écris.

Mon éducation fut conforme à ma naiſſance. Ce n'eſt pas à dire qu'elle fût fort bonne: une fille de chambre, un petit laquais qu'on m'avoit donné, m'empêcherent de prendre les ſentimens de pieté qu'un bon Precepteur s'efforçoit de m'inſpirer; en un mot à dix ou onze ans j'étois déja débauché. Le Duc de Chartres, depuis Duc d'Or-

leans & Regent de France, à qui je faiſois ſouvent ma cour, étoit à peu près du même caractère, & ſe trouva du moins auſſi bien inſtruit que je pouvois l'être. Je paſſe légerement ſur ces premiers tems, quoi que je m'en reſſouvienne encore aſſez diſtinctement. Je dirai ſeulement que dès lors j'avois des ſentimens d'honneur; que je n'aurois voulu pour rien du monde manquer à ma parole, & que j'étois incapable de ſouffrir un affront. Ce que je dis ici de mon caractère me fait ſouvenir d'une avanture qui eſt la premiere de ma vie.

La lingere de ma mere avoit une fille des plus jolies. Elle l'amenoit avec elle preſque toutes les fois qu'elle venoit chercher ou apporter de l'ouvrage. Je la trouvai fort à mon gré & je ne lui déplus pas; nous nous parlames. Nos converſations furent dabord aſſez vives, & finiſſoient toujours par quelques marques de tendreſſe; mais je n'oſois lui déclarer tous mes ſentimens. Je lui écrivis un billet à peu près en ces termes: „ Ma chere Liſette, depuis „ trois jours que je ne vous ai vue, rien „ ne m'a fait plaiſir, ſans ceſſe je penſe à vous. Il faut abſolument que je

„ vous

„ vous parle. Si vous pouviez venir
„ tantôt ſur les quatre heures. Vous
„ ſavez où eſt ma chambre. Mon Pre-
„ cepteur n'y ſera point, il doit aller
„ à une Theſe en Sorbonne. Nous
„ aurons une bonne heure à nous en-
„ tretenir. J'ai mille choſes à vous
„ dire “.

Elle vint à l'heure que je luis avois marquée. On donnoit ce jour-là un grand repas, tous les Domeſtiques étoient occupés. Nous fumes enſemble une heure & demie. Je lui promis que je ne la quitterois jamais, & elle conſentit à ce que je voulus. C'eſt le plaiſir le plus pur que j'aye goûté dans ma vie. J'avois autour de treize ans, & elle avoit quelques mois moins que moi.

Comme j'étois déja aſſez fort, qu'on parloit de guerre, & que j'avois peu de goût pour l'étude, mon Pere voulut me mettre à l'Academie. Cette Nouvelle qui m'auroit cauſé une vraie joye ſans la paſſion que j'avois pour Liſette, m'attriſta beaucoup, je la reçus preſque en pleurant. Ce n'étoit pas tant l'amour qui m'arrêtoit, que la promeſſe que j'avois faite. Ne ſachant à qui m'adreſſer pour me démèler de cet embarras, je choiſis ma mere pour ma

confidente. Elle m'aimoit avec tendresse ; & j'avois assez de discernement pour connoitre qu'elle étoit fort raisonnable. J'épiai le moment que je la trouverois seule, je me jettai à ses genoux & lui demandai un secret inviolable. Elle me le promit. Je lui racontai mon avanture.

Elle m'écouta du plus grand serieux, quoi qu'elle mourût d'envie de rire, à ce qu'elle me dit depuis, Elle me représenta gravement que la promesse que j'avois faite étoit nulle, que dans l'âge où j'étois je ne pouvois m'engager sans sa permission ; que l'amour que j'avois pour Lisette devoit m'engager à ne le point faire paroitre ; que je la perdrois d'honneur si j'en usois autrement. Je me rendis à ces raisons, à condition que ma mere auroit soin de cette fille. Elle s'en chargea, mais à condition aussi que je ne la reverrois plus. J'éxécutai ma promesse. Ma mere exécuta la sienne, & maria Lisette un an ou deux après au Maître de danse de mes Sœurs.

L'ardeur que j'avois pour la guerre me donna un goût infini pour mes exercices, je m'y livrai tout entier. Quelque progrès que j'y fisse, mon pere

me

me tient à l'Academie pendant dix-huit mois, & ce tems me passa fort vîte. J'avois pour Gouverneur un homme de beaucoup d'esprit : il n'étoit pas des plus devots de ce monde, mais il avoit des sentimens & de la probité. Il cultiva avec soin ce fond d'honneur que j'avois naturellement, & me repeta sans cesse que le mépris de la vie devoit être le caractère d'un homme de condition, & que la mort étoit préferable à la moindre lâcheté. C'est ce qui m'a toujours conduit, & j'espere que je ne m'écarterai jamais de cette grande maxime. Il m'inspira le goût de la lecture, je lus toute sorte de livres, surtout ceux qui parloient de guerre & de politique. Ce goût m'a continué depuis, & ne m'a point encore quitté; c'est à lui que je crois devoir le peu que je vaux.

Après mes exercices j'entrai dans les Mousquetaires, âgé d'un peu plus de seize ans. On me présenta au Roi, qui me dit avec bonté, qu'il passoit par dessus mon âge à cause du bien qu'on lui avoit dit de moi, & me recommanda fort de continuer à me comporter de maniere qu'on lui rendit toujours d'aussi bons témoignages de ma conduite.

Les Mouſquetaires ſont une excellente école de bravoure, mais bien mauvaiſe pour tout le reſte. Il faut y vivre comme le grand nombre, c'eſt-à-dire qu'il faut être ou paroitre débauché & libertin. Je me conformai ſans peine à ce genre de vie, je puis même dire ſans vanité, que j'y primai bien-tôt, & que quoique le plus jeune, je ne fus pas le moins accrédité, me conduiſant de maniere que je ne donnai aucune priſe aux Commandans pour ce qui regardoit l'exactitude du ſervice. Jeune & plein de feu comme on eſt, il eſt difficile d'éviter les querelles. Je n'en eus cependant qu'une, dont voici l'occaſion.

Le Marquis de C., Capitaine de cavalerie, depuis un an ou deux étoit en garniſon aux environs de Strasbourg. Il y alloit ſouvent & y avoit fait une Maîtreſſe; mais il la quitta d'une maniere aſſez choquante. Elle reſolut de s'en vanger & le fit de la maniere la plus cruelle. Elle imagina d'écrire au Recteur des Jéſuïtes au nom du Marquis de Louvois. La Lettre portoit, qu'un tel Officier de cavalerie viendroit le trouver; que le Roi ſouhaitoit qu'il lui fît donner vingt-cinq coups de fouet

par

par le correcteur de ſon College, en préſence de trois ou quatre de ſes Religieux les plus reſpectables. On marquoit dans cette Lettre, que le Patient s'appuyeroit ſur une table, & qu'il auroit les pouces en croix pendant l'exécution, qu'il donneroit dix louis au correcteur & le remercieroit de la correction qu'il lui auroit donnée. La Lettre finiſſoit par un ordre à ce Recteur, de rendre un compte exact de la maniere dont le tout ſe ſeroit paſſé.

Au même tems que cette ridicule Lettre ſe liſoit chez les Jéſuïtes, & qu'ils ſe réjouïſſoient d'avoir la confiance de Mr. de Louvois, le Capitaine de cavalerie en reçut une de la même main, où on lui marquoit d'aller le vendredy ſuivant trouver le Recteur des Jéſuïtes, qui lui ſignifieroit les ordres du Roi. Il attendit ce jour avec impatience & ſe rendit au College de ces Peres à l'heure marquée. C'étoit huit heures du matin. D'abord on le fit entrer ſeul dans une ſalle interieure, où les diſcrets ſe trouverent, & on lui intima les ordres qui le regardoient. Ces Religieux imbecilles, qui ne comprenoient pas que ces ordres accompagnés de tant de circonſtances ridicules, ne pouvoient venir

venir de la Cour, exhorterent par toutes ſortes de motifs d'intérêt & de Religion ce Capitaine à ſe ſoumettre. Il eut la bétiſe de les croire, ſe mit lui-même en état, & fut vivement étrillé. Ce traitement fut accompagné d'une mercuriale, que ſa maligne Demoiſelle avoit dictée; il donna dix Louis au correcteur, le remercia, & les Jéſuïtes lui promirent le ſecret. L'affaire éclata, il diſparut: apparemment qu'il ſe fit Capucin, car il n'avoit point d'autre parti à prendre.

On peut juger comment cette Nouvelle fut reçue aux Mouſquetaires & combien on en badina. Je ne puis pas me reſſouvenir ſi je le fis d'une maniere plus picquante que les autres: cela pourroit être, car je me ſuis toujours exprimé vivement, & j'ai appellé les choſes par leur nom. Quoiqu'il en ſoit, nous avions parmi nous un Parent de ce Marquis corrigé, qui jugea à propos de ſe prendre à moi des plaiſanteries que nous faiſions. Nous nous battimes derriere les Invalides; mais il n'y eut point de ſang répandu, je le déſarmai, & nous retournames enſemble à l'hôtel comme ſi nous fuſſions revenus de la promenade: on eut quelque ſoupçon de notre démê-

lé;

lé ; mais, malgré la rigueur des édits, les Officiers honnêtes gens n'approfondissent ces ſortes d'affaires, que lorſqu'ils ne peuvent s'en diſpenſer. Il nous quitta peu de tems après ſous prétexte de ſa mauvaiſe ſanté. Je lui avois promis le ſecret, & je l'ai conſtamment gardé. Je n'en parle aujourd'hui que parce qu'on ne peut le deviner. S'il eſt encore en vie, & que ce que j'écris vienne à ſa connoiſſance, je ſuis aſſuré qu'il ne me démentira pas.

Je ne fis point la compagne de 1689. on m'en empêcha à cauſe de ma grande jeuneſſe; mais je fis tant d'inſtances qu'on me permit de faire la ſuivante. Comme j'avois beaucoup d'inclination pour ma profeſſion, & que je me ſentois du genie pour y réüſſir, je m'appliquai à m'inſtruire avec tout le ſoin poſſible ; j'obſervai tout & j'en demandai raiſon, tantôt à des Officiers, quelques fois à de vieux ſoldats qui avoient ſervi ſous Turenne, ſous le Maréchal de Crequi, & je puis dire que j'en trouvai pluſieurs auſſi en état de m'inſtruire que les Officiers qui avoient le plus de réputation. Nous ſommes bien conduits cette année, me diſoit un vieux fantaſſin, je l'ai vû dès la pre-

miere marche ; ce n'est pas comme l'année derniere ou l'on nous fatiguoit sans savoir pourquoi, où l'on nous fit attaquer des murailles oú le canon auroit eu peine à faire brêche, & puis, quand on l'auroit prise, quel fruit en auroit-on tiré, puis qu'entre cette Place & l'Ennemi il y avoit un grand défilé qui nous empêchoit d'aller l'attaquer ? Voyez, ajoutoit-il, ce camp où nous sommes ; nous y avons tous les avantages que nous pouvons souhaiter, nos convois nous viennent librement, notre cavalerie a de bons pâturages où on ne peut la troubler, nous dormons tranquillement, au lieu que l'année passée nous étions toujours sur le qui vive. Je crois pourtant, continuoit-il, que nous décamperons bien-tôt & que Luxembourg veut en découdre. Tant mieux, il peut compter sur nous, comme nous comptons sur lui.

Je prenois un plaisir infini à ces sortes de discours, & ma curiosité me fit dans l'Armée une espece de reputation. Nous décampames en effet, comme avoit prévu le fantassin, & peu de jours après se donna la bataille de Fleurus. J'y étois, je puis même dire que j'y payai

payai de ma perſonne, & que ſi chacun en avoit fait autant que moi il ne ſeroit reſté aucun des Ennemis en vie. Je me reſſouviens diſtinctement que je tuai deux Allemands, l'un d'un coup de piſtolet qui lui brula la cervelle, l'autre d'un coup d'épée dans la poitrine. Je me ſuis trouvé depuis dans bien des Actions ſans en avoir fait autant, excepté cependant contre les Turcs, comme je le dirai en ſon lieu, ſi je m'en ſouviens. Tout ce que je ſai de cette bataille c'eſt que nous fumes victorieux, que Waldeck ſe ſauva comme il put & raſſembla les débris de ſon Armée ſous le canon d'une place forte, que nous fumes maîtres de la campagne & que nos ſoldats regorgeoient de butin. J'ai encore actuellement une paire de piſtolets damaſquinés & carabinés, que j'achetai d'un ſoldat quatre piſtoles, quoi qu'il ne m'en demandât qu'une. Pour le detail, j'avoue que j'étois trop occupé & trop animé pour voir ce qui ſe paſſoit ailleurs. Ce n'eſt même que quelques jours après que j'ai ſu la manœuvre habile qu'avoit fait Monſieur de Luxembourg, de faire marcher à la faveur d'un côteau une partie de ſa droite pour battre ſurement la gauche de l'Enne-

l'Ennemi. L'on avoit cru dans l'Armée que c'étoit un camp volant, qui au bruit du canon étoit venu prendre Waldeck en flanc, je me reſſouviens du moins de l'avoir lû dans quelque relation.

Je reſtai encore une année dans les Mouſquetaires. Quoi-qu'aſſurement on ne m'épargnát pas l'argent, je n'en avois jamais aſſez : le jeu, les repas, conſumoient bien vîte tout ce qu'on me donnoit ; de plus on commençoit dès lors dans les Comediennes, & ces créatures ſont inſatiables. Un hazard que je ne cherchois pas me mit au large. Je revenois un jour d'auprès de la porte St. Honoré, ſeul & à pied, contre mon ordinaire. Une pluïe horrible me prit à la place de Vendôme, & l'Egliſe des Capucins ſe trouvant ouverte, j'y entrai. Il n'y avoit qu'une Dame qui s'entretenoit avec ſon Directeur. Ce bon Religieux s'imagina que je voulois me confeſſer, & me demanda ce que je ſouhaitois. Je lui répondis que la pluïe m'avoit forcé de chercher du couvert. La Dame m'offrit une place dans ſon caroſſe, me diſant qu'elle me feroit conduire chez moi quelque loin que je demeuraſſe de ſon quartier ; j'acceptai l'offre. Chemin faiſant elle me queſtionna

na beaucoup, ſi j'étois de Paris, ſi j'étois au ſervice, ſi j'avois deja fait quelques connoiſſances, ſi j'avois quelque inclination. Ses regards m'avoient deja annoncé quelque choſe de ſes deſſeins, ainſi je me gardai bien de lui dire que j'étois mouſquetaire, ce nom ſeul l'auroit effraiée; je me dis de Province, arrivé depuis peu pour poſtuler une place de Lieutenant & de Cornette; j'ajoutai que j'étois parfaitement libre, que j'avois vu de belles perſonnes, mais qu'aucune ne m'avoit aſſez frappée pour m'attacher, qu'apparemment j'étois deſtiné pour quelque autre.

Nous arrivames. C'étoit l'heure du diner, ou je fus invité d'une maniere ſi preſſante que je n'aurois pu m'en defendre ſans impoliteſſe. Cette dame étoit une perſonne de condition, encore jeune; c'étoit le plus ſi elle avoit vingt-trois ans. Il y en avoit quatre qu'elle étoit mariée à un homme fort riche, mais vieux, d'une mine & d'un caractere peu revenant. C'etoit un homme d'affaires, qui avoit part dans les Fermes & étoit à la tête de pluſieurs Entrepriſes pour la fourniture des Armées. Il alloit fort ſouvent en Cour, faiſoit d'aſſez longs voyages dans les Provin-

ces & ſur les frontieres. Il aimoit ſon Epouſe & en uſoit parfaitement bien avec elle, juſqu'à lui confier la plus grande partie de ſon argent. Elle l'avoit gagné par ſes bonnes manieres, ſur tout par de grandes apparences de pieté, & par une eſpece d'éloignement des compagnies & des plaiſirs. La maiſon étoit propre, mais ſans magnificence outrée, & le domeſtique n'étoit pas fort nombreux.

Après le diner, qui fut de fort bon goût, la dame ſe retira dans ſon cabinet & me pria d'attendre un moment dans la ſalle à manger. Elle me fit appeller: elle s'étoit miſe dans un négligé des plus propres. Je la trouvai charmante; elle n'étoit pas grande, mais ſa taille étoit des mieux priſes, ſes yeux étoient vifs, ſon teint fort blanc, ſa bouche belle; ſans être trop graſſe elle avoit de l'embonpoint, un mouchoir un peu en deſordre laiſſoit voir une partie de ſa gorge. La converſation s'anima & devint des plus vives & des plus tendres, & après mille proteſtations d'attachement, de fidelité, de ſecret, nous en vinmes aux priſes, un lit de repos fut le champ de bataille. Jamais je ne vis tant d'amour ou tant de paſſion. A quelques momens de trêve ſuccederent

de

de nouveaux combats. On fut content de mes ſervices & on les paya d'un rouleau de cinquante piſtoles. Nous convinmes des jours que nous nous reverrions.

Je fus exact aux rendez-vous pendant près de trois mois, & j'en tirai au moins douze ou quinze mille francs ;mais enfin je me dégoûtai de cette intrigue, par la crainte qu'elle ne fût découverte,& qu'on ne ſût dans le monde que j'avois eu la foibleſſe de prendre de l'argent. C'eſt la ſeule faute que j'aye faite en ce genre; je me la reproche encore aujourd'hui, aſſurement la vanité n'a point de part à l'aveu que j'en fais.

Le tems de la campagne vint. Je fus du détachement qui devoit ſervir en Flandre. L'Armée ennemie n'avoit plus le même General; le Prince d'Orange, qui étoit venu a bout de ſe faire Roi d'Angleterre, la commandoit. Il ſavoit la guerre, & ſut ſi bien ſe conduire qu'il évita tout engagement, on ne fit que camper & décamper pour la commodité des fourrages & pour couvrir chacun ſon païs. Cette inaction m'ennuïa fort, j'aurois voulu que chaque jour eut été un jour de bataille. Je m'occupai comme j'avois fait l'année précedente; par mes obſervations, par

des converſations, je me mis au fait de diverſes operations de Guerre, de la conduite des convois, de l'utilité & de la neceſſité des partis. Je m'appliquai particulierement à connoître la ſituation du païs ; il n'y avoit pas un ruiſſeau, une haie, un défilé, qui ne me fût preſent, & cette ſcience dans la ſuite a été fort utile à ceux contre qui je me propoſois alors de la mettre en uſage.

Les Armées étoient ſur le point de ſe ſeparer pour les quartiers d'hyver. Nous etions aux environs de Tournai, & les Ennemis étoient à ſix lieües de nous. Ils decamperent les premiers, Mr. de Luxembourg, toujours attentif aux occaſions d'agir, crut que cet éloignement leur feroit peut-être negliger les précautions néceſſaires pour aſſurer leur marche, & qu'il pourroit ſurprendre leur arriere garde avant qu'elle eût paſſé le ruiſſeau de la Catoire; il ſe mit à la tête de la maiſon du Roi, & ſa marche fut ſi vive pendant la nuit, que le lendemain à la pointe du jour nous nous trouvames en deça du village de Leuze, ſans que l'Ennemi eût eu de nos nouvelles. Ce village nous couvroit, nous fimes âlte ; nous nous réünimes tous, nous nous mimes en ordre

dre de bataille, nous paſſames enſuite à toute bride & nous trouvames l'arriere garde repandue négligemment ſur les bords du ruiſſeau qu'elle avoit à paſſer. Nous la chargeames ſans lui donner le tems de ſe reconnoître : ce ne fut pas un combat, ce fut une déroute. Quelques eſcadrons qui ſe formerent à la hâte, voulurent tenir ferme ; mais ils furent culbutés preſque en un inſtant, & nous les pouſſames juſqu'au bord du ruiſſeau. Leur infanterie vint à leur ſecours & les ſauva d'une entiere défaite. Ils étoient preſque trois contre un : mais que peuvent faire des Troupes ſurpriſes en deſordre, Cette action fut glorieuſe au General qui l'avoit entrepriſe & conduite, cependant je ne tronvai pas qu'il nous fût fort honorable d'avoir battu des gens hors d'état de pouvoir nous reſiſter.

La vie de mouſquetaire me déplaiſoit, je ne voulois point abſolument viellir dans ce corps. J'obtins avec aſſez de peine l'agrément pour une compagnie de cavalerie ; car on ſuivoit encore les maximes de Mr. de Louvois, qui venoit de mourir. Ce miniſtre s'étoit fait une maxime de ne metre à la tête, même des compa-

gnies, que des gens de ſervice & d'expérience. Je ſervis eucore en Flandre; mais la cavalerie n'eut preſque aucune part aux ſuccès que nous eumes.

Le Roi fit en perſonne le ſiege de Namur, & la prit en aſſez peu de tems, eu égard à la force de la place & aux pluyes continuelles. J'étudiai autant qu'il me fut poſſible les operations de ce ſiege, & pour m'occuper j'allai en parti fort ſouvent. J'avois oui dire que c'eſt là où l'on apprend la guerre, à conduire une troupe, à former un deſſein, à dreſſer une embuſcade, & j'éprouvai qu'on ne m'avoit pas trompé, car c'eſt en ces courſes que j'ai appris le peu que je ſai. J'y fus preſque toujours heureux, & je puis dire que j'y fis des actions paſſablement belles. Mes ſoldats m'aimoient, il n'en étoit aucun qui ne ſe fut ſacrifié pour moi: des manieres franches & honnêtes me les avoient attachés; d'allieurs je n'avois rien à moi, & jamais je n'ay pris de part au butin qu'ils faiſoient ſous ma conduite.

Le Roi d'Angleterre parut avoir une forte envie de ſecourir Namur. Il n'ôſa cependant paſſer la Mehaigne; le Marechal de Luxembourg ſut toujours

ſe

ſe mettre à portée de la lui diſputer avec avantage. Namur pris, Louïs quatorze retourna à Verſailles.

Les deux Armées chercherent preſque également à s'éviter. La notre étoit plus forte en Cavalerie & nous aurions voulu attirer l'Ennemi en plaine, lui au contraire plus fort en Infanterie cherchoit une affaire de poſte, où notre cavalerie nous fut inutile. Nous etions campés à Steinkerque, pays couvert & embarraſſé de haies. On avoit choiſi ce camp pour la commodité des fourrages; de grands défilés nous ſeparoient des Alliés, & il ne leur étoit pas poſſible de les paſſer ſans que nous en fuſſions avertis aſſez tôt pour nous mettre en état de les recevoir. Le Prince d'Orange trouva cependant le moyen de le faire; car ayant découvert qu'un homme au ſervice du Duc de Baviere étoit un de nos eſpions, il le força d'écrire en ſa preſence au Marechal de Luxembourg, de ne point s'inquiéter des mouvemens qui ſe feroient le lendemain, & qui n'auroient pour but que d'aſſurer un grand fourrage. Ce faux avis eut tout l'effet qu'il avoit ſouhaité, nous ne nous inquiétames point des mouvemens de l'Ennemi, il

paſſa les défilés, avoit chaſſé quelques brigades d'Infanterie de leur poſté, & s'étoit emparé de leur canon avant qu'on ſe fût apperçu de leur deſſein. J'étois alors en courſe; mais je ſus des officiers les plus intelligens, entre autres du Marquis de Feuquieres, que ſi Mr. de Luxembourg avoit eu moins de préſence d'eſprit, ou que le Prince d'Orange en eût eu d'avantage, nous etions perdus ſans reſſource & qu'à peine le reſte de la campagne on eût entendu parler de nous. Notre victoire conſiſta à n'être point battus, comme nous devions l'être, à repouſſer l'Ennemi & à le forcer de remettre les défilés entre lui & nous.

J'étois ſi attaché à ma troupe que je paſſai l'hyver à Lille, à la reſerve d'une courſe d'un mois que je fis à Paris. Lille eſt une belle ville; toutes les perſonnes de quelque conſideration ou qui vouloient paſſer pour telles, avoient pris les manieres françoiſes, on y faiſoit grande chére, on y jouoit gros jeu. Je m'attachai fort à la maiſon d'un nommé La Rianderie, un homme fort riche & qui vouloit ſe faire honneur de ſon bien. Il avoit deux filles aſſez jolies & d'un caractère ai-

ma-

mable. Stoupe, Colonel Suiſſe, fort mon ami, s'attacha à l'aînée, & l'épouſa un an ou deux après. La cadette étoit aſſez à mon gré ; mais comme je ne me ſentois point les vertus matrimoniales je ne cherchois qu'à m'amuſer, & je ne voulois pourtant pas le faire d'une maniere qui pût lui faire tort, Pour avoir des entretiens particuliers, nous nous aviſames d'un moyen des plus ſinguliers.

Ses caroſſes n'étoient point dans la maiſon, les remiſes étoient au fond du jardin, & une grande paliſſade couvroit ce batiment. Nous nous y rendions ſans être vus & nous montions dans un Caroſſe ; c'étoit là que nous nous diſions nos ſecrets. Je puis proteſter qne jamais je n'ai abuſé de ſa bonté : je n'ai pas été plus ſage qu'un autre, mais j'ay toujours eu pour principe, qu'il étoit indigne d'un honnête homme de déshonorer une maiſon où il avoit accès, particulierement ſur le pied d'ami.

La campagne de 1693. commença d'une maniere à faire eſperer de grandes choſes. Louïs quatorze étoit venu ſe mettre à notre tête, & comme juſqu'alors il n'avoit fait cette démarche

qu'à coup sûr, nous nous attendions à quelque événement des plus considérables. Mais un camp bien pris par le Prince d'Orange, déconcerta tous les projets qu'on avoit formés. Louis, tout d'un coup, sans qu'on ait jamais su pourquoi, nous quitta, & envoya un gros détachement en Allemagne sous les ordres de Monseigneur. J'aurois voulu en être, ne doutant pas qu'avec de si grandes forces il ne se fit de grands exploits; mais on se contenta de reconnoitre le camp du Prince de Bade, au lieu que Mr. de Luxembourg trouva le moyen de tirer Guillaume trois, du poste qu'il avoit rendu inattaquable, de le forcer à se battre dans le tems qu'il s'étoit affoibli par de gros détachemens, & de remporter sur lui une victoire des plus parfaites & des plus glorieuses.

L'Action commença dès qu'il fut jour, par l'attaque du village de Neerwinden. Mais comme j'étois dans la cavalerie & que cette affaire fut toute d'infanterie, je n'en dirai rien; car je ne veux parler que de ce que j'ay vu, & à quoi j'ay eu quelque part. Nous étions postés à portée de marcher aux retranchemens de l'Ennemi, & nous essuï-

ſuïames le feu de ſon canon pendan‾ plusieurs heures. Enfin nous marcha mes vers une heure après midy, ſous les ordres de Monſieur de Feuquieres.

Notre infanterie aiant chaſſé celle des Alliés des retranchemens de ce front, nous pénetrames dans leur camp par trois ou quatre endroits, & j'eus l'honneur d'y entrer un des premiers, du côté qui n'étoit retranché que par quelques chariots: peut-être que l'Ennemi s'étoit gardé ces ouvertures pour fondre ſur nous après qu'il nous auroit repouſſé. J'ignore ce que firent les autres corps de cavalerie, mais je ſai bien que celui où j'étois ne trouva aucune reſiſtance. La terreur s'empara tout d'un coup de cette Armée, & la confuſion s'y mit de telle ſorte, qu'elle nous abandonna le champ de bataille, ſon canon, ſes équipages, & qu'une partie ſe précipita dans la riviere qui retardoit ſa fuite. Le bruit general de l'Armée fut, qu'on fut chaſſé deux ou trois fois de Nerwinden, par le manque non de bravoure mais d'habileté & d'attention de ceux qui conduiſoient cette attaque, & que la bataille auroit duré trois ou quatre heures de moins, ſi le Marechal de Villeroi avoit attaqué

qué les retranchemens dès la premiere fois qu'il avoit vu que l'Ennemi les dégarnissoit pour renforcer les troupes qui defendoient Nerwinden. Ce cri public n'empêcha pas que dixhuit mois après il ne fût nommé pour remplacer Mr. de Luxembourg.

Le peu d'usage que j'avois vu faire de la cavalerie, qui ne me paroissoit être que pour la montre & la parade, me dégouta de ce service; je demandai & j'obtins un Regiment d'infanterie. Je me donnai des soins infinis & n'épargnai rien pour avoir de beaux hommes: mais la reputation que j'avois d'aimer le soldat, fit que j'eus à choisir; si j'avois voulu croire mes cavaliers ils se seroient tous faits fantassins, pour ne me pas quitter. Je passai tout l'hyver à le former, à le discipliner, sur tout à y établir l'union entre les soldats & les officiers, & je puis dire que j'y réussis si parfaitement, qu'il sembloit que nous ne fissions qu'une méme famille.

Je fus nommé pour servir en Flandre. Mr. de Luxembourg, qui m'honoroit de son amitié & de son estime, eut part à cette destination. La campagne fut fort tranquille de part & d'autre;

tre ; quoique Monſeigneur nous commandât, il n'y eut ni combat ni ſiege, du moins qui merite que j'en parle. Cependant je ſus me donner de l'occupation ; j'étois perpetuellement en courſe ou j'y envoiois une partie de mon Regiment. D'abord ce n'étoit qu'autour du camp de l'Ennemi, d'où chaque jour nous enlevions quelques bagages, quelques marchandiſes, quelques parties de convoi. Mais au mois de juillet j'appris qu'un convoi d'argent devoit arriver au camp ennemi du côté de Bruxelles.

Je pris avec moi deux cens hommes, je les embuſquai dans les bleds, qui etoient alors fort grands, environ à une demie lieu du camp. Il y a preſque toûjours des traîneurs en ces ſortes d'occaſions ; deux charettes s'étoient rompues, il avoit fallu du tems pour les racommoder, , & elles marchoient à une petite lieue des autres, eſcortées par quatrevingt fantaſſins & ſoixante dragons. Il n'y avoit plus qu'une demie heure de jour & nous étions ſur le point de nous retirer, lorſque nous les apperçumes : nous nous gliſſames à travers les bleds ſur le bord du chemin par oú elles devoient néceſſairement paſſer. L'eſcorte, qui voioit preſque ſon camp,

camp, & qui des hauteurs n'avoit rien apperçu dans la plaine, étoit fort négligente; nous fondimes dessus. Une partie fut tuée, l'autre se sauva; mais je détachai une partie de mes gens pour les dissiper & les empêcher de se rassembler. Des deux charrettes, l'une étoit chargée d'argent, l'autre d'eau de vie; je fis prendre l'argent & enfoncer les pieces d'eau de vie: je defendis à mes soldats d'en boire & je fus obéï; les charrettes furent brisées, & les chevaux furent laissés aux chartiers; à qui je fis bander les yeux, de crainte qu'ils ne remarquassent le chemin que nous prenions. Nous nous retirames en effet sans être poursuivis.

J'avois établi que le butin se partageroit entre les compagnies dont je tirerois des detachemens pour former mon parti, & comme cette fois-ci j'en avois pris de toutes les compagnies, tout mon Regiment eut sa part de la capture. Le lendemain matin chacun m'apporta ce qu'il avoit, & il se trouva quatrevingt-quinze mille livres en or & en argent; chaque soldat en eut cent cinquante, les sergents deux cent, & le reste fut partagé entre les officiers, à proportion de leur grade. Je n'en voulus rien

rien prendre, mais tous s'accorderent à laiſſer un dixieme de ſa part; ce qui faiſoient environ dix mille francs. Il me fallut paroître conſentir à les garder; cependant enſuite je les leur fis reprendre. Je ne voulois point de débauche, & cette diſtribution fut employée ſelon mes intentions, à ſe mieux nourrir & à ſe bien niper.

Je fis encore une autre expédition moins fructueuſe, mais qui demandoit beaucoup de conduite. A trois lieues de Bruxelles, preſque ſur le chemin de Louvain, eſt un gros bourg, entouré d'une forte haie, & ce bourg pouvoit contenir deux mille habitans, dont au moins cinq cens étoient armés. Je formai le deſſein de le rançonner; ainſi je me fis ſuivre par les deux tiers de mon regiment, & j'empruntai de mes amis pluſieurs tambours. Pendant la nuit j'inveſtis le bourg, je plaçai les tambours dans divers fonds ſur les avenues, avec ordre de ſe faire entendre & de battre leurs differentes marches d'abord que l'attaque commenceroit, & au point du jour nous entrames par trois endroits differents. On voulut d'abord ſe mettre en defenſe; mais le bruit des tambours qu'on entendoit

doit de divers côtés, faisoit croire que d'autres troupes venoient nous joindre, ainsi on mit les armes bas. J'ordonnai qu'on me les apportât, & que vingt des principaux habitans s'enfermassent dans une maison que je leur marquai, pour sûreté qu'ils n'envoieroient personne avertir les garnisons voisines. Le pillage se fit avec ordre, sans violence, sans qu'il en coutât la vie à personne, & monta au moins à trente ou quarante mille livres, sans compter une quantité prodigieuse de jambons.

Cette conduite me fit estimer des officiers géneraux, & m'attira l'envie & la jalousie de la plûpart de ceux de mon rang, qui n'avoient pas le courage de m'imiter. Ils s'adonisoient, dormoient jusqu'à midy, quelques uns même avoient leur toilette, & sortoient de leurs tentes poudrés & frisés comme s'ils étoient sortis de chez un baigneur. Ce sont cependant ces personnages que j'ai vu dans la suite m'être préferés par un Chamillard, qui n'a jamais su ce que c'étoit que la guerre, & qui jamais n'a fait d'attention au vrai merite. On me pardonnera ces traits, contre un homme qui est la premiere

cau-

cauſe de mes écarts & de mes diſgraces.

Ces courſes que je faiſois pour me former moi-même, pour aguerrir mes ſoldats, pour les mettre à leur aiſe, m'attirerent des commiſſions aſſez importantes. Souvent on m'envoioit à la découverte, pour obſerver les mouvemens de l'Ennemi, ſa ſituation, pour reconnoître le terrain où l'on vouloit camper. Mes rapports ſe trouverent toujours exacts. Je fus chargé de la conduite de quelques convois, aucun ne fut pris ni troublé. Dans la fameuſe marche que nous fimes cette campagne, j'arrivai le premier au pont Deſpierres avec un détachement de cinq cens chevaux, dont chacun portoit en croupe un de mes fantaſſins.

Mr. de Luxembourg mourut au com- 1694.
mencement de l'année ſuivante, c'étoit mon protecteur déclaré. On en a beſoin par tout, à la cour de France plus qu'ailleurs, du moins en ce tems-là. Le Marquis de Barbeſieux étoit jeune, il s'en falloit du tout au tout qu'il n'eût autant de credit que ſon pére. Pour ſe ſoutenir lui-même. il étoit obligé d'avoir égard aux recommandations de ceux qui auroient pu lui nuire. Ainſi les commandemens, les quartiers même

d'hyver, ſe donnoient à la faveur : mon Regiment fut mis aux environs de Calais, mauvais païs, mal-ſain ; j'y perdis plus de cent cinquante ſoldats. Pour comble de diſgraces je fus nommé pour ſervir ſur le Rhin, où l'on étoit ſur le pied de ne rien faire : il falut obéïr. Je voulus m'y conduire comme j'avois fait en Flandre, on s'y oppoſa, on affecta même de me tenir dans l'inaction. J'eus plus de liberté en 1696, nous entrames dans le pais ennemi, treize de mes ſoldats enlevérent le Gouverneur de Mayence, & on recommença à parler de moi comme on avoit fait en Flandre. La Paix ſe fit. Quelques efforts que puſſent faire mes amis, mon Regiment fut caſſé & je fus mis au nombre des Colonels reformés. Je n'aurois pas eu ſujet de me plaindre ſi la loi avoit été generale; au contraire on en conſerva pluſieurs qui n'avoient jamais fait parler d'eux. Je pourrois les nommer, mais je ne veux point que ces Mémoires ayent un air ſatirique.

Preſque dégouté du ſervice, je me livrai à l'amuſement & aux plaiſirs. Mon pere mourut en ces tems-là, & me laiſſa maître d'un bien aſſez conſiderable. Quoique je n'aye jamais eu d'attache

à l'argent, & que je haïſſe au ſouverain dégré ces ſortes d'affaires, j'y donnai quelque attention. Je chargeai quelqu'un de les conduire de maniere que je vecuſſe comme devoit vivre un homme de ma condition, & que je ne fiſſe point de dettes. J'ay toujours ſuivi cette maxime, & quoique par tout j'aie fait grande figure, je ne penſe pas que perſonne ait rien à me demander.

Nos plaiſirs étoient le jeu, la table, les ſpectacles, aſſaiſonnés de quelques amourettes. J'étois particulierement en liaiſon avec le Marquis de S. M., les Comtes de R., de F., & un Baron Allemand. Nous ne nous quittions gueres. Je leur dis un jour, que nous vivions dans le deſordre, qu'il falloit un peu nous ranger, & du moins éviter le ſcandale. Je leur traçai un plan de conduite. Nous ne devions nous voir que le ſoir quatre fois la ſemaine. Le rendez-vous étoit à l'Opera ou à la Comedie. Au ſortir il falloit prendre un fiacre & aller ſouper enſemble. Le lieu du ſouper fut ainſi reglé : en quatre differents quartiers de Paris, nous devions avoir deux honnêtes filles, logées chez d'honnêtes gens, où nous

irions tour à tour. Chaque couple devoit avoir deux écus par jour, un louis d'or de chacun de nous quand nous y ſouperions, ſans compter les petits preſens qu'on feroit, à ſa liberté. Les autres réglemens portoient qu'on ſe retireroit avant quatre heures du matin, qu'on ne s'enyvreroit point, que dans chaque appartement il y auroit deux lits, où l'on ſe mettroit trois à trois, qu'on garderoit le ſecret, qu'on ne s'appelleroit point par ſon vrai nom, qn'on ne meneroit avec ſoi aucun domeſtique. Celui qui manqueroit au rendez-vous étoit condamné à une amande de deux louis, au profit des demoiſelles chez qui il auroit du ſe trouver, bien entendu que ſon couvert ſoupoit pour lui.

On trouve à Paris tout ce qu'on veut, en moins de huit jours mon valet de chambre & celui du M. de S. M. nous mirent en état de pratiquer nos ſtatuts, & nous trouvames qu'ils avoient le goût bon. Notre premiere ſéance fut dans le fauxbourg St. Victor, vers l'Eſtrapade, chez une perſonne qui ſe diſoit veuve d'un officier. Nous trouvames un appartement fort propre & deux Demoiſelles jeunes & jolies.

jolies. Le ſouper étoit prêt, on ſe mit à table. La converſation fut telle qu'elle devoit être dans un lieu de plaiſir, nous nous retirames fort contens. Il en fut de même au fauxbourg St. Germain, dans le Marêts & vers la porte. St. Honoré. Ce train de vie dura ſix mois ſans être preſque ſoupçonné, nous obſervames exactement ce qui avoit été reglé, il n'y eut ni bruit ni déſordre, & ces aimables filles durent être contentes de nos manieres & de notre liberalité. Je ne ſai pas ce que firent les autres, pour moi il m'en couta au moins deux mille écus. Ce ne fut point le dégoût qui rompit notre ſocieté; le Baron fut obligé de partir, & le Comte de R. tomba malade.

A ces amuſemens il en ſucceda d'autres, que je variois le plus qu'il m'étoit poſſible. Le goût de la lecture, que j'avois eu à l'Academie, me reprit; je lus toutes ſortes de livres ſur la Religion pour & contre, tant bons que mauvais. Loin d'y trouver dequoi me fixer, mes doutes & mes incertitudes augmenterent. Je me figurai, je me perſuadai même qu'il ſuffiroit que je fuſſe honnête homme, c'eſt-à-dire franc,

vrai, genereux, désinteressé, exact à ma parole, bon ami, ennemi ouvert, sans detour dans la vengeance, facile à pardonner & à me reconcilier : c'est ce que j'ay tâché d'être ; je puis dire que je l'ai été, & que je le suis encore aujourd'hui plus que jamais, l'âge ayant corrigé mon trop de vivacité.

Je n'ai jamais cherché de querelle, jamais non plus je n'ai fait consister la sagesse à les éviter, ne croiant pas que les Edits puissent m'obliger à faire une lâcheté. A Paris, à l'occasion de quelques discours, j'eus de suite deux ou trois affaires. Dans une je fus l'aggresseur ; je m'en tirai sans blessure & maltraitai fort ceux avec qui je m'étois battu : un d'eux qui étoit sur le point de se marier, mourut quinze jours après ; je fus fâché de son malheur, quoi qu'il se le fût attiré, n'ayant pas voulu se contenter du premier sang. Ce mort, ces blessés firent grand bruit. Je fus soupçonné, on chercha des preuves, on n'en trouva point. Les blessés soutinrent qu'ils ne connoissoient point ceux à qui ils avoient eu affaire, que leur querelle avoit été de pur hasard ; sur quelque parole, sur quelque manie-

maniere dont on s'étoit choqué ; ils dépeignirent ces gens; & le firent de maniere qu'on ne trouva perſonne qui leur reſſemblât.

Ces ſoupçons joints à certains diſcours qui m'étoient échapés ſur la Religion ; à l'eſpece de prodigalité & de diſſipation dans laquelle je vivois, prévinrent contre moi : d'ailleurs j'étois fort bien au Palais Royal & j'y faiſois régulierement ma cour ; tout le monde ſait que la voie des Princes du ſang n'eſt pas la plus ſûre pour s'avancer, & que la faveur d'un petit Commis eſt ſouvent plus utile. Dès 1710. on parla fort de Guerre. La mort de Charles Second Roi d'Eſpagne, le Teſtament qu'il fit en faveur du Duc d'Anjou, & que Louis quatorze accepta ſans balancer, la rendirent inévitable. J'offris mes ſervices, ils furent reçus avec froideur. Cependant comme javois plus de reputation que bien d'autres, & qu'il eut été criant de me refuſer, j'eus l'agrément pour lever un Regiment de deux bataillons. J'y eus les mêmes facilités, & encore de plus grandes que la premiere fois ; la plûpart de ceux qui venoint ſe preſenter

ne vouloient point d'argent. J'eus ordre de marcher en Italie.

Cette premiere campagne fut malheureuſe & déſagréable. Nous étions trahis. Le Prince Eugene qui commandoit l'Armée de l'Empereur, étoit inſtruit de tous nos deſſeins. Il ſavoit juſqu'au nombre & à la force des partis qui devoient ſortir du camp, de quelque côté qu'ils allaſſent ils en trouvoient de plus forts qu'eux, de maniere qu'ils étoient toujours battus. Je ne fus pas le dernier à m'appercevoir de la ſupercherie. Je contins mes ſoldats & ils ne ſortirent que par ordre. Je ne me trouvai point à l'affaire de Carpi; ce que je ſai, c'eſt qu'il auroit été facile d'empêcher les Allemans de pénetrer en Italie, & qu'ils y entrerent ſans obſtacle. Cette affaire, toute peu déciſive qu'elle étoit, fit grand tort au Marechal de Catinat; ſes Ennemis s'en ſervirent pour le décrediter, & on le ſacrifia au Duc de Savoye, dont il rendoit juſtement la fidélité ſuſpecte. Le Marechal, quoique de famille de robe, étoit digne de la place qu'il occupoit; il l'avoit prouvé plus d'une fois dans la derniere Guerre:

re : mais il étoit trop modeſte & ne ſavoit pas aſſez ſe faire valoir.

Il fut relevé par le Marechal de Villeroi, qu'on regardoit à la cour comme un grand General. Il en avoit du moins la figure. C'étoit un des hommes les mieux faits que j'aye vus, & ſon grand baudrier, dont on a tant badiné, lui ſiéoit à merveilles ; un air un peu plus ſpirituel & plus de feu dans les yeux, il ne lui auroit rien manqué pour prévenir en ſa faveur. Peu de tems après ſon arrivée, il voulut ſe ſignaler. Le Prince Eugene étoit campé près de l'Oglio, cette riviere à dos, & avoit devant lui le bourg de Chiari, dont il falloit abſolument ſe rendre maitre ſi on vouloit l'attaquer. Le Duc de Savoye & le Marechal de Villeroi reſolurent de le faire. Sans doute que le Prince Eugene en fut averti, il ſe prepara à nous bien recevoir. Naturellement il n'auroit du y avoir dans ce bourg que quatre ou cinq mille hommes au plus, toute ſon infanterie s'y trouva, & ce qui ne pouvoit y être, étoit à portée de ſecourir ceux qui devoient d'abord le defendre. Nous attaquames avec toute la vigueur imaginable. Nous for-

çâmes même un premier retranchement, mais nous trouvames un feu ſi terrible & ſi bien préparé, qu'on fut contraint de nous faire retirer après avoir perdu plus de trois mille hommes. Je faillis vingt fois à être tué, j'en fus quitte pour deux legeres bleſſures & ne ramenai que ſix cens hommes de mon Regiment. Cette grande perte qui retomboit en partie ſur moi, & la maniere diſtinguée dont je puis dire que je m'étois battu à Chiari, auroient du m'attirer quelque faveur. On fit une promotion nombreuſe d'officiers generaux, je n'en fus point: elle finiſſoit préciſément à ceux de mon tems. Je me conſolai, dans l'eſperance que je ſerois de la premiere qui ſe feroit.

Le voyage étoit trop long pour retourner a Paris, où d'ailleurs rien ne m'attiroit, non pas même ma femme, que j'avois épouſée trois ou quatre mois avant que de partir pour l'Italie. Elle étoit pourtant de bonne maiſon, c'étoit la fille du Marquis de Biron; elle étoit jeune; ſi elle n'étoit pas belle, elle étoit bien faite & ſans aucun déſagrément: j'étois ſûr que j'en étois aimé; je l'eſtimois; mais apparamment

que

que ce titre de femme m'empêchoit de lui rendre amour pour amour. Ce fut en quelque ſorte malgré moi que je me mariai. La complaiſance pour ma famille, pour Mr. de Biron, que je reſpectois beaucoup, m'y déterminerent. Je me repens ſincèrement de l'avoir fait, & d'avoir reduit au célibat une perſonne digne d'être aimée, c'eſt preſque la ſeule faute que j'aye à me reprocher.

Je paſſai l'hyver dans une fort jolie petite Ville ſur le Po, à cinq ou ſix lieues de Cremone, en deſcendant vers le Mantouan; je m'y appliquai à retablir mon Regiment. Je n'étois pas fort éloigné des quartiers des Allemands, pluſieurs François qu'ils avoient parmi eux vinrent me trouver; c'étoient tous vieux ſoldats qui avoient ſervi dans la guerre pécédente. Je les reçus avec plaiſir & n'eus pas beſoin des recrues qui nous arriverent de France. Sans être capable d'une paſſion vive & conſtante, j'aimois les femmes: j'aurois pu en trouver cent au lieu d'une pour m'amuſer, point du tout, mon caprice me porta à m'attacher à une Religieuſe. C'étoit une vraie beauté, elle n'avoit que vingt

ans,

ans ; sa famille, qui étoit considerable dans le païs, l'avoit sacrifiée pour son frere, un des plus minces sujets que j'aye connu. La maison où je logeois donnoit sur ce couvent, un hazard me la fit voir à une fenêtre qu'on avoit apparemment levée pour la raccommoder. J'en fus frappé, je la saluai. Elle me rendit mon salut d'une maniere assez gracieuse & sans paroître fâchée de la rencontre. Je chargeai mon valet de chambre de s'en informer, & sur ce qu'il m'apprit j'écrivis un billet, où je demandois seulement qu'il me seroit permis de l'entretenir. Je ne fus point rebuté, j'allai la voir. Je la trouvai parfaitement instruite de ce qui me regardoit, elle savoit même mon mariage & que c'étoit par pure indifference que j'étois resté à ma garnison. Au milieu de quantité de complimens sur l'affaire de Chiari, sur l'attachement que mes soldats avoient pour moi, elle me railla de la maniere la plus spirituelle sur le peu d'empressement que j'avois pour mon Epouse. L'amour brilloit dans ses yeux & s'établit dans mon cœur. Notre conversation fut vive, enjouée & finit par être tendre.

Ce ne fut pas la seule, nous les

mul-

multipliames autant que la bienſéance de ſon état pouvoit le permettre. Dès la ſeconde nous nous avouames que nous nous aimions, & elle me fit preſent d'un porte-lettre tiſſu de ſes propres cheveux, mêlés d'un fil d'or. Il ſervira, dit-elle me le donnant, à mettre les billets que votre amour ou votre indifference me donneront lieu de vous écrire. Je le garde encore avec la lettre qu'elle m'écrivit lorſque je la quittai pour entrer en Campagne. Je la rapporterai en finiſſant cet endroit de mes Memoires.

L'amour n'eſt qu'un tourment à moins qu'on ne ſe voie: nous cherchames à le finir, & nous réuſſimes. Sa chambre étoit au bout d'une gallerie proche d'un eſcalier qui conduiſoit au jardin. Comme les murailles en étoient fort hautes, & qu'on n'appréhendoit point qu'on les eſcaladât, la porte du jardin ne ſe fermoit qu'au verrouil. La difficulté étoit d'entrer dans ce jardin. Au bout, dans une rue écartée, étoit la baſſecour où le jardinier avoit ſon logement, appuïé contre la muraille de l'enclos. Pour y donner du jour on avoit pratiqué une fenêtre à chaſſis dormant, garnie de barreaux de fer
heriſſés

herissés de pointes. Il y avoit bien une porte qui communiquoit de la basse-cour au jardin ; mais elle fermoit à triple serrure, & la superieure ou une des plus anciennes Religieuses étoit chargée de ce soin. Ainsi la fenêtre du jardinier êtoit l'unique endroit par où cette maison fût accessible. Il fallut gagner le jardinier ; cinquante pistoles firent l'affaire. J'allai moi-même examiner le terrain : je remarquai d'abord que les barreaux n'étoient point enclavés dans le mur mais seulement attachés aux piéces de bois qui formoient le cintre de la fenêtre ; en examinant de près je vis qu'on pourroit le scier sans que la maçonnerie en souffrît, du moins sans qu'il y parût en dehors. La chose se fit comme je l'avois conçuë & je l'annonçai à mon amie, qui m'en parut aussi charmée que je pouvois l'être. Nous convinmes du jour. Je crois que ce fut celui-là même où le Prince Eugene surprit Cremone. A travers le chassis dormant j'avois examiné le chemin pour le corps de logis. Il m'est impossible d'exprimer les plaisirs que nous goutâmes, encore moins la vivacité des caresses & la tendresse des sentimens. Ce com-

commerce dura près de trois mois ſans qu'elle ni moi fuſſions ſeulement ſoupçonnés. Elle m'écrivit à mon départ la lettre ſuivante.

„ Vous partez, il le faut, je m'y „ ſuis attenduë. Vous le devez ; je „ crois même que je ceſſerois de vous „ aimer ſi vous ne le faiſiez pas : Cependant je ſuis au deſeſpoir, je ne ſai „ ni ce que je fais ni ce que je veux. „ J'avois reſolu de ne vous point écrire „ je ne puis garder ma reſolution. Il „ me vient une foule de penſées, que „ je condanne toutes. Que ne ſuis-je „ libre ! Que ne l'êtes-vous ! votre „ penchant pour la guerre, votre amour pour la gloire, vous lient auſſi „ étroitement que je le ſuis pár les „ engagemens qu'on m'a fuit prendre. „ On dit que l'amour rompt toutes „ les chaînes, vous ne m'aimez donc „ pas. Vous ſavez que j'étois prête „ à rompre les miennes. Il n'a tenu „ qu'à vous que je vous aye ſuivie. „ La choſe étoit impoſſible, vous m'en „ avez fait convenir : pourquoi avez-vous été plus ſage que moi ? avec „ un amour égal au mien l'auriez-vous eue cette ſageſſe ? Je vous en „ ſais pourtant bon gré, & je m'imagi-

„ ne

„ ne avec plaiſir que vous avez eu la
„ force de préferer mon honneur à
„ votre ſatisfaction. Je l'aime cet
„ honneur que j'ai expoſé, je l'aime
„ plus que ma vie, mais je ſens que
„ je l'aime moins que mon amour.
„ Qu'aurois-je fait avec vous? Helas!
„ ce que vous auriez-voulu. Je me
„ ſerois déguiſée, j'aurois combattu
„ auprès de vous, je me ſerois expo-
„ ſée aux coups qu'on auroit voulu
„ vous porter. En ces circonſtances
„ la mort n'auroit rien eu d'amer pour
„ moi, je ne ſais même ſi le plaiſir de
„ vous avoir ſauvé la vie ne me ren-
„ droit pas inſenſible au regret de
„ vous perdre. Du moins ce regret
„ paſſeroit en un inſtant & celui que
„ vous me cauſez ne finira qu'avec
„ ma vie. Elle ne ſera pas longue.
„ La bleſſure que vous m'avez faite
„ eſt mortelle, je le ſens & je m'en
„ rejouis. Vous pourriez la guerir;
„ mais non, ne le faites pas, ma gue-
„ riſon ne dureroit qu'autant que vo-
„ tre amour, & j'aime mieux mourir
„ du regret de vous perdre tandis que
„ je crois que vous m'aimez, que d'être
„ un ſeul moment temoin de votre
„ inconſtance. Je penſe vous connoi-
„ tre

„ tre, & que c'eſt la difficulté de
„ me voir qui a animé votre paſſion.
„ qu'elle s'éteindroit ſi vous étiez en
„ pleine liberté. Cela ſeroit-il poſſi-
„ ble? Je ſouhaite me tromper & ne
„ veux point approfondir ces idées
„ affligeantes. Adieu. Ne vous ver-
„ rai-je plus? A quoi pourroit ſervir
„ ce dernier moment? qu'à augmen-
„ ter l'amertume de notre ſeparation.
„ Venez pourtant, il me ſemble que
„ j'ay encore bien des choſes à vous
„ dire ".

J'étois prêt a monter à cheval quand je reçus ce billet, j'allai la voir. Nous ne nous parlames guères que par nos larmes. Elle mourut trois mois après. Sans la force de mon temperamment & le mouvement continuel où je fus, j'aurois apparemment eu le même ſort.

Le Marechal de Villeroi s'étoit laiſſé prendre à Cremone. Le Duc de Vendome le remplaça. Ce Prince étoit ce qu'on appelle un homme de guerre. Il la fit en maître & ſurpaſſa la grande opinion que nous avions tous de ſa capacité. Il étoit bon, populaire, s'entretenoit familièrement avec le ſoldat, & n'avoit rien à lui. En un mot il étoit par rapport à toute l'Ar-

mée ce que j'étois dans mon Regiment. Je ne dirai pas que nous étions à peu près de même caractère. Mais tout le monde le penſoit, & je n'avois point vu juſqu'alors de General a qui je ſouhaitaſſe plus de reſſembler.

Sur le bien qu'on lui dit de moi peut-être auſſi par ſimpathie, il voulut que je fuſſe de ſes amis & me diſtingua en toute occaſion, autant qu'il le pouvoit ſans donner lieu à la jalouſie. Nous reprimes bien-tôt les poſtes que les Allemans nous avoient enlevés pendant l'hyver, le blocus de Mentoue fut levé & nous les reſſerrames dans le Breſſan. Philippe cinq Roi d'Eſpagne vint en Italie, & ſe mit à la tête de l'Armée. Le Duc de Savoye n'y parut point. La campagne fut vive, il s'y donna divers combats & une grande bataille à Luzara. Nous devions la perdre. Le Prince Eugene inſtruit de nos deſſeins s'étoit embuſqué avec toute ſon Armée derriere une grande digue, au pied de laquelle nous devions camper. Un officier s'aviſa de placer une garde ſur cette digne, il y monta lui-même pour l'établir & vit toute l'infanterie ennemie ventre à terre, qui n'attendoit que le moment pour venir fondre ſur

nous.

nous. Il donna l'allarme & on courut avertir Monsieur de Vendome. J'étois arrivé un des premiers, en l'attendant je formai une ligne de l'infanterie qui se trouva sous ma main; quoique simple Colonel, on me laissa faire & on m'obéït. Je soutins la premiere charge des Imperiaux. C'étoit de cette premiere attaque que dépendoit le salut de notre Armée, le Prince Eugene m'a dit vingt fois depuis, que je lui avois arraché des mains une victoire qu'il croioit sûre. Ma résistance donna le tems aux autres troupes de venir à mon secours, on les mettoit en bataille à mesure qu'elles arrivoient. Le terrain étoit entrecoupé de haïes & de fossés, ce fut encore ce qui nous sauva. L'Action dura jusqu'à une heure après minuit. Le Prince Eugene se retira à demi lieue de nous & nous laissa le champ de bataille avec trois ou quatre mille morts, nous y en avions du moins autant, & nous y perdimes beaucoup d'officiers de marque. Je devois être de ce nombre. Mais il falloit que mon horocospe s'accomplit. Nous nous rendimes maitres de Luzara, qui avoit été l'objet du combat.

Dès que la campagne fut finie, je

partis pour Paris. J'y trouvai mon épouſe, à ce qui me parut pleine de tendreſſe. L'idée de ma Religieuſe m'occupoit encore, j'y repondis peu & peut-être point du tout. On devoit faire encore une grande promotion. Il me parut au deſſous de moi de mettre mes amis en mouvement pour en ètre, je crus que mes ſervices, & ſi je l'oſe dire m'a reputation, parloient aſſez haut en ma faveur. J'en fus exclus, tandis qu'on en nomma de plus jeunes que moi, qui n'avoient par devers eux aucun ſervice marqué, en un mot à qui je n'âurois pas voulu confier une compagnie Je pourrois les nommer, mais comme je crois l'avoir déja dit, j'écris pour me juſtifier, non pour flétrir perſonue. J'avouë que je fus outré de ce paſſedroit, je le regardai comme un affront public que mon honneur ne me permettoit pas de ſouffrir : j'allai trouver Chamillard. Mes plaintes d'abord furent aſſez moderées. Il me repondit d'un ton & d'un air de pedant, que ſelon le Roi la valeur & l'habileté n'étoient pas des titres ſuffiſants pour avancer, qu'il falloit y joindre des mœurs & de la conduite. Je le traitai fort mal & me retirai la rage dans le cœur.

La

La crainte de la Baſtille prit bien-tôt ſa place. Sans m'ouvrir à perſonne, j'amaſſai le plus d'argent qu'il me fut poſſible, mes fermiers m'en avancerent ſur les années ſuivantes, j'en empruntai ailleurs & quittai le Royaume. De la frontiere j'écrivis pluſieurs lettres une entre autres à Chamillard dont je me reſſouviens encore.

„ Ma demarche n'a pas du vous
„ ſurprendre ; ſi vous pouviez ſavoir
„ comment penſe un homme de condi-
„ tion & d'honneur, vous vous y ſe-
„ riez attendu & vous l'auriez empê-
„ chée, mais c'eſt ce qu'une robe &
„ une écritoire n'apprirent j'amais à un
„ genie borné. On me rendra juſtice
„ ailleurs & j'eſpere que vous enten-
„ drez parler de moi plus ſouvent que
„ vous ne voudriez. Je conſerverai tou-
„ jours pour le Roi un reſpect infini.
„ Il continueroit d'être ce qu'il a été
„ pendant tout ſon regne, s'il n'avoit
„ pas mis ſa confiance en vous. Eſt-
„ il poſſible qu'il ne voie pas avec tou-
„ te la France que vous ne pouvez que
„ ruiner ſes affaires & le déshonorer ?
„ Vous pouvez raporter à Sa Majeſté
„ que je m'offre à faire ſigner par un-

 „ mil

„ million d'hommes ce que je vous
„ dis ".

Je n'étois pas encore déterminé à me donner aux Ennemis de la France. D'ailleurs je voulois le faire ſur un certain pied qui ne ſentit point l'Avanturier. Je demandai des paſſeports & donnai ma parole d'honneur que je n'étois plus au ſervice, que je n'étois chargé d'aucune commiſſion ſecrete, & que je ne cherchois qu'a m'amuſer. Avant que de me donner à l'Empereur, comme j'en avois le deſſein, je parcourus une partie des Cours d'Allemagne ; j'y fus reçu avec diſtinction, par tout on m'offrit de grands Emplois. Plutôt par caprice que par raiſon je m'étois fixé à l'Empereur, je refuſai les offres avantageuſes qu'on me faiſoit. On verra dans la ſuite ce que m'a valu cette préférence,

Une année entiére ſe paſſa à courir, j'allai même en Italie. Mon argent diminuoit; mes affaires à la Cour étoient déſeſperées, perſonne n'avoit oſé parler en ma faveur, mes biens avoient été confiſqués; tout ce qu'avoit pu faire ma femme en ſe jettant aux pieds du Roi, avoit été d'obtenir une aſſez bonne penſion ſur eux. Prié étoit alors

à

à Rome en qualité d'Agent de la Cour de Vienne, il chercha à me gagner & je crois qu'il se vanta de l'avoir fait. Ce qui est de sûr, c'est qu'il me rendit quelques services ; mais il me les a fait payer bien cher depuis. Je m'adressai au Prince Eugene, qui, je ne sai sur quel pretexte, ne commandoit point cette année. Il s'interessa pour moi autant qu'il auroit fait pour lui-même ; il parla à l'Empereur & me depeignit comme un homme capable de lui rendre les plus grands services. Il fut reglé que j'aurois d'abord un Regiment d'Infanterie de deux mille hommes, que ce Regiment porteroit mon nom, & que je ne serois pas long-tems sans être officier general.

Le Prince Eugene m'aprit ce qu'il avoit fait pour moi, dans les termes les plus gracieux ; il m'assura qu'il vouloit être mon ami par préference à tout-autre, & qu'il emploieroit son peu de credit pour que je ne me repentisse jamais de la demarche que l'imbecille Chamillard me forçoit de faire. Tous deux, ajoutoit-il, nous ferons repentir la France du peu de consideration qu'elle affecte d'avoir pour les gens de merite & de condition. Il me defendit absolu-

ment de prendre d'autre logis que le ſien à mon arrivée à Vienne. Je m'y rendis en diligence. L'Empereur me fit l'accueil le plus obligeant. L'exemple du Maître fut ſuivi. Ce qui joint à la protection déclarée du prince Eugene, donna pour moi une eſpece d'empreſſement, je fus de toutes les fêtes & de toutes les parties de plaiſir.

Dans cette cour, comme dans toutes les autres, ceux qui gouvernent ſous le Prince ne ſont pas amis, chacun a ſes vuës, chacun a ſes creatures ; s'attacher à l'un c'eſt preſque à coup ſûr s'attirer les autres. Mon protecteur me mit au fait de leur caractère, de leur degré de credit, il me nomma ceux qui étoient de ſes amis, ceux qui feignoient de l'être. Il m'avertit de me faire aux manieres Allemandes le plus promptement que je pourrois, d'éviter d'être des parties du Roi des Romains & tout ce qui pouvoit ſentir le libertinage. Il me fit auſſi le portrait des Dames de la cour. On a à Vienne une commodité infinie pour faire des connoiſſances. Chaque jour de la ſemaine il y a aſſemblée dans quelque maiſon de diſtinction, tout ce qui eſt d'une certaine façon s'y rencontre, on y joue,

on

on y cauſe. Je n'en manquai guères, ſur tout dans les commencemens, & le moins que je puiſſe dire c'eſt qu'on m'y voioit volontiers. Outre les amis que j'y fis, j'y gagnai bien trois mille piſtoles.

Elle m'aiderent à former mon Regiment. Je trouvai moyen de faire ſavoir à celui que j'avois laiſſé en Italie, & qui y étoit encore, que j'en levois un pour le ſervice de l'Empereur; tout ce qui put deſerter vint me trouver, j'en eus plus de deux cent. Mon premier ſoin fut de leur faire apprendre l'Allemand, il me furent d'un grand ſecours pour m'aider à diſcipliner les autres. Quelque effort que je puſſe faire, je ne pus être prêt pour faire la campagne & ne fus pas témoin de l'affaire d'Hochſtet, qui retablit les affaires de l'Empereur. Comme je ne ſervois point & que mon Regiment ſe formoit à cinq ou ſix lieues de Vienne, je faiſois ma cour regulièrement deux fois la ſemaine. J'eus l'honneur d'entretenir deux ou trois fois ſa Majeſté Imperiale. Ce Prince étoit extrêmement inquiet de voir la guerre ſi près de lui, il me queſtionna fort ſur la ſitua-

tion de la France, ſur ces reſſources, ſur les caractères des Miniſtres, des Generaux, ſur l'eſprit qui regnoit à Verſailles. Je repondis avec ma franchiſe ordinaire, que la France étoit encore une Ennemie formidable, qu'elle ne manqueroit pas ſi-tôt de ſoldats, qu'elle avoit grand nombre d'excellents officiers; que cependant j'ôſois prédire qu'elle ne ſoutiendroit pas cette guerre avec autant d'honneur qu'elle avoit fait les précedentes. Que Chamillard étoit abſolument incapable de l'emploi qu'on lui avoit confié, que la diſcipline ſe perdoit dans les Troupes, qu'il y avoit une foule de jeunes Colonels qui ne faiſoient que ſortir de collège; qu'il s'étoit formé une cabale de devots, qui excluoient du commandement ceux qui n'alloient pas tous les jours à la Meſſe; qu'il y avoit deux Partis, dont l'un aprouvoit & l'autre blâmoit les efforts qu'on faiſoit pour ſoutenir le Duc d'Anjou, & qu'outre l'incapacité du Miniſtre ces deux Partis rendoient le ſecret impoſſible. Que le Roi n'écoutoit preſque que Madame de Maintenon, que celle-ci ne laiſſoit pas de redouter la Ducheſſe de Bourgogne & que

que pour lui complaire elle faiſoit emploier par Chamillard tous ceux que cette Princeſſe affectionnoit.

Venant enſuite aux Generaux, je dis à l'Empereur que Villars ſavoit conduire & manier une Armée, qu'il avoit la confiance des Troupes, & que c'étoit un bonheur qu'il ſe fut brouillé avec le Duc de Baviere; que Marſin, qu'on avoit envoyé à ſa place n'étoit guères à redouter; que Tallard qu'on envoieroit apparemment à leur ſecours ſi les Anglois joignoient le Prince de Baden, n'en ſavoit guères plus, que ce n'étoit pas lui qui avoit gagné la bataille de Spire, qu'on lui en avoit donné l'honneur quoi qu'il eût fait tout ce qu'il falloit pour la perdre. Que le Marechal de Villeroi étoit trop peu eſtimé des Troupes pour qu'il pût réuſſir. Que le Duc de Vendome étoit tout à fait digne du commandement, & qu'il n'y avoit guères que le Prince Eugene qui pût lui tenir tête.

Peu de tems après ces entretiens arriverent les nouvelles de la celebre journée de Blenheim ou Hochſtet. L'Empereur eut la bonté de me faire avertir, & d'auſſi loin qu'il me vit il cria: *Vous l'aviez bien dit, les François ſont battus, comme on ne l'a jamais*

été,

été, le Duc de Marlborough me mande qu'il a pris le Marechal de Tallard & tous les penſionnaires des Jeſuites.

Mon Regiment ſe formoit cependant. Les Allemans pour la plûpart ſont des coloſſes de chair, il me parut que ces gros corps n'étoient propres ni à la fatigue ni à la vivacité des mouvemens que doit ſouffrir & faire l'infanterie, je les choiſis autant que je pus de la taille des Frânçois qui m'étoient venus joindre, je les façonnai de mon mieux. Le Roi des Romains me fit deux fois l'honneur de venir leur voir faire l'exercice, il en fut content & ne put s'empècher de dire que deux mille hommes ainſi choiſis & ſtilés en valoient bien quatre. Au mois de ſeptembre je les conduiſis en Baviere. Cette deſtination étoit de la derniere faveur. Dans l'Empire on eſt aſſez mal payé, mais les quartiers d'hyver y ſuppléent abondamment. Celui qu'on me donnoit étoit le meilleur que j'euſſe pu ſouhaiter. On vouloir dompter les Bavarois en les appauvriſſant, mes officiers & mes ſoldats entrerent parfaitement dans ces vues, & quoi qu'il m'en revint des ſommes très conſiderables, tous à proportion y profiterent plus que moi. Je laiſſai le

ſoin

ſoin de mes interêts à mon Major, je ſuppoſai qu'il étoit fidele & jamais je ne voulus ſouffrir qu'il me rendît aucun compte.

Je ne fus que ſix ſemaines en ce païs, je me rendis à Vienne auſſitôt que le Prince Eugene y fut de retour de ſa glorieuſe Campagne. Ma foy, me dit-il en m'embraſſant, vous avez bien fait de venir nous joindre, les François ne valent plus rien, ils ſe ſont laiſſés battre & prendre comme des moutons. Quels Generaux ! ajouta-t-il, quand nous fumes en particulier, qu'elle pitoyable conduite ! faire battre de la Cavalerie ſans lui donner aucun ſoutien d'infanterie : je n'ai garde de parler de la ſorte en public, notre gloire en ſouffriroit ; ſur mon honneur un enfant les auroit battus. Tallard n'étoit point à ſon aîle quand on l'a attaquée, il s'eſt fait prendre étourdiment en venant la joindre avec deux de ſes aîdes de camp. J'ay dit à Marlborough qu'il falloit le renvoier pour qu'il ſe fit battre encore.

Notre liaiſon augmenta de plus en plus & devint tout à fait intime. Le Prince n'eut plus de ſecret pour moi & je n'en eus aucun pour lui, nous paſſions

paſſions enſemble tous les momens que nous n'étions point obligés d'être ailleurs. On voulut s'en formaliſer, mais il le prit d'un ton ſi haut qu'on fut contraint de ſe taire.

Dès qu'il eut été nommé pour commander en Italie, il m'en fit part. Nous ſervirons enſemble, me dit-il, je vous ay demandé a l'Empereur. Nos conférences devinrent encore plus frequentes qu'elles n'avoient été; mais de crainte de cauſer trop de jalouſie aux autres officiers, nous les tinmes ſecrettes. J'allois le ſoir chez le Prince, quelque fois il venoit chez moy, & nous nous trouvions ſouvent dans le jardin des Capucins.

Tous ces ſoins ne m'occupérent pas aſſez pour m'empecher de former quelles intringues, mais ſans attachement de cœur: j'avois eu trop de peine à rompre celui que j'avois pris pour la Religieuſe dont j'ay parlé, quelques dégrés de moins d'ambition, je crois que j'aurois tout ſacrifié pour paſſer avec elle le reſte de mes jours. Pluſieurs des Dames que je voiois étoient aimables. Jeune encore & d'aſſez bonne mine, peut-être ne mauroit-on pas rubuté. Je voulus des conquêtes faciles

&

& qui ne puſſent avoir de ſuite, je jettai les yeux ſur une boulangere dont le mari étoit paralytique depuis un an, & ce mal l'avoit pris deux mois après ſon mariage. Elle étoit grande & bien faite, ſon air étoit vif & animé, ſon teint étoit d'un blanc à éblouïr, & ſes traits étoient aſſez reguliers. Je paſſois ſouvent devant ſa boutique, c'étoit mon chemin pour aller chez le Prince Eugene. Je remarquai qu'elle me regardoit avec une attention qui marquoit du plaiſir, j'ordonnai qu'on prit du pain chez elle & je voulus faire le premier compte. Il fut bientôt fait. Je lui parlai de ſon mari, je la plaignis de ce qu'elle étoit ſi mal partagée. Elle me repondit qu'il n'y avoit qu'un mois ou ſix ſemaines qu'elle s'en étoit aperçue, mais que depuis ce tems-là elle étoit inquiéte ſans trop ſavoir ce qu'elle vouloit; qu'elle étoit folle de me le dire, puiſque je n'étois pas homme à m'en embarraſſer. Je l'aſſurai fort du contraire. En un mot nous nous expliquames & nous convinmes que nous nous verrions. Jamais elle ne voulut conſentir à venir chez moy, il fallut me reſoudre à aller chez elle. Sa maiſon étoit grande, la boulangerie étoit

au fonds, comme une eſpece de quartier ſeparé. Il y avoit une porte qui donnoit dans un cul de ſac. C'eſt par là que j'entrois ſur les onze heures du ſoir, & je n'en ſortois qu'à quatre heures du matin. Ce commerce dura deux mois. Un incident l'interrompit: de fatigue apparemment nous nous endormimes ſi bien, que nous ne nous éveillames qu'à ſept heures du matin. Il n'étoit plus tems de ſortir, je reſtai tout le jour enfermé dans une chambre, mon abſence fit un vacarme enragé, on me chercha de tous côtés. Celui de mes gens qui avoit ſeul ma confidence, ſe contenta de ſavoir de la boulangere ce que j'étois devenu, & parut auſſi inquiet que les autres. Je revins la nuit ſuivante, il me fallut eſſuïer mille queſtions: je reſolus de ne plus m'expoſer à donner de pareilles ſcenes.

Le Duc de Savoie, qui depuis deux ans avoit quitté le parti de la France, étoit extrêmement preſſé. Il n'y avoit qu'une prompte & puiſſante diverſion qui pût le ſauver, on ſe hâta de marcher à ſon ſecours. Je partis de Vienne au commencement d'avril. L'Armée ſe forma dans le Tirol, & le Prince Euge-

Eugene nous joignit les premiers jours de Mai. Nous eſſayames inutilement de ſecourir Mirandole, cette Place ſe rendit à notte vue : nous étions ſur les bords du Mincio, il nous fut impoſſible de le paſſer. Il n'y eut qu'une eſcarmouche de deux heures, d'un bord à l'autre de cette riviere. Le Duc de Vendome avoit quitté le Piémont au bruit de notre arrivée, il nous contraignit de quitter le Veronois & d'entrer dans le Breſſan, où nous étions fort reſſerrés. Nous n'avions alors âucune Place en Italie, mais tout le plat païs étoit pour nous, quoique nous les traitaſſions du moins auſſi mal qu'auroient pu faire les François. Une entrepriſe bien conduite nous mit plus au large & nous donna de grandes eſperances. Après bien des mouvemens pour partager l'attention de l'Ennemi, nous paſſames l'Oglio à Wago. Sept bataillons & ſept eſcadrons auroient pu nous diſputer ce paſſage & l'auroient apparemment empêché ; mais deux piéces de canon que je fis exécuter les mirent en fuite. Ce paſſage ſurpris, nous valut Soncino, que nous primes en deux jours avec la plûpart des Poſtes

que les deux Couronnes avoient ſur cette riviere.

Nous penſames enſuite à paſſer l'Adda. Nous montames, nous deſcendimes le long de cette riviere, toujours cotoyés par le Duc de Vendome, qui proportionnoit ſes mouvemens aux nôtres. Le pays où nous marchions étoit couvert & lui déroboit nos diſpoſitions. La ſituation du terrain gênoit ſa marche, il avoit des canaux à paſſer qui néceſſairement devoient ſeparer ſon Armée en trois. Sur cette connoiſſance le Prince Eugene, de concert avec moi, forma le projet d'attaquer ſon corps de bataille, précisément dans le tems qu'il ſeroit entre les deux canaux qui le ſepareroient de ſon avant garde & de ſon arriére garde, nous rengeames & nous épurames ce projet. Il étoit tel que nous ne hazardions qu'un corps de troupes, parce que le terrain de notre côté étoit trop avantageux pour qu'on hazardât de nous y pourſuivre en cas d'échec, au lieu que ſi nous réuſſiſſions, nous ſeparions l'Armée Françoiſe, & nous nous ouvrions l'entrée du Milanés, alors preſque entiérement dégarni. Nous n'avions qu'une choſe

choſe à craindre, ſavoir que le Duc de Vendome ne s'emparât du pont de Caſſano, ou ne le fît rompre. L'unique moyen de l'empêcher fut de ne rien faire qui lui en fit venir la penſée. Son avant-garde paſſa à côté de ce pont preſque abandonné, ſi ce n'eſt qu'il y avoit quarante ou cinquante hommes dans un mauvais chateau qui en étoit éloigné d'une portée de fuſil.

L'avant-garde avoit au moins deux heures d'avance ſur le corps de bataille, que le Duc de Vendome conduiſoit lui-même. Il donna dans le piege que nous lui avions tendu. Une heure après que l'avant-garde fût paſſé on ſe ſaiſit du pont. Les cinquante hommes qui étoient dans le chateau ſe rendirent ſans avoir tiré un coup de fuſil, je leur avois fait dire que ſans cela il n'y auroit acun quartier. Je m'établis ſur le pont, on y fit paſſer ſept à huit mille hommes, qui ſe répandirent à droite & à gauche dans des brouſſailles qui étoient ſur le port de la riviere. Le corps de bataille arriva. La faute qu'on fit, ce fut de l'attaquer trop tôt. Le ſuccès étoit ſûr ſi on l'avoit laiſſé paſſer preſque toute entiere. Les premieres troupes ſurpriſes furent miſes

en desordre, les autres firent ferme & leur donnerent le tems de se rallier. L'arriere garde n'étoit pas loin, elle hâta sa marche & arriva assez tôt, pour repousser ceux de nos gens qui passoient la riviere, afin de mettre le Duc de Vendome entre deux feux. Il se battit en lion, le Prince Eugene en fit de même; enfin nous fumes repoussés & presque tout ce qui avoit passé le pont resta mort sur le champ de bataille. La garde de ce pont m'avoit été confiée, je fus attaqué, je soutins trois ou quatre assauts, & la nuit fit cesser le combat.

Quoique nous eussions etés repoussés, que nous n'eussions pu passer l'Adda, & que le Duc de Savoye fût sans esperance de secours, le Prince Eugene écrivit par tout que nous étions victorieux. Comme j'en témoignai quelque surprise, il le faut, me dit-il, nous avons affaire à une legion d'Alliés qu'il ne faut pas dècourager. Les François se donneront au Diable qu'ils nous ont battus, personne ne les croira, sur tout si nous leur tenons un peu tête le reste de la Campagne. Nous le fimes, & le Duc de Vendome content de nous avoir mis hors d'état d'exécuter

cuter nos deſſeins, retourna au ſiege de Verue. Mon Regiment avoit beaucoup ſouffert à la défenſe du pont de Caſſano, mais il fut promtement rétabli par les deſerteurs de mon ancien Regiment. J'eus un des bons quartiers d'hyver, preſqu'auſſi fructueux que celui que j'avois eu en Baviere. J'en avois beſoin, car j'avois fait une grande depenſe; tous les ſoirs je ſoupois chez le Prince Eugene, mais preſque tous les jours je donnois à diner à tous les Officiers de ma troupe, & je puis dire que je faiſois plus de figure que la plûpart de nos Generaux, quoique pluſieurs ſe piquaſſent de depenſe. C'a toujours été ma marotte, jamais je n'ai penſé à amaſſer: à préſent que j'y fais réflexion, je ne comprens pas où j'aye pu prendre de quoi me ſoutenir ſans m'endetter.

Nous retournames à Vienne. L'Empereur Leopold étoit mort. Je ne m'en apperçus pas, ſon Succeſſeur eut pour moi les mêmes bontés. Il s'étoit pourtant fait d'aſſez grands changemens dans le Miniſtere; mais le Prince Eugene étoit ſur un ſi grand pied que ceux qu'il protégeoit n'avoient rien à craindre. On me tint la parole qui

m'avoit été donnée, je fus fait Officier general, avec la même fonction à peu près qu'à un Brigadier en France, avec cette distinction que ce grade n'est pas multiplié dans les Armées de l'Empire comme dans celles de France, où graces à Chamillard, il y avoit une sorte de honte à n'être que Colonel, à moins qu'on ne sortît de l'Academie. Ce degré d'honneur ne m'attira point d'envieux, du moins que je sache; j'ètois aimé dans les Troupes, on y faisoit quelque estime de mon peu de capacité, & je ne cherchois que l'occasion de faire plaisir. L'hyver se passa dans la joie. Le nouvel Empereur l'aimoit, & l'on se faisoit un devoir de se conformer à son inclination; on alla souvent à la Favorite. Je fus de la plûpart de ces voyages, jamais de ma vie je n'ay tant bu. Selon l'avis du Prince Eugene je m'étois si bien fait aux manieres Allemandes que je fus un des principaux tenants.

Tout ce qu'il y avoit de grand en Allemagne tant hommes que femmes, vinrent faire leur cour au nouvel Empereur. Jamais elle n'avoit été ni si nombreuse ni si brillante. On joua un jeu à faire trembler. Je ne perdis pas.

Il

Il m'eſt impoſſible de dire ce que je gagnai ; mon valet de chambre avoit ſoin tous les ſoirs de décharger mes poches & de n'y laiſſer que ce qu'il croioit ſuffire pour le lendemain. Quelques amourettes par-ci par-là, c'eſt à quoi je paſſai le tems.

Je retournai en Italie avec le Prince Eugene. Par bonheur pour nous le Marechal de Villeroi ſe fit battre en Flandre à l'ouverture de la Campagne ; c'étoit un ſecond Hochſtet. Il ne ſe crut en ſûreté que ſous le canon de Lille & abandonna toute la Flandre aux Anglois & aux Hollandois. Ce déſaſtre obligea Louïs XIV. de contremander pluſieurs troupes qui marchoient en Italie, & lui fit enfin comprendre qu'en faiſant commander ſes Armées à Villeroi, il ne lui avoit pas donné les talens néceſſaires pour le faire avec ſuccès. Il nous débaraſſa du Duc de Vendome, il l'envoia en Flandre, & le Duc d'Orleans prit ſa place, qui nous auroit peut-être donné autant de peine, mais il n'avoit pas la carte blanche.

Superieurs, du moins égaux à l'Armée Françoiſe deſtinée à nous empêcher d'aller au ſecours de Turin, que

La Feuillade, gendre de Chamillard afſiégeoit, mais qu'il ne preſſoit guéres quoi qu'il y employât tout ſon ſavoir & celui de ſon Beaupere, nous ſurprimes les paſſages des rivieres & joignimes le Duc de Savoye. Le Duc d'Orleans, qui n'avoit pu parer ce coup, nous avoit prévenus & s'étoit réüni à La Feuillade. Par cette jonction ils étoient preſque trois contre un & avoient de ſi bons partis à prendre, qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre notre pénible marche inutile.

Le Duc de Savoye, le Prince Eugene, tenoient de fréquents conſeils. On leur repreſentoit mille difficultés; leut reponſe ordinaire étoit, qu'il falloit tenter, & que peut-ètre les François ne feroient pas les mouvemens que nous ſuppoſions qu'ils devoient faire. Ils étoient inſtruits, le Prince Eugene me l'a avoué depuis, ils ſavoient les ordres de Verſailles. Nous paſſames deux rivieres qu'on auroit dû nous diſputer. Le Duc d'Orleans fut contraint par Marſin & La Feuillade, de s'enfermer däns les retranchemens. On les reconnut, on trouva qu'il n'y en avoit point ou que de fort mauvais du côté du Fauxbourg du Balon, qui

étoit

étoit juſtement l'endroit où ils auroient dû être meilleurs. L'attaque fut reſolue de ce côté-là. Je me reſſouviens qu'en plein conſeil je demandai où étoit le convoi qu'on avoit préparé pour ravitailler Turin, & ce qu'on feroit ſi l'Ennemi nous laiſſoit un paſſage libre pour y entrer. Le convoi, repliqua le Prince Eugene, & dans le camp des François, c'eſt là qu'il faut l'aller chercher. Que ferions-nous dans Turin, que de le faire prendre plus vîte & nous en même-tems ?

La bataille ſe donna, le quartier fut forcé, & l'épouvante, la confuſion, ſe mirent dans les autres. La bleſſure du Duc d'Orleans mit le comble à la deroute. Nous n'étions pourtant tout au plus que vingt-cinq mille hommes, & ils étoient près de ſoixante. Mon ſeul Regiment, qui pénétra un des premiers, fit plus de trois mille priſonniers. L'Armée, la Garniſon, regorgea du butin. J'eus pour ma part un ſervice magnifique d'argent. On marcha dans le Milanés, tout ſe ſoumit. Quelle Campagne ! jamais Armée n'a été ſi riche. Je ne puis dire ce qu'elle me valut ; mais ce dont je me ſouviens parfaitement bien, c'eſt qu'à

qu'à la fin de la Campagne ſuivante, il ne m'en reſta pas un ſol. Je paſſai l'hyver dans le meilleur Canton de ce Duché. Le Comte de Medavi y étoit encore avec un aſſez bon nombre de Troupes, ce fut pourquoi le Prince Eugene y reſta & m'y retint.

Mon quartier fut à Coſme. Tous les environs étoient à ma diſcretion : j'inſpirai à mes troupes une partie de mes ſentimens, & tous ces peuples furent fort contens. Je me logeai dans le château, ma table fut pour tous les honnêtes gens qui voulurent y venir prendre place. Le jeu, le bal, les concerts lui ſuccedoient. Le Gentilhomme le plus apparent de ce lieu fut le ſeul qui ne parut pas chez moi. Je l'accablai de politeſſe, je le fis prier, j'y allai moi-même, tout fut inutile. Je reſolus de m'en vanger. Il avoit une fort belle femme, dont il étoit jaloux comme un tygre, le bruit public étoit qu'il avoit toujours la clef de certain cadenas. Cet homme étoit riche & en même tems avare, il alloit ſouvent à la campagne & y paſſoit deux ou trois jours ; pendant ce tems-là ſa maiſon étoit exactement fermée, perſonne n'y entroit, perſonne n'en ſortoit.

toit. Ces difficultés m'animerent, je mourrois d'envie de ſavoir par moî-même ſi l'hiſtoire du cadenas étoit véritable. Je m'aviſai de faire battre mes tambours autour de cette maiſon, une nuit preſque toute entiere. La Dame m'écrivit un billet le lendemain, pour me prier de faire ceſſer ce bruit. Une vielle femme qui avoit été nourrice de ſon mari, mais qui étoit tout à fait dans ſes intérêts, me dit en me le remettant, qu'il devoit me ſuffire de troubler ſa maîtreſſe d'une autre façon ſans y ajouter le bruit des tambours. Au bas du billet je lus en mots à demi effacés; *Vous pourrez être ſûr.* Je donnai à cette femme tout ce que j'avois d'argent ſur moi, & lui demandai ſi je pouvois écrire, elle m'aſſura que je le pouvois: je le fis dans les termes ſuivans.

„ J'ai reçu avec un profond reſpect „ & une reconnoiſſance infinie le bil-„ let qu'il vous a plu de m'écrire. Je „ ſuis dans les mêmes ſentimens que „ vous. Il n'eſt rien que je ne tente & „ que je ne faſſe pour vous en donner „ des preuves. Si votre maiſon avoit „ été acceſſible, il y a longtems que je „ vous aurois prévenuë. L'amour qui

„ veut

„ veut nous unir , a fait ce que les
„ converſations auroient pu faire. Te-
„ nous-nous compte des ſentimens
„ qu'il nous a inſpirés. Ne cherchons
„ point à nous éprouver & ne nous
„ faiſons point languir. J'attens vos
„ ordres". Cette lettre aſſez mal bâtie, fut reçue comme elle devoit l'être après la déclaration ingenue qu'on m'avoit faite. La vieille me dit d'envoyer un de mes gens vers quatre heures du ſoir, à la porte d'une certaine Egliſe, pour avoir la reponſe. Elle fut du même ſtille que ce que j'avois écrit, & ne contenoit que ces trois ou quatre mots : *Ce ſoir à onze heures, par la petite porte qui donne ſur les remparts. On ſera prête à vous recevoir autant qu'on peut l'être. Venez ſeul.*

On peut bien juger que je ne manquai pas au rendez-vous. La porte s'ouvrit à l'heure préciſe. La vielle me conduiſit par je ne ſai combien de détours, & me fit entrer dans un cabinet, où elle m'enferma. La Dame ne tarda pas à m'y venir joindre. Elle étoit à demi déshabillée. Pour qui me prendrez-vous, me dit-elle, en me ſautant au col, les momens ſont chers, vous trouverez plus d'ouvrage que vous ne pen-

penſez. Nous nous y mîmes auſſi-tôt L'affaire du cadenas étoit véritable. Une eſpece de cotte de maille faite à peu près comme le fond d'une fronde, rendoit la route impénétrable. Je ne ſais combien de petites chaines attachoient ce réſeau à une ceinture, que des rubans diverſement attachés rendoient preſque immobile. Il n'étoit pas poſſible de couper ou de découdre ſans qu'on s'en fût apperçu, ſa vie en dépendoit. Après mille peines inutiles, il n'eſt pas poſſible, lui dis-je, que votre mari n'ait qu'une clef, ſûrement il en aura fait faire pluſieurs. Nous étions dans le cabinet de ce jaloux, nous cherchames de tous côtés. Par mégarde il avoit laiſſé un des tiroirs de ſon bureau ouvert, nous y fouillames. Sous un tas de papiers & de vieux Contracts, nous trouvames une petite boëte d'argent, & dans cette boëte cinq ou ſix petites clefs; c'étoit ce que nous cherchions. J'en pris une & j'envoiai mon valet de chambre à Milan pour en faire faire une pareille. Nos entrevuës recommencerent toutes les fois que ce Gentilhomme s'abſenta.

Je m'étois vangé; mais la vengean-

ce

ce n'a qu'une partie de ſa douceur quand elle demeure ſecrette, du moins c'étoit ma façon de penſer. A mon départ j'envoiai à ce mari jaloux par un de mes gens la clef en queſtion enfermée dans une Lettre, où il n'y avoit que ces mots : *je n'en ai plus affaire.* Auſſitôt il monta à cheval, & je n'étois qu'à trois ou quatre lieuës qu'il me joignit; j'allois me mettre à table. Il me demanda ſatisfaction, je le remis après diner : nous nous battimes dans un petit bois. C'étoit une bonne épée, & il étoit beaucoup plus brave qu'il ne paroiſſoit. Il me dit qu'il ne vouloit point de quartier & qu'il ne m'en feroit point, que s'il avoit l'avantage ſon deſſein étoit de porter ma tête à ſa femme, & de la poignarder après qu'elle l'auroit vue. Ce diſcours brutal m'anima, nous nous battimes à outrance & le combat fut long. Enfin je lui allongeai un coup qui le perça au-deſſous de la mammelle gauche & ſortit au-deſſus de l'épaule droite, un peu au-deſſous de la clavicule; je le laiſſai étendu ſur le carrau. J'en fus fâché, & ne m'en conſolai que par le plaiſir de ſauver la vie à ſa femme. Je ne puis ſavoir comment cette avanture transpira,

ra, mais il en fut beaucoup parlé à Vienne. Les Dames me queſtionnerent fort ſur ce cadenas, & l'Empereur Joſeph en badina plus d'une fois.

On avoit fait avec la France un Traité pour l'évacuation de l'Italie ; par là la guerre finiſſoit en ce Païs. Le Prince Eugene fit la Campagne en Flandre avec le Duc de Savoye. Nous pénétrames en Provence, nous fimes le ſiege de Toulon, nous le levames, & toutes nos conquêtes ſe reduiſirent à prendre Suze. Heureux encore que le Marechal de Teſſé eût la bonté de nous laiſſer le chemin libre pour nous en retourner.

Je viens de dire que j'avois fait un tour à Vienne, le Prince Eugene m'y avoit envoié communiquer à l'Empereur le projet de Toulon, & le détourner de celui qu'il avoit formé ſur le Royaume de Naples: tout ce que je pus dire fut inutile ; le Royaume de Naples devoit reſter à la maiſon d'Autriche ; Toulon & les autres conquêtes en Provence devoient appartenir au Duc de Savoye. Cette raiſon l'emporta ſur toutes celles que j'alleguai. Ce ne fut cependant pas faute de troupes que nous manquâmes Toulon, huit ou dix jours plûtôt il étoit à nous avec qua-

quarante ou cinquante Vaiſſeaux de guerre qui étoient dans le port.

Les affaires des Alliés étoient ſur un bon pied en Eſpagne. L'Archiduc avoit été reçu à Barcelone, toute la Province avoit ſuivi l'exemple de la Capitale, auſſi bien que le Royaume de Valence & une partie de l'Arragon. Les Anglois s'étoient emparés de Gibraltar. Le Duc d'Anjou, ſecondé du Marechal de Teſſé, à qui la qualité de premier Ecuyer de Madame la Ducheſſe de Bourgogne tenoit lieu de mérite, avoit échoué en toutes ſes entrepriſes. Cette année 1707. il avoit eu ſa revanche, Berwick, fils naturel du Roi Jacques, avoit battu Galloway à plate couture, le Duc d'Orleans avoit ſoumis Valence & l'Arragon, il avoit même pris Lerida en Catalogne. On preſſa fort le Prince Eugene d'aller en ce Païs rétablir les affaires, comme il avoit fait celles du Piemont. Je mourois de peur qu'il n'y allât, car comme dit Panurge en parlant de Pantagruel, eut-il été à tous les Diables, j'y aurois été avec lui. Il s'en défendit, nous allames en Flandre; c'étoit-là où ſe recevoient les grands coups & où il y avoit de l'honneur à acquerir. Je fus fait General Major.

Notre

Notre Armée ſe forma d'abord ſur la Moſelle, comme ſi nous avions eu de grands deſſeins de ce côté-là ; mais tout d'un coup nous allames joindre le Duc de Marlborough. Nous trouvames que les François avoient deja été battus à Oudenarde, ou du moins que le Conſeil du Duc de Bourgogne l'avoit engagé à ſe conduire comme s'ils l'avoient été. On ſavoit d'ailleurs qu'ils étoient diviſés, que les avis des Marquis d'O, de Gamaches & de pluſieurs autres de cette eſpece, l'emportoient ſur ceux du Duc de Vendome. Nos deux Generaux s'animérent l'un l'autre, & formerent une des plus grandes entrepriſes qui ayent j'amais été faites, ce fut le ſiege de Lille. Cette Place étoit entourée de pluſieurs autres auſſi fortes qu'elle, Douay; Tournay, Ypres, Aire, Bethune, Condé, Valenciennes. Les François étoient maîtres de Gand, de Bruges, de Nieuport, par conſequent de la Lys & de l'Eſcaut, ainſi nos convois & nos munitions, qui devoient nous venir de Hollande par Anvers & par Bruxelles, ne pouvoient arriver que par terre, avec un danger continuel d'être enlevés. Nous mettre dans le baſſin de Lille, c'étoit nous expoſer

à n'en pouvoir ſortir & nous metre dans une eſpece de filet dont il n'y avoit qu'à tirer les cordons pour nous y prendre tous. Je repreſentai toutes ces difficultés & bien d'autres au Prince Eugene, il me répondit que j'avois raiſon ; ſi Vendôme étoit ſeul, diſoit-il, nous ne nous y engagerions pas; mais nous ſommes ſûrs qu'il y a un puiſſant parti formé contre lui, déterminé à fronder ſes avis & à faire échouer ſes deſſeins ; les François ſont encore de bonnes troupes, mais ils ne ſont plus conduits comme ils l'étoient autres fois, les Conſeils ne ſont plus les mêmes, Chamillard, la Maintenon, gouvernent tout ; c'eſt ſur tout cela que nous comptons, du moins autant que ſur l'ardeur & la bonté de nos troupes. Ne t'inquiétes point, ajouta-t-il, mon cher Comte, je te repons que nous nous tirerons d'affaire en gens d'honneur.

Lille fut inveſti, un convoi immenſe qui occupoit quatre ou cinq lieues de païs, nous arriva ſans avoir perdu une ſeule charette. Le Prince Eugene fit le ſiége & Marlborough le couvrit ; mais il fut long & meurtrier. Le Marechal de Boufflers qui le ſoutenoit, avoit une

ne Armée plutôt qu'une Guarniſon Nous courumes de grands dangers & on ſe repentit plus d'une fois de s'être engagé. Mais le Comte de la Motte trouva le ſecret de faire battre à Wynendal vingt mille hommes par huit ou dix mille, ce fut notre ſalut. Lille fut pris ; la Citadelle ne ſe defendit que pour la forme, le prétendu filet dont on nous avoit entourés fut rompu auſſi aiſément qu'une toile d'araignée, & les differens corps répandus pour nous fermer les paſſages ſe diſſiperent avec la derniere confuſion. Nous finimes cette glorieuſe & dangereuſe Campagne par la priſe de Gand, que le Comte de la Motte eut l'honnêteté de nous rendre un jour ou deux avant le commencement du grand hyver.

La rigueur du froid ſe fit ſentir en France plus que par tout ailleurs, & la mit aux abois ; Louis quatorze fut obligé de demander la paix. On peut bien juger que la plûpart des officiers la regardoient comme le plus grand malheur qui leur pût arriver. J'étois aſſurément de ce nombre. Nous nous rendimes preſque tous à la Haye, & nos deux Generaux furent nommés Plénipotentiaires. Le Penſionnaire Heinſius

leur etoit dévoué, nos interêts étoient en bonne main,& nous les appuïames de notre mieux par nos diſcours & par des Ecrits dont nous donnions le fonds à quelques Ecrivains. Il y avoit alors à la Haye un certain Du Mont, j'ay paſſé bien des heures avec lui, à lui communiquer mes penſées & mes reflexions. Quoyque nous fuſſions perſuadés que Louis quartorze ne penſoit plus guères qu'à vivre en repos, & que c'étoit ſincérement qu'il vouloit la paix pour peu qu'on lui accordât des conditions tolérables, nous réuſſimes à perſuader le contraire. Nous débitames par tout, que ſa politique & ſes vues d'ambition étoient toujours les mêmes, qu'il ne penſoit qu'à diviſer les Alliés pour reprendre enſuite les Armes & les accabler les uns après les autres; que nous ſouhaitions la paix autant que perſonne, mais qu'il la falloit ſûre, & qu'elle ne pouvoit l'ètre à moins qu'on ne profitât des circonſtances pour mettre la France hors d'etat de rompre ſes engagemens, comme elle l'avoit fait tant de fois depuis ſoixante ans.

Il ſe tint quelques Conferences; le Marquis de + Torci vint à la Haye, on lui delivra les demandes des Alliés par

ſor

+ Torci

forme d'Articles préliminaires. On y avoit mis le ratelier ſi haut qu'il étoit impoſſible d'y atteindre, & que c'eut été ſe mettre la corde au col que de conſentir à ces demandes. Nos diſcours, nos Ecrits avoient tellement diſpoſé les peuples, que ces propoſitions furent trouvées encore trop moderées, & qu'on fut fort ſcandaliſé que la Cour de Verſailles les traitât d'exceſſives.

Le ſéjour de la Haye me plut fort, je m'y occupai beaucoup de la lecture. Je mis dans ce goût pluſieurs de mes amis, qui ſe repoſerent ſur moi du choix des livres qu'ils acheterent, du reſte nous faiſions grande chere. Ceux qui m'ont vu en ce païs, ne peuvent avoir oublié que mon logis étoit comme le rendez-vous general de toutes les perſonnes de diſtinction, & que preſque toute les fois que je ſortois j'avois une eſpece de Cortege. C'étoit la même choſe au camp. Des manieres franches & aiſées, de la droiture, peut-être une table toujours bien ſervie, une converſation vive & gaye me faiſoient ſuivre & rechercher, & je puis dire que l'on n'étoit pas du bel air qu'on ne fût ami de Bonneval.

L'hyver étoit pour moi la ſaiſon de

l'amour. La continence n'étoit pas plus ma vertu que celle de Panurge, mais je ne voulois que m'amuſer. Je n'avois point encore tâté d'Angloiſe, il y en avoit une à la Haye fort ragoutante. Elle vivoit avec ſa mére d'une maniere aſſez retirée & demeuroit dans un quartier peu fréquenté. Un hazard me la fit voir à ſa fenêtre. Dominique, c'étoit mon homme de confiance, qui gouvernoit ma bourſe & m'avertiſſoit quand elle étoit vuide, Dominique donc s'informa. Il trouva bien des difficultés; elles l'animerent, il jura qu'il mourroit à la peine ou qu'il en viendroit à bout. Il le fit aprés bien des myſtères & ſur tout bien des préſents. Je me trompe fort ou cette Angloiſe n'en étoit pas à ſon apprentiſſage; n'importe, j'en fus charmé, je m'y attachai même, & le plaiſir de la revoir fut dans la ſuite une des raiſons qui me déterminerent à venir paſſer les hyvers à la Haye. Elle devint groſſe en 1711. Sans trop examiner ſi j'étois le ſeul pére, je donnai de quoi élever l'enfant, c'étoit un garçon; il me reſſembloit au mieux, mais il vécut peu. J'aurai occaſion de parler dans la ſuite des avantures de la mere, qui eſt actuellement avec moi & fait ma plus douce conſolation.

Les propoſitions de Paix ayant été ſans effet, comme nous l'avions ſouhaité, nous ne penſames qu'à pouſſer nos avantages. Les Hollandois firent ſur les frontieres des magaſins immenſes. Nous nous étions flattés qu'à peine verrions-nous les François en campagne, mais nous trouvames Villars, qu'on leur avoit donné pour General, parfaitement bien campé & à portée d'empêcher la plûpart de nos entrepriſes. On alla le reconnoître, on n'oſa l'attaquer; il falut même ruſer pour inveſtir Tournay. Ce ſiége fut court; Surville qui le ſoutenoit, ne remplit point l'idée qu'il avoit donnée de ſa capacité à celui de Lille, il ſe défendit à faire pitié, ſans attention, ſans vigilance, ſans vigueur, il nous laiſſa faire ce que nous voulumes.

C'eut été peu, vu notre ſituation & les grandes choſes qu'on attendoit de nous, que de ne prendre qu'une Place; mais par la manœuvre habile de Villars, Mons étoit la ſeule que nous puſſions attaquer, encore étoit-il aſſez difficile de le faire. Auſſitôt que Surville eût rendu la Citadelle, qu'il défendit du moins auſſi mal que la Ville, le Prince Eugene me détacha avec huit ou dix mille hommes choiſis pour aller me ſaiſir des paſſages

 de

de la Trouille. Sans l'extrême diligence que je fis j'aurois été prévenu, il n'y avoit pas trois jours que j'étois arrivé lorſque le Chevalier du Luxembourg parut. Sa troupe étoit trop foible pour ſe meſurer à la mienne, il ſe retira au gros de ſon Armée, qui s'avançoit à deſſein de nous combattre. Le Prince Eugene, qui m'avoit joint vingt-quatre heures après, ſe hâta de paſſer les défilés de Tanieres afin de contenir Villars dans les bois du Sart & de Blangies. Il s'y retrancha. Cette ſituation auroit du moins fort incommodé le ſiege de Mons, il fut reſolu de l'en chaſſer. Il fallut toute l'autorité du Prince Eugene & de Marlborough pour déterminer à cette entrepriſe hardie. Nous fumes tous de leur avis, & les Deputés des Etats Generaux ſe rendirent à cette grande pluralité.

L'action fut la plus vive qu'on eût jamais vuë. L'Ennemi avoit deux ou trois retranchemens. A force de ſacrifier du monde nous vinmes à bout de déplacer leur gauche du bois, mais elle ſe maintint dans la plaine & nons empêcha d'y déboucher. Pour leur droite, ce fut inutilement que les Hollandois l'attaquerent, ils y perdirent leurs meil-

meilleures Troupes ſans avoir gagné un pouce de terrain. Villars pour fortifier ſa gauche avoit affoibli ſon centre, Cadogan & moi le fimes remarquer à nos deux Generaux. J'eus ordre d'y marcher avec mon Regiment, ſoutenu de quelques autres. Les Gardes Françoiſes lâcherent pied, je m'emparai du vuide qu'ils laiſſoient & m'établis ſur cette partie du Retranchement. Notre cavalerie paſſa, les charges furent les plus belles du monde. La cavalerie Françoiſe eut preſque toujours l'avantage, & ſans le feu qu'elle trouvoit ſur le tranchement, la notre auroit été abſolument défaite. Villars avoit été bleſſé. Boufflers qui étoit venu le joindre pour l'aider dans cette grande occaſion, jugea à propos de ſe retirer. Il le fit avec tout l'ordre poſſible & nous ne penſames point à le pourſuivre. Cette victoire nous couta infiniment cher ; encore une pareille, notre Armée n'eut plus été que de nouvelles Troupes. Nous fimes des réjouiſſances ; mais je n'en vis jamais de plus triſtes, nous nous regardions ſans preſque nous parler. Mons nous occupa juſques vers la fin d'octobre.

Les Negociations de Paix ſe renoüerent,

rent, & nous recommençames nos intrigues pour les faire échoüer. Le Prince Eugene, qui ne pouvoit se dispenser d'aller à Vienne, me chargea particuliérement de ce soin. Je m'en acquitai de mon mieux. Je me repandis encore plus à la Haye que je n'avois fait l'année précedente, il n'y eut pas un Membre des Etats avec qui je n'eusse des conferences particulières. Ce que je leur disois je le repetois chez les Marchands, chez les Libraires, où j'allois exprès pour en avoir l'occasion. J'allai même à Amsterdam & dans d'autres Villes de Hollande pour y faire les mêmes impressions. Nous réussimes si bien, que par tout on ne parloit que de la mauvaise foy & de l'ambition de la France, que de la justice qu'il y avoit à la contraindre de restituer à ses propres fraix la Monarchie qu'elle avoit usurpée malgré tous ses sermens. Marlborough & ses amis faisoient la même chose en Angleterre. De maniere que toutes les offres de Louis quartorze, qui se réduisoient presque au Traité des Pyrenées, & qui offroit de contribuer son contingent en argent pour détroner son petit-fils, furent rejettés comme insuffisants.

Le Comte de Sinzendorff Ministre

de

de l'Empereur, celui de Savoye, le Vicomte de Towenshend Ambaſſadeur d'Angleterre, furent ceux à qui je m'attachai le plus. Nous obtinmes que le Maréchal d'Uxelles & l'Abbé de Polignac ne paroitroient point à la Haye, & qu'on les renvoiât auplutôt de Gertruydenberg, où nous les avions fait confiner. En ſe retirant ils publierent une eſpece de Manifeſte; le Penſionnaire me pria d'y faire des Notes. Elles ſervirent de fonds à la reponſe en forme qu'y donnerent les Etats.

Ce grand zèle me mit tout à fait bien dans l'eſprit de l'Empereur Joſeph, qui haïſſoit naturellement tous les François; il ordonna ſans que je le demandaſſe, qu'on me fit une gratification conſiderable. Elle vint fort à propos, j'avois fait une dépenſe enragée à l'Armée, j'en faiſois de même à la Haye, & Dominique m'avoit annoncé que je n'avois plus que cent piſtoles, dont je lui avois ordonné d'en porter cinquante à mon Angloiſe.

Nous avions déja pris Douay lorſque les Conferences de Gertruydenberg ſe rompirent abſolument. Albergotti nous donna bien de l'occupation & ſe defendit en brave homme pendant

dant deux mois. Comme nous avions paſſé les lignes des François au commencement de la Campagne, nous nous trouvames en liberté de prendre la partie de l'Artois, qui devoit aſſurer Lille & Tournai, & leur ſervir de Barriere. Nous marchames à Bethune. Vauban qui en étoit Gouverneur, tira de cette petite Place tout ce qui ſe pouvoit pour la bien défendre. De Bethune nous allames à Aix. Comme Le Jay, capitaine aux Gardes, avoit acheté ce Gouvernement, & qu'il n'étoit pas au fait de ce qui concerne la défenſe d'une Place, on y avoit mis Guebriant pour commandant. C'étoit un fort brave homme & par deſſus cela gendre de Deſmaretz Controleur general des Finances. Il ne manqua de rien pour une belle & longue défenſe; auſſi la fit-il telle: il nous traîna juſque dans le mois de novembre. La ſaiſon s'étoit fort derangée, nos gens étoient dans l'eau & dans la boüe juſqu'aux genoux. Cent fois le jour ils donnoient au diable & la Ville & ceux qui la vouloient prendre, & pour qui on la prenoit. Ce n'eſt que dans cette ſeule occaſion que j'ay eu quelque peine à contenir mon Regiment,

&

& que je fus obligé d'uſer de quelque rigueur pour lui faire faire le ſervice avec ſa reſolution ordinaire.

Je paſſai encore cet hyver à la Haye, toujours dans la dépenſe, dans les intrigues, & toujours attaché à mon Angloiſe, dont la beauté & le merite augmentoit chaque année, car elle n'avoit pas encore quatorze ans lorſque j'avois fait connoiſſance avec elle. Je l'aimois tellement, que je ne crois pas lui avoir manqué plus de cinq ou ſix fois de fidelité, encore y avois-je été comme forcé par S..., qui m'avoit mené chez une Abeſſe qui avoit les plus jolies Religieuſes du païs. Le Prince Eugene y alloit auſſi quelquesfois.

La France laiſſoit les Hollandois tranquilles par rapport à la Paix, mais les changemens arrivés en Angleterre nous remplirent d'allarmes. A l'occaſion d'un étourdi de Prédicateur toute la nation s'étoit partagée. Le Miniſtere, qu'il avoit notté, voulut le faire punir; le Parti contraire entreprit de le defendre. Il fut fort queſtion dans ces plaidoyers de l'autorité Roiale & de ce que les Anglois appellent obéïſſance paſſive; ceux qui accuſoient ce Prédicateur ne parurent pas à la Reine

ne penſer aſſez favorablement ſur ces articles, elle fut plus contente de la Doctrine de ceux qui les defendoient.

On ſe ſervit habilement de ces diſpoſitions de la princeſſe. Sunderland gendre de Marlborough fut diſgracié, Godolphin ami de ſa femme le fut bientôt après, & la Cour d'Angleterre changea de face. On s'aperçut bien tôt qu'elle avoit changé de ſentimens. La mort de l'Empereur Joſeph leur donna lieu d'éclater. Marlborourg fut continué dans le commandement des Armées, mais avec un titre inférieur à celui qu'il avoit eu juſqu'alors, & d'autres reſtrictions qui annonçoient ſa diſgrace prochaine, à moins qu'il n'eut la ſoupleſſe de ſe dévoüer aux nouveaux Miniſtres, qui avoient ſupplanté ſes amis & ſa famille. Ces changemens découragerent fort le bon Parti en Hollande, nous nous eforçames de les ranimer. Nous y réuſſimes au-delà de nos eſperances, en leur faiſant preſque oublier leurs vrais interêts.

Tout l'Empire & ceux qui s'intereſſoient pour que la couronne Imperiale tombât à l'Archiduc, jugerent qu'il étoit neceſſaire que le Prince Eugene commandât ſur le Rhin. Attaché

ché comme il ſavoit que je lui étois, il me demanda & je le ſuivis. La France paroiſſoit avoir de grandes vues de ce coté-la: peut-être ne vouloit-elle que ſe procurer quelque repy en Flandre. Nous ne fimes rien ſur le Rhin; je ne ſai même ſi les Armées ſe virent, car je fus toujours en courſe pour affermir dans l'Alliance divers Princes de l'Empire, que les demarches des nouveaux Miniſtres de la Reine Anne rendoient fort chancelants. Auſſitôt que le nouvel Empereur eut été couronné, le Prince Eugene, après m'avoir préſenté comme un des plus zélés & des plus fideles ſerviteurs de Sa Majeſté Imperiale, me fit promtement partir pour la Haye. J'y trouvai tous nos amis conſternés des propoſitions vagues de la France, que la Reine jugeoit ſuffiſantes pour ouvrir les conferences à Utrecht au commencement de l'année ſuivante. Je les ranimai un peu, par l'aſſurance que je leur donnai, que le Prince Eugene me ſuivroit bientôt avec des projets capables de retenir l'Angleterre, & de la faire revenir au bon ſens: il arriva en effet. Il paſſa à Londres, où il eut le chagrin de trouver ſon ami dépouillé de

tous

tous ſes Emplois; il y negocia deux mois inutilement.

Nous l'appuïames du mieux qu'il nous fut poſſible par je ne ſai combien d'Ecrits, dont le but étoit d'irriter la Nation & de la remplir de ſoupçons contre les Miniſtres. Notre grand grief étoit qu'ils ne vouloient ſauver la France que pour retablir le Pretendant. Du moins auſſi habiles que nous, ils ſe moquerent de nos Ecrits, ils mirent le gros de la nation de leur côté en lui faiſant voir qu'elle avoit été dupe de ſa génerosité, & qu'elle avoit beaucoup plus contribué que les autres Alliés, qui a-avoient ſeuls profité de ſes grands efforts. Ce qui fut inutile en Angleterre ne le fut pas en Hollande, on s'y détermina à continuer la Guerre & à faire échoüer tous les deſſeins de Paix.

Dans ces diſpoſitions on commença la Campagne. Le Duc d'Ormond, nouveau General des Anglois, parut d'abord dans de bons ſentimens. Mais ils ne durerent que juſqu'à ce qu'il y eut occaſion d'agir contre les François. Alors il declara qu'il avoit ordre de ne concourir offenſivement ni à ſiege ni à bataille. Il ne m'eſt pas poſſible de dire juſqu'où alla l'indignation de toute l'Armée

mée & les mouvemens qui s'y firent. Il étoit aisé de voir que cette declaration seroit suivie d'une suspension d'Armes.

La premiere agitation étant un peu appaisée, les Deputés des Etats & le Prince Eugene me chargerent d'engager les officiers generaux des Troupes étrangères qui étoient à la solde d'Angleterre, de nous demeurer attachés au cas que les Anglois nous abandonnassent. Quelques irrités qu'ils fussent, mille raisons les retenoient, il leur étoit dû de gros arrérages & ils craignoient de les perdre. Qui est-ce qui se chargeroit de les payer & de les faire subsister le reste de la Campagne? D'ailleurs la chose ne dépendoît pas d'eux; il fallut envoyer des couriers à leurs Maîtres. Ils me promirent seulement que si la séparation des Anglois se faisoit avant qu'ils eussent reçus leurs ordres, il resteroient avec nous.

Pendant ces négociations nous primes le Quènoy. Sur le point que nous étions de marcher à Landrecies pour nous ouvrir l'entrée libre en Champagne, le Duc d'Ormond nous quitta, & l'Armistice fut publiée pour deux mois entre la France & l'Angleterre. Il n'emmena que les Anglois, qui n'étoient

que dix ou douze mille hommes, & quelques Regimens du Duc de Holſtein; tous les autres demeurerent ſous les ordres du Prince Eugene. Pour le Duc d'Ormond, il feignit de ſe retirer vers Dunkerque, & par une comtremarche des mieux entendues il s'empara de Gand & de Bruges.

On ſe piqua de faire ſentir aux Anglois qu'on pouvoit ſe paſſer d'eux, on s'attacha à Landrecies. Mais on ne prit point aſſez de précautions contre les deſſeins de Villars, car tout à coup il tomba ſur les poſtes de Denain, d'Hamon, de St. Amand & de Marchiennes, où étoient nos magaſins, les enleva, & ſe ſervit de ce qu'il y trouva pour prendre Douay, le Quênoy & Bouchain. Notre deroute & ces conquêtes déconcerterent tous nos projets, il ne fut plus poſſible de retenir les Hollandois. Il ne cederent cependant qu'a la derniere extrêmité, & que lorſqu'ils ſe virent abandonnés par la Savoye & le Portugal, qui avoient déja conclu leur accommodement.

Après cette maudite Campagne nous nous rendimes preſque tous à la Haye; nous criames, nous invectivames; On con

convenoit que nous avions raiſon ; mais on nous repondoit en même tems, qu'on étoit obligé, pour ne ſe pas perdre ; de ceder à la violence du Miniſtere Anglois. J'allai à Utrecht, & j'y logeai chez Sinzendorff. Nous paſſions les jours & les nuits à faire des projets & des Ecrits. Les Ambaſſadeurs de Hollande & de France avoient un Démêlé aſſez vif, nous n'omimes rien pour l'aigrir, & pour animer les Hollandois à refuſer les ſatisfactions qu'on leur demandoit avec tant de hauteur de la part de la France. Enfin la Paix ſe fit avec toutes les Puiſſances excepté l'Empereur, qui ne put ſe reſoudre à la faire au mot de l'Angleterre. Nous décriames cette Paix autant qu'il nous fut poſſible. En mon particulier j'en fis la deſcription ſuivante.

C'eſt une Paix ſoufflée par le plus dangereux des ſéducteurs, écoutée par la plus ſimple des imbécillités, favoriſée par la plus honteuſe des complaiſances, projettée par la plus noire des trahiſons, commencée par la plus confuſe des irrégularités, pouſſée par la plus atroce des perfidies, menagée par la plus fallacieuſe des diſſimulations, traitée par la plus étourdie des incapaci-

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

tés, impoſée par la plus orgueilleuſe des hauteurs, préſcrite par la plus énorme des injuſtices, enfantée par la plus tumultueuſe des diſcordes. Paix conclue par la plus rampante des craintes, ſouſcrite par la plus abominable des contraintes, acceptée par la plus ſordide des avidités, aprouvée par la plus indigne des corruptions, applaudie par la plus craſſe des ignorances, reçue par la plus ſenſible des amertumes, gardée par le plus ridicule des myſtères.

Paix qui en tariſſant les glorieux ruiſſeaux de ſang, répandus dans une juſte Guerre, ouvre d'abondantes ſources de larmes amères aux gens bien intentionnés, qui prévoient avec la derniere des douleurs le périlleux & imminent eſclavage de l'Europe. Paix que la poſterité ne ſauroit regarder qu'avec la plus déteſtable des horreurs. Paix dont l'ignominie la rendra incroyable aux ſiécles à venir. Enfin, Paix dont le doux nom naturel de Bénediction, eſt malheureuſement tourné en un affreux abus de Malediction. Dont les feux de joye ne doivent ſervir que de triſte bucher au ſquelette décharné de l'expirante Liberté de l'Europe,

rope, pour laquelle on ne ſauroit chanter le *Te Deum* ſans la marque la plus palpable & la plus convainquante de la plus impie des Irréligions. Toujours reſulte-t-il de cette infame Paix une gloire immortelle pour ceux des Alliés, qui avec une conſtante bonne-foi & inalterée ſincérité & candeur, avoient en 1709. & 1710. à la Haie & à Gertruidemberg le maniement d'une Paix qui auroit été conforme aux glorieux Exploits d'une longue & heureuſe Guerre. Exploits qui n'ont été interrompus, que de la maniere notoire à la face de toute la Terre, & cela par une étourdie poignée de Scélerats Anglois, qui ont dégeneré de la generoſité de leur Nation, qui juſque-la avoit brillé avec le plus grand éclat.

L'Empereur & l'Empire n'étoient pas en état de ſoutenir la Guerre, auſſi ſe termina-t-elle à la fin de la Campagne. Nous y perdimes Landau & Fribourg. Villars ſe conduiſit en homme d'eſprit pour faire le Siege de cette derniere Place. Les deux Generaux traiterent la Paix à Raſtadt & en ajuſterent promptement les articles. Il n'y a rien tel que les gens d'épée

pour négocier rondement. Après douze ans de Guerre & tant de victoires, les frontieres des deux Etats resterent à peu près sur le même pied où elles étoient à la Paix de Ryswick; il parut même qu'on se réconcilia sincérement, jusque-là qu'il y eut un article secret par lequel l'Empereur s'engageoit, à soutenir les arrangemens que feroit Louis quatorze, pour établir après sa mort telle forme de gouvernement qu'il jugeroit plus convenable, pour la tranquillité de ses peuples & pour la sûreté du jeune Dauphin.

Accoutumé à l'agitation des Armées & aux intrigues, ou j'étois entré fort avant, la paix me fut extrêmement à charge. Quelque indifferent que je puisse être pour l'argent, il fallut penser à m'assurer dequoi vivre. Mon Regiment cassé m'auroit reduit à la besace. Je le sauvai avec des peines infinies: le Prince Eugene y emploia tout son credit; mais il auroit échoüé si je n'avois trouvé le moyen de mettre dans mes intèrets, les Epouses de deux de ceux qui étoient chargés de la reforme. L'histoire en seroit curieuse; mais je leur ai trop d'obligation pour

rien dire qui ſoit à leur déſavantage; car après tout il ne ſeroit pas impoſſible de les deviner.

Sûr de ce côté-là, je repris mes anciennes habitudes; la table, la lecture, la galanterie m'occuperent. J'avois acheté quantité de livres en Hollande, & je m'étois fait une bibliotheque paſſable. Mon goût particulier étoit pour les Anciens, ſur tout pour Ceſar, & pour Blaiſe de Vigenere un de ſes anciens Commentateurs. Non ſeulement je lus mais j'écrivis, j'avois reduit en eſpece de Maximes & de Principes, les reflexions que j'avois faites ſur les differentes actions de Guerre où je m'étois trouvé. Je me reſſouviens que j'avois écrit avec plaiſir & avec ſoin. Je ne ſai ce que ces papiers ſont devenus, apparemment qu'ils ſont tombés dans les mêmes mains que le reſte de mes Effets. Pour les galanteries elles n'eurent rien de marqué, ainſi je n'en parlerai pas. Il y eut pourtant une Dame de haut parage qui tomba dans mes filets, mais je ne la gardai pas longtems. Elle étoit belle, mais ſotte au ſouverain degré, juſque-là que ſans ſcrupule pour le gros de l'af-

faire elle ne vouloit abſolument pas permettre la petite oye.

La Guerre du Turc me tira de cette vie languiſſante & tout à fait oppoſée à mon caractère. En qualité de Lieutenant general j'avois d'aſſez gros appointemens, mais ils m'étoient preſque tous dûs. Pour me mettre en équipage je compoſai avec un honnête-homme de Commis, dont le Maitre eut apparemment la principale partie du profit, & l'on me compta ſoixante mille florins ſur la quitance que je donnai de cent-trente-deux mille cinq cent quatrevingt-trois. Quaurois-je fait? j'étois un des principaux officiers de l'Armée & jaurois été au déſeſpoir de ne pas faire autant de figure que j'en avois fait autrefois. Nos Campagnes furent brillantes, nous fimes des ſieges impottants, nous gagnames deux grandes batailles. Le Prince Eugene, qui avoit battu les Turcs après la Paix de Ryſwick, prit un tel aſcendant ſur eux, qu'il ne tinrent point devant lui, excepté derriere leurs murailles de Themiſwar, où ils ſe défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Pour ce qui eſt des batail-

tailles, à peine firent-ils la moindre résistance, ils étoient en fuite & en déroute presque avant que nous les eussions joints. Le butin fut immense, & si j'avois été homme à thésauriser j'aurois été riche pour le reste de mes jours. J'eus pour ma part la tente de l'Aga des Janissaires ; je n'exagère point en disant qu'il y avoit des millions. Ce qui m'a été de plus utile & sur quoi je ne comptois pas alors, c'est quelques Officiers Turcs que je pris, que je traitai bien, selon ma coutume ; ils s'en sont souvenus & m'ont été d'une grande ressource.

Dans la derniere bataille, où nous surprimes les Turcs à quatre heures du matin, encore la plûpart endormis, j'eus une rencontre assez singuliére. Je tournai un petit bois pour aller les prendre en flanc. J'en poussai plusieurs troupes, mais j'en trouvai une plus en ordre, dont le Chef me dit en Allemand, que cette victoire surprise ne pouvoit nous faire honneur, que si je voulois il me montreroit que les Turcs savoient se battre. Un de mes soldats l'avoit déja couché en joue, je l'arrêtai, & le Turc & moi nous nous détâchames des corps que nous commandions. Il é-

 toit

toit plus jeune & paroiſſoit plus robuſte. Je m'en débaraſſai bien vîte, il n'avoit que du cœur & ſavoit à peine manier une épée. Un de mes gens lui coupa la tête & la mit au bout d'une picque. Sa troupe s'enfuit, toutes les autres en firent de même, & je rejoignis le Prince Eugene, qui de ſon côté avoit taillé la gauche en piéces.

Comme je puis dire ſans me flatter & ſans crainte d'ètre démenti par qui que ce ſoit, que j'avois eu quelque part au ſuccès de ces Campagnes, je crus avoir droit de prétendre au Gouvernement d'une des deux Places que nous avions priſes. Mes amis m'y avoient fait penſer, Dominique ſur tout que ma grande dépenſe embarraſſoit, m'en avoit parlé très ſérieuſement, me repréſentant qu'un Gouvernement ſur ces Frontieres ſeroit un Perou, & que nous ferions, diſoit-il, contribuer juſqu'aux portes de Conſtantinople. Le Prince Eugene y avoit nommé par interim des gens qu'on pouvoit déplacer ſans conſequence. Je lui en parlai; il me repondit que pour des raiſons qu'il ne pouvoit me dire, il me conſeilloit de m'addreſſer directement à l'Empereur. La Campagne étoit finie, du moins

il

il n'y avoit plus rien à faire, je pris la poſte & me rendis à Vienne. Deux des Miniſtres avoient penſé au ſujet de ces Gouvernemens comme Dominique, & les avoient deſtinés *in petto* à de leur parents. Ma demande fut aſſez bien reçue, mais on me dit qu'on ne décideroit rien avant le retour du Prince Eugene. Je ne cachai point ce qui m'avoit amené, & quand je l'aurois fait, l'Empereur l'auroit appris à ces deux Miniſtres. Ils eurent le tems de former leurs brigues, le Conſeil tint, on repréſenta que j'étois étranger, que ces places étoient des plus importantes & ne devoient être confiées qu'à des perſonnes dont la fidélité ne pût être ſoupçonnée quelque choſe qui arrivât; que j'avois bien ſervi, mais qu'auſſi j'étois bien recompenſé, que c'étoit ma faute ſi je n'ètois pas riche, & que vu mon caractère je ne le ſerois jamais quelque poſte qu'on me donnât. Je ſus que le Prince Eugene m'avoit donné ſa voix, mais qu'il n'avoit appuïé ma demande que très foiblement.

Ce refus me chagrina au-delà de ce que je puis dire, quoique l'Empereur l'adoucit par les paroles du monde les plus

plus obligeantes. Pour diſſiper ce chagrin je me livrai plus que jamais à la bagatelle, il me fallut des conquêtes difficiles. Je jettai les yeux ſur la femme d'un Ambaſſadeur; car pour toutes choſes je n'aurois pas voulu expoſer l'honneur d'une fille de condition. Cette Ambaſſadrice n'étoit pas belle, mais ſa taille étoit grande & ſon port majeſtueux; elle paroiſſoit n'avoir que trente ans. Depuis quelques années qu'elle étoit à Vienne on ne mettoit perſonne ſur ſon compte, l'Ambâſſadeur étoit homme d'ordre, ſa maiſon étoit en regle; on y étoit bien reçu, mais il avoit établi qu'a la reſerve de deux ou trois perſonnes qu'il retenoit à ſouper, tous les autres ſe retiraſſent vers neuf heures du ſoir. J'y avois été pluſieurs fois, comme par tout ailleurs ſans conſequeuce. Peu à peu je multipliai mes viſites, elles devinrent aſſidües ſous pretexte que l'aſſemblée étoit moins tumultueuſe qu'ailleurs, & qu'on y jouoit plutôt pour s'amuſer que pour gagner.

Naturellement je ſuis guai, mes converſations avoient été fort enjouées; je devins rêveur, & chaque jour je parlois moins. On m'en fit la guerre, l'Ambaſſadrice ſur tout.

J'en

J'en rejettai la cauſe ſur mes affaires de famille. J'avois en ce tems-là un grand procès avec mon frere. Un jour me trouvant ſeul, elle me dit, on connoit aſſez votre déſintereſſement pour croire qu'il ſoit la cauſe de votre mélancolie, je veux abſolument que vous me la diſiez. Je lui repondis que je n'avois point de ſecret pour elle, pourvu qu'elle me promit de garder celui que je lui confierois. Quelqu'un qui ſurvint nous interrompit. On étoit curieuſe d'avoir mon ſecret, je ne le gardai pas longtems. Je m'expliquai dans les termes les plus tendres & les plus reſpectueux. Il me ſemble que je me ſurpaſſai moi-même, & que j'amais je ne fis ſi bien le perſonnage d'Amant paſſionné & ſoumis. Ma déclaration n'effaroucha point, mais elle fut reçue avec un grand ſerieux. On me dit qu'on me tiendroit la parole qu'on m'avoit donnée, & qu'on me prioit de prendre, pour me retirer, la même methode que j'avois ſuivie pour me procurer la liberté que je venois de me donner. Cette réponſe ſéche ne me fit point déſeſperer. Je n'eus garde d'obéir à l'ordre qu'on m'avoit intimé, je fus plus aſſidu que jamais, & je repris

ma gayeté. J'expliquai d'où venoit mon changement, & dis devant l'Ambaſſadrice, que depuis que j'avois expoſé mon affaire à un habile Avocat, j'en eſperois un bon ſuccès. Ma perſéverance la toucha, peut-être n'avoit-elle voulu que m'éprouver. Un ſoir en ſortant elle me ſerra la main, & me dit, eſt-ce tout de bon? demain à qu'atre heures & demie. Son mari devoit être en conference avec le premier Miniſtre, & ſous prétexte d'indiſpoſition elle fit dire dès le matin qu'il n'y auroit point d'aſſemblée. Je la trouvai ſur ſon lit dans un négligé fort propre, & elle n'avoit point du tout l'air malade. Deux de ſes femmes étoient auprès d'elle, dont elle renvoia celle qui n'étoit pas de ſa confidence.

Parlons à preſent à cœur ouvert, me dit-elle en me faiſant approcher. Je crois que vous m'aimez, deux mois d'épreuve pour un homme de votre caractère ſeroient inſoutenables ſans un vrai amour; car enfin quel merite auriez-vous à me tromper, mon mari n'en a pas uſé avec vous comme le gentilhomme de Coſme. Mille proteſtations de ma part la confirmerent dans ce ſentiment. Elles n'étoient point fauſ-

ſes,

ſes, je l'aimois véritablement, & en aſſurant que je l'aimerois toujours je croiois dire la verité. La confidente ſe retira dans l'antichambre & nous laiſſa enſemble tout le tems qu'il nous falloit pour nous prouver que nous nous aimions. Il faut nous revoir, dit-elle avant que de me renvoyer. L'occaſion dont je me ſuis ſervie ne reviendra peut-être de ſix mois. Point de lettres, n'en attendez point de ma part & je vous défens de m'en écrire; concertez avec cette fille, je me prêterai à tout ce qui ſera tant ſoit peu faiſable; mais ſongez bien que mon mari eſt à l'ancienne mode, & qu'il couche avec moi toutes les nuits.

Nous concertames cette fille de chambre & moy, & voici de quoi nous convinmes. Mr. l'Ambaſſadeur dormoit du plus profond ſommeil, le tonnerre ne l'en tiroit pas. Si par hazard il s'éveilloit ce n'étoit que pour un inſtant, il tâtoit ſeulement s'il y avoit quelqu'un à côté de lui. Il fut donc reglé que je me cacherois dans la chambre de cette fille, qu'elle iroit prendre la place de ſa maitreſſe qui viendroit me trouver. Ce ſtratagême, tout groſſier qu'il étoit, réuſſit parfai-

te-

tement, jusqu'à ce qu'un accident, qui feroit connoitre les masques, si j'en parlois, mit fin à nos amours.

Cette chaine rompue, je ne tardai guéres de m'en forger une autre, mais j'y pensai perir & ce ne fut que par une espéce de prodige que j'échappai. La Comtesse de .... faisoit grand bruit à Vienne : tout le monde, excepté son mari, croioit qu'elle n'avoit jamais refusé un homme d'une certaine façon; on ajoutoit, que plusieurs avoient disparu. Ces bruits n'étoient surement pas attirans. Il n'importe, je voulus tenter l'avanture. Je l'avois vue plusieurs fois, mais comme une personne qu'on ne voit que par céremonie. Je me rendis plus assidu chez elle, avec des maniéres plus ouvertes. La connoissance fut faite en moins d'un mois. Elle me devina, & me le fit sentir, me disant, il y a longtems que je vous attendois, je comptois presque toutes mes autres conquêtes pour rien, vous serez le premier & le plus cheri. Je répondis sur le même ton.

Cette maison étoit fort en desordre, on y entroit, on en sortoit sans que personne y prit garde. Ainsi il n'étoit pas besoin de beaucoup de mystères

pour

pour trouver l'occaſion d'un tête à tête. Ses attraits n'étoient pas neufs ; mais elle ſavoit y ſuppléer par tout ce que la lubricité a jamais appris aux plus fameuſes courtiſanes. En un mot c'étoit une d'Olonne, & ſon mari étoit du même caractère que celui de cette fameuſe Marquiſe. La Comteſſe dont je parle étoit preſqu'auſſi cruelle qu'elle étoit laſcive. Elle avoit fait perir pluſieurs de ſes Galans. Un ſoir que j'entrois à mon ordinaire, une fille de chambre me dit ; au ſortir de chez Madame j'ay quelque choſe à vous dire, vous me trouverez dans le petit ſälon d'en bas' Je m'y rendis. Elle me dit, Monſieur, au premier détour en ſortant d'ici prenez garde à vous, vous ſerez attaqué par trois hommes maſqués ; une autre fois je vous en dirai d'avantage, ce ſeroit fait de moi ſi l'on ſavoit que je vous euſſe parlé.

Ma coutume étoit dans ces viſites nocturnes, de porter toujours deux piſtolets de poche, & une bonne & forte épée que je mis ſous mon bras, & tins mes piſtolets en état. Ces trois aſſaſſins étoient des marauds ſans cœur. Ils m'attaquerent, un coup de piſtolet que

je tirai, qui bleſſa l'un deux & l'abbatit, fit fuir les deux autres. Cette fille de chambre vint me trouver & me conta toute la vie de ſa maitreſſe. Je demandai une audience particuliere à l'Empereur, je l'inſtruiſis. Du conſentement du Mari cette Mégere fut enlevée huit ou dix jours après, & enfermée dans un chateau ſitué dans les montagnes du Tirol. Cette avanture m'a guéri pour toujours des paſſions hazardeuſes, & je n'ai plus voulu que de faciles amours.

Suivant la promeſſe que l'Empereur m'avoit faite de m'employer avec diſtinction pour me dédommager de deux Gouvernemens de Hongrie qu'il n'avoit pu me donner, je fus envoyé en Italie à l'occaſion des entrepriſes du Cardinal Alberoni. J'y rendis de très grands ſervices & tels que núl autre que moy n'auroit pu les rendre. Nous manquions preſque de tout pour les entrepriſes que nous étions chargés de faire, d'abord en Sardaigne & enſuite en Sicile. J'envoyai en France le Comte de la Tour, Lieutenant Colonel de mon Regiment. Le Duc d'Orleans, alors Regent, le reçut des mieux, lui fit avancer trois mois de ſubſides, donna ordre aux Arſenaux

ſenaux de Provence de me fournir toutes les munitions de Guerre & toute l'Artillerie que je demanderois, & me fit écrire que c'étoit à ma conſideration qu'il en uſoit de la ſorte, n'y étant point obligé par ſes Traités.

Je crois avoir déja dit, du moins j'ay du le dire, que j'avois eu l'honneur d'être de la Cour de ce Prince lorſqu'il étoit enfant, & que nous étions à peu près de même âge. Il avoit toujours conſervé de l'amitié pour moy. Dès qu'il avoit été le maître il m'en avoit donné des preuves ſolides. Il avoit fait annuller la Sentence prononcée contre moi par contumace, lorſque j'avois quitté le Royaume & m'étois donné à l'Empereur. J'avois même été retabli dans mes biens, & il avoit eu la bonté de ſe déclarer pour moi contre mon frére, qui ne vouloit pas s'en dégarnir. Mon Epouſe étoit au Palais Royal conſiderée de la Ducheſſe d'Orleans comme ſi elle eut été ſa propre ſœur.

Cette Guerre dura peu, la Sicile d'où les Eſpagnols avoient chaſſé le Duc de Savoye, demeura à l'Empereur. Toute la terre a ſu la part que j'avois eu à ces expéditions & a été témoin que les recompenſes avoient été pour d'autres &

que l'intrigue empècha encore mon établiſſement. Je retournai à Vienne avec le titre de Genéral d'Infanterie qu'on m'avoit donné. Un bon Gouvernement eux mieux valu. Après tout, ce tître étoit honorable & en cas de Guerre il me mettoit en grande paſſe. Ce tître étant incompatible avec celui de Colonel, je me defis de ce dernier en faveur du Comte de la Tour; mais mon Régiment fut toujours à moi & ne ceſſa point de porter mon nom.

Mon union avec le Prince Eugene continuoit d'être ſur le même pied, je ne le voyois jamais aſſez à ſon gré. Ses grands ſuccès contre les Turcs, la promte & glorieuſe Paix qui en avoit été le fruit, l'avoient mis au-deſſus de tout; il étoit Préſident au Conſeil de Guerre & avoit la plus grande part dans toutes les affaires. La reconnoiſſance de ſes bienfaits, l'eſtime infinie que je faiſois de ſes grands talens que je connoiſſois mieux que tout autre, m'attachoient à lui invariablement, & par une certaine delicateſſe de ſentimens qu'on ne comprendra peut-être pas, ſa gloire m'étoit plus chere que ſa perſonne & ſon amitié. De là vinrent nos brouilleries, dont les ſuites m'ont été ſi fatales &

m'ont

m'ont réduit où je ſuis : non qu'il y ait de ſa faute ou qu'il ſe ſoit joint à mes ennemis, car je dois lui rendre cette juſtice qu'il a fait tout ce qui dépendoit de lui pour me ſauver.

Ce Prince, qui pour certaines raiſons que je ne puis dire, n'avoit point voulu ſe marier, ne laiſſoit pas d'aimer le ſexe, mais avec moderation & ſans écarts. Depuis la Guerre de Hongrie, il s'étoit attaché à une perſonne. C'étoit la veuve d'un capitaine de cavalerie. Une riche taille étoit l'unique endroit par où elle pouvoit plaire, elle n'etoit plus jeune & plutôt laide que belle, mais elle avoit beaucoup d'eſprit, ſur tout de cette eſpece qui conſiſte à connoitre le foible des gens & à s'en prévaloir pour les conduire ſans qu'il s'en apperçoivent. Il la tenoit dans un chateau qu'il s'étoit donné à une lieue & demie de Vienne. C'étoit-là où il paſſoit preſque tout le tems que les affaires lui laiſſoient de libre, & j'étois fort ſouvent de ces parties de plaiſir.

On s'apperçut peu à peu que cette femme s'étoit emparée de ſon eſprit, qu'elle le gouvernoit & qu'elle avoit part à la plûpart des affaires. Il ſe paſſa

plusieurs choses qu'on blâma fort & qui ne firent guères d'honneur à son Amant. J'en fus sensiblement touché, & me laissant emporter à mon zéle & à ma sincerité, je parlai vivement au Prince Eugene. Je lui dis que personne ne trouvoit mauvais qu'il eût une maîtresse, qu'il la comblât de biens, mais que ses amis ne pouvoient aprouver que le sort de quantité d'honnêtes gens dépendit des recommandations de cette femme: que jusqu'alors sa reputation, sa gloire avoient été sans reproche, mais qu'elle commençoient à souffrir. J'éprouvai que l'amour est sans comparaison plus fort que l'amitié, quelque solide qu'elle puisse être. Le Prince me repondit d'un ton fort sec, qui lui étoit assez naturel, qu'il ne s'étoit jamais mêlé de mes amours, & ajouta en se radoucissant un peu, qu'il me prioit d'en user de même à son égard. Il avoit raison au fond, & j'avoue que je ne fus pas assez raisonnable pour le sentir; je me piquai aussi mal à propos qu'on le puisse. La vanité, la fiertè me firent agir, je plaisantai sur sa maîtresse, j'en fis des railleries, quelques chansons même que je chantai devant lui. En

un

un mot nous cessâmes de nous voir, sans pourtant cesser de nous aimer du moins de mon côté.

Comme je continuois toujours sur le même ton, pour se débarrasser de moi il me fit envoyer en Flandre avec mon Regiment, pour y faire la fonction de General de l'Infanterie qui se trouvoit alors dans le Pays-Bas. La commission étoit honorable en elle-même & m'eût fait plaisir si elle n'avoit pas eu un air d'exil & que j'eusse ignoré le motif qui me l'avoit fait donner. J'avois servi dans ce Païs, je connoissois toute la Noblesse & j'étois assuré que les peuples me verroient avec plaisir. La maniere dont on m'annonça; le choix qu'on avoit fait de moy, ne me permit pas de repliquer. On me dit que le service de sa Majesté Imperiale demandoit absolument que je me transportasse incessamment aux Pays-Bas pour y prendre le commandement general de toute son Infanterie. Du moins cet ordre fut accompagné du payement de tout ce qui m'étoit du. L'absence devoit être longue, je vendis mes meubles, ma bibliotheque même, comptant de m'en faire venir une autre de Hollande. Je n'emportai avec moi que mon argen-

terie, qui étoit des plus belles & des plus complettes qu'il y eût à Vienne.

Le Prince Eugene étoit Gouverneur general des Pays-Bas. Prié que j'avois connu en Italie ſimple Agent, & que depuis peu on avoit fait Marquis, en étoit ſous-Gouverneur. C'étoit une de ces places que la maîtreſſe de ce Prince lui avoit fait donner, & dont des gens d'une toute autre volée que ce nouveau Marquis ſe ſeroient fort accommodés. Je partis, bien reſolu de lui faire tous les chagrins que je pourrois, pour me vanger de ſon protecteur & de ſa protectrice. Je ne doute pas qu'il ne fût dans les mêmes diſpoſitions à mon égard.

A mon arrivée à Bruxelles, je m'établis dans l'hôtel d'Epinoy. J'affectai d'y vivre avec encore plus de ſplendeur que je n'avois fait par tout ailleurs. Je n'eus pas de peine à effacer le ſous-Gouverneur, qui par ſon avarice, qu étoit extrême, faiſoit le moins de dé penſe qu'il lui étoit poſſible. Dès que je fus un peu rangé, je donnai à man ger tous les jours, j'eus un concert re glé deux fois la ſemaine. Quoi que je n'euſſe point de femme, les Dames ſe mirent ſur le pied de me voir. Prié fu bien

bientôt presque abandonné, on n'alla plus chez lui que par politique & par bienséance; l'amitié, le plaisir attirerent chez moi presque tout le monde. La bourgeoisie suivit l'exemple de lâ Noblesse & me fut entierement dévouée. Partie par équité, partie aussi par malignité j'écoutai leurs plaintes & les appuïai par mes amis à Vienne. Le sous-Gouverneur les vexoit en mille manieres differentes, ils étoient accablés d'impôts, leurs monnoyes mêmes étoient alterées. C'étoit encore bien pis dans les campagnes, on les pilloit impunement, on les chargeoit de corvées dont on les forçoit de se racheter par de l'argent. La maison de Prié n'étoit entretenue que des presents qu'on lui apportoit de toutes parts; il en avoit à revendre & les revendoit en effet. Nous tenions registre de tout & on en composoit des mémoires, dont chaque jour il en partoit pour Vienne, plus chargés les uns que les autres. Le grand credit de ceux qui le soutenoient & qui partageoient avec lui les dépouilles des pauvres Flamands, fit blanchir toutes les accusations, on les regarda comme l'effet d'une cabale dont on me soupçonna d'être le chef. La maitresse du Prince

Eugene le diſoit à tous ceux qui vouloient l'entendre.

Nous vivions aſſez bien en apparence Prié & moy, je le voïois, il me voïoit, même plus ſouvent que nous n'étions obligés de le faire. Sa femme étoit auſſi ambitieuſe qu'avare, elle étoit au déſeſpoir de voir ſa maiſon deſerte en comparaiſon de la mienne, elle s'en plaignoit; elle faiſoit des reproches à ceux qui paroiſſoient m'être les plus attachés, elles les railloit, ſur tout les Dames. J'étois inſtruit de tout, je le diſſimulois. Quelque fois par pitié je lui menois ma compagnie, & dès que je ſortois preſque tout ce qui étoit chez elle me ſuivoit.

Plus a portée de Paris que je n'ètois à Vienne, je m'occupai fort de mon Procès. Mon frere, d'un caractère tout different du mien, ajoutoit chicane ſur chicane pour me retenir mon bien, dont le feu Roi Louis quatorze ou plutôt Chamillard, lui avoit fait donner la confiſcation. Je faiſois même la plûpart de mes Ecritures & je gagnai pluſieurs branches de ce Procès, qui auroit du être terminé en huit jours ſi on avoit voulu me rendre juſtice. J'étois abſent & par-là j'avois tort; mon frere

frere avoit des enfans, je n'en avois point; & on me regardoit comme étranger, & même comme ennemi, le Palais retentiſſoit du recit de ce que j'avois fait pour empêcher la Paix. J'avois eu pour moi le Duc d'Orleans tânt qu'il avoit vécu, mais il n'étoit pas le maître d'arrêter le cours des procedures. Ce Prince penſoit à me faire revenir en France. Il ſavoit que j'étois brouillé avec le Prince Eugene; il prévoioit que je le ſerois infailliblement avec Prié, il connoiſſoit les Italiens & ſavoit de quoi ils étoient capables. Quinze jours avant ſa mort il m'en écrivit de ſa propre main, en ces termes, que je n'ai jamai oubliés.

„ Que fais-tu là-bas, mon cher Bonneval? Tu es vif & ardent; ceux à „ qui tu as affaire ſont ruſés & diſſimulés, ils te joueront quelque mauvais tour. Je voudrois te revoir ici. „ J'y penſerai efficacement. Mande-„ moi tes vuës & ce que je pourrois „ faire qui te dédommageât de ce que „ tu quitterois “. Je le remerciai de ſa bonté, je lui marquai que c'étoit aſſez que j'euſſe changé une fois de Parti; je l'aſſurai que je n'avois rien à craindre & qu'en tout cas je ſaurois me de-

defendre. En effet qu'auroit-on pu faire pour moi? j'eſtimois autant mon grade de General d'Infânterie que le bâton de Marechal de France, qu'on ne m'auroit aſſurement pas donné. D'ailleurs en embraſſant le Parti de l'Empereur j'avois reſolu d'y vivre & d'y mourir.

Toutes ces occupations me firent oublier la galanterie. Je n'en aurois pas manqué pour peu que j'euſſe voulu m'y prêter. Les bourgeois m'aimoient au point que je crois qu'ils m'euſſent volontiers prêté leurs femmes & donné leurs filles. En arrivant à Bruxelles, la fille de Prié, qu'il avoit mariée au Comte d'Apremont, me fit les doux yeux. J'ai ſujet de ſoupçonner que le pere & la mere n'euſſent point été fachés que je m'y fuſſe attaché. La Marquiſe me demanda deux ou trois fois ce que je penſois de ſa fille, elle affecta de me laiſſer ſeul avec elle; je négligeai ces avances & feignis de ne m'en pas appercevoir. Mon Angloiſe que j'avois laiſſée à la Haye me tenoit lieu de tout. J'en avois toujours eu ſoin, chaque année je lui avois fait tenir une centaine de piſtoles. Une centaine d'autres que ſa mere rece-

voit

voit d'Angleterre, ſuffiſoient pour les entretenir. Cette mere mourut au commencement de 1724, & ſa fille me l'apprit par la lettre ſuivante. Elle en a encore la copie c'eſt ce qui me donne occaſion de la tranſcrire.

Je viens de perdre ma mere. Si je ne comptois ſur vous, je dirois que j'ay tout perdu. Tandis qu'elle a vécu mon cœur a été partagé entre vous & elle, aujourd'hui il eſt tout à vous. Je ne vous ai point fait connoitre mes ſentimens parce que je n'aurois pu les ſuivre, à preſent que je ſuis à moi je vais vous les développer. Je penſe que vous avouerez qu'il n'y en eut jamais de pareils. Je vous aime au de-là de ce que je puis vous dire & preſque ſans aucun retour ſur moi-même. Mon amour eſt tendre, vif, & cependant ſoumis & tranquille; la jalouſie ne m'a jamais troublée, je ne cherche point à regner dans votre cœur, je ſuis contente pouvu que je n'en ſois pas tout à fait bannie, je me ſens même diſpoſée à aimer ſincérement toutes celles que vous aimerez. Un Roi m'offriroit de me placer ſur ſon trone que je le refuſerois pour être auprès de vous, à quelque titre que vous voudriez que

j'y

j'y fuſſe. C'eſt à vous d'ordonner ce que vous voulez que je devienne. Je vous crois pour quelques années à Bruxelles, je ſuis dans votre voiſinage. Mais je ne veux rien que ce que vous voudrez. Faites pourtant en ſorte que je puiſſe croire que je ne vous ſuis pas tout à fait indifferente.

Cette lettre ranima toute ma tendreſſe. Je la fis venir. Perſonne de mes gens ne la connoiſſoit que mon valet de chambre. Nous la logeames chez une veuve qui avoit deux filles, & qui étoit ſur le pied de ne voir perſonne. Notre premiere entrevue fut des plus touchantes, elle penſa mourir de joye. Jamais de ſa part je n'eſſuïai le moindre reproche, & toute ſa conduite me prouva qu'elle m'avoit écrit ſes véritables ſentimens. Elle avoit alors vint-huit ans, & il y en avoit dix que je ne l'avois vuë. L'age avoit augmenté ſes charmes, ſon eſprit s'étoit perfectionné, elle l'avoit cultivé par la lecture, dont je lui avois donné le goût. Je voudrois avoir ſuivi ſes conſeils, je ne ſerois pas où je ſuis.

Dans la diſpoſition où nous étions Prié & moi, il étoit impoſſible qu'il n'y

n'y eût quelque éclat. Sa femme, ſa fille, & tous ceux qui avoient part au pillage, l'animoient ſans ceſſe. Nous eumes pluſieurs démêlés par rapport à mes interêts & à ceux de mon Regiment. Il me fit quantité de chicanes ſur le payement de mes apointemens. Il m'en coûta quelque lettres à Vienne & j'eus le deſſus dans ces petits démêlés. Au mois d'Août 1724. nous nous brouïllames de la maniere la plus violente. C'eſt ici le principal endroit de ma vie, & ce ſera celui que je développerai avec le plus de ſoin dans ces Mémoires. J'ay tous les Ecrits que je fis alors pour ma juſtification. Pluſieurs ont paru dans le tems. Pluſieurs auſſi ſont demeurés ſecrets. J'eſpere que réunis les uns aux autres, ils donneront une idée diſtincte de la droiture de mes procedés, qu'ils mettront tous les gens d'honneur de mon côté, & que la confuſion reſtera à ceux à qui elle doit appartenir.

Philippe cinq, dont l'établiſſement ſur le Trone d'Eſpagne avoit coûté tant de ſang à l'Europe, jugea à propos de le quiter & de le remettre à ſon fils ainé. Ce jeune Prince avoit épouſé Mademoiſelle de Valois, une des fil-

filles du feu Duc d'Orleans. Jeune & vive elle avoit bien de la peine à se faire au ceremonial d'Espagne. Un soir dans le mois de juillet, avec deux de ses femmes elle alla se promener dans les jardins en déshabillé. J'ai même quelque idée qu'on dit qu'elle s'étoit baignée dans quelqu'une des piéces d'eau. Sur cela grand bruit comme si tout eût été perdu. Les Conseils s'assemblerent, il fut reglé que la jeune Reine seroit mise pour quelques jours aux Arrêts dans son appartement, moins pour la punir que pour lui faire sentir vivement la consequence d'une pareille démarche.

Cette bagatelle donna lieu à des bruits étranges. La marquise de Prié & sa fille la comtesse d'Apremont, debiterent publiquement aux Assemblées, & repeterent trois ou quatre jours de suite, que la rélegation de la Reine regnante d'Espagne venoit d'une cause bien differente de celle qu'on avoit dite; qu'elle avoit eu une intrigue de Galanterie, & que son Amant avoit été poignardé par ordre du Roi dans l'appartement de cette Princesse, & son corps jetté par les fenêtres. Elles nommoient cet Amant, & prétendoient

doient être parfaitement inſtruites par differentes lettres venues de Madrid.

Ces diſcours me furent rapportés. Je me contentai d'abord de les refuter en faiſant voir leur peu de probabilité. Mais voyant qu'ils continuoient & que tout Bruxelles en étoit infecté, la patience m'échappa, & je dis tout haut un des jours du Concert qui ſe tenoit chez moi deux fois la ſemaine, qu'il n'y avoit que des garces ou des coquins qui puſſent parler avec cette indignité d'une Princeſſe de France & d'une Reine d'Eſpagne. Cette déclaration étoit plus que ſuffiſante, mais je ne m'en contentai pas; je l'amplifiai & la détaillai dans un Ecrit qui courut tout Bruxelles, à la vérité ſans mon ordre & mon conſentement exprès, mais ceux qui le répandirent étoient perſuadés qu'ils ne me déplairoient pas. Cet Ecrit eſt la premiere piece de mon Procès. J'y parlois ainſi:

„ La Marquiſe de *Prié* & ſa fille la „ Comteſſe *d'Apremont*, ont dit dans „ leur maiſon en pleine Aſſemblée, & „ en préſence du Marquis de *Prié* „ *Progubernator* des Pays-Bas Autri- „ chiens, Epoux de la dite Marquiſe, „ & ont continué de faire courir les „ bruits ſuivans, tant dans d'autres „ con-

„ converſations qu'à leur Table &c. „ Savoir :

„ Qu'ils avoient des lettres qui por„ toient qu'un certain Marquis d'*Ai„ ſeau*, Flamand, avoit été aſſaſſiné à „ Madrid, pour avoir été trouvé de „ nuit chez la Reine, & que c'étoit la „ cauſe que cette jeune Princeſſe avoit „ été en diſgrace de Leurs Majeſtez „ ſon Beau-Pere Don *Philippe* & le „ Roi régnant Don *Louïs*.

„ Ce diſcours fut rapporté au Com„ te de *Bonneval*, General d'Infante„ rie des Troupes de l'Empereur, qui „ a fait publier dans toute la Ville de „ Bruxelles, *que les hommes qui faiſoient „ de pareils diſcours étoient des coquins & „ des malheureux, & les femmes des pu„ tains & des carognes, qui meritoient qu'on „ leur coupât la robe au cul, puiſqu'il ne „ convenoit à perſonne au monde d'attaquer „ la réputation d'une auſſi grande Princeſ„ ſe, ſortie de l'auguſte Maiſon de Fran„ ce, & de plus Reine d'Eſpagne.*

„ *Que le dit Comte de* Bonneval *n'ex„ ceptoit aucune maiſon ni perſonne de „ Bruxelles, quand ce ſeroit dans celle du „ Marquis de* Prié, *de ſa femme, ou de „ ſa fille, quoi qu'il ſoit* Progubernator „ *de l'Empereur dans les Pays-Bas Au„ trichiens ; à moins qu'il ne lui donnent*

„ *des*

„ *des preuves inconteſtables de ce qu'ils ont*
„ *ſi publiquement répandus contre cette*
„ *grande Princeſſe en préſence de tant de*
„ *monde* ".

Mon Angloiſe, à qui je rendis compte de ce que j'avois fait, me blâma fort. Elle me dit que mon procedé étoit d'un homme d'honneur, mais qu'il n'étoit gueres prudent; que ceux dont je ſoutenois la querelle m'abandonneroient & ne m'en ſauroient peut-être aucun gré; que mes ennemis profiteroient de ma vivacité, & que le moins qui pût m'arriver ſeroit d'être dans de longs & de furieux embarras. Je le ſentois comme elle. Mais j'étois trop avancé pour reculer. Je travaillai à mettre mon Affaire dans tout ſon jour & à prévenir s'il étoit poſſible la Cour de Vienne en ma faveur. Je fis une Relation exacte du prétendu Aſſaſſinat de l'Amant de la Reine d'Eſpagne.

Relation du prétendu Aſſaſſinat du Marquis d'Aiſeau.

„ Monſieur le Marquis d'*Aiſeau*,
„ homme de Qualité de ces Païs-ci,
„ & Frere ainé du Comte de *Péer*, eſt
„ allé depuis quelque tems en Eſpa-
„ gne, pour recuellir nne ſucceſſion.
„ Il y a dix ou douze jours que la

„ Comteſſe d'*Apremont* dit à pluſieurs „ perſonnes, que la Princeſſe Chriſtine de *Hohen-Zollern*, Chanoineſſe à „ Miſterbilz, lui avoit écrit que Madame de *Réve*, auſſi Chanoineſſe, „ avoit reçu une Lettre de ſon Frere „ qui eſt en Eſpagne, par laquelle il „ lui marquoit que le Marquis d'*Aiſeau* „ avoit été aſſaſſiné.

„ Cette Nouvelle fut débitée ici le „ premier jour purement & ſimplement. „ Deux jours après la Marquiſe de „ *Prié* ajoûta dans une pleine Aſſemblée chez elle, qu'elle ſavoit de ſcience certaine, que ce Marquis avoit „ été poignardé par ordre du Roi, pour „ avoir eu un commerce de galanterie „ avec la Reine.

„ On lui objecta qu'on ne croyoit „ pas la choſe poſſible dans un Pays „ comme l'Eſpagne. Elle repliqua „ qu'on le ſavoit de bonne part, & „ que c'étoit ce qui avoit donné lieu à „ la relegation de la Reine. Qu'on avoit averti le Marquis de n'y plus „ retourner; & qu'ayant mépriſé cet „ avis, il avoit été poignardé dans l'Apartement de cette Princeſſe, & ſon „ corps jetté par la fenêtre.

„ Une partie de la Nobleſſe de „ Bruxelles étoit à l'Aſſemblée où ce

„ diſ-

„ diſcours fut tenu, & le lendemain
„ l'on recommença ſur le même ton,
„ le matin & le ſoir. Le jour ſuivant
„ la Comteſſe d'*Apremont* relaya ſa
„ Mere avec la même Nouvelle, &
„ enfin pendant quatre jours l'une &
„ l'autre eurent ſoin d'en entretenir
„ toutes les perſonnes qui vinrent
„ chez elles, juſqu'a ce que toute la
„ Ville en fût abreuvée. Elles parti-
„ rent en famille mardi dernier pour
„ Oſtende.

„ Le Comte de *Bonneval*, qui a
„ l'honneur d'appartenir & d'être appa-
„ renté à la Maiſon de France, par
„ celle de *Foix* & d'*Albret*, & qui ſe
„ tient chez lui, où la Nobleſſe vient
„ auſſi quelquefois ſe déſennuyer, ap-
„ prit ce Roman comme les autres,
„ & ſe contenta de hauſſer les épau-
„ les, tant qu'il crut que la choſe ne
„ chemineroit pas plus avant; & il ſe
„ ſeroit contenté, comme il a fait qua-
„ tre jours durant, de déſabuſer ſes a-
„ mis en particulier, s'il n'avoit vu,
„ que l'acharnement avec lequel on
„ continuoit à débiter cette infamie
„ dans la maiſon du Marquis de *Prié*,
„ en avoit fait une Nouvelle generale.
„ Il crut donc que la calomnie étant
„ devenue publique, ne pouvoit plus

„ être détruite que par un démenti pu-
„ blic ; & après avoir gardé le ſilence
„ quatre jours, il déclara enfin le jour
„ du Concert de Muſique qui ſe tient
„ chez lui deux fois la ſemaine, *qu'il*
„ *n'y avoit que des garces ou des coquins*
„ *qui puſſent parler avec cette indignité*
„ *d'une Princeſſe de France & d'une Rei-*
„ *ne d'Eſpagne.*

„ Le Marquis de *Prié* & ſa Famille
„ étoient alors partis pour Oſtende, &
„ le Comte de *Bonneval* pria ſes amis
„ de redire ce qu'il avoit dit, à ceux de
„ leur connoiſſance qui pourroient être
„ dans l'erreur.

„ Ce qu'il y a de plus rare dans cet-
„ te affaire, c'eſt que le Comte de *Péer*,
„ allarmé, comme on le peut bien pen-
„ ſer, de cette tragique nouvelle, ayant
„ envoyé un Exprès en poſte à Miſter-
„ bliz pour s'informer de Madame de
„ *Réve* de ce qui en étoit, elle lui a
„ fait réponſe qu'elle ne ſavoit ce qu'on
„ lui vouloit dire, qu'il y avoit plus de
„ cinq mois qu'elle n'avoit reçû de let-
„ tres d'Eſpagne.

„ C'eſt avec la même fauſſeté que
„ la Comteſſe d'*Apremont*, trois jours
„ avant la déclaration du Comte de
„ *Bonneval*, avoit avancé pour ſoute-
„ nir cette impoſture, en préſence de

„ la

„ la Comteſſe de *Calemberg* chez qui „ elle dinoit & du Comte de *Lannoy*, „ que la Ducheſſe Douairiere d'*Aremberg* qui avoit ſoupé la veille avec „ elle chez le Marquis de *Prié* avoit „ reçû d'Eſpagne, auſſi bien que le „ Sieur de *Marmol*, la même Nouvelle „ de l'Aſſaſſinat du Marquis d'*Aiſeau* „ & des raiſons qui y avoient donné „ lieu. Cependant elle a été contrainte d'avouer depuis au Comte de *Lannoy*, qu'elle avoit alleguée fauſſement „ cette prétendue preuve". *A Bruxelles le* 22. *Août* 1724.

Je ſoutins cette Relation par les preuves les plus claires & les plus convainquantes, que les calomnies dont elle étoit remplie avoient eu leur ſource dans la Maiſon de *Prié*.

Preuves de la Relation ci-deſſus.

„ Monſieur le Comte de *Lannoy*, „ Collonel d'un Régiment d'Infanterie „ de S. M. I. & C., a conté à Mr. de „ *Bonneval* & à Mr. *Rouſſeau*, qu'ayant „ paſſé quelques jours à Isken chez „ Mr. le Prince de *Horn*, le Prince de „ *Naſſau* y étoit venu diner le jeudi 10. „ Août, & qu'ils étoient revenus enſemble à Bruxelles, où le Prince de

„ *Naſſau* lui avoit dit en arrivant, qu'il „ n'avoit pas voulu troubler la partie „ d'Isken, en lui annonçant une mau- „ vaiſe Nouvelle, mais qu'il ne pouvoit „ plus lui cacher que ſon ami le Mar- „ quis d'*Aiſeau* avoit été aſſaſſiné en „ Eſpagne, & que Madame d'*Apre-* „ *mont* en avoit appris la Nouvelle de la „ Princeſſe *Chriſtine de Hohen-Zollern*, „ Chanoineſſe de Miſterbilz, qui la te- „ noit de Madame de *Réve*, auſſi Cha- „ noineſſe, à qui ſon Frere, qui eſt „ en Eſpagne, l'avoit écrit.

„ Que le vendredi 11. la même Nou- „ velle lui avoit été confirmée avec les „ mêmes circonſtances par Madame „ d'*Apremont*: ce qui l'avoit obligé d'é- „ crire à Madame de *Réve* pour en ſavoir „ la vérité.

„ Qu'ayant appris que le ſamedi, à „ l'Aſſemblée de Madame la Marquiſe „ de *Prié* où Madame la Ducheſſe Douai- „ riere d'*Aremberg* jouoit, Madame de „ *Prié* avoit dit à pluſieurs perſonnes que „ le Marquis d'*Aiſeau* avoit été poignar- „ dé pour un commerce de galante- „ rie qu'il avoit eu avec la Reine ré- „ gnante d'Eſpagne, ce qui avoit don- „ né lieu à la detention de cette Prin- „ ceſſe, il étoit allé le dimanche ma- „ tin 13. chez Madame de *Prié*, pour

„ ſa-

„ ſavoir d'elle ſi cela étoit vrai, & „ qu'elle lui avoit dit que cela étoit ſûr „ & qu'elle le ſavoit poſitivement, a„ joutant que ce Marquis ayant été a„ verti de mettre fin à ce commerce „ criminel, & ayant mépriſé cet avis, „ avoit été tué, ſelon les uns en mon„ tant à une échelle de corde, & ſelon „ les autres dans une gallerie qui joi„ gnoit l'Apartement de la Reine, d'où „ ſon corps avoit été jetté par les fenê„ tres. Sur quoi il avoit dit à Ma„ dame la Marquiſe de *Prié*, que con„ noiſſant l'Eſpagne & y ayant ſervi, „ il ne trouvoit pas la choſe probable, „ & que la toilette d'une Reine n'étoit „ pas auſſi facile à approcher que celle „ de Madame d'*Apremont*.

„ Que le même jour ayant diné chez „ Mr. le Comte de *Calemberg* avec Ma„ dame d'*Apremont*, celle-ci avoit dit „ en préſence de Madame de *Calemberg*, „ que la Nouvelle du Marquis d'*Aiſeau* „ & la cauſe de ſa mort n'étoient que „ trop ſûres, & que Madame la Du„ cheſſe d'*Aremberg* Douairiere, qui „ avoit ſoupé la veille avec elle chez „ Madame ſa Mere, en avoient reçu des „ Lettres d'Eſpagne, auſſi-bien que Mr. „ de *Marmol*. Ce qui s'eſt trouvé faux.

 „ Ce

„ Ce diſcours qu'il avoit fait à diffe-
„ rentes fois aux mêmes, à meſure qu'il
„ apprenoit les circonſtances de cet-
„ te fauſſe Nouvelle, leur a été renou-
„ vellé tout de ſuite le mecredi 23.
„ en leur montrant la réponſe qu'il avoit
„ reçue de Madame de *Réve*, par où
„ elle lui marquoit que bien loin d'a-
„ voir dit que le Marquis d'*Aiſeau* étoit
„ mort, il y avoit près de cinq mois
„ quelle n'avoit reçû aucune Nouvelle
„ d'Eſpagne, & qu'on l'avoit citée mal
„ à propos.

„ Le lundi 21. il avoit dit en pré-
„ ſence des mêmes, & de Mr. le Ma-
„ réchal de *Vehlen*, de Mr. de *Coutre-*
„ *ras*, de Mr. de la *Merveille*, & du
„ Pere *Navarra*, qu'il ſavoit de bonne
„ part que la Nouvelle du Marquis d'*Ai-*
„ *ſeàu* étoit fauſſe. Il leur montra une
„ Lettre de Mons, qui leur certifioit le
„ contraire, & leur répeta la converſa-
„ tion qu'il avoit eue ſur çe ſujet avec
„ Madame de *Prié*.

„ Monſieur le Prince *Emanuel* de
„ *Naſſau*, General-Major de S. M. I.
„ & C., a dit au Comte de *Bonneval*,
„ à Mr. le Collonel de la *Tour*, & à
„ Mr. *Rouſſeau* le mardi 13. Août, que
„ le jour d'auparavant étant à l'Aſſem-
„ blée

„ blée de Madame de *Prié*, où étoient „ Mr. le Prince & Madame la Prin- „ ceſſe de *Horn*, l'Internonce & plu- „ ſieurs autres perſonnes, la premiére „ leur avoit conté l'Aſſaſſinat du Mar- „ quis d'*Aiſeau*, cauſé par ſon com- „ merce de galanterie avec la Reine, „ & qu'en parlant à lui en particulier, „ elle lui avoit dit, *qu'elle ne s'étonnoit* „ *pas que ce Marquis eût élevé ſon ambi-* „ *tion juſqu'à une Reine*, *mais que ce qui* „ *la ſurprenoit*, *c'étoit qu'un garçon auſſi* „ *bien fait eût pû ſe reſoudre à devenir* „ *amoureux d'un petit monſtre*, *qui étoit* „ *l'exécration du Genre-humain.* Ces Meſ- „ ſieurs lui demanderent ſi elle s'é- „ toit ſervie des mêmes termes ; il leur „ répondit qu'oui, & les répeta. Il „ redit encore la même choſe le ſoir „ à Meſſieurs de *Bonneval*, *la Tour* & „ *Rouſſeau.*

„ Monſieur le Rheingrave, Lieute- „ nant Collonel du Régiment d'Infan- „ terie de *Bonneval*, ſe trouvant à di- „ ner chez Monſieur le Velt-Marechal „ *Vehlen*, & la converſation venant à „ tomber ſur Monſieur le Marquis d'*Ai-* „ *ſeau*, dit qu'il avoit été aſſaſſiné dans „ l'Apartement de la Reine d'Eſpa- „ gne pour un commerce de galan-

„ terie

„ terie qu'il avoit avec elle. Auſſi-tôt
„ Monſieur le Velt-Maréchal lui repli-
„ qua, que ce qu'il diſoit étoit fort ca-
„ valier. Pour lors Mr. le Rheingra-
„ ve lui dit, que Madame la Marqui-
„ ſe de *Prié* l'avoit conté de cette ma-
„ niere-là à l'Aſſemblée chez elle où
„ il jouoit un quadrille, & que ſi la
„ choſe lui avoit été dite en particulier
„ il en auroit gardé le ſecret, mais
„ qu'il ne s'y croyoit point obligé, vû
„ qu'elle avoit été divulguée en pleine
„ Aſſemblée.

„ Là-deſſus Mr. le Velt-Maréchal lui
„ demanda, ſi Mr. le Marquis de *Prié*
„ y étoit; il repondit qu'oui: & auſſi-tôt
„ on changea de converſation.

„ Monſieur le Reingrave a dit la
„ même choſe à Mr. le Comte de *Bon-*
„ *neval.*

„ Mr. le Comte de *Calemberg*, Col-
„ lonel au ſervice de S. M. I. & C. a
„ dit à Mr. le Comte de *Bonneval*, à
„ Mr. le Comte de *Lannoy*, & à M-.
„ *Rouſſeau*, que Madame la Marquiſe
„ de *Prié* lui avoit dit le dimanche ma-
„ tin 13. Août en préſence de Mr. le
„ Comte de *Valſaſſine*, & de Mr. le
„ Comte de *Konigſeck*, que le Marquis
„ d'*Aiſeau* avoit été aſſaſſiné en Eſpa-
„ gne

„ gne pour avoir eu un commerce criminel avec la Reine, & qu'ayant méprisé l'avis qu'on lui avoit donné de sortir du Royaume, il s'étoit attiré ce malheur, qui lui étoit arrivé dans le Palais même.

„ Le Comte de *Konigseck* a redit la même chose à Mr. *Rousseau*, qui dinoit avec lui le mecredi 23. Août en famille.

„ On a appris depuis, que dès le tems que la Maison de *Prié* étoit à l'Abbaye d'Affllighen, où elle a passé plus d'un mois, Mr. *Pesters*, Ministre de Hollande, y étant allé, & se trouvant dans la chambre du Marquis de *Prié* ou il étoit avec sa Femme & le Comte de *Bournonville* Capitaine des Dragons dans le Régiment de *Vehlen*, leur apprit comme une Nouvelle qu'il venoit de recevoir, que la Reine d'Espagne étoit releguée au Palais de Madrid. A quoi Madame de *Prié* répondit ces propres mots: *Je me doutois bien que cette petite Harpie feroit bien tôt parler d'elle.* Mr. de *Bournonville* qui l'entendit, a assuré le Comte de *Bonneval* qu'il en feroit son Serment ".

L'essentiel de mon affaire étoit la hauteur

teur avec laquelle j'avois relevé ces calomnies, je fis mes efforts pour la justifier. J'écrivis à l'Empereur la Lettre suivante, en y joignant les Pieces que je viens de rapporter.

„ SIRE, j'ai l'honneur d'aborder „ le pied du Trône de Votre Sacrée „ Majesté Impériale & Catholique, le „ cœur rempli tout à la fois d'amour, „ de crainte & de respect pour son au„ guste personne, & d'horreur pour la „ cause qui me force à prendre une „ pareille hardiesse, quoi que ma nais„ sance m'autorise à le faire dans le cas „ dont il s'agit.

„ L'honneur que j'ay d'être allié au „ Sang Royal de France par les Mai„ sons de *Foix* & *d'Albret*, ci-devant „ Rois de Navarre, ne m'a pas per„ mis, SIRE, de voir attaquer par „ des calomnies réïterées & répandues „ avec affectation, la gloire & l'hon„ neur de la Fille de feu Monsr. le Duc „ d'*Orleans*, présentement Reine d'Es„ pagne. V. M. I. & C. ne me blâ„ mera pas du parti que j'ai pris, lors „ qu'elle saura, qu'outre l'honneur d'ap„ partenir à cette grande Princesse „ par le sang, que je suis né Sujet de „ la France, & que j'y ai mes biens.

„ J'ai

„ J'ai encore de ſi grandes obligations
„ à feu S. A. Royale ſon Pere, & en-
„ core préſentement à Madame la Du-
„ cheſſe Douairiere d'*Orleans*, pour les
„ bontez & la protection dont elle ho-
„ nore mon Epouſe en France, qu'il
„ faudroit que je fuſſe le dernier des
„ Mortels, ſi dans une occaſion, où il
„ n'y alloit pas moins que de flétrir pour
„ jamais l'honneur de la Reine leur Fil-
„ le, j'étois demeuré dans un ſilence
„ criminel, ayant tant de juſtes motifs
„ pour le rompre. J'ai lieu de me fla-
„ ter, SIRE, que V. M. I. & C.,
„ dont le cœur eſt ſi genereux & ſi ma-
„ gnanime, ne déſapprouvera pas que
„ j'aye défendu la Cauſe de cette jeune
„ Princeſſe, puiſque c'eſt en même tems
„ la Vôtre, & celle de tous les Rois
„ & Princes de l'Europe, n'y ayant ni
„ Guerre, ni inimitié particuliére entre
„ les Têtes couronnées, qui puiſſe au-
„ toriſer leurs Sujets reſpectifs, d'atta-
„ quer l'honneur de leurs Perſonnes Sa-
„ crées, & encore moins de le faire
„ par des calomnies.

„ Le Marquis de *Prié* ſe donne de
„ grands mouvemens ici pour cher-
„ cher à rendre ma conduite crimi-
„ nelle, en me taxant de peu de reſ-
„ pect

„ pect pour V. M. I. & C. & pour le
„ Gouvernement. Il s'informe ſi je n'ai
„ rien écrit ou fait écrire en France.
„ Enfin, je ne doute pas que par ſon
„ habileté, il ne croye avoir trouvé
„ quelque choſe contre ma conduite.
„ Sur quoi je me remets très-humble-
„ ment au jugement de V. M. I. & C.,
„ à qui j'ai l'honneur d'envoyer tout
„ ce qui s'eſt paſſé là-deſſus, pour ſu-
„ bir, ſi j'ai manqué, le châtiment de
„ ma faute.

„ Je ne crois pas, SIRE, que V.
„ M. I. & C. trouve dans l'Ecrit * ....,
„ ſur lequel le Marquis de *Prié* fait tant
„ de bruit ici, aucun manque de reſpect
„ contre la Perſonne Sacrée de V. M.
„ ni contre l'autorité du Gouvernement,
„ puiſqu'en n'exceptant perſonne, je
„ ne déſigne auſſi que ceux qui ont at-
„ taqué la réputation de la Reine d'Eſ-
„ pagne.

„ Je n'ai pas manqué auſſi de ren-
„ dre compte au Duc de *Biron* mon
„ Beau-Pere, & à mon Epouſe, de
„ ce qui ſe paſſoit ici, ne pouvant
„ cacher à des perſonnes qui me ſont
„ ſi proches une choſe de cette im-
„ portance, & connoiſſant, comme
„ je

* Voyez ci-deſſus pag. 129.

„ je fais, le profond respect & la vénération qu'ils ont pour le plus grand & „ le plus juste de tous les Empereurs, „ & la certitude où ils sont aussi bien „ que moi, que V. M. I. & C. qui „ joint à la qualité du plus auguste „ Monarque de l'Europe, celle du „ plus honnéte homme & du plus parfait Chrétien, ne souffrira pas que „ la Maison de *Prié* étende l'autorité „ qu'elle a en ce Païs-ci, jusqu'à calomnier les Têtes couronnées. *Etoit signé*, Le Comte de BONNEVAL. Bruxelles le 30. août „ 1724. „

Ce n'est point l'usage qu'on s'addresse directement à l'Empereur, la coutume est que les Militaires ayent leur premier recours au Supreme Conseil Aulique de Guerre, j'écrivis à ce Conseil pour justifier ma demarche, & je tombai en même tems sur Prié de la maniére la plus forte.

„ Monseigneur & Messieurs, j'ai „ l'honneur d'envoyer, comme c'est „ mon devoir, à Votre Altesse Serenissime, à Vos Excellences, & à „ Messieurs du Louable Conseil de „ Guerre, la Copie de la Lettre que „ j'ai pris la liberté d'écrire à S. M.

„ I. & C. ſur ce qui m'arrive ici a-
„ vec la Maiſon de *Prié*, avec les du-
„ plicata de toutes les Pieces qui con-
„ cernent cette Affaire ; par où V. A.
„ Sereniſſime, Vos Excell. & Meſſieurs
„ du Louable Conſeil de Guerre, ſerez
„ tous au fait, & verrez les raiſons qui
„ m'ont fait prendre le parti que j'ay
„ pris dans toute cette Affaire. Sur quoy
„ je me remets très humblement à leur
„ jugement.

„ Il faut en même tems rendre comp-
„ te à V. A. S., à V. Excel. & à Meſ-
„ ſieurs du Louable Conſeil de Guer-
„ re, des motifs qui m'ont porté à
„ m'addreſſer directement à S. M. I.
„ & C. notre auguſte Maître, puiſ-
„ que le Louable Conſeil de Guerre,
„ & celuy qui en eſt le Preſident,
„ ſont les canaux par où paſſent d'or-
„ dinaire les requêtes des Militaires à
„ S. M., en quoy je parois m'égarer
„ du droit chemin, & c'eſt ſurquoy
„ je dois leur manifeſter mes legitimes
„ excuſes.

„ 1. Monſieur le Marquis de *Prié* a
„ lui-même notifié & publié à qui l'a
„ voulu entendre, depuis qu'il regit
„ ces Provinces, & m'a dit à moy
„ auſſi pluſieurs fois, qu'étant Miniſ-

„ tre

„ tre Plenipotentiaire & Adminiſtrateur
„ chargé du Gouvernement des Pays-
„ Bas Autrichiens par S. M. I. & C., il
„ ne dependoit immédiatement que de
„ l'Empereur & non d'autre :

„ 2. Que l'Affaire que j'ay avec
„ la Maiſon du dit Plenipotentiaire
„ n'ayant nul rapport au militaire, &
„ ce Miniſtre ne reconnoiſſant d'autre
„ Superieur que S. M. I. & C., j'ai dû
„ en même tems que j'avois l'honneur
„ d'en faire mon très humble rapport
„ à V. A. Sereniſſime, à Vos Excel.
„ & à Meſſieurs du Louable Conſeil
„ de Guerre, m'addreſſer auſſi à l'uni-
„ que Juge que M. le Marquis de *Prié*
„ dit reconnoître.

„ Voilà, Monſeigneur & Meſſieurs,
„ les deux raiſons qui m'ont fait pren-
„ dre la liberté de m'addreſſer directe-
„ ment au Maître, en même tems que
„ je me remets avec une parfaite reſi-
gnation à votre deciſion.

„ Je ſuplie très humblement V. A.
„ S., Vos Excel. & Meſſieurs du
„ Louable Conſeil de Guerre, d'ac-
„ cepter les copies de tout ce que j'ay
„ addreſſé à S. M. comme ſi j'avois
„ eu l'honneur de le leur écrire à eux-
„ mêmes, puiſque mon devoir étant

 „ de

„ de leur en faire le détail, & de
„ leur addreſſer encore les mêmes co-
„ pies, je ſerois tombé dans une re-
„ pétition inutile & ennuyeuſe pour
„ eux en faiſant autrement que je n'ay
„ fait; car cela auroit multiplié les écri-
„ tures.

„ Mr. le Marquis de *Prié* qui eſt le
„ plus habile homme du monde, a
„ cherché & cherche encore avec une
„ ardeur extraordinaire, des preuves
„ que j'ay publié un papier injurieux
„ au Gouvernement: mais je n'ay ja-
„ mais rien fait que de bouche. Il eſt
„ bien vray qu'un Religieux Franciſcain
„ Eſpagnol qui deſſert ma Chapelle,
„ communiqua ſans mon ordre, un pa-
„ pier que j'avois écrit pour ma me-
„ moire, au nommé *Coutreras* auſſi
„ Eſpagnol, lequel par malice ou par
„ indiſcretion en a fait courir des co-
„ pies, contre la foi donné à ce bon
„ Religieux; dont il fera ferment. Le
„ Lieutenant *Rivelot* ayant auſſi en-
„ tendu ce que j'avois dit touchant
„ ceux qui avoient attaqué l'honneur
„ de la Fille de Monſieur & de Ma-
„ dame d'*Orleans*, Reine d'Eſpagne,
„ ce que je priai un chacun de publier
„ après moy, n'y ayant plus d'autre

„ re-

„ remede contre les Nouvelles inju-
„ rieuſes à la reputation de cette
„ grande Princeſſe, qu'on avoit re-
„ panduës par tout avec autant de
„ malignité que d'imprudence ; le dit
„ *Rivelot*, dis-je, ayant trouvé le dit
„ papier ſur la table de mon Secretai-
„ re avec lequel il loge, crut en pou-
„ voir tirer copie & la montrer. Sur
„ quoy je luy ay bien lavé la tête,
„ comme auſſi j'ay chaſſé mon Secre-
„ taire pour avoir montré ſeulement
„ le dit papier à un riche Apoticai-
„ re ſon intime ami, & qui ſert ma
„ maiſon ; & j'ordonnai au dit Lieu-
„ tenant *Rivelot* d'aller ſur le champ
„ reprendre une copie qu'il en avoit
„ donnée, ſur peine d'être mis au
„ Prevôt.

„ Je remets à V. A. S., à Vos Ex-
„ cel. & à Meſſieurs du Louable Con-
„ ſeil de Guerre. le même papier
„ tel que je le fis & le montrai
„ d'abord à Mr. le Comte de *Lannoy*,
„ au Colonel de mon Regiment Mr.
„ le Comte de la *Tour*, & à Mr.
„ *Rouſſeau*, qui en ont mis leur certi-
„ ficat au bas, à ma requiſition. Car
„ on a fait courir un papier preſque
„ ſemblable, mais où l'on a ſupprimé

 „ quel-

„ quelques mots essentiels, pour me
„ faire attaquer directement la Person-
„ ne du Marquis de *Prié*, de sa Fem-
„ me & de sa Fille, au lieu que je
„ ne parle que de ceux qni ont noir-
„ ci la Reine d'Espagne dans leur mai-
„ son, sans designation, mais aussi sans
„ exception, comme V. A. S., Vos Ex-
„ cel. & Messieurs du Louable Conseil
„ de Guerre pourront voir par le même
„ papier. Ils verront aussi par le Certi-
„ ficat du même *Zimelet*, Apoticaire,
„ au bas d'un de ces deux papiers,
„ qu'aïant confronté le dit papier a-
„ vec celui que lui a montré mon Se-
„ cretaire, & qu'il a tres bien reconnu,
„ il les a trouvez conformes mot à mot;
„ ce qui peut faire soupçonner que
„ les changemens qu'on y a faits,
„ peuvent venir de la boutique de ceux
„ qui ont inventé les calomnies contre
„ la Reine d'Espagne & les Lettres de
„ Misterbilz.

„ Mr. de *Prié* fait aussi des perqui-
„ sitions si je n'ay point écrit ou
„ fait écrire ces Nouvelles à Cam-
„ bray, en France, ou en Espagne,
„ pour tâcher à mordre sur ma con-
„ duite. Je n'en ay écrit qu'à mon
„ Beau-

„ Beau-Pere le Duc de *Biron*, à ma
„ Femme & aux Plénipotentiaires de
„ S. M. I. & C. à Cambray, le Com-
„ te de *Windisgratz* & le Baron de
„ *Pentenrieder*. Car aïant appris que
„ les bruits injurieux à la Reine d'Eſpa-
„ gne étoient parvenus jusqu'aux oreil-
„ les des Miniſtres Plénipotentiaires de
„ France & d'Eſpagne, qui jettoient
„ feu & flâme contre les auteurs de
„ ces calomnies, & qui apprirent bien-
„ tôt après ma declaration, j'ay crû
„ de mon devoir de participer à nos Mi-
„ niſtres ce qui s'étoit paſſé là-deſſus,
„ afin de les mettre au fait & qu'ils
„ pûſſent prendre dans cette Affaire un
„ parti convenable au ſervice. Mais
„ je n'ai point écrit ni fait écrire ail-
„ leurs, quoi que puiſſe avancer le Mar-
„ quis de *Prié*.

„ Mr. le Marquis de *Prié* pourra
„ auſſi ſe plaindre peut-être, de ce
„ que j'ay répondu a une perſonne de
„ conſideration.

„ Ce Miniſtre aïant dit à cette per-
„ ſonne, que l'éclat que j'avois fait
„ dans cette Affaire pourroit porter
„ un préjudice très conſiderable aux
„ interêts de S. M. I. & C. & ar-
„ rêter le cours du Congrès de Cam-

 „ bray,

„ bray, & que j'aurois peut-être à re-„ pondre ſur ma tête des nouvelles „ brouilleries que cela cauſeroit: j'ay „ répondu à ce diſcours qu'on m'a „ raporté, *Dites, je vous ſuplie, de* „ *ma part, à Mr. le Marquis de* Prié „ *qu'il ſe trompe: car en lui ôtant l'ad-* „ *miniſtration des Pays-Bas Autrichiens,* „ *& me mettant pour un ou deux mois* „ *aux arrêts, en cas qu'il ſe trouve que* „ *j'aye manqué, comme il le dit, à l'hon-* „ *neur de ſon Gouvernement, tout le mon-* „ *de aura ſatisfaction, & cela appaiſera* „ *la tempête qu'il prévoit. Car il doit ap-* „ *prendre, s'il ne le ſait pas, que de pe-* „ *tits Mirmidons comme nous, ſont toû-* „ *jours ſacrifiés à l'honneur & aux inte-* „ *rêts des Couronnes, & ſur tout lui &* „ *moi, qui ne ſommes en Allemagne que* „ *des Mirmidons étrangers:* réponſe qui, „ à ce que l'on dit, a fort choqué le „ Plénipotentiaire, quoi qu'elle ſoit pour-„ tant très raiſonnable.

„ Au reſte, Monſeigneur & Meſ-„ ſieurs, je vous ſuplie de m'excuſer „ ſi j'ai manqué en quelque choſe, car „ une pareille Affaire n'étant peut-être „ jamais arrivée dans le monde, je n'ai „ point eu de guide ni de modelle à „ ſuivre. Mais je ne penſe pas que la

„ Mai-

„ Maiſon de *Prié* trouve dans l'éten-
„ due de ſes Pouvoirs, ni dans ſes In-
„ ſtructions, qu'ils ayent le droit d'atta-
„ quer l'honneur des Familles & encore
„ moins celui des Têtes Couronnées,
„ la ſubordination qu'on doit à qui gou-
„ verne étant ſans force contre des af-
„ fronts auſſi ſenſibles. Et comme j'ai
„ l'honneur d'appartenir à la Maiſon de
„ *Bourbon* par des Filles de Souverains
„ qui ſont entrées dans la mienne, je
„ ne pouvois ſans être déshonoré ſouffrir
„ un pareil attentat contre une Prin-
„ ceſſe de France. *Etoit ſigné,* Le Com-
„ te de BONNEVAL. Bruxelles le 30.
„ août 1724. „

Au même tems que j'écrivis à Vienne, j'écrivis auſſi à Paris à mon Epouſe & au Duc de Biron mon Beau-pere. Dans le même pacquet je mis une Lettre pour le jeune Duc d'Orleans. Mon malheur étoit que ſon Pere fût mort. L'interêt qu'il auroit pris a l'honneur de ſa Fille, l'amitié qu'il avoit pour moi, auroient fait prendre tout un autre tour à mon Affaire, & Prié eut été heureux qu'il ne lui en eût couté que ſon Emploi qui le rendoit ſi fier. Je racontois au Duc d'Orleans ce qui s'é-

 toit

toit paſſé. J'ajoutois que quelque peril que j'eus vu à me déclarer auſſi hautement que je l'avois fait, je n'avois pas héſité un moment à me ſacrifier pour la gloire de ſa Maiſon. Que je ne doutois pas que Son Alteſſe Sereniſſime ne m'en ſût quelque gré, & ne marquât dans l'occaſion, s'il étoit neceſſaire, qu'elle prenoit quelque part à ce qui me regardoit. Le Prince me fit répondre par quelqu'un de ſa maiſon, je crois que c'étoit ſon Chancelier ou le Chef de ſon Conſeil, qu'il me ſavoit un gré infini de mon zèle; que cependant l'honneur de la Reine ſa Sœur, ne dépendoit point des diſcours impertinens qu'on avoit tenus, & que j'euſſe auſſi bien fait de les relever moins vivement & ſans prendre perſonne à partie; que du reſte dans la douleur où il étoit encore de la triſte mort de Monſieur ſon Pere il ne ſe mêloit de rien.

Ma Femme, mon Beau pere, furent au déſeſpoir. Ils traitérent ma déclaration d'équipée, me dirent qu'elle eut été bonne du tems des Amadis, où les Chevaliers ſe faiſoient les champions de l'honneur des Dames. Que je ne ſerois

rois jamais ſage, que je ne pouvois vivre tranquille, que l'homme à qui j'avois affaire étoit cent fois plus habile que moy, qu'il auroit le deſſus, que tout Paris rioit de mon avanture, en un mot qu'ils m'abandonnoient & qu'ils ne vouloient plus entendre parler de mes affaires.

Ces Lettres me firent tomber de mon haut. Je croiois avoir fait la plus belle action du monde, & je ne doutois pas que tout le monde ne la regardât avec les mêmes yeux. On me faiſoit ſentir que je ſerois abandonné, que ce que j'appellois honneur & génerosité paſſoit pour une vértu romaneſque & qui n'étoit plus d'uſage. Si on penſoit de la ſorte en France, que ſera-ce à Vienne, me diſois-je à moi-même? Je me roidis contre toutes ces idées chagrinantes, & content d'avoir fait ce que j'appellois mon devoir, je continuai de m'applaudir. Je ſuis encore dans les mêmes ſentimens; & quoi qu'on en puiſſe dire, ſi je me trouvois dans les mêmes circonſtances je ferois ce que j'ay fait, à la reſerve que je ne me fierois pas à certaines promeſſes, & que je profiterois peut-être de certaines diſpoſitions.

Prié pendant ces tems-là étoit allé avec sa famille faire un voyage à Ostende ; car le plus souvent qu'il pouvoit, par esprit de menage ; il sortoit de Bruxelles, pour vivre aux dépens d'autrui. On ne laissa pas de publier dans sa maison que la moitié de mon Regiment qui étoit à Mons, avoit déja passé en France avec beaucoup d'Officiers, & que je devois bientôt les suivre. Sur quoi je fis courir ce Billet.

Il a deserté depuis peu quatre Soldats du Régiment de Bonneval, *& pas davantage ; c'étoient des ivrognes. Un Coquin a fait courir le bruit que la moitié du Régimens avoit deserté. Si le Comte de* Bonneval *connoissoit ce miserable, il lui donneroit cent coups de bâton de sa main, si son Pere étoit Gentilhomme ; & s'il ne l'étoit pas, ses valets seront encore assez bons pour lui donner les étrivieres. A Bruxelles le* 30. *août* 1724, *Etoit signé* AL. BONNEVAL.

Voici les preuves que cette Calomnie venoit de l'endroit que j'ay dit.

Le Marquis de *Roissi* Ministre de France étant à la campagne, & *Castelingo* valet de chambre du Marquis de *Prié* l'étant allé trouver par ordre

dre de ce Miniſtre, il lui demanda ce que l'on diſoit de nouveau à Bruxelles. *Rien*, repondit-il, *ſi ce n'eſt que la moitié du Régiment de* Bonneval, *qui eſt à Mons, a déja paſſé en France avec beaucoup d'Officier, & que Mr. de* Bonneval *doit bientôt les ſuivre. Je l'ai entendu dire ainſi chez nous*, continua-t-il, *où cela ſe débite publiquement.*

Une perſonne à qui le Marquis de *Roiſſi* fit rapport de tout cela, me l'ayant redit, je m'informai ſi effectivement cette nouvelle Calomnie ſe débitoit chez le Marquis de *Prié*. L'on m'apprit, que non ſeulement elle ſe débitoit chez ce Miniſtre, mais qu'il y avoit des gens qui y donnoient cours dans Bruxelles. Je prix donc alors le parti de faire courir dans la Ville le ſuſdit Billet, & je le donnai ou fis donner à plus de trente Officiers des Troupes de S. M. I. & C. qui étoient de mes amis.

Ce Billet contient toute la verité de la deſertion qui ſervoit de fondement à la Calomnie, & il me parut propre en même tems à couper racine à une telle noirceur. Je priai ces mêmes Officiers d'impoſer ſilence

ce en mon nom & au leur, à toutes les Canailles qui en parleroient, & ce bruit s'anéantit bientôt, au moins dans Bruxelles.

Le Marquis de *Prié* préparoit ainſi d'avance l'attentat qu'il a commis ſur ma perſonne, en repandant de faux bruits de ma prochaine évaſion. Mais il a eu beau faire, perſonne n'a jamais crû qu'il fût capable de me faire remuer ſeulement de ma chaiſe, & encore moins de me faire ſortir de ma maiſon, ou de la Ville, ou du Païs. Il s'eſt fait ſiffler de tout le monde, quand il a dit qu'il a été obligé de s'aſſurer de ma Perſonne, ſur la certitude où il étoit que je voulois m'évader, ſans dire cependant le fondement de cette certitude, ce que tout le monde ignore encore auſſi-bien que moi.

L'on m'a raconté que ce fut ſous ce faux pretexte, qu'il ordonna au Comte de *Wrangel*, Géneral d'Infanterie & Gouverneur de Bruxelles qui a 80. ans, de faire lui-même la ronde toute la nuit du 31. août au premier ſeptembre, fit doubler les Gardes, monter tout le piquet à cheval, tint les portes de la Ville fer-

fermées jusqu'à dix heures du matin, bloqua ma maison par plus de dix postes differents & par quantité d'espions qui tournoient de côté & d'autre, y ayant de plus un Ajudant de Ville avec un cheval sellé & bridé, pour être prêt à courir aux Portes de la Ville, & avertir lorsque j'en voudrois sortir; & fit enfin mille autres petarades & extravagances dignes d'ARLICHINO FINTO PRINCIPE.

Prié revint d'Ostende le dernier jour d'août. Le lendemain les portes de Bruxelles resterent fermées jusqu'à dix heures du matin ou environ, & presque toute la Garnison étoit sous les armes: ce qui mit toute la Bourgeoisie en allarme, ne sachant ce que cela vouloit dire. En même tems l'hôtel d'*Epinoi* où je demeurois, se trouva investi de Soldats & d'Officiers de la Place, qui se promenoient sous les fenêtres, regardant toujours vers la porte de la maison. J'envoyai voir ce que c'étoit, & un Officier vint dans le moment m'avertir en secret que l'on avoit donné ordre de m'arrêter si je sortois de chez moi.

L'or-

L'ordre avoit été auſſi donné aux portes de la Ville d'arrêter tous les Officiers qui ſortiroient, quand même ce ſeroit un Géneral, & cela fut publié dans la Ville. Subtilité Romaine que le Marquis de *Prié* inventa pour faire croire à la canaille, qu'ayant eu le malheur de lui déplaire je méditois de me ſauver en France.

Ce ſcandale dura juſqu'à deux heures après-midi autour de ma maiſon, avec un concours de peuple infini. Pendant ce tems-là on tenoit un grand Conſeil chez le Marquis de *Prié*, composé du Maréchal *Vehlen*, du General *Wrangel* Gouverneur de Bruxelles, du Comte d'*Eliſſem* Doyen du Conſeil d'Etat, qui venoit en qualité de Sur-Intendant de la Juſtice militaire, du Comte de *Baillet* Preſident de Malines, & de *Schenellenk* & *Neni*, en qualité de Secretaires d'Etat & de Guerre du païs.

Entre midi & une heure le Géneral *Wrangel* Gouverneur de Bruxelles entra dans ma chambre avec *Neni* Secretaire d'Etat & de Guerre, & *Brandon* Colonel & Major de la Place. Il me dirent en entrant, qu'ils venoient pour me

de-

demander ſi je reconnoiſſois un certain papier qu'ils me montrerent, auquel étoit joint le Certificat de l'Apoticaire, qui portoit que mon Secretaire le lui avoit fait voir. Je le lus & trouvay qu'il étoit tel que celui que j'avois fait pour me ſervir de memoire, à la reſerve de quelques paroles qu'on y avoit gliſſées & qui attaquoient directement le Marquis de *Prié*, ſa Femme & ſa Fille.

L'Apoticaire qui n'avoit vû cet Ecrit qu'en paſſant, entre les mains de mon Secretaire ne pouvoit pas ſe ſouvenir de l'entiere conformité de celui qu'on lui montra de la part du Marquis de *Prié*. Le Certificat de cet Apoticaire eſt plus ancien que celui qu'il m'a donné depuis, & qui eſt entre les mains du Conſeil de Guerre. Il y atteſte que l'Ecrit que je lui ai montré eſt tout tel que celui que mon Secretaire lui avoit fait voir, parce qu'en le voyant de nouveau il l'a reconnu à quelques marques. Or dans celui-ci l'on n'attaque que ceux qui ont calomnié la Reine d'Eſpagne. Et non le Marquis de *Prié*, ſa Femme ou ſa Fille, quoiqu'en ne déſignant

perſonne l'on n'y excepte auſſi qui que ce ſoit

Je repondis à cette eſpece d'Interrogatoire par ces Declarations.

„ *La Marquiſe de* Prié *& ſa Fille la* „ *Comteſſe d'*Apremont, *ont dit dans leur* „ *Maiſon en pleine Aſſemblée, & en pre-* „ *ſence du Marquis de* Prié, Progubernator *des Pays-Bas Autrichiens, Epoux* „ *de ladite Marquiſe, & ont continué de* „ *faire courir les bruits ſuivans, tant dans* „ *d'autres converſations qu'à leur table* „ *&c ſavoir.*

„ Qu'ils avoient des Lettres qui portoient qu'un certain Marquis d'*Aiſeau*, Flamand, avoit été aſſaſſiné „ à Madrid, pour avoir été trouvé „ de nuit chez la Reine, & que c'étoit „ la cauſe que cette jeune Princeſſe avoit été en diſgrace de Leurs Majeſtés „ ſon Beau-Pere Don *Philippe* & le Roi „ regnant Don *Louïs.*

„ Ce diſcours fut rapporté au Comte de *Bonneval* Général d'Infanterie „ des Troupes de l'Empereur, qui a „ fait publier dans toute la Ville de „ Bruxelles, *que les hommes qui faiſoient* „ *de pareils diſcours étoient des coquins &*

„ des

„ *des malheureux, & les femmes des pu-*
„ *tains & des carognes, qui meritoient*
„ *qu'on leur coupa la robe ſur le cul, puiſ-*
„ *qu'il ne convenoit à perſonne au monde*
„ *d'attaquer la reputation d'une ſi grande*
„ *Princeſſe, ſortie de l'auguſte Maiſon de*
„ *France & de plus Reine d'Eſpagne.*

„ *Que le dit Comte de* Bonneval *n'ex-*
„ *ceptoit aucune Maiſon, ni perſonne de*
„ *Bruxelles, quand même ce ſeroit dans*
„ *celle du Marquis de* Prié, *de ſa Femme,*
„ *ou de ſa Fille, quoi qu'il ſoit* Proguber-
„ nator *de l'Empereur dans les Pays-Bas*
„ *Autrichiens, à moins qu'ils ne lui don-*
„ *nent des preuves inconteſtables de ce qu'ils*
„ *ont ſi publiquement répandu contre cette*
„ *grande Princeſſe, en preſence de tant de*
„ *monde.*

„ C'eſt la propre Déclaration que j'ai
„ faite, à l'exception des cinq premieres
„ lignes, leſquelles cinq lignes je n'a-
„ vois couchées ſur le papier que pour
„ me ſervir de memoire de ce qui m'a-
„ voit été rapporté, & non pour les pu-
„ blier; & ces cinq premieres lignes
„ n'ont point été proferées dans l'Aſ-
„ ſemblée dans la déclaration que j'ai
„ faite verbalement, laquelle ſuivra ci-
„ après.

„ Et quand à ce qui a été dit dans

 „ la

„ la Ville, que j'avois fais courir & pu-
„ blier des billets conformes à un que
„ m'a montré Mr. *Neni*, ou autre ſur
„ cette même matiére, je déclare que
„ ceux qui l'ont inventé ſont des coquins
„ & en ont menti.

„ Il eſt vrai qu'après avoir fait la di-
„ te déclaration verbalement, je l'ai ré-
„ digée par écrit, ainſi que je viens de
„ dire, à la ſuite des cinq premiéres
„ lignes, qui font mention d'une par-
„ tie des rapports qui m'avoient été faits,
„ & que je ne publiai point. Mais de
„ peur que l'on ne me fit parler plus
„ que je n'avois dit, je montrai l'o-
„ riginal du preſent papier tel qu'il étoit,
„ à trois perſonnes dignes de foi,
„ pour qu'ils le reconnuſſent en tems
„ & lieu, & que la Déclaration que j'a-
„ vois faite verbalement étoit telle, ni
„ plus ni moins.

„ Et ayant requis les dites trois per-
„ ſonnes d'examiner le dit Ecrit, ſur le
„ bruit qui ſe repandoit qu'il couroit
„ par la Ville ſous mon nom une eſpe-
„ ce de Manifeſte, car c'eſt ainſi qu'on
„ me le nomma, je leur fis voir à tous
„ les trois ſéparément, le papier où
„ j'avois mis la Déclaration que j'avois
„ miſe par écrit pour ma ſeule mémoi-

„ re-

„ re, & que je leur avois montrée le mê-
„ me jour 17. d'août, que j'avois fait la
„ dite Déclaration, afin que les bruits
„ de la Ville ne puſſent pas me rendrè
„ reſponſable de ce que l'on y augmen-
„ teroit ou diminueroit.

„ De plus, en montrant la dite Dé-
„ claration par écrit aux dites trois per-
„ ſonnes, j'exigeai d'eux le ſerment qu'ils
„ n'en parleroient à qui que ce ſoit; ce
„ qu'ils ont executé très fidelement.
„ Ils ont ſigné enſuite ſéparément un
„ Certificat, par lequel ils atteſtent
„ que c'eſt le même qu'ils avoient vû le
„ 17. d'août: ce que j'ai envoyé à Vien-
„ ne en original.

„ Je certifie tout ce que deſſus, en
„ preſence de S. Exc. Mr. le Comte
„ de *Wrangel* Gouverneur de cette
„ Ville de Bruxelles, de Mr. *Neni*
„ Secretaire d'Etat & de Guerre, de
„ Mr. *Brandon* Colonel & Major de
„ la dite Ville. Leſquels, ſavoir Mr.
„ le General *Wrangel* & Mr. *Neni*, ſont
„ venus en ma maiſon par ordre de
„ Mr. le Marquis de *Prié*, pour me
„ montrer un autre Ecrit, afin de me
„ déclarer ſur ſon contenu. Lequel E-
„ crit j'ai deſavoué, comme n'étant
„ point conforme au mien. Fait à

 „ Bru-

„ Bruxelles le 1. ſeptembre 1724. *Signé*
„ BONNEVAL.

Declaration telle que je l'ai faite verbalement le 17. *août* 1724. *& que j'ai voulu que le Public ait ſçuë.*

„ Meſſieurs, il y a des gens dans cet-
„ te Ville qui diſent qu'ils avoient des
„ Lettres qui portoient qu'un certain
„ Marquis d'*Aiſeau*, Flamand avoit
„ été aſſaſſiné à Madrid pour avoir été
„ trouvé de nuit chez la Reine, & que
„ c'étoit la cauſe que cette jeune Prin-
„ ceſſe avoit été en diſgrace de Leurs
„ Majeſtés ſon Beau-Pere Don *Philippe*,
„ & le Roi régnant Don *Louis*.

„ Ce diſcours m'a été rapporté, &
„ je veux bien que l'on publie dans
„ toute lá Ville de Bruxelles, *que les*
„ *hommes qui faiſoient de pareils diſcours,*
„ *étoient des coquins & des malheureux,*
„ *& les femmes des putains & des caro-*
„ *gnes, qui méritoient qu'on leur coupat la*
„ *robe au cul, puiſqu'il ne convient à per-*
„ *ſonne au monde d'attaquer la reputation*
„ *d'une auſſi grande Princeſſe, ſortie de*
„ *l'auguſte Maiſon de France, & de plus*
„ *Reine d'Eſpagne; Que je n'excepte aucu-*
„ *ne maiſon ni perſonne de Bruxelles, quand*

„ *même*

„ *même ce ſeroit dans celle du Marquis de*
„ Prié, *de ſa Femme ou de ſa Fille, quoi*
„ *qu'il ſoit* Progubernator *de l'empereur*
„ *dans les Pays-Bas Autrichiens, à moins*
„ *qu'ils ne me donnent des preuves in-*
„ *conteſtables de ce qu'ils ont ſi publique-*
„ *ment répandu contre cette grande Prin-*
„ *ceſſe, en preſence de tant de monde.*

„ Son Exc. Mr. le Comte de *Wrangel*
„ General d'Infanterie & Gouverneur
„ de Bruxelles, & Mr. *Neni* Secretaire
„ d'Etat & de Guerre, m'ont promis de
„ me donner une Copie authentique de
„ tout le preſent Ecrit. Fait à Bruxel-
„ les le 1. ſeptembre 1723. *Signé* BON-
„ NEVAL“.

Je proteſtai pluſieurs fois dans les diſcours que je fis au General Wrangel, aux Sieurs Neni & Brandon, que je ne les reconnoiſſois pas ſuffiſamment autoriſés pour me faire prêter un Interrogatoire juridique, que je ne reconnoiſſois point d'autre ſuperieur que le Marechal Comte de Vehlen, qui avoit le dépôt de l'autorité du Conſeil de Guerre dans les Pays-Bas: mais que je donnerois de pareilles Déclarations en même forme à quiconque me le demanderoit, étant bien aiſe de manir

 feſte-

fester la verité à tous ceux qui feroient curieux de la connoitre à fond.

Le fous-Gouverneur des Pays-Bas me fit ordonner les Arrêts par le General Wrangel Gouverneur de Bruxelles. Je disputai fortement la competence, comme on le verra par trois Lettres suivantes que j'écrivis au Mâréchal Comte de Vehlen.

Première Lettre.

„ Monsieur, cet après-diné Mr. le „ General *Wrangel*, Mr. *Neni* & Mr. „ *Brandon*, ayant déja passé quatre heu„ res chez moi, on est venu appeller „ Mr. de *Wrangel*, lequel rentrant dans „ ma chambre m'a dit : *Monsieur, je* „ *suis fâché d'être obligé de vous dire de la* „ *part de Mr. le Marquis de* Prié, *que* „ *comme Gouverneur de la Place il me* „ *charge de vous donner provisionnellement* „ *les arrêts.*

„ A quoi j'ai répondu par l'Ecrit „ qui suit, mot pour mot: *Son Exc. le* „ *Comte de* Wrangel *m'ayant donné les* „ *arrêts par ordre de Mr. le Marquis de* „ Prié, *je lui ai repondu que Son Exc. Mr.* „ *le Maréchal* Vehlen *étant en Ville, je* „ *ne les devois accepter que de lui, faisant*

„ *par-*

„ *partie du Corps qui est à ses ordres, &*
„ *que c'est par ce canal seulement que je*
„ *les accepterois, c'est-à-dire celui du dit*
„ *Maréchal; mais cependant que je reste-*
„ *rois aujourdhui au logis sûrement, pour*
„ *donner le tems à Mr. le Marquis de*
„ Prié *de proceder dans les regles de notre*
„ *Service, qui est de passer cet ordre par le*
„ *Maréchal.* Fait à Bruxelles ce 1. sep-
„ tembre 1724.

„ Sur quoi Mr. le General *Wrangel* a
„ renvoyé chez Mr. de *Prié*, qui lui a fait
„ répondre qu'il avoit ordre de me ré-
„ peter les mêmes choses.

„ Sur quoi j'ai dit à Mr. le General
„ *Wrangel* & à Mr. *Neni*, qui retour-
„ noient chez Mr. de *Prié*, que je rece-
„vrois les arrêts de Mr. le Marquis de
„ *Prié* même, ou même de V. Exc., ne
„ disputant point son autorité, mais le
„ canal dont il se servoit; & s'il avoit
„ quelque difficulté d'en parler à V.
„ Exc., qu'il me les donnât par un ordre
„ de lui en droiture & par écrit, mais
„ que vous étant en Ville, & étant sous
„ vos ordres, c'étoit à vous à me signi-
„ fier mes arrêts, ou à lui de me les don-
„ ner en droiture par un ordre écrit, le-
„ quel j'enverrois à V. Exc. pour lui en
„ donner part.

„ A quoi il a été répondu deux heu-
„ res après, par ordre de Mr. de *Prié*,
„ par un Ajudant, au Colonel & Ma-
„ jor de la Ville Mr. *Brandon*, qui me
„ dit de la part de Mr. de *Prié*, que je
„ devois recevoir les arrêts que Mr. de
„ *Wrangel* m'avoit donnez de ſa part, &
„ de plus que je devois trouver bon que
„ lui *Brandon* reſtât auprès de moi. De
„ quoi j'ai l'honneur de rendre compte à
„ V. Exc., pour qu'elle ait la bonté de
„ m'ordonner par écrit ce que j'ai à faire.
„ A quoi je me conformerai.

„ J'ai lû cette Lettre à Mr. de *Bran-*
„ *don*, lequel, ainſi que j'ai eu l'hon-
„ neur de dire à V. Exc. a ordre de re-
„ ſter auprès de moi; & je la lui ai lue
„ en preſence de Mr. le Colonel & Com-
„ te *Calemberg*, de Mr. le Colonel de
„ la *Merveille*, & de Mr. *Rouſſau*. Mr.
„ de *Brandon* a dit qu'il n'y avoit rien
„ dans cette Lettre qui ne ſoit conforme
„ à la vérité.

„ Au ſurplus, je ſuplie V. Exc., de
„ vouloir bien s'informer de Mr. de
„ *Prié*, quelle raiſon il a de me don-
„ ner les arrêts, & l'ordre à Mr. le
„ Major & Colonel de *Brandon* de
„ reſter auprès de ma perſonne, & de
„ preſſer Mr. le Marquis de *Prié* la-deſ-
„ ſus,

„ ſus, pour qu'il le déclare, & de lui
„ faire cette demande tant de la part de
„ V. Exc. que de la mienne, afin que
„ vous puiſſiez en rendre compte au Con-
„ ſeil de Guerre, ſi vous le jugez à pro-
„ pos, auſſi-bien que moi. *Etoit ſigné*,
„ AL BONNEVAL. *à Bruxelles le* 1.
„ *ſeptembre* 1724.

Seconde Lettre.

„ Monſieur le Comte de *Wrangel* eſt
„ revenu le ſoir chez moi, & m'a dit
„ que vous aviez dit à Mr. le Marquis
„ de *Prié*, que je ne dépens pas de V.
„ Exc. & que je ne vous ſuis pas aſſigné,
„ d'où j'ai jugé qu'il faut que V. Exc.
„ ait oublié les doubles ordres que nous
„ avons reçus du Conſeil de Guerre, tou-
„ chant ma permiſſion d'aller *à Paris*,
„ datés du 16. decembre 1723.

„ Au reſte, comme V. Exc. m'a fait
„ l'honneur de me dire, pour répon-
„ ſe à la Lettre que je lui ai écrite ce
„ ſoir, les paroles ſuivantes : *Il eſt vrai*
„ *qu'ayant l'honneur de commander toutes*
„ *nos Troupes en ces Païs, de ſemblables*
„ *ordres devroient paſſer par mon canal*;
„ tout le reſte de la Lettre ne regar-
„ dant pas mon affaire, je m'en tien-

„ drai

„ drai à ce peu de lignes, qui m'ap-
„ prennent mon devoir. J'ai l'hon-
„ neur d'ètre avec beaucoup d'attache-
„ ment &c. *Signé*, A L. BONNE-
„ VAL. *à Bruxelles le* 1. *septembre*
„ 1724.

Troisieme Lettre.

„ Monsieur, j'oubliai hier d'écrire à
„ V. Exc. que l'après-midi ayant remis
„ le Billet touchant les arrèts signé de
„ ma main, à Mr. *Brandon*, où je ne
„ traitois point Mr. le Marquis de *Prié*
„ *d'Excellence*, Mr. de *Neni* le remar-
„ qua & me le dit : à quoi je répondis,
„ qu'ayant donné six mois de suite de
„ l'*Excellence* à Mr. le Marquis de *Prié*,
„ sans qu'il me l'ait jamais rendue,
„ quoi que Mr. le Prince *Eugene* &
„ tous les Ministres de Vienne me le
„ donnent, je ne le lui donnerois de ma
„ vie à moins que de son côté il ne me
„ le rendît comme il le doit. Mais que
„ cependant je faisois si peu de cas de ce
„ vain titre, que s'il me le donnoit une
„ fois, je pourrois le lui donner cinq
„ mois encore.

„ J'avois remarqué que dans l'Ecrit
„ que Mr. de *Neni* avoit ordre de me
„ lire

„ lire de la part de Mr. le Marquis de „ *Prié*, il n'y avoit pas un petit mot d'*E*„ *xcellence* pour moi, quoi que ce papier „ me nommât plusieurs fois.

„ Au reste V. Exc. doit aussi savoir „ que je n'ai pris les demandes de „ S. Exc. Mr. le General *Wrangel* & „ de Mr. *Neni*, comme juridiques pour „ moi, puisque c'est par vous seul, ou „ de votre part, qu'on peut me faire „ interroger: mais ayant déja donné „ de pareilles déclarations signées, à „ d'autres qui me les avoient deman„ dées, je n'ai fait aucune difficulté de „ les leur remettre pour les donner à „ Mr. le Marquis de *Prié*, en ayant „ donné ce matin trois ou quatre de pa„ reilles, signées de ma main, à trois ou „ quatre personnes qui me les sont venues „ demander.

„ Je prie V. Exc. de dire à Mr. le „ Marquis de *Prié*, que s'il ne me don„ ne de l'*Excellence*, je ne lui en donne„ rai de ma vie. Et comme V. Exc. „ est mon chef, elle pourra, si elle le „ juge à propos, lui montrer ma Lettre. „ *Signé*. AL. BONNEVAL.

„ PS. V. Exc. me fera plaisir de mon„ trer cette Lettre à Mr. le Marquis „ de *Prié*, afin qu'il leve les obstacles

„ qui

„ qui font que je ne lui donne pas de „ l'*Excellence, à Bruxelles le 2. ſeptembre* „ 1724. "

Mon ennemi tenoit cependant de fréquents Conſeils. Il y en eut un le deux de ſeptembre qui dura depuis le matin jusqu'à deux heures après-midy. Je ſus que ce meme jour il avoit écrit au Baron de Pentenrieder à Cambray, & envoyé au Sieur Fonſéca à Paris, deux doubles de la même Lettre. Qu'il prioit le premier de la montrer aux Miniſtres de France & d'Eſpagne, & le ſecond de la faire voir à Mr. de Morville Secretaire d'Etat pour les Affaires étrangéres. Le lendemain autre grand Conſeil, où il ſe répandit en invectives & en déclarations contre moy, comme il avoit fait dans les précedents.

Les avis du Conſeil d'Etat dans tous les trois Conſeils, après que toutes choſes furent débattues, ont été unanimement que l'on ne pouvoit rien juger ni décider, 1. ſans entendre les Parties; 2. que le Conſeil d'Etat n'avoit aucun pouvoir de l'Empereur pour étendre ſon autorité ſur ce qui concernoit la juſtice de ſes Troupes, cela regardant uniquement ſon Conſeil de Guerre & celui qui les commande en Chef dans les Pays-Bas.

C'eſt

C'eſt donc ce qui fait voir que le Marquis de *Prié* à été ſeul de ſon avis, & n'a pris aucun conſeil pour faire les violences qu'il a exercées envers moi, ſans faire aucun examen, & ſans paſſer par les formalités ordonnées & exécutées ſi religieuſement & ſans aucune alteration depuis un tems immemorial, dans toutes les Troupes & les Etats de S. M. I. & C. ſous l'autorité de ſon Suprême Conſeil de Guerre, dont l'honneur & les prérogatives ſont plus attaquées dans tout ce qui s'eſt paſſé en cette affaire, que ma perſonne même.

Le trois de ſeptembre ſur les trois heures après midy, Prié m'envoya ordre de me rendre à la Citadelle d'Anvers. C'étoit un libelle diffamatoire plutôt qu'un ordre. Ce Marquis de nouvelle datte s'exprimoit ainſi.

Ordre du Marquis de Prié au General Comte de Bonneval, pour ſe rendre à la Citadelle d'Anvers.

„ Comme nous avons fait ſommer „ le General Comte de *Bonneval*; par „ le General Comte de *Wrangel*, Gou-

„ ver-

„ verneur de cette Ville , & par le
„ Secretaire d'Etat & de Guerre *Neni*,
„ de s'expliquer poſitivement & clai-
„ rement ſur les points contenus dans
„ l'ordre dont nous les avons char-
„ gés , & qu'il n'a rien dit dans la
„ Réponſe & Déclaration qu'il a don-
„ née , qui puiſſe le juſtifier touchant
„ *les mauvais procedés* qu'il a eu & *les*
„ *diſcours hardis & indécents* qu'il a te-
„ nus dans ſa maiſon devant pluſieurs
„ de la Nobleſſe & de la Bourgeoiſie ,
„ qui ſe ſont trouvés à ſon Aſſemblée
„ le 17. du mois paſſé , *contre le reſpect*
„ *qui eſt dû à la répreſentation* de S. M.
„ I. & C. notre très Auguſte Maî-
„ tre , dont nous avons l'honneur d'ê-
„ tre revêtu , & qu'il a occaſionné par
„ là *les faux & indignes bruits* qui ont
„ couru à la connoiſſance & au grand
„ ſcandale de toute cette Ville de
„ Bruxelles , *par les vilains & abomina-*
„ *bles Billets* qui ont été répandus ſous
„ ſon nom , & rendus publics enſuite
„ dans la même Ville par ſon Secre-
„ taire : ce qui a donné lieu à la for-
„ te préſomption & à la prévention
„ où eſt le Public , que ledit Comte
„ *en ait été le veritable auteur*, comme
„ auſſi *de l'injuſte imputation* qu'il a ôſé
„ faire

„ faire à des perſonnes qui partcipent
„ à nôtre caractère, & *devoient être*
„ *par bien des endroits reſpectées par lui*
„ *& à l'abri de toutes inſultes*, & que
„ d'ailleurs *le congé qu'il a donné ſecret-*
„ *tement au dit Secretaire, & ſa retraire*
„ *précipitée en France après avoir re-*
„ *pandu les premiers Billets, ſelon ce que*
„ *le dit Comte l'avoue, bien loin de le juſti-*
„ *fier le charge encore davantage*, qu'il
„ a par deſſus cela refuſé ouvertement
„ & confirmé par un Billet qu'il nous
„ a écrit de ſa main, ſous de certains
„ prétextes mal fondés, d'accepter
„ les arrêts que nous lui avons fait
„ donner proviſionellement le premier
„ de ce mois, par le Comte de *Wran-*
„ *gel* comme Gouverneur de cette
„ Ville, en conformité de ce qui a
„ été pratiqué de tout tems; ce qui
„ nous met dans la néceſſité & obli-
„ gation *de nous aſſurer de ſa perſonne*,
„ *pour qu'il ſoit en lieu de ſureté* pour
„ rendre compte à l'Empereur de ſa
„ conduite: ainſi nous lui ordonnons,
„ au nom de S. M. I. & C., pour
„ toutes les ſuſdites raiſons & autres
„ à nous reſervées, de ſe rendre ſans
„ aucun délai au Château d'Anvers,
„ *pour y reſter juſques à nouvel ordre &*
 „ *diſ-*

„ *disposition de Sa Majésté,* & nous char-
„ geons l'Ajudant general de Cour *Ti-*
„ *gny*, porteur du présent Ordre, de
„ le lui intimer personnellement & de
„ lui en remettre une Copie s'il la de-
„ mande. *Fait à Bruxelles le 3. septem-*
„ *bre 1724. Etoit signé*, le Marquis de
„ PRIE".

„ *Copie conforme à l'Original, signé*
„ *Ajudant general de Cour* Tigny, *en*
„ *présence de Mr. le Colonel Comte de*
„ Calemberg, *de Mr. le Colonel Major*
„ Brandon, *& de Mr. le Capitaine*
„ Dresseler *au Regiment de* Vehlen, *le*
„ *quel est chargé de la conduite &c*".

J'y répondis par l'Ecrit suivant.

„ Monsieur le Marquis de *Prié*
„ ayant envoyé aujourd'hui Mr. le
„ Colonel & Major *Brandon*, Mr. de
„ *Tigny* Ajudant de Cour, avec Mr.
„ le Capitaine *Dresseler* du Régiment
„ de Dragons de *Vehlen*, pour me si-
„ signifier qu'il *étoit dans la necessité &*
„ *obligation de s'assurer de ma personne,*
„ *pour rendre compte à l'Empereur de*
„ *ma conduite*, il m'a ordonné au nom
„ de Sa M., pour toutes les raisons
„ alléguées dans le dit ordre & autres
„ à lui reservées, de me rendre sans
„ aucun délai au Château d'Anvers,

„ pour

„ pour y refter jufqu'à nouvel ordre „ & difpofition de Sa dite Majefté „ & chargé l'Ajudant general *Tigny*, „ porteur du prefent ordre, de me „ l'intimer perfonnellement & de m'en „ remettre une Copie fi je la deman- „ de *Etoit figné*, le Marquis de „ PRIE'. *Fait a Bruxelles le* 3. *fep-* „ *tembre* 1724.

„ J'ai répondu à Mr. de *Tigny*, en „ préfence de Mr. le Colonel & Major „ de *Brandon*, qu'ayant dit à S. E. „ Mr. le Comte de *VVrangel* & à Mr. „ de *Neni*, en prefence du dit Mr. le „ Colonel *Brandon*, avant-hier le pre- „ mier de ce mois, que je ne difpu- „ tois point l'autorité de Mr. le Mar- „ quis de *Prié*, pour les arrêts qu'il „ m'avoit donnés par la voie de S. „ Exc. M. le Comte de *VVrangel*, „ mais qu'il falloit qu'ils paffaffent par „ S. Exc. le Maréchal Comte de „ *Vehlen*, qui étoit le véritable canal. „ Et comme je fuis Confeiller de „ Guerre, & que mon Serment eft „ d'obferver & faire obferver les Re- „ gles militaires, je n'ai pû parler au- „ trement, ni accorder ce que l'on me „ demande de contraire à mon Ser- „ ment,

„ J'ajoûtois à Mr. de *Neni*, encore
„ le premier de ce mois, que cepen-
„ dant pour les dits arrêts, s'il plaiſoit
„ à Mr. le Marquis de *Prié*, pour me
„ les faire recevoir dans ma maiſon,
„ de me donner un ordre de ſa main,
„ & ſigné de lui, & duquel je donne-
„ rois part à S. E. Mr. le Maréchal
„ Comte de *Veblen* pour recevoir les
„ ordres du dit Maréchal; qu'enſuite
„ j'accepterois les arrêts. Aujourd'hui,
„ comme il s'agit de me transferer à
„ Anvers ſous la conduite de Mr. le
„ Capitaine *Dreſſeler*, ſuivant l'ordre
„ reçû aujourd'hui 3. du mois de ſep-
„ tembre 1724., j'ai demandé, en con-
„ formité de ce que j'avois dit le pre-
„ mier de ce mois à Mr. le General
„ Comte de *Wrangel* & à Mr. de *Ne-*
„ *ni* l'Original entre mes mains de
„ l'ordre de Mr. le Marquis de *Prié*,
„ que Mr. *Tigny* m'a dit ne pouvoir
„ pas me remettre, ſuivant les or-
„ dres qu'il en a de Mr. le Marquis
„ de *Prié*. Je lui ai auſſi demandé le
„ tems de le communiquer à S. Exc.
„ Mr. le Maréchal de *Veblen*, comme
„ c'eſt mon obligation & Serment en
„ qualité de Conſeiller de Guerre, &
„ il m'a répondu qu'il n'avoit pas l'or-

„ dre

„ dre de Mr. le Marquis de *Prié* de
„ me laiſſer l'Original, mais ſeulement
„ une Copie conforme à l'Original,
„ dans laquelle Copie & Original il
„ eſt dit les paroles ſuivantes : *Et*
„ *que d'ailleurs le congé qu'il a donné ſe-*
„ *crettement au dit Secretaire, & ſa re-*
„ *traite précipitée en France après avoir*
„ *repandu les premiers Billets, ſelon ce*
„ *que le dit Comte l'avouë, bien loin de le*
„ *juſtifier, le charge encore d'avantage.*
„ Comme on pourroit interprêter à
„ mon préjudice les dites paroles, com-
„ me auſſi beaucoup d'autres qui pour-
„ roient être gliſſées dans le dit ordre,
„ je déclare de n'avoir accepté le dit
„ ordre que ſimplement pour ce qui
„ regarde le dit arrêt à Anvers, lequel
„ j'ai envoié en Copie à S. Exc. M.
„ le Maréchal de *Vehlen* par Mr. le
„ Colonel de la *Merveille*, avec une
„ Lettre pour recevoir ſes ordres.
„ Mr. le Colonel de la *Merveille* é-
„ tant de retour de chez le Maré-
„ chal, m'a rapporté en preſence de
„ Mr. le Colonel Comte de *Calem-*
„ *berg*, de Mr. le Colonel de *Brandon*,
„ de Mr. le Major Baron de *Rheins-*
„ *heim*, de Mr. de *Groteck* Capitaine
„ dans le Régiment de *Wirtemberg*,

 „ de

„ de Mr. le Comte de *Bournonville* „ Capitaine dans le Régiment de *Vehlen*, de Mr. le Baron de *Ricdesel* „ Capitaine de Grenadiers du Régiment de *VVirs*, & de Mr. de *Tigny* „ Ajudant de Cour, qu'il conseilloit à „ Mr. le Comte de *Bonneval* de se soumettre.

„ Sur quoi Mr. le Comte de *Bonneval* a dit à la Compagnie : *Messieurs,* „ *vous entendez ce que dit Mr. le Colonel* „ *de la* Merveille. *Je regarde les Conseils* „ *de Mr. le Maréchal comme un ordre* „ *d'aller à Anvers, & je parts en ce moment pour l'executer.*

„ *Cet Ecrit est remis à Mr. l'Ajudant* „ Tigny, *en presence des sus nommés, pour* „ *qu'il le remette à Mr. le Marquis de* „ Prié. *Etoit signé.* AL. BONNEVAL. A Bruxelles le 3. septembre 1724 ".

Je partis ensuite pour les raisons que l'on va voir dans la relation que j'envoyai à l'Empereur.

Sur les trois heures après midi, le Major de la Place, un Ajudant de la Cour nommé *Tigny*, & *Dresseler* Capitaine de Dragons dans le Régiment de *Vehlen* entrerent chez le Comte de *Bonneval*. On l'avoit averti un

un moment auparavant, que ſa maiſon étoit inveſtie par cinquante Dragons, ſuivis d'une foule innombrable de peuple.

Il demanda au Major de la Ville quel nouvel ordre il avoit. l'Ajudant *Tigny* répondit, que c'étoit lui qui étoit chargé de la part de Mr. le Marquis de *Prié*, de lui porter celui dont il lui remit d'abord la Copie.

Le General *Bonneval* demanda l'Original pour l'envoyer au Maréchal de *Vehlen*, & attendre ſes ordres. L'Ajudant lui répondit, qu'il n'avoit ordre de lui remettre que la Copie. Il inſiſta cependant quelque tems pour avoir l'Original, & l'Ajudant continua toûjours de le lui refuſer; de ſorte qu'il dit à cet Ajudant de ſigner la Copie en preſence de la Compagnie, & ajoûta qu'il aimoit autant ſa ſignature que celle du Marquis de *Prié*: ce qu'il fit.

Le Comte de *Bonneval* partit alors pour ſe rendre à Anvers, où il arriva le 4. de ſeptembre a une heure après minuit. *Dreſſeler* Capitaine du Regiment de *Vehlen* étant venu dans ſa chambre à neuf heures du matin pour prendre congé, le General lui deman-

da Copie ſignée de lui, de l'ordre qu'il avoit du Marquis de *Prié* addreſſé au General *Wrangel*, & du Recepiſſé que lui avoit donné le Marechal Marquis de *Rubbi*. Il le fit ſur le champ, le ſigna & le fit ſigner par l'Enſeigne de l'Eſcorte des 50. Dragons, qui retournérent à Bruxelles.

A dix heures du matin le Maréchal Marquis de *Rubbi* vint rendre viſite au Comte de *Bonneval*, qui lui fit lire la Copie de l'ordre que le Marquis de *Prié* lui avoit fait donner par ſon Ajudant, pour ſe rendre aux arrêts à la Citadelle d'Anvers. Et après que le Maréchal Marquis de *Rubbi* en eut fait la lecture le General *Bonneval* lui dit :

„ Monſieur, vous avez lû cet ordre „ du Marquis de *Prié*. S'il étoit conçû, comme c'eſt la regle, dans des „ termes purs & ſimples pour me „ rendre ici, je n'aurois rien à dire. „ Mais comme cet ordre, par lequel „ il m'a obligé de me rendre à la Ci„ tadelle d'Anvers, eſt non pas un „ ordre, mais un *Manifeſte injurieux*, „ ainſi que vous voyez, par lequel il „ m'accuſe de pluſieurs choſes qui ſont „ contre mon honneur & ma réputa„ tion,

„ tion, & que de plus il declare dans „ ce même Ecrit, que je dois reſter „ dans cette Citadelle juſqu'à nouvel „ ordre & diſpoſition de S. M. I. & C., „ je proteſte devant vous que je ſuis „ vôtre priſonnier, juſqu'à ce que Sa „ dite Majeſté en ait ordonné autre- „ ment, & que *je ne reconnois plus le* „ *Marquis de Prié pour mon Superieur,* „ *mais pour mon adverſe Partie*. Ce que „ je fais avec d'autant plus de juſtice „ que j'ai vû par le Recepiſſé, que „ vous avez fait au Capitaine des Dra- „ gons, que le Marquis de *Prié* s'eſt „ dépouillé de toute l'autotité qu'il „ prétendoit avoir ſur moi, en me re- „ metant à vos ordres, juſqu'à ce que „ nôtre auguſte Maître en ordonnât „ autrement.

„ A quoi Mr. le Maréchal Marquis „ de *Rubbi* a répondu: Mr. c'eſt là „ l'ordre que j'ai reçû du Marquis de „ *Prié*, & vous ſerez le maître dans „ la Citadelle tout comme moi, juſ- „ qu'à l'ordre de l'Empereur. Je ſuis „ ſeulement fâché que nous ne puiſ- „ ſions pas nous promener enſemble „ dans la Ville “.

Le Comte de *Bonneval* ſe diſpoſa enſuite à ſortir avec lui ſans prendre d'é-

d'épée. Mais le Maréchal Marquis de *Rubbi* lui dit: *Monſieur, pourquoi ne prenez-vous pas vôtre épée?* Ainſi l'ayant priſe, ils allerent enſemble voir la maiſon du Gouvernement, que le Maréchal a bien voulu lui accorder pour ſon logement.

L'on pourroit peut-être croire que la conduite du Marquis de *Prié* à l'égard du General *Bonneval* étant ſi irréguliére, il auroit dû ne ſe pas tant preſſer de partir pour Anvers. C'étoit bien d'abord ſon deſſein, parce qu'il vouloit toûjours avoir un ordre plus précis du Maréchal de *Veblen*. Mais il ſe détermina tout d'un coup, ſur ce qu'étant à la porte de ſon jardin, deux Bourgeois de la Ville d'aſſez bonne façon, l'aborderent fort échauffés, leſquels lui dirent, qu'ils venoient de la part de tous les fideles Sujets de S. M. I. & C. pour l'aſſurer qu'il n'avoit qu'à reſter chez lui ſans rien craindre, & que ſi on lui faiſoit la moindre violence, ils auroient bientôt chaſſés tous les Dragons.

Le Comte de *Bonneval*, qui vit en même tems que l'on commençoit à faire des attroupemens, prit ſon ſerieux, & répondit à ces Bourgeois qu'ils euſ-

eussent à demeurer en repos & à se retirer. Mais sa surprise fut bien plus grande, lors qu'en rentrant dans sa Chambre il vit une jeune fille qui s'approcha de lui avec beaucoup d'empressement, lui glissa un Billet dans la main & disparut aussi-tôt. Ayant fait la lecture de ce billet, qui est visiblement d'un caractère inconnu & contrefait, & qu'il a envoyé à S. M. avec les autres Pieces, il cria à ses gens d'atteler au plus vîte.

Un Officier l'entendant parler de la sorte; lui dit: *Monsieur, est-ce que vous partez? Oui Mr. & au plûtot,* repondit le Comte de *Bonneval, crainte qu'il n'arrive pire,* & lui montra le Billet qu'il venoit de recevoir.

Cependant pour couvrir en quelque façon l'honneur du Suprême Conseil de Guerre, qui étoit si fort lezé en sa personne, il pria le Colonel de la *Merveille*, d'aller tout en courant chez le Maréchal *Vehlen*, & de lui raporter sa réponse telle qu'elle pût être, parce que c'étoit seulement pour la forme.

Un moment après le Comte de *Bonneval* monta en carosse & fit aller à toute jambe, pour sortir au plus vîte de la Ville. Car il avoit peur qu'un plus long

long retardement ne donnât occaſion à quelque mouvement ou ſedition. Il étoit trop perſuadé que ces ſortes de choſes ſont toujours contre le ſervice du Maître. D'ailleurs il avoit lieu d'apprehender que tout innocent qu'il fût d'une telle diſpoſition des Habitans, le Marquis de *Prié*, qui en étoit la véritable cauſe, n'auroit pas manqué de s'en ſervir contre lui avec avantage, parce qu'il lui auroit toujours imputé le tumulte qui ſeroit arrivé, ſi toutefois il avoit pu échaper aux Bourgeois qui ſont fort animés & fort outrés contre lui.

Le Billet dont j'ay fait mention étoit conçu en ces termes.

„ Son Exc. Mr. le General *Bonneval*
„ n'a rien à craindre dans ſa maiſon
„ des violences du Marquis de *Prié*.
„ Il ſera ſecouru par les fideles Servi-
„ teurs de S. M. au moindre bruit qu'on
„ entendra dans ſa maiſon, & l'on at-
„ taquera en même tems la maiſon du
„ Tiran, & l'on prendra ſes meſures
„ pour qu'il ne pouiſſe échaper, tous
„ Bruxelles étant las de ſes violences
„ contre les plus grands Seigneurs du
„ Païs, de ſes voleries & rapines, &
„ de toutes les ſouffrances où nous ge-

„ miſ-

„ missons, sans aucune esperance de „ soulagement de la part de la Cour; „ de sorte qu'il ne nous reste aucun au- „ tre secours que nous mêmes. *Signé*, „ les fideles Sujets de S. M. I. “

Il est sur que si j'avois voulu resister, j'eusse été le plus fort. Prié étoit haï au souverain degré. J'avois à Bruxelles une partie de mon Regiment, & ceux qui étoient à Mons n'auroient pas manqué de venir me joindre. Les Habitans de la campagne, les Bourgeois des autres Villes eussent suivi les mouvemens de la Capitale. Il y avoit peu de troupes, les Places étoient mal munies. Peut-être aurions-nous été aidés, du moins sous main, par quelqu'une des Puissances voisines. L'idée ne m'en vint pas, je craignis que le Billet dont je viens de parler ne fût un artifice de mon ennemi. Ce parti cependant valoit bien mieux que celui que j'ay pris depuis. On ne m'a su aucun gré de n'avoir point fait le mal que je pouvois, peut-être m'a-t-on puni d'avoir eu le pouvoir de le faire. Je manquai de resolution, j'en conviens, & ne puis pas ne point avouer que malgré ma hauteur j'ay fait dans cette Affaire un assez triste personnage.

Le Marquis de Rubbi Gouverneur d'Anvers me reçut au mieux, il étoit honnete-homme & de mes amis particuliers, j'eus toute la liberté qu'un prisonnier peut raisonnablement souhaiter. Dès que je fus logé, je ne pensai qu'à ma defense. J'avois été bien servi, on m'avoit envoié de Cambrai l'extrait de la Lettre que Prié y avoit écrite, pour être communiquée aux Plenipotentiaires de France & d'Espagne. Il avoit l'audace d'y dire.

„ Que le General *Bonneval* est un „ *Imposteur sans Foi & sans Religion, qui* „ *s'est retracté* de l'Ecrit qu'il a fait cou„ rir dans Bruxelles, quoique lui Mar„ quis de *Prié* ait des preuves convain„ quantes qu'il part de lui;

„ Que s'il n'a pas laissé subsister son „ Arrêt, c'est la retractation du Ge„ neral *Bonneval* qui en est cause, & „ d'ailleurs qu'il est bien aise d'attendre „ les ordres de l'Empereur, pour le „ mener aussi vite que le Marquis de „ *Westerloo*;

„ Que le General *Bonneval* est son „ ennemi capital, qui a recherché „ cette occasion pour faire de la peine „ au Marquis de *Prié* & à sa Famille, „ & que tout ce qu'il a publié sur la

„ mort

„ mort du Marquis *d'Aiſeau*, & tou-
„ chant la Reine d'Eſpagne, eſt une
„ infamie des plus grandes, qui ne part
„ que de ſon imagination,

„ Que ſi l'Epouſe de lui Marquis de
„ *Prié*, ou ſa Fille avoient parlé dans
„ de pareils termes des Tètes couron-
„ nées, & d'une Princeſſe auſſi reſpec-
„ table que la Reine d'Eſpagne, il les
„ auroit fait enfermer, & tous ceux
„ qui auroient ôſé tenir de pareils Diſ-
„ cours, quand même ſe ſeroit le pre-
„ mier des Pays-Bas.

„ Que le General *Bonneval*, par une
„ ingratitude ſans exemple, avoit vou-
„ lu lui jouer piéce, oubliant les ſer-
„ vices importans que lui Marquis de
„ *Prié* lui avoit rendus en Italie, à Vien-
„ ne & à Bruxelles, & qu'il n'étoit
„ devenu ſon ennemi que parce qu'il
„ lui avoit refuſé certains honneurs &
„ autres demandes qu'il ne pouvoit
„ point accorder ſans préjudicier à ſon
„ Rang & à l'Etat;

„ Que le Comte de *Calemberg* que le
„ General *Bonneval* citoit pour temoin de
„ la ſuppoſition, étoit prêt de lui en don-
„ ner le dementi: qu'il le faiſoit parler
„ auſſi-bien que d'autres;

„ Qu'il avoit des preuves très fortes
„ de

„ de la ſuppoſition, & encore un Cer-
„ tificat de Mr...... Major, qui prou-
„ ve que ſoupant avec le Marquis de
„ *Prié* & ſa Famille, il n'avoit rien en-
„ tendu dire ".

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
BONNEVAL,

Ci-devant General d'Infanterie au service de Sa Majesté Impériale & Catholique.

SECONDE EDITION.

TOME II.

A LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie 1737.

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
BONNEVAL.

SECONDE PARTIE.

ON peut juger à quel point je fus outré de ces horribles calomnies. Je fis un procès verbal de tout ce qui s'étoit fait depuis le premier Septembre jusqu'à mon arrivée dans la Citadelle d'Anvers. J'écrivis encore à l'Empereur avec toute la fermeté que pouvoit m'inspirer ma fierté naturelle & mon innocence. Je ne puis mieux le faire sentir qu'en rapportant ma Lettre, d'autant plus que je ne pourrois l'abreger

ſans lui ôter la plus grande partie de ſa force.

„ SIRE, J'ai l'honneur de retour-
„ ner encore une ſeconde fois aux pieds
„ du Trône de V. M. I. & C., ſur ce
„ qui s'eſt paſſé entre le Marquis de *Prié*
„ & moi, depuis que j'ai pris la liberté
„ d'envoyer une Relation à V. M. I.
„ & C., en date du 30. Août, des ca-
„ lomnies inventées dans la maiſon de
„ ce Miniſtre, contre l'honneur de la
„ Reine d'Eſpagne, Fille de feu Mr. le
„ Duc *d'Orleans.*

„ V. M. I. & C. aura la bonté de
„ voir par cette ſeconde Relation, que
„ je mets très humblement à ſes pieds,
„ les violences du Marquis de *Prié* de-
„ puis le premier juſqu'au 4. de Sep-
„ tembre, deſquelles je ne daigne pas
„ me plaindre, puiſque je ſuis un petit
„ objet quand mes griefs ſont mêlés
„ avec ceux d'une auſſi vertueuſe, auſſi
„ grande & auſſi reſpectable Princeſſe
„ que S. M. la Reine d'Eſpagne, & que
„ je ſouffrirois encore volontiers bien
„ davantage ſans murmurer, pour ſoute-
„ nir une Cauſe auſſi honorable & auſſi
„ juſte, & pour obtenir à cette grande
„ Reine, de la pieté & de la juſtice de
„ V. M. I. & C. une réparation pro-

„ portion-

„ portionnée à l'offenſe qu'on a voulu „ faire à ſon honneur.

„ Mes Démêlés avec le Marquis de „ *Prié* conſiſtent ſeulement en deux chefs. „ Le premier eſt une bagatelle en com- „ paraiſon de l'autre. Il conſiſte à ſavoir „ ſi j'ai manqué à la repréſentation Im- „ périale dans ma conduite, ſur cette „ Affaire contre la Maiſon de *Prié* : „ Point de Diſcipline dont le Louable „ Conſeil de Guerre pourra bien-tôt inſ- „ truire V. M. I. & C.

„ Le ſecond Chef, qui eſt le plus „ eſſentiel, c'eſt de ſavoir ſi les ca- „ lomnies contre la jeune Reine d'Eſ- „ pagne ont été débitées dans la mai- „ ſon de ce Miniſtre, & par qui. C'eſt „ là l'objet principal de cette grande „ Affaire, & ſur lequel, SIRE, j'ai „ l'honneur de ſuplier très humblement „ V. M. I. & C. d'ordonner, que le „ Prince *Emanuel* de *Naſſau* General „ Major & Chambellan, qui doit être „ arrivé à Vienne, ſoit examiné par „ le Conſeil de Guerre, comme auſ- „ ſi *Rouſſeau* à ſon Inſtance ; & qu'ils „ ſoient interrogés l'un & l'autre ſous „ ſerment, ſur tout ce qu'ils auront „ entendu dire chez la Marquiſe de „ *Prié* & ailleurs, contre l'honneur de

„ la Reine d'Eſpagne, & leurs témoi-
„ gnages portés à V. M. I. & C.: *Rouſ-*
„ *ſeau* eſt parti de Bruxelles le 2. Sep-
„ tembre.

„ J'ai auſſi l'honneur de ſuplier très-
„ humblement V. M. I. & C. d'ordon-
„ ner qu'on examine à Bruxelles chacun
„ à leurs Juriſdictions, & encore ſous
„ ſerment,

„ Le Comte de *Valſaſſine* Gouverneur
„ de la Province de Limbourg,

„ Le Comte de *Lannoi* Collonel,

„ Le Comte de *Calemberg* Collonel,

„ Le Comte de *Konigſeck* qui s'eſt
„ marié à la Fille du Comte d'*Erps*,

„ Le Comte de *Bournonville* Capitai-
„ ne de Dragons dans le Régiment de
„ *Vehlen*,

„ Le Rheingrave de *Salm* Lieutenant
„ Collonel de mon Régiment,

„ Et la Marquiſe de *Villaroel*,

„ Pour dire tous, ce qu'ils auront en-
„ tendu contre l'honneur de la Reine
„ d'Eſpagne, & quelles étoient les per-
„ ſonnes préſentes avec eux aux Aſſem-
„ blées, converſations & viſites, chez
„ le Marquis & la Marquiſe de *Prié*,
„ & que ceux qui ſeront nommés par
„ les témoignages des ſuſdits, avoir été
„ préſents, ſoient également interro-

„ gés

„ gés & cités devant leur Inſtances &
„ Juriſdictions, pour déclarer, comme
„ les autres, la vérité ſous ſerment.

„ Mais comme par les violences qui
„ m'ont été faites de la part du Marquis
„ de *Prié*, il n'a pas voulu ſeulement
„ ſe venger de ma perſonne, mais en-
„ core faire voir aux témoins des ca-
„ lomnies qu'on a débitées chez lui, à
„ quel excès il porteroit ſa vengeance
„ contre eux s'ils oſoient dire la vérité,
„ & les intimider par mon exemple, &
„ par l'abus qu'il a fait de la puiſſance
„ dont V. M.I. & C. l'a revêtu, au grand
„ préjudice des Ordonnances de V. M.
„ & des Prérogatives accordées à ſon
„ Louable Conſeil de Guerre ſur tous
„ les Militaires. C'eſt ſur cela SIRE,
„ que j'ai l'honneur de repréſenter très
„ humblement & très inſtamment, que
„ le dit Marquis de *Prié* ſoit ſuſpendu
„ de toute l'autorité qu'il a dans les Païs-
„ Bas Autrichiens, comme Miniſtre Plé-
„ nipotentiaire de V. M. I. & C., juſqu'à-
„ ce que nôtre differend ſoit fini.

„ Je demande au ſurplus d'être ren-
„ voyé à mon Inſtance le Louable
„ Conſeil de Guerre, pour que toutes
„ choſes & ma perſonne ſoient remi-
„ ſes & réintegrées, ainſi qu'il eſt de

 „ droit,

„ droit, dans l'état où nous étions avant „ la violence que le Marquis de *Prié* „ m'a faite le 1. de Septembre, & qu'il „ n'a finie que le 4.; pour que les im- „ putations qu'il a faites contre moi „ ſoient juridiquement examinées & ju- „ gées à mon Inſtance, & pour faire „ droit, tant à S. M. la Reine d'Eſ- „ pagne qu'à moi; chacun pour ſes „ Griefs.

„ On attend de la juſtice & de la „ clémence de V. M. I. & C. qu'Elle „ voudra bien nommer des Commiſſai- „ res avec le pouvoir d'examiner toute „ la Maiſon de *Prié* ſur les témoignages „ qui ſeront rendus dans cette Affaire, „ de leur confronter les témoins, & de „ renvoyer enſuite le tout au pieux, au „ ſage & éclairé jugement de V. M. I. „ & C.

„ J'eſpere que V. M. I. & C. trou- „ vera auſſi qu'il eſt de ſa juſtice, que „ ſi les Lettres écrites au Baron de *Pen-* „ *tenrieder* à Cambray, & à *Fonſeca*, „ ſon Miniſtre à Paris, ſont telles „ que l'Extrait qui m'a été renvoyé de „ France, & dont Copie eſt dans les „ Pieces ci-jointe, où Monſieur de „ *Prié* me traite *d'Impoſteur*, *d'un hom-* „ *me ſans Foi*, *ſans Religion*, *& qui s'eſt*

„ *retrac-*

„ *retracté de ce qu'il avoit avancé*, &c.
„ j'eſpere, dis-je, que V. M. I. & C.
„ voudra bien me faire la grace d'or-
„ donner, que ſi le Marquis de *Prié*
„ ne peut prouver que ce qu'il a avan-
„ cé à toute l'Europe contre moi, ſoit
„ vrai, il ſoit chargé ſur ſon front, de
„ l'opprobre dont il a voulu noircir ma
„ réputation, & que tous les titres
„ qu'il m'a donnés retombent ſur ſa
„ perſonne.

„ Pour toutes leſquelles choſes j'ai
„ l'honneur de me jetter encore une
„ fois aux pieds de V. M. I. & C. afin
„ de lui demander juſtice. Et comme
„ on ne peut faire ici aucune Informa-
„ tion contre celui à qui elle a confié
„ ſon pouvoir & ſon autorité, & qu'il
„ eſt contre les regles du droit que
„ l'on ſoit Juge dans ſa propre Cauſe,
„ je prens la liberté de demander une
„ ſeconde fois très humblement à V.
„ M. I. & C. que le dit Marquis de
„ *Prié* ſoit deſtitué de tout pouvoir
„ pendant la durée de nôtre differend,
„ qu'Elle nomme des Commiſſaires
„ compétens pour interroger le Mar-
„ quis & la Marquiſe de *Prié*, & leur
„ Fille la Comteſſe *d'Apremont*, ſur
„ Faits & Articles; ſans quoi, SIRE,

„ S. M. la Reine d'Eſpagne demeure-
„ roit ſans ſatisfaction des calomnies in-
„ ventées contre ſon honneur, & moi
„ ſans obtenir juſtice du plus grand &
„ du plus juſte Empereur qui ait jamais
„ regné.

„ Et comme il faut dans ces ſortes
„ d'Affaires donner une caution valable
„ à V. M. I. & C., ma tête répondra
„ de tout ce que j'ai eu l'honneur de
„ lui avancer.

„ J'oſe me flatter auſſi, que le Baron
„ de *Pentenrieder* & *Fonſeca* Miniſtres
„ de V. M. I. & C. à Cambray & à
„ Paris, ſachant trop bien leur devoir
„ pour avoir montré le Libelle diffa-
„ matoire du Marquis de *Prié*, contre
„ un homme de mon rang & de ma
„ naiſſance, au Congrès de Cambray
„ & au Secretaire d'Etat de France.
„ Mais ſi par hazard ils s'étoient oubliés
„ juſques-là, je laiſſe à la diſpoſition
„ de V. M. la ſatisfaction que je pour-
„ rois prétendre contre un procedé ſi
„ inuſité parmi les Miniſtres de V. M.
„ I. & C., qui ne ſont point faits pour
„ être employés à des choſes de cette
„ nature, ſans un ordre exprès de leurs
„ Supérieurs, la ſupliant au ſurplus d'or-
„ donner que les Originaux des dites
„ Let-

„ Lettres ſoient renvoyés à V. M. I. & „ C. par les deux Miniſtres qui les ont „ reçûes ; & que s'ils les ont montrées „ aux Miniſtres étrangers à Cambray „ & à Paris, ils ſoient obligés de dé- „ clarer à ces mêmes Miniſtres qu'ils „ l'ont fait imprudemment & ſans or- „ dre, en leur ajoutant qu'ils ont reçû „ l'ordre de V. M. I. & C. de faire „ une telle déclaration, comme cela „ s'eſt toujours pratiqué en pareilles oc- „ caſions.

„ V. M. I. & C. ne trouvera pas „ mauvais, ſi par les éclats qu'a fait „ par tout le Marquis de *Prié*, j'ai été „ contraint, pour la défenſe de mon „ honneur, d'envoyer à Paris & à Cam- „ bray les Relations de tout ce qui s'eſt „ paſſé, & que j'avois très humble- „ ment ſuplié V. M. I. & C. que les „ témoins que je leur ai nommés fuſ- „ ſent entendus juridiquement à Bru- „ xelles ſur le fait de la Reine d'Eſpa- „ gne, à couvert cependant de la pré- „ potence tirannique du Marquis de „ *Prié*; ce que l'on devoit attendre de „ la clémence du plus juſte Monarque „ du monde. *Etoit ſigné* AL. BON- „ NEVAL. *Au Château d'Anvers le* „ 8. *Septembre* 1724. “

J'écri-

J'écrivis auſſi au Conſeil de Guerre la Lettre qui ſuit, & que je tranſcris pour les mêmes raiſons que la précédente.

„ Monſeigneur & Meſſieurs, Votre „ Alteſſe Sereniſſime, Vos Excellen„ces, & Meſſieurs du Louable Con„ſeil de Guerre, verront par la Re„lation ci-jointe, tout ce qui s'eſt paſ„ſé à Bruxelles depuis le premier „ Septembre juſques au 4. du même „ mois.

„ Monſieur le Marquis de *Prié* a „ enfreint les Loix & les Privileges „ du Louable Conſeil de Guerre, d'u„ne maniere inouïe juſqu'à préſent, „ & qui ne peut être tolerée ni paſſée „ ſous ſilence par V. A. S., Vos Exc. „ & Meſſieurs du Louable Conſeil „ de Guerre, ſans la perte totale de „ la Juriſdiction d'un Corps auſſi reſ„pectable, dont j'ai l'honneur d'être „ Membre.

„ Ils comprendront bien que je ſuis „ moins attaqué dans tout ce qui s'eſt „ paſſé, que tout ce qui compoſe le „ Corps Militaire de S. M. I. & C. & le „ Conſeil qui en a la ſuprême direction : „ auſſi m'en remettrai-je abſolument à „ leur déciſion.

„ Je

„ Je me contenterai de leur expoſer „ les Faits ; comme ſi je n'avois aucune „ part à l'Affaire , étant uniquement „ occupé , comme je le ſuis , à deman- „ der à S. M. I. & C. nôtre Auguſte „ Maître , la ſatisfaction dûë à S. M. „ la Reine d'Eſpagne : objet que je ne „ quitte point , & auprès duquel tout „ le reſte me paroit une bagatelle. Car „ je m'eſtime trop heureux d'avoir eu „ à ſouffrir toute la violence d'un in- „ juſte Miniſtre qui abuſe de ſon pou- „ voir , & je ſuis même tout prêt d'en „ eſſuyer encore davantage , s'il le fal- „ loit , pour une ſi belle & ſi hono- „ rable Cauſe , malgré les égards que „ demandent ma naiſſance & mes Char- „ ges.

„ C'eſt pourquoi je regarde ce que „ m'a fait le Marquis de *Prié* comme „ une offenſe privée , dont je pourrai „ en tems & lieu avoir ma ſatifaction „ par moi-même. Mais quant à ce qui „ regarde la Juriſdiction de V. A. S. , „ de Vos Excel. & de Meſſieurs du „ Louable Conſeil de Guerre , je m'en „ remettrai aux Réflexions ci - jointes , „ d'un de mes Amis , ſur leſquelles „ V. A. S. , Vos Excel. & Meſſieurs „ du Louable Conſeil de Guerre ,

„ feront

„ feront l'attention qu'ils jugeront à
„ propos.

„ J'ai l'honneur de leur envoyer ma
„ Lettre à S. M. I. & C. avec toutes
„ les Pieces, & je les suplie très-humble-
„ ment d'ordonner que Mr. le Prince
„ *Emanuel* de *Naſſau* ſoit interrogé ſur
„ ce qu'il a entendu dire de la Reine
„ d'Eſpagne, comme auſſi le Sr. *Rouſ-*
„ *ſeau*, lequel comme penſionnaire &
„ attaché à S. A. S. Monſieur le Prince
„ *Eugene*, me paroit devoir dépendre
„ du Louable Conſeil de Guerre. Ils
„ ſeront tous deux à Vienne.

„ Je prens la liberté de leur envoyer
„ la liſte de ceux dont je demande les
„ dépoſitions juridiques, ſous ſerment, à
„ S. M. I. & C. & au Louable Conſeil
„ de Guerre, ſur le ſujet des Calom-
„ nies répandues contre l'honneur de la
„ Reine d'Eſpagne, leſquels ſont dans
„ ces Païs-ci & la plûpart Militaires:
„ ſavoir,

„ Le Comte de *Valſaſſine*, Gouver-
„ neur de la Province de Limbourg,

„ Le Comte de *Lannoi* Collonel,

„ Le Comte de *Calemberg* Collo-
„ nel,

„ Le Comte de *Konigſeck* qui a épou-
„ ſé la Fille du Comte d'*Erps*,

„ Le

„ Le Comte de *Bournonville* Capitai-
„ ne dans le Régiment des Dragons de
„ *Vehlen*,

„ Le Rheingrave de *Salm*, Lieute-
„ nant Collonel de mon Régiment, &
„ qui eſt à Nanci en Lorraine. Je prie
„ qu'on lui envoye un ordre de ſe ren-
„ dre dabord à Bruxelles, pour faire ſa
„ dépoſition,

„ Et la Marquiſe de *Villaroel*, la-
„ quelle comme Epouſe d'un Officier
„ General de S. M. I. & C., bien que
„ priſonnier en Eſpagne, eſt ſujette au
„ Conſeil de Guerre,

„ Afin que tous dépoſent ſous ſer-
„ ment, ce qu'ils ont entendu dire
„ contre l'honneur de la Reine d'Eſ-
„ pagne, chez le Marquis & la Marqui-
„ ſe de *Prié* &c. Car je me donne l'hon-
„ neur de me remettre à la Copie de ma
„ Lettre, à S. M. I. & C., pour tout
„ ce qui regarde V. A. S., Vos Exc.
„ & Meſſieurs du Louable Conſeil de
„ Guerre, comme ſi je la leur avois
„ écrite à eux-mêmes. Je les ſuplie
„ très humblement d'accepter ce qu'ils
„ y trouveront, & qui ſera de la Juriſ-
„ diction du Louable Conſeil de Guer-
„ re, comme leur étant demandé de

„ ma

„ ma part. Car en faiſant autrement, „ ce ſeroit multiplier les Ecritures à l'in- „ fini.

„ J'ajouterai ſeulement ici, qu'il eſt „ de l'intérêt de la Juriſdiction de V. „ A. S., de vos Exc. & de Meſſieurs „ du Louable Conſeil de Guerre, de „ me rendre ma liberté ainſi que je „ l'avois avant les violences du Mar- „ quis de *Prié*, commencées le 1. de „ Septembre & finies ſeulement le 4 „ au matin, & d'ordonner en même „ tems que les plaintes que le Plénipo- „ tentiaire Marquis de *Prié* fait contre „ moi, ſoient militairement & juridi- „ quement examinées par ceux que V. „ A. S., Vos Excel. & Meſſieurs du „ Louable Conſeil de Guerre ordonne- „ ront; & enſuite de faire proceder au „ châtiment ou à l'abſolution par le „ Louable Conſeil de Guerre, ſuivant „ ce qui ſera prouvé pour ou contre „ moi, ou contre mes accuſateurs, ne „ demandant ni tort ni grace dans cette „ Affaire.

„ Au reſte, Monſeigneur & Meſ- „ ſieurs, V. A. S., Vos Exc. & Meſ- „ ſieurs du Louable Conſeil de Guer- „ re, verront par l'Extrait de la Let- „ tre de Mr. le Marquis de *Prié*

„qu

„ que ce Miniſtre m'ayant publique-
„ ment accuſé d'impoſture, au ſujet des
„ bruits touchant la Reine d'Eſpagne
„ qu'il dit que j'ai fait courir moi-mê-
„ me dans la Ville, il n'eſt plus dans
„ mon pouvoir de le menager dans cet-
„ te Affaire, & qu'il faut indiſpenſa-
„ blement pour ma réputation, que le
„ titre d'*Impoſteur*, *d'homme ſans Foi*,
„ *ſans Religion* &c. retombe ſur lui ou
„ ſur moi.

„ C'eſt pourquoi je demande tant
„ à S. M. I. qu'au Louable Conſeil de
„ Guerre, qu'on ordonne d'écouter ici
„ & à Vienne, les témoins ci-deſſus
„ nommés, ſur tout ce qui s'eſt paſſé
„ dans la Maiſon de *Prié*. Car par
„ ſes imprudences & par ſes hauteurs,
„ il m'a mis hors d'état de me pou-
„ voir déſiſter ni reculer le Jugement.
„ La choſe eſt aujourd'hui trop répan-
„ due par toute l'Europe, ſoit par les
„ diſcours qu'il a tenus publiquement
„ & en plein Conſeil, ſoit par les
„ Lettres qu'il a écrites de tous côtés,
„ d'une maniere auſſi arrogante que
„ pleine de menſonges & de fauſſetés.
„ Non ſeulement il a voulu cacher ſa
„ peur ſous ſon audace, mais il a crût
„ auſſi pouvoir par là confondre deux

„ Affaires qui n'ont nul rapport ensem-
„ ble, savoir ce que j'ai dit au sujet
„ de la certitude où j'étois des discours
„ pleins de calomnie contre la Reine
„ d'Espagne, réellement tenus dans sa
„ maison, & la maniere dont je m'y
„ suis pris pour faire savoir au Public
„ que c'étoient des faussetés & des men-
„ songes.

„ Le Premier Point regarde la Mai-
„ son de France, & la jeune Reine d'Es-
„ pagne, pour lesquelles il m'a engagé
„ à demander satisfaction, par ses dis-
„ cours pleins d'insulte, de forfanterie
„ & de hauteur, & par ses Lettres cir-
„ culaires, & de pousser cette Affaire
„ à la fin qu'elle pourra avoir, qui ne
„ sera que très fâcheuse pour lui & pour
„ sa Maison, de quelque façon qu'on
„ la tourne.

„ Le second n'est qu'un prétendu
„ manque de Discipline à examiner par
„ un Conseil de Guerre. Et c'est tout
„ au plus, comme si, par exemple,
„ le Collonel de mon Régiment, au-
„ quel je devrois deux ou trois mille
„ florins, m'auroit envoyé promener.
„ Car après qu'on l'auroit puni de son
„ manque de respect & de subordina-
„ tion envers son Supérieur, l'on mo-

„ bli-

„ bligeroit toûjours de lui payer la ſom-
„ me qui auroit été le fondement de
„ notre diſpute.

„ Sur le premier Point, j'ai l'honneur
„ de demander juſtice à S. M. I. & C.
„ & au Suprême Conſeil de Guerre, &
„ que l'on entende juridiquement les
„ témoins. Car il faut ſavoir qui ſera
„ l'*Impoſteur*, *l'homme ſans Foi, ſans Reli-*
„ *gion* &c., du Marquis de *Prié* ou de
„ moi.

„ Le ſecond Point conſiſte dans les
„ inſultes faites à mon rang & à ma naiſ-
„ ſance, ſur les ſuppoſitions du Marquis
„ de *Prié*, que je demande que l'on
„ examine ſuivant la Pragmatique mili-
„ taire de S. M. I. & C., & que le dit
„ Marquis de *Prié* ne ſoit plus Juge &
„ Partie. *Etoit ſigné*, AL. BONNE-
„ VAL. *Au Château d'Anvers ce* 8.
„ *Septembre* 1724".

Comme *Prié* avoit dit dans ſa Lettre que le Comte de *Calemberg*, que je citois pour témoin étoit prêt de m'en donner le démenti, je lui montrai l'extrait qu'on m'en avoit envoyé. Celui-ci écrivit les Lettres ſuivantes au Comte de *Windiſgratz* à Cambray, & au Baron de *Fonſeca* à Paris.

Lettre de Mr. le Comte de Calemberg *à Mr. le Comte de* Windisgratz *, à Cambray.*

„ Monſieur , je viens d'apprendre a-
„ vec beaucoup de ſurpriſe que Mr. le
„ Marquis de *Prié* auroit écrit depuis
„ peu à l'Ambaſſadeur Baron de *Penten-*
„ *rieder* à Cambray , auſſi-bien qu'à
„ quelque autre perſonne à Paris , que
„ j'étois prêt à dementir Mr. le Gene-
„ ral Comte de *Bonneval* ſur un cer-
„ tain Papier qui a couru dans cett
„ Ville , ou peut-être ſur quelques au-
„ tres circonſtances , qui regardent l'Af
„ faire odieuſe qui a fait tant de brui
„ ici.

„ Je ne ſaurois m'imaginer que S
„ Exc. Mr. le Marquis de *Prié* auroi
„ fait une telle déclaration , puiſqu'el
„ le ſeroit tout à fait contraire à l
„ vérité, & que je ſuis incapable d'a
„ voir de pareilles penſées contre Mr
„ le General Comte de *Bonneval*, le
„ quel me faiſant l'honneur d'être d
„ mes Amis depuis longues années
„ je l'ai toujours connu comme u
„ homme d'honneur , ouvert & vra
„ dans tous ſes ſentimens. Et comme
„ je ſerois au deſeſpoir que qui que ce ſoi

„ me

„ me crût capable d'une telle noirceur
„ contre un Ami que j'honnore, & que
„ ce rapport vrai ou faux qu'on m'a
„ fait, pourroit en ſe repandant prendre
„ racine auprès de perſonnes qui ne
„ connoiſſent pas mon caractère, j'ai
„ cru néceſſaire d'avoir l'honneur d'en
„ écrire à V. Exc. pour la ſupplier, que
„ ſi ce bruit pouvoit être répandu dans
„ ces Cantons, elle veuille bien me
„ faire la grace de déſabuſer ceux qui
„ en pourroient avoir connoiſſance,
„ comme d'une choſe abſolument fauſ-
„ ſe. J'ai l'honneur de lui dire en mê-
„ me tems, que je ne me ſuis mêlé
„ ni en blanc ni en noir du fonds
„ de cette Affaire: mais lors qu'avec
„ l'un ou l'autre de mes Amis j'au-
„ rois parlé d'une Nouvelle ſi incroya-
„ ble qui s'étoit répandue ici, j'aurois
„ ſans doute nommé mes Auteurs à
„ ceux qui me les auroient demandés,
„ comme je les nommerai toujours
„ lorſque j'en ſerai requis dans les for-
„ mes, ſans pourtant accuſer perſon-
„ ne de l'avoir inventée; parce que je
„ crois tous les gens d'honneur inca-
„ pables de pareille invention. Mais
„ quoique je ne me mêle en aucune

 „ fa-

„ façon du fond de cette Afaire, je ne
„ disconviens point que j'ai trouvé fort
„ précipité & fort irrégulier le Procedé
„ de S. Exc. Mr. le Marquis de *Prie*
„ envers le susdit General Comte de
„ *Bonneval.* Je ne me suis pas même
„ caché de ce sentiment, puisque cette
„ démarche est injurieuse aux Officiers
„ de S. M. I. & C., & à l'autorité du
„ Conseil Suprême de Guerre, qui est
„ le seul Juge compétent des Militaires
„ & le seul en droit d'infliger à un
„ General ou haut Officier, une punition
„ aussi forte que l'est, dans notre
„ service, celle d'un Château pour
„ prison.

„ Je demande mille très-humbles
„ pardons à V. Exc. de ce que je prends
„ la liberté de le charger de cette Apologie.
„ Comme elle a bien voulu
„ m'honnorer de son amitié, & que je
„ sai d'ailleurs l'inclination quelle a
„ pour la vérité, j'ai cru qu'elle ne
„ prendroit pas de mauvaise part que je
„ lui développe celle-ci, afin que l'occasion
„ se présentant, elle puisse me
„ faire la grace de me justifier là où
„ elle le trouvera nécessaire. J'ai l'honneur
„ d'ètre avec une parfaite consi-

„ dera-

„ deration &c. *Signé* Le Comte de „ CALEMBERG. *De Bruxelles le* „ 18. *Septembre* 1724.

Seconde Lettre de Mr. le Comte de Calemberg *à Mr. le Comte de* Windisgratz, *écrite depuis celle du* 18. *Septembre.*

„ J'ai l'honneur de dire à V. Exc. „ que je ne puis pas encore revenir de „ l'étonnement où j'ay été, de me „ voir nommé dans une Copie de „ Lettre écrite par Monſr. le Marquis „ de *Prié* à Monſr. le Baron de *Pentenrieder* & à Mr. de *Fonſeca*, de laquelle j'ai eu l'honneur de lui parler autrefois. Si cette Lettre eſt véritable, elle ſera bien déſavantageuſe à Monſieur le Marquis de *Prié*, „ puiſque je lui répete en homme „ d'honneur qu'il n'y a rien de ſi faux „ au monde, & que depuis toute cette controverſe je n'ai pas eu la moindre converſation avec Monſieur le „ Marquis ni directement ni indirectement. Et quoique nous ayons une „ fois diné enſemble depuis la Lettre „ écrite, il ne m'a, ni alors, ni devant, ni après, jamais ouvert la

„ bouche ſur toute cette matiére ; ainſi
„ qu'on me force de déclarer que c'eſt
„ une véritable calomnie, que quelque
„ amateur d'hyperboles doit avoir ſuccé
„ de ſes ongles : & je le répete en-
„ core, je ne puis jamais croire que
„ Monſr. le Marquis de *Prié* auroit écrit
„ une choſe ſi abſolument fauſſe. Mais
„ quand enfin elle émaneroit de la per-
„ ſonne du monde la plus reſpectable,
„ je ne pourrois que lui donner les mê-
„ mes épithétes.

„ Ce qui me conſole, eſt que je ſuis
„ perſuadé que toutes les perſonnes
„ d'honneur qui me connoiſſent, me
„ rendront juſtice à cet égard, & Mr.
„ le General Comte de *Bonneval* tout
„ des premiers. Je ſupplie V. Exc. de
„ vouloir bien faire uſage de cette con-
„ firmation de la précédente, pour
„ achever de déſabuſer ceux qui pour-
„ roient en être inſtruits. Au reſte cet-
„ te Affaire continue à faire ici beau-
„ coup de bruit, & je croi qu'elle en
„ fera encore bien davantage d'ici en
„ 15. jours. J'ai l'honneur d'être avec
„ beaucoup de reſpect &c. *Signé*, Le
„ Comte de CALEMBERG “.

Lettre

Lettre de Mr. le Comte de Calemberg *à Mr. le Baron de* Fonſeca *Miniſtre de S. M. I. & C. à Paris.*

„ Monſieur, je viens d'apprendre de „ Mr. le Comte de *Bonneval*, qu'on lui „ avoit envoyé de Paris un Extrait d'u- „ ne prétendue Lettre de S. E Mr. „ le Marquis de *Prié*, laquelle il vous „ auroit adreſſée à vous, Monſieur, & „ vous auroit mandé entr'autres choſes „ que j'étois prêt à démentir Mr. le „ General Comte de *Bonneval*, ſur de „ certains écrits ou diſcours, qui regar- „ dent l'Affaire odieuſe qui a fait tant „ de bruit ici.

„ Comme le terme d'un démenti eſt „ très-injurieux, ſur tout pour des „ gens de nôtre métier, je n'ai pû „ m'empêcher de relever la fauſſeté de „ toute la déclaration ſuſdite, & je „ ne puis me diſpenſer d'avoir l'hon- „ neur de vous en écrire, pour vous „ déclarer en homme d'honneur, que „ depuis tout le tems de cette fâcheu- „ ſe controverſe, je n'ai eu aucune con- „ verſation ni directement ni indirec- „ tement avec ſa dite Exc. Mr. le „ Marquis de *Prié*: de ſorte qu'il m'eſt „ impoſſible de croire que Mr. le Mar-

„ quis de *Prié* vous auroit écrit une
„ chofe fi éloignée de toute apparen-
„ ce.

„ Mais puifque cet avis eft venu à
„ Mr. le Comte de *Bonneval* directe-
„ ment de Paris, & que je ferois au dé-
„ fefpoir que qui que ce foit dans cette
„ Ville ou ailleurs, me crût capable
„ d'une telle noirceur contre un Ami
„ que j'honnore, & lequel j'ai toujours
„ connu vrai dans fes fentimens, je
„ prens la liberté, Monfieur, de vous
„ adreffer cette apologie comme au
„ Miniftre de notre Augufte Maî-
„ tre, pour vous prier que vous vou-
„ liez bien me faire la grace, quand
„ l'occafion s'en préfentera, de dècla-
„ rer à ceux qui en pourroient être in-
„ formés, que ce difcours eft abfolu-
„ ment faux, & une invention calom-
„ nieufe de quelque amateur d'hyper-
„ boles, puifque je fuis incapable de
„ pareils fentimens, & me trouve très-
„ offenfé qu'on ait ofé m'impliquer d'u-
„ ne maniere fi fenfible dans une Af-
„ faire de laquelle pour le fond je n'ai
„ voulu me mèler ni en blanc ni en
„ noir.

„ J'Efpere, Mr. que vous voudrez
„ bien me rendre ce petit fervice, en
„ té-

„ témoignage de la vérité. Je vous „ en ſerai ſenſiblement obligé, & cher- „ cherai avec ſoin les occaſions de vous „ marquer la ſincère reconnoiſſance, & „ la parfaite conſideration avec laquel- „ le j'ai l'honneur d'être &c. *Signé* Le „ Comte de CALEMBERG. *De Bruxel-* „ *les le* 19. *Septembre* 1724 ".

Mes Amis ne m'oublierent pas dans ces fâcheuſes circonſtances, ils écrivirent de tous côtés conformément à la vérité, & à ce que j'avois écrit moi-même à l'Empereur & au Conſeil de Guerre, ſur le fond de l'Affaire, c'eſt à dire ſur les calomnies répandues contre la Reine d'Eſpagne. Je ne rapporterai qu'une de ces Lettres: elle eſt du Comte de *Lannoi* à ſon Beau-frere le Comte de *Konigſeck*, Gouverneur General de Tranſylvanie.

„ Monſieur, peut-être que V. E. ne „ ſera pas fâchée d'avoir une Relation „ d'une grande tracaſſerie qui s'eſt for- „ mée ici depuis quelque tems, dont les „ circonſtances pourront la rendre plus „ ſerieuſe que l'on ne penſe, & à laquel- „ le je n'ai pas laiſſé d'avoir quelque part „ indirectement.

„ Par une Lettre que j'ai écrite à „ ma

„ ma ſœur il y a quelque tems, vous
„ aurez pû voir qu'il courroit ici un bruit
„ que le Marquis d'*Aiſeau* avoit été aſ-
„ ſaſſiné à Madrid. C'eſt la Comteſſe
„ d'*Apremont* qui a eu cette Nou-
„ velle par la Princeſſe de *Hohen-Zollern*
„ Chanoineſſe de Miſterbiltz, & diſoit
„ que cela venoit de Madame de *Réve*,
„ Chanoineſſe du même Chapitre, qui
„ l'avoit reçue de ſon Frere qui ſert a-
„ ctuellement en Eſpagne.

„ J'avois paſſé quelques jours à la
„ Campagne, & ſuis revenu en Ville
„ le 10. du paſſé. En arrivant j'appris
„ cette Nouvelle, qui me fit beaucoup
„ de peine. Le lendemain vendredi,
„ j'allai chez Madame la Marquiſe de
„ *Prié*, laquelle d'abord ſe lamenta beau-
„ coup ſur cet accident. Et comme je
„ ſouhaitois d'en apprendre quelques cir-
„ conſtances, Madame la Marquiſe me
„ dit, *je n'ai pas le tems, paſſez dans l'ap-*
„ *partement de ma fille, c'eſt elle qui en*
„ *a la Nouvelle*. J'y allai dabord. Elle
„ me témoigna la même choſe ſur cette
„ mort, & me dit qu'il y avoit déja
„ pluſieurs Particuliers en Ville qui en
„ avoient des Lettres, ſans cependant
„ en pouvoit nommer aucun.

„ J'al-

„ J'allai dabord par tout où je crus „ qu'il y avoit des gens qui âvoient „ des correſpondances en Eſpagne. Je „ ne trouvai perſonne qui en ſavoit „ parler : ce qui me conſola beaucoup. „ Elle m'avoit ſeulement dit que c'étoit „ Madame de *Rève* qui en avoit reçu „ la Nouvelle par Mr. ſon Frere. Le „ lendemain je n'allai pas chez la Mar- „ quiſe de *Prié*, ni le dimanche matin. „ Le même jour je dinois chez le Com- „ te de *Calemberg*, où je trouvai Ma- „ dame d'*Apremont*, laquelle en arrivant „ fit la myſterieuſe, & enfin dit que la „ veille la Ducheſſe d'*Aremberg* Douai- „ riere, avoit ſoupé chez elle, & qu'el- „ le avoit dit avoir une Lettre parti- „ culiere d'Eſpagne, qui confirmoit ce „ malheur. Cela me donna beaucoup „ d'inquiétude. De plus elle dit pu- „ bliquement, que *ce malheur étoit ar-* „ *rivé parce que le ſuſdit Marquis avoit* „ *une intrigue avec la Reine, que c'avoit* „ *été le ſujet de ſes arrêts, qu'il avoit* „ *été aſſaſſiné dans une galerie près de l'ap-* „ *partement de la Reine, & puis jetté par* „ *la fenêtre.*

„ Je répondis à cela que je ne pou- „ vois m'imaginer une Nouvelle ſi é- „ trange. Enfin on en parla peu alors.

„ Le

„ Le ſoir je paſſai la ſoirée chez la
„ Marquiſe de *Prié*, que j'ai trouvé
„ avec pluſieurs Dames & Meſſieurs.
„ Elle m'appella dabord auprès d'elle,
„ & me parla encore de ce prétendu
„ Aſſaſſinat, *& me dit auſſi que l'on*
„ *diſoit que çavoit été pour la Reine*,
„ avec mille petites broderies là-deſſus
„ qui ſeroient trop longues à mettre par
„ écrit.

„ Je lui dis que pour l'Aſſaſſinat, je
„ craignois fort qu'il ne fût vrai, d'au-
„ tant plus que Madame d'*Apremont*
„ m'avoit aſſuré que Madame d'*Arem-*
„ *berg* lui avoit dit en avoir une Lettre
„ particuliere d'Eſpagne. A cela Ma-
„ dame de *Prié* me répondit : *Comment*
„ *ma fille peut-elle dire cela? car elle n'a*
„ *pas ſeulement parlé à Me.* d'Aremberg.

„ Je lui dis auſſi que pour les circon-
„ ſtances de la Reine, je ne ſaurois ja-
„ mais les croire. Elle diſoit qu'on lui
„ avoit dit qu'il y en avoit pluſieurs
„ Lettres en Ville. Enfin elle parloit
„ beaucoup de cela publiquement. Je
„ répondois toujours dans le même goût
„ que ci-deſſus. Cela continua la ſoirée,
„ & la finit.

„ Le lendemain lundi, j'allai chez la
„ Marquiſe de *Prié*, qui continua de

„ parler

„ parler toujours de la même choſe, & „ ſur le même ton ; mes réponſes à l'or- „ dinaire. Je paſſai dans l'Appartement „ de ſa fille, qui avoit la même con- „ verſation. Elle me reprocha auſſi de „ lui avoir fait une tracaſſerie avec Ma- „ dame ſa Mere, ſur ce qu'elle m'avoit „ dit de la Ducheſſe d'*Aremberg*. Je lui „ dis, *vous devez vous ſouvenir, Mada-* „ *me, de me l'avoir dit. Il eſt vrai*, me „ dit-elle. *Mais à preſent je ſuis obligée* „ *de la déſavouer, & de dire que la Du-* „ *cheſſe ne me l'a point dit, qu'il m'avoit* „ *paru* l'avoir entendu.

„ On continua toute la journée ſur „ le même ton, juſqu'au lendemain 15. „ Août, jour du départ de leurs Ex- „ cellences pour Oſtende. J'allai le ma- „ tin prendre congé. Les Dames par- „ loient toujours de la même choſe, „ & la Marquiſe avec de telles brode- „ deries, qu'impatient d'entendre tou- „ tes ces ſottiſes, je lui dis, *Madame,* „ *en vérité je ſai ce que c'eſt d'une Cour.* „ *Je vous aſſure qu'on ne va pas à la toi-* „ *lette d'une Reine, ſur tout celle d'Eſpa-* „ *gne, comme on va à celle de Madame* „ d'Apremont. Elle ne me répondit „ rien.

„ Dans ce moment entra le Prince

„ d'*Eſ-*

„ d'*Esquilache*, qui entendant la con-
„ versation, dit qu'un de ses gens en
„ avoit aussi une Lettre d'Espagne, ou
„ sans nommer le Marquis d'*Aiseau*
„ on lui disoit, *vous saurez sans doute*
„ *l'histoire tragique qui est arrivée dans*
„ *notre Cour. Elle est trop importante*
„ *pour être confiée au papier.* Sur cela
„ je lui dis, *Madame, je dois le croire*
„ *puisque Mr. votre Fils le dit, mais je*
„ *voudrois voir la Lettre.* A cela il ne
„ répondit aussi rien. Ils partirent pour
„ *Ostende.*
„ L'après midi j'écrivis à Madame de
„ *Réve*, pour savoir quelques circon-
„ stances. Elle me répondit que loin
„ d'avoir débité cette Nouvelle, il y
„ avoit près de cinq mois qu'elle n'a-
„ voit eu des Nouvelles de Mr. son
„ Frere.

„ Vous voyez, Monsieur, le beau
„ caractère de la dite Dame. Ce n'est
„ pas certainement le premier . . . . .
„ qu'elle a fait dans sa vie. Le meil-
„ leur de tout cela, c'est que le Mar-
„ quis d'*Aiseau*, selon toute apparence,
„ se porte bien, & qu'il ne sait guéres
„ tous les désordres qu'il cause dans ce
„ Païs.

„ Je vais à présent passer au second

„ Point

„ Point de mon diſcours, qui ne ſera „ pas le plus court, mais en revanche „ le plus curieux. Je viens de vous „ conter ce que j'ai entendu, ſelon la „ vérité. Je n'y étois pas; je n'en ſai „ rien. Je paſſe à mon ſecond Point.

„ Mr. le Comte de *Bonneval*, que „ vous ſavez qui depuis ſix mois eſt „ en cette Ville, qu'il y a la meilleure „ compagnie de Bruxelles chez lui, qui „ fait par ſes manieres engageantes & „ polies l'attention de toute la Nobleſ- „ ſe, comme pluſieurs perſonnes lui „ ont rapporté les diſcours qui ſe te- „ noient dans la Ville & chez Madame „ de *Prié*, déclara chez lui le 17. Août, „ jour du concert, où il y avoit beau- „ coup de Nobleſſe, qu'il apprenoit „ que l'on tenoit les diſcours ici men- „ tionnés de la Reine d'Eſpagne; qu'il „ vouloit bien que tout le monde ſût „ qu'il diſoit, que *tous ceux qui avoient „ parlé de la Reine d'Eſpagne en ces ter- „ mes, les hommes étoient des gens malheu- „ reux & indignes, & les femmes des Pu- „ tains qui méritoient qu'on leur coupât la „ robe au cul; parce qu'il ne convenoit à „ perſonne de parler en ces termes d'une „ Reine ſortie de l'Auguſte Maiſon de*

„ *France, quand même ce seroit dans la* „ *maison du Marquis de* Prié, *Progubernator des Pays-Bas, de sa Femme ou de* „ *sa fille.*

„ Voici donc le cannevas d'une histoire très sérieuse que vous allez voir „ dans la suite, & qui fera bien du bruit „ dans l'Europe. Cette histoire a fait „ tant de bruit ici que l'on prétend „ que la France en a été informée, & „ même les Ambassadeurs à Cambray: „ que la maison d'*Orleans* sur tout, fait „ beaucoup de bruit; & les autres on „ l'ignore encore.

„ Sur tout il y en a qui prétendent „ que le Marquis de *Prié* doit avoir été „ témoin de tous les discours. Pour „ moi, je ne le puis pas dire, parce „ que lorsque j'y étois il n'y étoit pas.

„ Mr. le Marquis de *Prié* revint „ d'Ostende le 21. la nuit. Le lendemain au soir il apprit avec étonnement „ tout le bruit qu'avoit causé toute cette Affaire, & en particulier ce que „ Mr. de *Bonneval* avoit déclaré, & „ qu'il en avoit donné part à l'Empereur, de sa conduite au Conseil de „ Guerre, au Prince & à plusieurs Ministres. Il apprit aussi que les Cours „ en étoient informées. Cela l'inquié-

„ ta

„ ta beaucoup ; il fut plusieurs jours ne „ sachant que faire.

„ Inquiet au dernier point, enfin le „ premier de ce mois il tint une Jonte „ composée du Maréchal, de Mr. de „ *Wrangel*, deux Conseillers de Robe, „ & *Neni* qui à présent a la charge de „ *Navarro*. Il s'y délibera ce qu'il de- „ voit faire de Mr. de *Bonneval*. Ils „ dirent presque tous qu'il convenoit „ d'en donner part à la Cour & d'en „ attendre les ordres. Il n'y eut qu'un „ homme de Robe & lui, qui furent „ du sentiment contraire, & il arriva „ ce qui s'ensuit. Le même jour pre- „ mier de ce mois, le General *Wran-* „ *gel* le Sr. *Neni*, & le Colonel *Bran-* „ *don* Major de cette Ville, se trans- „ porterent chez le General *Bonneval* „ par ordre de Mr. le Marquis de *Prié*, „ & lui dirent qu'ils avoient ordre de „ lui montrer un Papier qui couroit „ par la Ville sous son nom, dont „ voici la teneur.

„ *La Marquise de* Prié *&* *sa Fille la* „ *Comtesse d'*Apremont *ont dit dans leur* „ *maisons, en pleine assemblée, & en* „ *présence du Marquis de* Prié, Progu- „ bernator *des Pays-Bas Autrichiens,* „ *Epoux de la dite Marquise, & ont fait*

„ *courir les bruits ſuivans, tant dans leurs* „ *converſations qu'à leur table &c. ſavoir,* „ *qu*'ils avoient des Lettres qui por- „ toient qu'un certain Marquis d'*Aiſeau,* „ Flamand, avoit été aſſaſſiné en Eſ- „ pagne pour avoir été trouvé de nuit „ chez la Reine, & que c'étoit la cau- „ ſe que cette Princeſſe avoit été en „ diſgrace de leurs Majeſtés ſon Beau- „ Pere, & de don *Louïs* Roi regnant, „ ſon Epoux.

„ *Ce diſcours fut rapporté au Comte de* „ Bonneval, *General d'Infanterie au ſer-* „ *vice de S. M. I. & C., qui a fait pu-* „ *blier dans toute la Ville de Bruxelles,* „ *que* les hommes qui faiſoient de pa- „ reils diſcours étoient des coquins & „ des malheureux, & les femmes des „ putains qui méritoient qu'on leur cou- „ pât la robe au cul, puiſqu'il ne con- „ venoit à perſonne d'attaquer la ré- „ putation d'une auſſi grande Princeſſe „ ſortie de l'Auguſte Maiſon de France, „ & de plus Reine d'Eſpagne.

„ *Que le dit Comte de* Bonneval *n'ex-* „ *ceptoit aucune perſonne ni maiſon de* „ *Bruxelles, quand même ce ſeroit dans* „ *celle du Marquis de* Prié, *de ſa Femme* „ *ou de ſa Fille, quoiqu'il ſoit* Progubernator *des Pays-Bas, à moins qu'il*

„ *ne*

„ *ne lui donnent des preuves inconteſtables*
„ *de ce qu'ils ont ſi publiquement répandu*
„ *contre cette grande Princeſſe, & en pré-*
„ *ſence de tant de monde*“.

„ Voilà toutes les principales Piéces
„ de cette Hiſtoire, qui n'eſt pas enco-
„ re à la fin. Il y en a une autre en-
„ core. C'eſt que lors qu'il remit ſes
„ Mémoires à Mrs. de *Wrangel* & *Ne-*
„ *ni*, il ne donnoit pas de l'*Excellence*
„ à Mr. de *Prié*. Ces autres lui de-
„ manderent pourquoi ? Il répondit
„ qu'en ayant donné cinq mois à Mr.
„ de *Prié*, & ne lui aiant jamais été
„ rendu, il n'en vouloit plus donner
„ qu'il ne le lui rendît comme il le
„ devoit, puis que le Prince & tous
„ les autres Miniſtres le lui donnoient.
„ Mais qu'il faiſoit ſi peu de cas de
„ ce vain titre, que ſi Mr. de *Prié*
„ le lui vouloit donner une fois, il
„ pourroit le lui rendre encore cinq
„ mois.

„ L'autre Piéce eſſentielle, c'eſt
„ qu'il donne part au Maréchal, qu'il
„ a proteſté devant témoins qu'il ne
„ répondoit point à Mrs. de *Wrangel*
„ & *Neni* comme à une Interrogation
„ juridique.

„ Et pour faire cette expédition,

 „ nôtre

„ nótre grand Miniſtre avoit tenu „ la veille une Jonte du Maréchal, „ de *Wrangel*, *Neni* & deux Conſeil- „ lers de Robe. Il fut ſeul de ſon avis „ & ſuivit ſa pointe comme vous avez „ vû. Et pour le faire avec beau- „ coup de circonſpection, il ordonna „ au Gouverneur *Wrangel*, que la nuit „ il fît la patrouille lui-même, & que „ le jour les portes de la Ville ne s'ou- „ vriſſent qu'à neuf heures. Encore y „ mit-on des dragons pour empêcher „ qu'aucun Officier ne ſortit de la „ Ville, ni même General. Il croioit „ ſans doute que l'autre eut voulu s'en- „ fuir.

„ De plus il prit la précaution de „ mettre un Sergent & trois hommes „ dans les differentes avenues de ſa „ maiſon & dans les rues à côté, com- „ me auſſi ſur le Cimetiere de *Ste. Gu-* „ *dule*. & au bas du petit eſcalier der- „ riere la Chapelle du S. Sacrement, „ de plus un Adjudant de Place qui ſe „ tenoit ſur le Cimetiere, avec un che- „ val ſellé au bas de l'eſcalier. Tou- „ tes ces Gardes reſterent juſques au „ ſamedi à deux heures après midi, „ quoiqu'il étoit convenu & donné ſa „ parole avec Mr. de *Wrangel* qu'il

„ reſte-

„ reſteroit chez lui encore deux jours ; „ non pas par un Arrêt comme il en a „ écrit un Acte, mais pour donner le „ tems à Mr. de *Prié*, de faire paſſer „ ſes Arrêts par le Canal uſité dans le „ ſervice Impérial.

„ Vous croirez peut-être que c'eſt „ tout. Point du tout. Vous allez „ voir quelque choſe de plus curieux. „ Mr. le Marquis de *Prié*, non con- „ tent de cela, ruminant toujours ſur „ la beſogne que celui-ci lui avoit „ taillée à Vienne, auprès de l'Em- „ pereur même & du Conſeil de Guer- „ re, ſans compter celle que peut- „ être la France & l'Eſpagne pour- „ ront lui faire, & accuſant Mr. de „ *Bonneval* d'être calomniateur, il tint „ encore ſon Conſeil pour ſavoir s'il „ ne devoit pas s'aſſurer de ſa per- „ ſonne.

„ Perſonne n'en fut d'avis. Cepen- „ dant il envoya un Adjudant au Ma- „ réchal, pour lui dire d'ordonner à „ Mr. de *Bonneval* de ſe rendre au „ Château d'Anvers. Le Maréchal lui „ fit réponſe, qu'il devoit ſe ſouvenir „ de ce qui s'étoit paſſé dans le Con- „ ſeil. Il lui renvoya une ſeconde fois „ avec ordre précis de le faire. Il fut

„ répondu que s'il ne lui donnoit pas „ un ordre par écrit, il ne le feroit „ pas.

„ Enfin il ſe réſolut de faire lui-mê- „ me un Décret, par lequel il ordon- „ noit à Mr. de *Bonneval* de ſe rendre „ & ſe laiſſer conduire au Château „ d'Anvers. Il lui envoya cet ordre „ par un Adjudant de Cour, un Capi- „ taine & 50. dragons qui allerent au „ grand galop ſe mettre en bataille vis- „ à vis ſa maiſon, & lui portant l'or- „ dre, on lui permit d'en prendre une „ copie, qu'il envoia au Maréchal pour „ ſavoir ce qu'il en ordonnoit, lequel „ lui fit réponſe qu'il ne lui ordonnoit „ pas d'y aller, mais qu'il lui con- „ ſeilloit d'obéïr. Il fit repeter tout „ haut cette réponſe devant plus de „ 50. Officiers qui étoient dans ſon an- „ tichambre, & puis il dit que le con- „ ſeil de ſon Maréchal étoit pour lui „ des ordres, ainſi qu'il alloit obéïr.

„ Il partit donc vers les ſix heures „ du ſoir avec les 50. chevaux, au „ travers d'une foule de peuple qui „ s'efforçoit d'approcher ſon caroſſe „ pour lui témoigner le chagrin qu'ils „ en avoient. Il y en a même qui „ l'ont approché aſſez près pour lui of-

„ frir

„ frir de groſſes bourſes d'or, s'il les „ vouloit accepter, gens même qu'il „ ne connoit pas.

„ Vous ne ſauriez croire comme il „ eſt aimé à Bruxelles, tant de la Noblesse que du Peuple, quoi qu'il ne „ ſortit preſque jamais. Car il a été „ à la fin de l'hyver très incommodé „ de la Goute pendant trois mois. Depuis ce tems-là il n'a pas ſorti trois „ fois. Mais il avoit toujours la meilleure Compagnie; il donnoit deux „ fois la ſemaine des Concerts, & tous „ ceux qui y venoient, il les recevoit „ avec de grandes politeſſes, les Bourgeois mêmes il les careſſoit beaucoup: outre cela il faiſoit encore une „ grande dépenſe. Pluſieurs de nos „ Dames ont été ſouvent à ſes Concerts „ & y ont ſoupé.

„ Les Bourgeois ont d'abord mis des „ paſquinades, & affiché des papiers à „ la Maiſon de Ville contre Mr. de „ *Prié*, & en faveur de Mr. de *Bonneval*. Mais les Militaires ſur tout ſont „ fort choqués de la façon qu'il a procedé contre un General de cette diſtinction. Le peuple dit, *ſi on traite „ de cette façon un General de l'Infanterie, on écraſera ſans doute nôtre No-*

„ *bleſſe* : enfin des diſcours étonnans
„ qui ne diminuent rien , comme vous
„ voiez , de la haine que l'on a de notre
„ Miniſtre. *De Bruxell. le* 8.*Sept*. 1724.“

Le Rheingrave de Salm Lieutenant Colonel de mon Regiment, étoit allé à Nanci, faire ſa cour au Duc de Lorraine. Je lui demandai ſa dépoſition en forme, il me l'envoia.

Déclaration de Mr. le Rheingrave de Salm, *Lieutenant Colonel du Régiment de* Bonneval.

„ Ayant été requis par S. Exc. Mr.
„ le General *Bonneval*, de rendre té-
„ moignage à la vérité de ce que j'a-
„ vois entendu à l'Aſſemblée chez S.
„ Ex. Mr. le Marquis de *Prié*, je me
„ trouve obligé d'honneur de ſatisfaire
„ à ſa demande, & je certifie qu'ayant
„ joué à l'Aſſemblée chez ſa dite Ex-
„ cellence avec Me. la Ducheſſe Douai-
„ riere d'*Aremberg*, & Mr. le Marquis
„ de *Prié*. Mais au commencement de
„ la partie, ſa dite Excellence ayant
„ été obligée de parler d'affaire dans
„ l'Antichambre, Mr. le Prince d'*Eſ-*
„ *quilache* a commencé la partie pour
„ lui ; ainſi je ne me ſouviens plus
„ au

„ au juſte lequel des deux étoit préſent
„ au diſcours tenu touchant la Reine
„ d'Eſpagne & le Marquis d'*Aiſeau.*
„ Mais il eſt de fait que S. Exc. Me. la
„ Marquiſe de *Prié* vint s'aſſeoir à cô-
„ té de Me. la Ducheſſe Douairiere
„ d'*Aremberg*, & lui conta que Mr. le
„ Marquis d'*Aiſeau* avoit été aſſaſſiné
„ en Eſpagne pour une galanterie avec
„ la Reine d'Eſpagne ; qu'on diſoit mê-
„ me que c'étoit dans le Palais, & qu'il
„ avoit été averti de ſortir en deux
„ fois 24. heures du Royaume : mais
„ qu'ayant mépriſé cet avis, il avoit
„ péri. Elle ajouta même, que l'ambi-
„ tion ou ſa mauvaiſe langue l'avoit
„ perdu, car, que le dit Marquis lui
„ avoit dit à elle-même, qu'en partant
„ d'Eſpagne & prenant congé de la
„ feue Reine, cette Princeſſe, quand
„ il eut l'honneur de lui baiſer la main,
„ la lui avoit ſerrée, elle qui étoit une
„ Princeſſe très vertueuſe. En foi de
„ quoi j'ai ſigné & cacheté le préſent
„ témoignage *à Nanci ce* 17. *Septembre*
„ 1724. *Etoit ſigné* Le Rheingrave de
„ SALM.

„ Je déclare de plus que voilà com-
„ me je me ſouviens du diſcours de
„ Me. la Marquiſe de *Prié.* Mais com-
„ me

„ me j'en ai parlé à S. Ex. Mr. le „ Velt-Maréchal, à S. Exc. Mr. le „ Comte de *Bonneval*, comme d'une „ Nouvelle publique, & que ma Dé- „ claration pourroit n'ètre pas conforme „ à ce que je leur ai dit, & comme tous „ ceux devant qui j'ai parlé ſont gens „ d'honneur, & d'une probité recon- „ nue de tout le monde, je ſuis prèt à „ avouer & ſoutenir tout ce qu'ils pour- „ ront en dire en honneur & en con- „ ſcience que j'aie dit, pluſieurs cir- „ conſtances m'étant échappées par la „ longueur du tems, & ne voulant dé- „ poſer que ce que je ſai de ſcience cer- „ taine. *Etoit ſigné* le Rheingrave de „ SALM".

(L. † S.)

Les autres Témoins que j'avois nommés dans mes Dépèches à Vienne, en firent autant, & jamais Fait ne fut certifié par un plus grand nombre de depoſitions, que la naiſſance & la probité reconnue de ceux qui les faiſoient, rendoient irréprochables.

Juſqu'alors je n'avois point écrit en particulier au Prince Eugene. Quoique nous fuſſions brouillés & que j'euſſe lieu

lieu de croire que *Prié* ne ſe fût pas porté contre moi à de ſi grands excès s'il ne ſe fût cru aſſuré de ſa protection, j'eſperai que plein d'honneur comme je le connoiſſois, il reviendroit à mon égard & que du moins il ne ſe déclareroit pas contre moi. Ma Lettre étoit preſſante, & je me ſais encore bon gré de n'y avoir employé aucun terme qui ſentît la ſupplication. J'y joignis les Lettres de Lannoy, de Callemberg & les dépoſitions des principaux de mes Témoins.

Lettre au Prince Eugene.

„ Monſeigneur, Votre A. S. aura „ ſans doute été très ſurpriſe de me „ trouver aux priſes avec Mr. le Mar- „ quis de *Prié*; mais elle le ſera enco- „ re bien davantage, Monſeigneur, ſi „ elle lit la copie de la Lettre que Mr. „ le Comte de *Lannoy* écrit à Mr. le „ Maréchal Comte de *Konigſeck* ſon „ Beau-frére, que j'envoye au Loua- „ ble Conſeil de Guerre, mais à ca- „ chet volant, pour que V. A. S. ſoit „ plûtôt inſtruite d'une vérité très conſ- „ tante. C'eſt que Mr. le Marquis „ de *Prié*, par je ne ſai quel motif, a „ vou-

„ voulu faire une Affaire de ce qui n'é-
„ toit pas l'ombre du moindre objet,
„ pour en compofer une, & que par
„ fes impudences & fes hauteurs, il l'a
„ rendue incurable.

„ Tout roule fur des difcours tenus
„ contre la réputation de la Reine
„ d'Efpagne. J'ai fait là-deffus une
„ déclaration telle que la mande à fon
„ Beau-Frére le Comte de *Lannoy*,
„ qui n'en a pas perdu un mot, étant
„ à côté de moi quand je la fis. Il
„ fait auffi que je la mis par écrit pour
„ m'en fouvenir, & qu'on n'y changea
„ rien dans le public; que je la lui fis
„ voir, ainfi qu'au Comte de la *Tour*
„ Colonel de mon Régiment, & à
„ Mr. *Rouffeau*, dont les Certificats
„ font au bas d'une toute pareille, que
„ j'ai fait remettre au Louable Confeil
„ de Guerre, dans mon *Expedition* du
„ 30. Août.

„ V. A. S. voit que jufques là la
„ Repréfentation du Gouvernement
„ n'eft point bleffée, perfonne n'étant
„ nommé. Mais paffons au fecond
„ point, en fuppofant même que cette
„ Déclaration par écrit eût été répan-
„ due dans la Ville, comme Mr. de
„ *Prié* l'a bien voulu dire. V. A. S.
„ fait

„ ſait que l'uſage & la juſtice veulent, „ qu'on faſſe demander, à un homme „ de mon rang, s'il eſt vrai qu'il ait „ ordonné à ſes gens ou à ceux qui „ l'ont publié d'en faire un tel uſa- „ ge, avant de proceder contre lui; „ mais il n'en a pas uſé ainſi. Car, „ pendant que Mrs. de *Wrangel* & „ *Neni* recevoient ma Réponſe, ſans „ l'attendre, il m'ordonne bruſquement „ les Arrêts. Tout ce qui s'eſt paſſé „ là-deſſus depuis, & qui eſt auſſi ir- „ régulier, ſera déja à la connoiſſance „ de V. A. S.

„ Qu'elle conſidere auſſi, Monſei- „ gneur, ce que tout cela étoit dans „ ſon principe, en ſupoſant même que „ cet Ecrit eût été publié par mon or- „ dre, ce qui eſt très faux. Ce Mi- „ niſtre ne pouvoit ignorer que les „ diſcours en queſtion, ne ſe fuſſent „ tenus dans ſa maiſon. S'il eût été „ prudent il devoit diſſimuler la cho- „ ſe, & la Nouvelle de l'indiſcrétion „ de ceux qui avoient mal parlé de la „ Reine, ſe ſeroit anéantie d'elle mê- „ me dans 3. ou 4. jours tout au plus, „ & ce que j'avois dis ou écrit auroit „ eu le même ſort. Cependant ſi dans „ le même tems il avoit cru devoir ſe

„ plain-

„ plaindre de moi , V. A. S. ou le „ Louable Conſeil de Guerre n'étoient- „ ils pas mes Juges ? Ne pouvoit-il „ pas leur mander ce qu'il auroit cru „ avoir bleſſé dans ma conduite la Re- „ préſentation de ſon autorité, & me „ pouſſer par la voye de ma Juriſdic- „ tion naturelle ? Au lieu de tout ce- „ la, que fait-il ? Il m'envoye le pre- „ mier Septembre Mrs. de *Wrangel* & „ *Neni*, & ſans attendre leur rapport „ il ordonne tout à coup à ce premier, „ de me donner les Arrêts. Cela fut „ précédé par des inquiſitions & des „ procédures qui duroient depuis 8. „ jours.

„ Le 2. Septembre il écrit à Cam- „ bray & à Paris des Lettres infames „ contre mon honneur. Il avoit tenu „ de pareils diſcours en plein Conſeil „ dès la veille, en grand ſcandale des „ aſſiſtans ; & le lendemain il tranſmet „ au Congrès & aux Miniſtres de Fran- „ ce à Paris une Cauſe qui devoit na- „ turellement aller devant V. A. S. & „ le Conſeil de Guerre, ayant auſſi „ communiqué les dites Lettres au Mar- „ quis de *Roiſſi*, Miniſtre de France à „ Bruxelles : le tout avec des termes „ qui rendent cette Affaire irrémédia-

„ ble,

„ ble, c'eſt-à-dire qu'il l'a publiée par
„ toute l'Europe. C'eſt-là, Monſei-
„ gneur, ce que l'on appelle former
„ des Géants pour les combattre; &
„ que, ſi je l'oſe dire franchement à
„ V. A. S., ce Miniſtre s'eſt jetté peu
„ ſagement dans un labyrinte, d'où je
„ ne ſai comment il ſortira. Car il
„ faut de toute néceſſité que les titres
„ qu'il m'a donnés, dans ſes Lettres &
„ dans l'ordre pour me rendre au Châ-
„ teau d'Anvers, tombent ſur lui ou
„ ſur moi, comme auſſi ce qu'il a dit
„ en plein Conſeil le 1., le 2. & le 3.
„ Septembre.

„ V. A. S. verra par la Relation du
„ Comte de *Lannoi* à ſon Beau-Fre-
„ re, & par ce que déclare le Comte
„ de *Calemberg* au Comte de *Windis-*
„ *gratz* & à moi, que ce n'eſt pas moi
„ qui ſuis *l'Impoſteur*, *l'homme ſans Foi*,
„ *ſans Religion*, *qui ſe retracte*, &c. &
„ qui invente des calomnies que je fais
„ courir &c. Ce ſera bien autre cho-
„ ſe quand on entendra juridiquement
„ tous les témoins. Comme V. A. S.
„ protege cet homme-là, je ſuis fâ-
„ ché qu'il ait fait d'une mouche un
„ élephant, & qu'il m'ait engagé à fai-
„ re connoitre à toute la terre qu'il

„ eſt cet infame lui-même. J'ai l'hon-
„ neur d'écrire à V. A. S. cette Let-
„ tre pour lui demander encore que
„ la juſtice ſoit faite & ſans miſéricor-
„ de ni pour l'un ni pour l'autre. Car
„ l'un des deux doit être chargé des
„ tirres qu'il m'a donnés, & je n'en
„ démordrai jamais. Elle verra cepen-
„ dant par ma Dépêche au Louable
„ Conſeil de Guerre, que je n'ai rien
„ à craindre là-deſſus, & que ce qu'il
„ a publié au Congrès & Paris contre
„ mon honneur, tombera certainement
„ ſur ce Miniſtre. J'attens de V. A. S.
„ toute la juſtice que je merite, ſans tort
„ ni grace.

„ Au reſte, Monſeigneur, Mr. le
„ Comte de *Lannoy* ſe trompe dans
„ ſa Relation, dans l'endroit où il dit
„ les paroles ſuivantes : *Mr. le Mar-*
„ *quis de* Prié *revint d'Oſtende le* 21. *la*
„ *nuit. Le lendemain le ſoir il apprit a-*
„ *vec étonnement tout le bruit qu'avoit*
„ *cauſé toute cette Affaire, & en particu-*
„ *lier ce que Mr. de* Bonneval *avoit dé-*
„ *claré, & qu'il avoit donné part à l'Em-*
„ *pereur de ſa conduite, au Conſeil de*
„ *Guerre, au Prince & à pluſieurs Mini-*
„ *ſtres. Il apprit auſſi que les Cours en*
„ *étoient informées. Cela l'inquiéta beau-*
„ *coup;*

„ *coup ; il fut plusieurs jours ne sachant*
„ *que faire.*

„ Ma premiére Expédition à Vien-
„ ne est du 30. d'Août, & n'est qu'u-
„ ne précaution nécessaire que je pris
„ contre les Informations publiques du
„ Marquis de *Prié* contre moi, de-
„ puis le 21., jour de son arrivée d'Os-
„ tende à Bruxelles, jusqu'au dit 30.
„ Il n'y a qu'à les lire pour en être,
„ convaincu. Je n'aurois écrit qu'à
„ mon Beau-Pere le Duc de Biron,
„ & à ma Femme, en leur envoyant
„ une Relation de ce qui s'étoit passé
„ chez moi ensuite des discours tenus
„ contre la Reine d'Espagne, en les
„ priant simplement de me mander
„ sincérement si ces bruits étoient fon-
„ dés ou non, puisque je serois fâché
„ d'être l'Avocat d'une mauvaise Cau-
„ se. Je leur demandois le secret, &
„ le leur promettois sur tout ce qu'ils
„ me répandroient là-dessus. De quoi
„ j'ai eu l'honneur de rendre compte
„ à S. M. I. & C. dans ma Lettre du
„ 30me. Comme le bruit couroit à
„ Bruxelles que cette Affaire faisoit
„ grand fracas à Cambray, je jugeai
„ nécessaire d'en informer Mrs. les
„ Plenipotentiaires de S. M. I. & C.

 „ pour

„ pour qu'il ſuſſent de quoi il s'agiſſoit.
„ Je leur mandois bien qu'ils pouvoien
„ donner part de ma Dépêche à l
„ Cour, mais non ailleurs. Ainſi j
„ n'avois divulgué la choſe qu'où j
„ devois, & cela ſans porter cette Cau
„ ſe hors de ſon Tribunal naturel
„ comme a fait le Marquis de *Prié* a
„ Congrès & en France: par où il m'
„ mis dans la néceſſité d'en tirer ven-
„ geance abſolument, puiſqu'il n'y
„ ni titres ni grades qui puiſſent l
„ mettre à couvert, après qu'il s'eſ
„ échappé juſqu'à traiter comme il a fai
„ un Officier General de mon rang &
„ de ma naiſſance, par des calomnie
„ injurieuſes à ma réputation, répan
„ dues dans toute l'Europe, & dan
„ une Cour comme celle de France
„ & qu'il devoit bien s'attendre qu'a
„ près cela je le pourſuivrois juſqu'à l
„ mort, n'y ayant aucune conſideration
„ que ſon déshonneur, qui me puiſſ
„ arrêter.

„ Au reſte, Monſeigneur, V. A. S
„ ſait bien que par ma dèlicateſſe j'a
„ abandonné mes biens & ma Patrie
„ pour venir au ſervice de S. M. I
„ & C., pour beaucoup moins, que l
„ premier Miniſtre de France m'avoi

„ fait

„ fait. Ainſi elle ne ſera pas étonnée
„ ſi je ſuis tout prêt de hazarder ma
„ tête ſur un échafaut dans cette Af-
„ faire-ci, n'y ayant rien au monde
„ qui me puiſſe faire reculer dans une
„ occaſion où je ſuis moins inſulté
„ perſonnellement que tout le Corps
„ militaire de S. M. I. & C. Je ſuis
„ perſuadé que V. A. S. a le cœur trop
„ genereux pour déſaprouver mes ſen-
„ timens dans cette Affaire. J'envoye
„ au Conſeil de Guerre le mémoire que
„ j'ai l'honneur de préſenter à S. M. I.
„ & C., & je ſuis comme certain que
„ V. A. S. m'honorera de ſa protection
„ dans une Affaire, où l'honneur des
„ Troupes ſemble autant engagé que le
„ mien. *Au Château d'Anvers le* 21. *Sep-*
„ *tembre* 1724. “.

Ce Prince me répondit d'un ton de Juge, qu'il étoit mortifié de toutes ces tracaſſeries: qu'il ne pouvoit me dire ce qu'il en penſoit; mais que je pouvois être aſſuré que rien au monde ne l'empêcheroit de ſuivre le Parti de la Juſtice.

Je fus bien-tôt inſtruit de ſes vrais ſentimens. J'avois un Agent à Vienne pour les affaires de mon Regiment, il écrivit au Comte de la Tour, qui

ſous moi en étoit Collonel. Ce Comte qui m'étoit dévoué, me donna l'extrait de cette Lettre.

„ Au reſte, je ſuis faché d'apprendre „ ce qui s'eſt paſſé entre Mr. le Mar- „ quis de *Prié*, & Mr. le General de „ *Bonneval*. Ces affaires ſont de l'é- „ clat. S. A. S. le Prince *Eugene* en „ a auſſi-tôt fait le rapport à S. M. I „ & il n'eſt que trop certain que l „ procedé de Mr. le General vien „ tout à fait mal interprêté ici. I „ joue un grand jeu, & il eſt à voi „ comment la choſe ſe finira, & ſi ell „ reſtera aſſoupie avec l'Arrèt auque „ le Marquis de *Prié* l'a fait conduire „ Et pour ce qui eſt de votre par- „ ticulier, j'ai prévenu le Prince, lu „ en ayant expreſſément parlé pour lu „ ôter tous les ſoupçons, & les mau- „ vaiſes impreſſions qu'il auroit peut- „ être pû avoir, que vous fuſſiez du „ parti. Je vous conſeille, en bon „ Ami, de ne vous point mêler dans „ ces Affaires. Alors vous n'aurez „ rien à craindre que votre fortune „ en ſouffre. Suivez ce conſeil, & „ comptez que j'aurai ſoin de vos in- „ térèts, & tacherai de détourner tout „ ce que j'y verrai contraire. *Etoit ſi-*

„ *gne*

„ *gné* KOCH. *De Vienne le* 16. *Sep-*
„ *tembre* 1724.

J'en pris occaſion de m'addreſſer de nouveau à l'Empereur. Je le fis à mon ordinaire, c'eſt-à-dire en homme qui ne crain rien, & qui ne demande ni grace ni faveur, mais ſeulement Juſtice.

Lettre à l'Empereur.

„ SIRE, Je deviendrai à la fin
„ importun à V. M. I. & C., & j'ai
„ honte d'ètre ſi ſouvent obligé de le-
„ ver ma voix du pied de ſon Trône
„ Auguſte juſqu'à ſa Sacrée Perſonne.
„ Mais V. M. I. & C. peut ſeule déci-
„ der cette derniere Queſtion.

„ C'eſt que le Marquis de *Prié*, qui
„ ſe croit tout permis contre les gens
„ qu'il a en averſion, m'ayant calom-
„ nié à Paris & à Cambray, de la ma-
„ niere dont j'ai pris la liberté d'en
„ porter mes plaintes à V. M. I. & C.
„ par ma Dépèche du 8. Septembre
„ 1724., veut, ce dit-on, à préſent
„ me faire un crime d'avoir prompte-
„ ment porté le remede dans les en-
„ droits où il cherchoit à perdre mon
„ honneur.

 „ S'il

„ S'il n'avoit pas tranſmis par ſes Let-
„ tres aux Tribunaux étrangers les af-
„ faires particuliéres de lui à moi, je
„ n'aurois pas été dans la néceſſité de
„ m'y défendre.

„ Ce n'a donc point été, SIRE, pour
„ demander ſecours ni juſtice à d'au-
„ tres qu'à V. M. I. & C., que j'ai com-
„ muniqué au Congrès & à Paris mes
„ Dépêches à V. M. I. & C., mais
„ pour manifeſter la vérité par tout où
„ il avoit établi le menſonge: ce qui
„ étoit l'unique remede ſpecifique qu'on
„ pût mettre ſur ce mal, & qui fût
„ propre à combattre l'impoſture d'un
„ Miniſtre, qui abuſant de ſon Carac-
„ tère & de l'autorité légitime dont
„ V. M. I. & C. l'a revêtu, s'en eſt
„ ſervi contre les Loix pour me dif-
„ famer; crime de Leze-Majeſté en-
„ core plus grand que ſi je me ſervois
„ pour ma vengeance particuliere des
„ Soldats du Régiment qu'elle m'a
„ confié.

„ Au reſte, SIRE, je ne ſuis pas
„ étonné qu'il éclate ſi fort contre ma
„ célérité, car elle déconcerte toutes
„ ſes meſures du côté du Congrès &
„ de la France. J'eſpere que je n'en
„ ferai pas moins auprès de V. M. I.

„ &

„ & C. & de ſes Miniſtres, parce „ que la vérité dans la bouche d'un „ homme ferme comme moi devient „ toujours victorieuſe, & diſſipe faci- „ lement l'illuſion & le menſonge, de- „ vant les Tribunaux auſſi éclairés & „ auſſi juſtes que celui de V. M. I. & „ C. & de ſon Louable Conſeil de „ Guerre.

„ Un exemple tout récent m'ap- „ prend auſſi que l'on doit guérir „ promptement les playes que l'on fait „ par des calomnies contre notre hon- „ neur. Les plus grands ennemis du „ Comte de *Windisgratz*, Plenipoten- „ tiaire de V. M. I. & C. à Cambray, „ ayant il y a 3. ans fait courir de Bru- „ xelles dans toute l'Europe, le bruit „ qu'il avoit brutalement tué ſon maî- „ tre d'hôtel à coups de bâton, avec „ des circonſtances ſpécieuſes ; cette „ impoſture auſſi fauſſe que ridicule aiant „ été mépriſée par ce Miniſtre, a pris „ telle racine, ſelon l'intention des per- „ fides qui l'avoient forgée, que les „ trois quarts du monde la croient en- „ core : raiſon qui me fit prendre le „ parti de défendre promptement la gloi- „ re & la vertu de la Reine d'Eſpa- „ gne, attaquées par des Nouvelles ro-

„ manefque, capable de féduire les ef-
„ prits & de courir bien-tôt par tout le
„ monde.

„ L'honneur d'un Cavalier, SIRE,
„ eft comme la pudicité d'une jeune
„ fille. Ce n'eft pas affez pour elle
„ d'être fage; il faut encore qu'elle
„ étouffe les difcours qu'on peut fe-
„ mer contre fa pudeur, & de bon-
„ ne heure: car fans cela il en refte
„ toujours la cicatrice. Et comme les
„ Loix permettent à une Vierge de fe
„ fervir de toutes fortes d'armes pour
„ défendre fa fleur contre les violen-
„ ces des impudiques qui veulent l'at-
„ taquer, il m'a dû être permis, par
„ la même raifon, de me fervir de
„ mes Expéditions à V. M. I. & C.
„ & à fon Louable Confeil de Guerre,
„ qu'on peut regarder comme des ar-
„ mes facrées, pour rémédier à des
„ outrages que l'on faifoit à mon hon-
„ neur, n'y ayant rien de trop effica-
„ ce ni de trop promt contre de pa-
„ reilles playes. Car fans cela il me fe-
„ roit arrivé comme au Comte de *Win-*
„ *disgratz*, qui s'eft facilement lavé à
„ la Cour & chez fes Amis, des ca-
„ lomnies répandues contre lui, mais
„ qui tout impertinentes & incroiables

„quel-

„ qu'elles étoient, paſſent cependant „ encore pour très réelles dans l'eſprit „ de beaucoup de gens, ayant été obli- „ gé depuis peu d'en déſabuſer moi-mê- „ me pluſieurs qui s'étoient laiſſés ſé- „ duire par ce menſonge, quoiqu'il y „ ait preſque trois ans qu'il a été forgé „ ici, & détruit à la Cour de V. M. I. „ & C.

„ J'ai penſé depuis peu, SIRE, ê- „ tre auſſi expoſé à une pareille fable. „ La voici. Un Valet de chambre du „ Marquis de *Prié*, nommé *Caſtelingo*, „ étant allé de la part de ſon Maître „ chez le Marquis de *Roiſſi*, Miniſtre „ de France à Bruxelles, qui ſe trou- „ voit alors à la Campagne, ce Mar- „ quis lui demanda ce qu'on diſoit de „ nouveau à Bruxelles. *Rien*, répondit „ *Caſtelingo, ſi ce n'eſt que la moitié du* „ *Regiment de* Bonneval *qui eſt à Mons,* „ *a déja paſſé en France avec beaucoup* „ *d'Officiers, & que Mr. de* Bonneval „ *doit bien-tôt les ſuivre. Je l'ai entendu* „ *dire ainſi chez nous*, continua-t-il, „ *où cela ſe debite publiquement.*

„ V. M. I. & C., comprend par- „ là, que les ennemis de l'honneur de „ la Reine d'Eſpagne & les miens ſont „ d'auſſi grands miſérables que ceux

„ du

„ du Comte de *Windisgratz*, & qu'ils
„ ſont de la même eſpece. Et j'oſe
„ me flatter, SIRE, que V. M. ap-
„ prouvera ma diligence à me ſervir
„ promptement de mes dites Dépê-
„ ches, pour déſabuſer le monde des
„ calomnies qu'ils faiſoient courir con-
„ tre la gloire & la vertu de cette
„ grande Princeſſe, & contre moi pour
„ avoir défendu une Cauſe ſi honno-
„ rable. Car perſonne n'ignore dans
„ l'Europe, qu'on ne peut aborder un
„ Tribunal auſſi juſte & auſſi redouta-
„ ble que celui de V. M. I. & C., le
„ menſonge ſur les levres ou dans ſes
„ Ecrits. Et c'eſt auſſi ce que j'ai man-
„ dé aux dits Miniſtres en les leur en-
„ voyant.

„ Au ſurplus, SIRE, qui eſt-ce
„ qui peut dire juſqu'où vont les Re-
„ gles, quand il y va de conſerver ou
„ de perdre ſon honneur, puiſqu'on
„ depend d'autant de Tribunaux qu'il
„ y a de perſonnes inſtruites des ca-
„ lomnies qu'on lance contre nous, &
„ qu'il faut abſolument comparoitre
„ devant toutes, ſi l'on veut s'en la-
„ ver?

„ V. M. I. & C. voit bien que je
„ n'ai rien fait qui ne fut indiſpenſa-
„ ble,

„ ble, & que ſi le Marquis de *Prié* m'eût
„ calomnié à Conſtantinople, comme
„ il a fait à Paris, j'aurois dû préſen-
„ ter mes raiſons devant le Grand Viſir
„ & le Caïmacan.

„ Au reſte, SIRE, ce n'eſt pas
„ ſans raiſon que cet homme eſt fâché
„ de ma vigilance; car je diſſipe ſes
„ artifices. Je ne doute pas que pour
„ derniere reſſource, il ne tâche d'en
„ faire un plat accommodé à ſa manie-
„ re devant les Miniſtres de V. M. I.
„ & C.; mais ils ſont trop éclairés
„ pour ne pas appercevoir ſes ruſes.
„ Pour moi, SIRE, devenu ſage
„ aux dépens du Comte de *Windisgratz*,
„ je me flatte que V. M. I. & C. au-
„ ra la clémence d'agréer ce que j'ay
„ fait.

„ Nôtre Differend n'eſt qu'une Affai-
„ re particuliere, les Lettres au Baron
„ de *Pentenrieder* & à *Fonſeca* en font foi,
„ & elles en expliquent la nature, car,
„ ſelon lui.

„ *Je ſuis un Impoſteur, &c.*

„ *Je fais courir des infamies ſous le nom*
„ *de ſa femme, & de ſa fille, après les*
„ *avoir inventées, &c.*

„ *Je ſuis un ingrat qu'il a comblé de*
„ *gra-*

„ *graces en Italie, à Vienne, & aux Païs-*
„ *Bas. &c.*

„ *Et je ſuis devenu ſon Ennemi, parce*
„ *qu'il me refuſe de certains honneurs, &*
„ *d'autres choſes qui préjudicioient à ſon*
„ *rang & à l'Etat, &c.*

„ V. M. I. & C., non plus que tou-
„ tes les Têtes couronnées n'ont donc
„ rien à faire ici; ce n'eſt, comme j'ai
„ dit, qu'un Differend particulier de lui
„ à moi.

„ Le tranſport de ma perſonne à
„ Anvers, conduit par un détachement
„ de 50. Dragons, comme ſi j'avois
„ été un ſecond *Cartouche*, & toutes
„ les autres violences qu'il m'a faites,
„ ſont autant d'abus de l'autorité que
„ V. M. lui avoit confiée. Il les a
„ pouſſées à un tel excès qu'il n'y a
„ pas d'exemple qu'aucun Empereur
„ de l'Auguſte Maiſon de V. M. I. &
„ C., ait jamais rien fait d'appro-
„ chant, même contre ceux qui ont
„ véritablement attenté ſur leurs Etats
„ & ſur leurs Perſonnes, de quelque
„ grade & qualité qu'ils fuſſent, c'eſt-
„ à-dire, ſans avoir fait aucun exa-
„ men ni citation par devant leurs
„ Inſtances ou juriſdictions, & ſans u-
„ ſer

„ ſer d'aucune formalité. Il n'y a eu „ ici qu'une précipitation tout-à fait „ inouïe ; de ſorte que cet homme a „ très-mal repréſenté dans les Païs-Bas „ la bonté & la clémence de l'Auguſte „ Monarque que nous ſervons l'un & „ l'autre.

„ Si le marquis de *Prié* venge avec „ tant d'éclat, de faſte & de rigueur, „ contre un homme de mon rang dans „ les Armées de V. M. I. & C., & de „ ma naiſſance, ſes injures particuliè-„ res, à quoi doit-il s'attendre, ſi V. „ M. avec ſa clémence ordinaire, accor-„ doit au ſang Royal de France une „ ſatisfaction proportionnée aux ca-„ lomnies romaneſques, inventées & ré-„ pandues dans ſa Maiſon contre la gloi-„ re, l'honneur & la vertu d'une gran-„ de Reine ?

„ J'aurai l'honneur, SIRE, de con-„ clure ce long Mémoire en repréſen-„ tant très humblement à V. M. I. & „ C., qu'il n'eſt que pour lui mettre „ devant les yeux la néceſſité indiſ-„ penſable où tout le monde eſt de ſe „ défendre promptement contre les „ Calomniateurs. A quoi j'ai été obli-„ gé moi-même, pour empêcher les „ calomnies que l'on avoit ſemées con-

„ tre

„ tre moi, de prendre racine. *Au Châ*
„ *teau d'Anvers ce* 30. *Septembre* 1724

J'ajoutai à ma Lettre une Requête

Requête très humble à S. M. I. & C.
mon Auguste Maître.

„ SIRE, le Comte de *Bonneval*
„ l'honneur de remontrer très hum
„ blement à V. M. I. & C., qu'il
„ cru pénétrer par la susdite Lett
„ de l'Agent de Guerre *Koch* au Co
„ lonel de son Regiment, que pl
„ sieurs des Ministres de V. M. I. & C
„ auroient pû se laisser prévenir co
„ tre lui en faveur du Marquis
„ *Prié*, qui sans doute aura fait co
„ tre sa conduite, & à son insçu, pl
„ sieurs accusations auprès des perso
„ nes qu'il respecte le plus à la Co
„ après V. M. I. & C. & ce qui l
„ appartient. Et comme il est néce
„ saire pour son honneur qu'on a c
„ lomnié par toute l'Europe, que
„ vérité de cette Affaire soit mise i
„ cessamment au jour; qu'il lui in
„ porte encore plus que V. M. I.
„ C., son Auguste Maître, en soit i
„ stru

„ ſtruit par des perſonnes impartiales ; „ qu'il lui convient auſſi que des Mi- „ niſtres qu'il honnore & revére infi- „ niment, ſoient déſabuſés des préven- „ tions qu'on auroit peut-être pû leur „ ſuggerer ; qu'il doit ſouhaiter que „ l'on employe, tant contre le Mar- „ quis de *Prié* que contre lui, la plus „ ſevére juſtice, pour que l'on ſache „ qui des deux eſt l'*Impoſteur*, *l'Infa-* „ *me* &c., titres dont ce Miniſtre l'a „ voulu régaler dans ſes Lettres à Pa- „ ris & a Cambray, leſquelles Lettres „ il a certainement montrées, & peut- „ ètre remiſes au Marquis de *Roiſſi*, „ Miniſtre de France à Bruxelles, „ comme on l'a écrit au Suppliant de „ bonne part ; que par ces Procedés „ inouïs aux Miniſtres de V. M. I. & „ C., & à ſon auguſte Cour, le dit „ Marquis de *Prié* a perdu à l'égard du „ Comte de *Bonneval* tout l'avantage „ qu'il pouvoit tirer du Caractère dont „ il étoit revêtu, en ſorte que le dit „ Comte eſt forcé de demander con- „ tre ce Plénipotentiaire, les ſatisfac- „ tions ordinaires en pareil cas, dans „ la Nation Germanique, & particu- „ lierément dans les Troupes & Ar- „ mées de V. M. I. & C.

„ Pour cette fin, le Comte de *Bon-
„ neval* prosterné aux pieds de V. M.
„ I. & C., a l'honneur de lui deman-
„ der les graces suivantes, qu'il at-
„ tend de sa clemence & de sa juf-
„ tice :

I.

„ Que V. M. I. & C., ordonne au
„ Conseil de Guerre, composé de tous
„ les Conseillers militaires & des
„ Géneraux, & autres Officiers de Ca-
„ ractère qui se trouveront actuelle-
„ ment à Vienne, lequel ait pour Pré-
„ sident le Maréchal Comte de *Her-
„ benstein* Vice-Président de Guerre,
„ Officier Géneral d'une vertu & d'u-
„ ne probité respectable, & que tou-
„ les les plaintes du Marquis de *Prié*
„ contre le Comte de *Bonneval* soient
„ examinées sans misericorde dans cet-
„ te Commission, & le rapport fait
„ directement à V. M. I. & C., ainsi
„ que l'on a fait dans une semblable
„ Commission, au Conseil qui a été
„ ordonné par V. M. pour l'Affaire du
„ Comte de *Mercy* avec son Regi-
„ ment, le Comte de *Bonneval* ayant
„ eu l'honneur d'être un des Commis-

„ sai-

„ faires, & le feu Maréchal d'*Ulefeld*
„ d'en être le Prefident.

I I.

„ Qu'un pareil Confeil de Guerre
„ foit établi à Bruxelles, pour que le
„ Comte de *Bonneval* y foit appellé,
„ & que lui foient communiquées les
„ Plaintes que le Marquis de *Prié* aura
„ faites contre fa conduite; qu'elles y
„ foient examinées avec les Deffenfes
„ du dit Comte, & que tout ce qui
„ fera trouvé pour & contre foit ren-
„ voyé à la grande Commiffion, de la-
„ quelle le Maréchal Comte de *Her-*
„ *benftein* fera le Préfident; que ce Con-
„ feil foit tout compofé d'Officiers des
„ Troupes Allemandes qui fachent les
„ Regles & les Loix militaires de S. M.
„ I. & C., pour qu'on examine exa-
„ ctement fi le Marquis de *Prié* a pû a-
„ gir & proceder comme il a fait contre
„ le Comte de *Bonneval*; *& le* tout
„ renvoyé a Vienne avec leur avis don-
„ né à la pluralité des voix.

I I I.

„ Et comme le Comte de *Bonneval*

„ a plusieurs accusations à faire sur la
„ conduite du Marquis de *Prié* à son
„ égard, & que ce Ministre ne dé-
„ pend pas du Louable Conseil de
„ Guerre, ni de la Justice militaire,
„ ce qui mettoit le dit Comte hors
„ d'état d'avoir les satisfactions qui lui
„ convienent contre sa Partie, V.
„ M. I. & C. est très humblement
„ suppliée d'ordonner une Commission
„ des Ministres les plus éclairés de sa
„ Cour & des plus en place, comme
„ pourroient être les Chefs d'Instan-
„ ces Imperiales qui resident à Vien-
„ ne, savoir le grand Chancelier de
„ Cour, le Président du Conseil Au-
„ lique de l'Empire, le Grand Chan-
„ celier de Boheme, le Stathalter de
„ la Regence de Vienne, le second
„ Chancelier d'Autriche Comte de *Stirk*
„ &c. en y joignant le Président du
„ Conseil de Flandres, le Prince de
„ *Cardona*, un Conseiller ou deux des
„ Pays-Bas, & le Secretaire, pour
„ examiner aussi les plaintes du Comte
„ de *Bonneval*, & pour que les ordres
„ puissent être envoyés, toutes les fois
„ qu'il sera à propos, à une pareille
„ Commission qui sera à Bruxelles, sa-
„ voir ou le Conseil d'Etat ou tels

„ au-

„ autres au choix de S. M. I. & C.,
„ qui recevront ſes ordres pour faire
„ au Pays-Bas les Informations ſur les
„ accuſations du Comte de *Bonneval*
„ contre le Marquis de *Prié*, ce qui
„ paroit juſte, ce Miniſtre s'étant dé-
„ pouillé de ſon Caractère envers lui
„ par les Lettres infamantes qu'il a é-
„ crites contre l'honneur de ce Gene-
„ ral, & qui ſont telles qu'il faut que
„ les titres qu'il lui donne, reſtent
„ ſur celuici, ou paſſent ſur le Mar-
„ quis de *Prié*, ſuivant les Loix d'Al-
„ lemagne; à moins, que S. M. I. &
„ C., à qui tout ſera referé, n'en dé-
„ cide autrement, en ſe ſervant de
„ cette autorité ſuprème qu'il tient de
„ Dieu, & dont il a eu la grace de
„ faire jusqu'à préſent un ſi ſaint & ſi
„ juſte uſage.

IV.

„ Que S. M. I. & C. ait la bonté
„ d'ordonner que s'il y a des cas où
„ ces Conſeils ou Commiſſions mi-
„ parties de Miniſtres & de Militaires,
„ ayent beſoin de s'aſſembler en un
„ ſeul corps, qu'elles le pourront faire
„ ſans autre ordre de S. M. I. & C.
„ pour accélerer l'Affaire.

V.

„ Que le Prince *Emmanuel* de *Naſ-*
„ *ſau*, & *Rouſſeau*, qui ſont à Vienne,
„ ſoient examinés ſur ce qu'il ſa-
„ vent des Calomnies publiées chez le
„ Marquis de *Prié* contre la Reine d'Eſ-
„ pagne. Que le Duc d'*Urſel*, le Com-
„ te de *Valſaſſine* Gouverneur de Lim-
„ bourg, le Comte de *Lannoy* Colo-
„ nel, le Comte de *Konigſeck* qui s'eſt
„ marié à la fille du Comte d'*Erps*,
„ le Comte de *Bournonville* Capitaine
„ dans les Dragons de *Vehlen*, le
„ Rheingrave de *Salm* Lieutenant Co-
„ lonel du Regiment de *Bonneval*, & la
„ Marquiſe de *Villaroel*, ſoient tous
„ examinés aux Pays-Bas, chacun à
„ leurs Inſtances, & ſous ſerment, ſur
„ ce qu'ils ont entendu chez le Mar-
„ quis de *Prié* contre l'honneur de la
„ Reine d'Eſpagne, & déclarent les
„ perſonnes préſentes avec eux, &
„ que tous ſoient interrogés, c'eſt-à-di-
„ re, les Soldats par le Conſeil de
„ Guerre & les autres par le Conſeil
„ d'Etat, ou autre Commiſſion nom-
„ mée par S. M. I. & C.

V I.

„ Si V. M. I. & C. agrée de nom-
„ mer quelqu'un du Conſeil d'Etat aux
„ Pays-Bas, le Comte de *Bonneval* ſup-
„ plie très-humblement V. M. de lui
„ permettre de recuſer le Préſident
„ *Baillet* & le Comte d'*Eliſſen*, comme
„ étant perſonnes entièrement dévouées
„ au Marquis de *Prié*, & que les
„ deux Secretaires d'Etat & de Guer-
„ re *Schnellenck* & *Neni* ne ſe trou-
„ vent point au Conſeil de Guerre,
„ ni à tel le autre Commiſſion, pour
„ la même raiſon. *Au Château d'An-*
„ *vers, ce 30. ſeptembre* 1724. „

Pour m'épargner la peine de multiplier les écritures, j'écrivis au Conſeil de Guerre ce Billet.

„ Monſeigneur & Meſſieurs, j'ai
„ l'honneur d'envoyer à V. A. S., à Vos
„ Excellences & à Meſſieurs du Loua-
„ ble Conſeil de Guerre de S. M. I. &
„ C., la Copie de l'Expédition en date
„ de ce jour, que j'ai pris la liberté
„ d'addreſſer à notre Auguſte Maître,
„ & que je les ſupplie tres-humblement
„ de regarder comme écrite à V. A. S.,
„ à Vos Excellences, & à Mrs. du Loua-

„ ble Conſeil de Guerre , dans toutes „ les choſes qui peuvent toucher la Juriſdiction militaire, par la même „ raiſon que j'ai alléguée dans mes deux „ autres Expéditions du 30. août & du „ 8. ſeptembre.

„ V. A. S. ſera peut-être étonnée de „ trouver dans mes Dépêches à S. M. „ I. & C., & V. Excellences & Mrs. „ auſſi, une Copie d'une Lettre de „ l'Agent *Koch* au Colonel de mon Regiment le Comte de la *Tour*. Mais „ y aiant pénetré quelque nouveau „ menſonge du Marquis de *Prié* contre „ moi, *qui doit être de conſéquence, ſi le* „ *Colonel de mon Regiment doit*, *de peur* „ *de perdre ſa fortune*, *éviter d'entrer* „ *dans ce parti & dans mes intérêts*, j'ai „ jugé que mon dit Agent me ſervoit „ comme un fripon, ou que je devois être „ au moins accuſé de quelque crime d'Etat, en attendant les éclairciſſemens. „ Ainſi je lui ai ôté l'Agence de mon „ Régiment, & la mienne, que j'ai remiſe au Sr. *Talkeim* en ſon entier ; & „ j'ôſe me flater que V. A. S., Vos Excellences & Meſſieurs, auront la bonté de cooperer, afin que le Marquis „ de *Prié* & moi ſoyons jugés a la rigueur, ſur les Affaires & Démêlés

„ que

„ que nous avons enſemble. Je ſuis
„ &c. *Etoit ſigné* Le Comte de BON-
„ NEVAL. *Au Château d'Anvers, ce*
„ 30. *ſeptembre* 1725.

J'en joignis un autre, au même Conſeil, ſur ce que Prié avoit repandu que j'avois fait évader mon Secretaire.

„ Monſeigneur & Meſſieurs, le Mar-
„ quis de *Prié* ayant très-fauſſement a-
„ vancé que j'avois fait évader mon
„ Secretaire, j'ai fait écrire à Paris, &
„ à Geneve ſa Patrie, pour qu'il re-
„ vint & ſe remît à mon ſervice, pour
„ n'être ſujet qu'à la juſtice militaire.
„ Mon Epouſe m'aiant écrit enfin qu'il
„ étoit à Paris, & qu'il avoit été la voir,
„ je lui ai écrit, auſſi-bien qu'à lui, qu'il
„ falloit abſolument que le dit Secre-
„ taire revint à mon premier ordre au-
„ prés de ma perſonne: ce qu'il fera
„ tout d'abord qu'on aura établi un Con-
„ ſeil reglé, & que nous ſerons tous à
„ l'abri des extravagances & des vio-
„ lences du Marquis de *Priè*; ce que
„ j'ai ordonné pour convaincre encore
„ cet Imprudent d'une nouvelle témé-
„ rité & calomnie, dans tout ce qu'il a
„ avancé au ſujet de l'évaſion prétendue
„ du dit Secretaire.

„ C'eſt de quoi, Monſeigneur & Meſ-

 „ ſieurs,

„ ſieurs, j'ai l'honneur de donner part „ à V. A. S., à Vos Exellences & à „ Mrs. du Louable Conſeil de Guerre, „ pour qu'ils ayent la bonté d'en don- „ ner part auſſi à S. M. I. & C. notre „ Auguſte Maître, & ſe tenir pour „ certains du retour du dit Secretaire à „ mon Regiment, tout auſſi - tôt qu'il „ ſera neceſſaire de comparoître en for- „ me. J'ai l'honneur d'ètre &c. *Etoit* „ *ſigné* Le Comte de BONNEVAL. „ *Au Château d'Anvers ce* 30. *ſeptembre* „ 1724. „

J'écrivis au Comte d'Herbenſtein, Vice-Preſident du Conſeil de Guerre, & au Comte de Daun, autresfois Vice-Roi de Naples, & alors Gouverneur de Vienne, Conſeiller d'Etat & de Guerre.

Lettre à Mr. le Maréchal Comte de Herbenſtein *Vice-Préſident de Guerre, & à Mr. le Maréchal Comte de* Daun *Conſeiller d'Etat & de Guerre de S. M. I. & C., ci-devant Viceroi de Naples & à préſent Gouverneur à Vienne.*

„ Monſieur, ce n'eſt point pour pré- „ venir V. E. en ma faveur que j'ai „ l'honneur de lui écrire, ni pour qu'El-

„ le

„ le ſoit pour moi contre le Marquis
„ de *Prié*, mais pour qu'Elle m'accor-
„ de l'honneur de ſa protection, afin
„ que je ſois jugé à la rigueur, auſſi
„ bien que le Marquis de *Prié*, n'im-
„ plorant aucune grace & n'en voulant
„ de perſonne. Mr. le Duc d'*Arem-
„ berg* & un autre Ami inſtruiront V.
„ E. de mes Defenſes. Elle trouvera
„ ſans doute au Conſeil de Guerre les
„ Accuſations du Marquis de *Prié*. Sur
„ tout cela je demande d'être jugé, &
„ que ce Miniſtre le ſoit auſſi, ſans tort
„ ni grace, ni pour lui ni pour moi, pour
„ ſavoir qui des deux merite les tîtres
„ infames qu'il m'a donnés à Cambray
„ & à Paris.

„ Au reſte, je ne crains perſonne
„ dans cette Affaire, puisque nous vi-
„ vons ſous un Monarque qui ſe plaît
„ à rendre bonne juſtice, & que tout
„ ce que j'ai à demander de mieux,
„ c'eſt qu'elle ſe faſſe avec exactitude;
„ ſans partialité & ſans prépotence de
„ la part des principaux Juges. C'eſt
„ ce que je ſupplie très-humblement
„ V. E. de demander de ma part à S.
„ M. I. & C. notre Auguſte Maître,
„ & ſur quoi je vous ſupplie de me pro-
„ teger comme vous avez toujours fait.

„ *E-*

„ *Etoit ſigné*, Le Comte de BON-
„ NEVAL. *Au Château d'Anvers ce*
„ 30. *ſeptembre* 1724. „

La Reſponſe ſéche du Prince Eugene, ſes diſpoſitions que j'avois connuës par la Lettre de mon Agent, m'avoient picqué au vif. Je lui envoyai un Ecrit qui n'étoit rien moins qu'une Requête, ſous le tître ſuivant.

Raiſons que Mr. le General Bonneval *pourroit alléguer à S. A. le P.* Eugene *de Savoye, concernant la durée de ſa priſon.*

„ Ce General ne peut pas douter
„ que S. A. ne connoiſſe parfaitement,
„ que d'envoier en priſon un homme
„ de ſon Caractère, eſt un chatiment
„ dans toutes les formes & même des
„ plus rudes.

„ Que S. A. doit ſavoir auſſi qu'il
„ n'y a nul Tribunal, tel qu'il puiſſe
„ être dans toute la Monarchie de S.
„ M. I., qui ſoit autoriſé d'infliger
„ un chatiment à aucun Militaire de
„ ſon ſervice, à commencer depuis le
„ moindre Enſeigne, & que cela eſt
„ ſeulement & uniquement reſervé à
„ l'autorité du Conſeil Suprême de
„ Guerre.

„ Que les Gouverneurs en Chef dans „ les Etats de S. M. qui proviennent „ de la Couronne d'Eſpagne, telle au- „ torité qu'ils auroient pû avoir autre- „ fois ſur les Militaires de la Monar- „ chie d'Eſpagne, n'en ont plus aucu- „ ne aujourd'hui, en ce qui regarde d'in- „ fliger des peines ou des châtimens, „ puis qu'il ſeroit abſurde de ſtatuer „ qu'un Tribunal auſſi auguſte & auſſi reſpectable, comme l'eſt le Suprême „ Conſeil de Guerre, auroit perdu ſon „ autorité depuis l'acquiſition des Pro- „ vinces de cette Monarchie. On ne „ pourroit pas même en avoir une pa- „ reille idée, ſans offenſer la dignité „ d'un Corps auſſi illuſtre, qui a tou- „ jours été le bouclier du Corps Mili- „ taire Imperial.

„ Tout ce que deſſus étant des ve- „ rités inconteſtables, le Comte de „ *Bonneval* ayant l'honneur de faire par- „ tie & d'être Membre de ce Conſeil „ Suprême, il ne peut reſter dans le „ ſilence ſans trahir ſon devoir, & ne „ ſauroit s'empêcher de marquer à S. „ A comme à un Chef ſi illuſtre de ce „ Conſeil Suprême, ſa ſurpriſe & ſon „ étonnnement, qu'elle auſſi bien que „ tout le Corps de ſes Confreres, a-

„ près

„ près tant de tems écoulé, n'ayent „ pas encore fait la moindre démarche „ pour reclamer du moins un homme „ de leur Societé, & que ſans réflé- „ chir aux conſéquences d'une infrac- „ tion ſi témeraire à leur ſuprême au- „ torité, il le laiſſent lui Comte de „ *Bonneval* abaudonné dans une priſon „ où il n'a été conduit que par l'auto- „ rité uſurpée d'un homme violent, ſans „ Jugement, ni Sentence, & qu'il ſu- „ bit par conſéquent un châtiment é- „ mané d'un Tribunal étranger, qui „ ne peut être que très ignominieux „ au Conſeil Suprême de Guerre, & „ à tous les Géneraux & Officiers de „ S. M.

„ Que dans toutes ſes Dépêches pré- „ cédentes, il n'a pas trouvé neceſſai- „ re de s'étendre ſur le Grief, perſua- „ dé qu'il étoit, que la premiére démar- „ che que feroit le Conſeil Supreme, „ ſeroit ſans doute de ſauver ſon auto- „ rité lézée, & de le réclamer lui pri- „ ſonnier pour le ſentencier eux-mê- „ mes, comme ils le trouveroient à „ propos.

„ Que le Comte de *Bonneval* n'a fait „ aucune d'ifficulté de reconnoître l'au- „ torité de Mr. de *Prié* de pouvoir

„ lui

„ lui faire donner les arrêts, ayant
„ même ſouhaité qu'on les lui confir-
„ mât après la premiere menace faite
„ de la part du dit Marquis ; mais que
„ la connoiſſance qu'il devoir avoir du
„ pied du Service Imperial & de la Ju-
„ riſprudence du Conſeil de Guerre Su-
„ prème, comme Conſeiller de Guerre,
„ l'a obligé de demander cet Arrèt par
„ le canal du Maréchal Comte de *Veh-*
„ *len*, comme le ſeul *Réprêſentant* du dit
„ Conſeil Suprême dans ce Pais, au-
„ quel Mr. le Marquis de *Prié* pouvoit
„ donner ſes ordres comme *Repreſen-*
„ *tant* du Militaire, tout comme S. M.
„ I. les donne au dit Conſeil Suprême,
„ & ce n'eſt que juſques-là que devoit
„ s'étendre l'autorité du Marquis de
„ *Prié*. Mais que d'avoir entrepris de
„ châtier un homme dépendant d'un
„ Tribunal ſi reſpectable, contre tous
„ les uſages, contre les priviléges des
„ Militaires, c'eſt là une démarche des
„ plus témeraires, & de laquelle le Pléni-
„ potentiaire doit une réparation publi-
„ que au Conſeil Suprême, outre celle
„ que lui Comte de *Bonneval* demande
„ en ſon particulier pour ſatisfaction d'un
„ affront ſi ſenſible.

„ Que

„ Que ſi lui Comte de *Bonneval* a
„ manqué en quelque choſe, ce qu'il ne
„ croit pourtant pas, il a ſes Juges com-
„ pétens, deſquels il attendra tranquil-
„ lement la déciſion; mais qu'à l'égard
„ de l'offence injurieuſe faite & main-
„ tenue juſqu'à preſent contre lui, par
„ cet empriſonnement injuſte & violent,
„ il ne peut s'empècher de faire con-
„ noître à S. A. que depuis que le nom
„ de Service Imperial a exiſté, il n'y a
„ nul exemple d'une pareille démarche
„ contre un homme de ſon rang dans les
„ Armées, excepté dans le cas de cri-
„ me de Leze-Majeſté par trahiſon.
„ Qu'ainſi lui Comte de *Bonneval* pro-
„ teſte tres ſolemnellement contre l'é-
„ tabliſſement d'un tel Abus, & qu'il
„ ne ſouffrira point qu'on ſe ſerve de
„ lui pour un exemple de cette nature,
„ & qu'il ne veut point qu'on puiſſe
„ tranſmettre à la poſterité, qu'il ait été
„ le premier dans le Service Imperial
„ à ſouffrir un tel Attentat, ſans en a-
„ voir la réparation convenable. „

Je conviens que cette maniere de plai-
„ der ma Cauſe ne flattoit guères l'orgueil
de mes Juges, & qu'elle pouvoit les
aigrir contre moi. Mais j'ay toujours
eu

eu pour principe de ne rien faire ni de ne rien dire qui ſentit la baſſeſſe & qui ne convint à mon honneur & à ma naiſſance. Prié n'en uſoit pas ainſi, j'ay vu de ſes Ecrits : il ſe jettoit à leurs pieds, il embraſſoit leurs genoux, il leur écrivoit les larmes aux yeux, il reclamoit leur protection, leur ſecours, dans les termes les plus bas. Je crois que j'aurois chaſſé de mon ſervice un valet qui m'auroit demandé grace d'une manière ſi rampante.

Quelque intereſſé que je puſſe être à mettre au fait l'Empereur & ſes Conſeils, j'eus du moins autant de ſoin d'inſtruire le Public. Prié avoit eu l'impudence de porter notre Affaire à ſon Tribunal. Il eut tout ſujet de s'en repentir, il y reçut toute la confuſion qu'il meritoit, & dont l'iniquité de mes Juges n'a pu le laver. Je fis imprimer un Papier ſous ce titre ?

Declaration, que le Comte de Bonneval *a rendu publique, touchant les raiſons indiſpenſables qui l'obligeoient de s'oppoſer ouvertement aux Calomnies romaneſques répandues contre la reputation, la vertu & la gloire de Mad. de* Va-

 lois

lois *à present Reine d'Espagne, & Fille de L. A. R. M. le Duc & Me. la Duchesse d'*Orleans.

I.

„ Le Comte de *Bonneval* a l'honneur
„ d'être allié au Sang Royal de Fran-
„ ce, par les Maisons de *Foix* & *d'Al-*
„ *bret.*

„ Le Roi T. C. *Henri* IV. en re-
„ commandant au Parlement de Pau
„ en Navarre ou Bearn, les Affaires
„ du Maréchal de *Biron*, qui étoit
„ Fils d'un *Bonneval*, écrivit au dit Par-
„ lement en ces termes: *Messieurs &c.*
„ *je vous recommande les Affaires que mon*
„ *Cousin le Marechal de* Biron *a devant*
„ *vous, & je vous les recommande avec*
„ *dautant plus de chaleur qu'il est mon*
„ *proche Parent par la Maison de* Bonne-
„ val. *Etoit signé,* HENRI.

M. le Duc de *Biron* d'aujourd'hui,
„ Beau-Pere du Comte de *Bonneval*,
„ a la Lettre de ce grand Roi en Ori-
„ ginal & de la propre main de ce
„ Monarque.

II.

II.

„ Le Comte de *Bonneval* étant né
„ Sujet de la Royale Maiſon de Fran-
„ ce, ne peut ſe diſpenſer d'impoſer
„ ſilence aux calomnies que l'on debi-
„ te contre les Princes, & ſur tout
„ quand il s'agit de l'honneur d'une
„ Dame d'un rang auſſi reſpectable
„ que la Fille d'un Duc *d'Orleans*, &
„ une Reine d'Eſpagne.

III.

„ Le Comte de *Bonneval* aiant été
„ contraint de quitter ſa Patrie & de
„ porter les armes contre elle, ce qui
„ l'avoit fait condamner par contuma-
„ ce à perdre les biens & la tète,
„ S. A. R. le Duc *d'Orleans* l'a fait
„ reſtituer en France dans toutes ſes
„ prérogatives, biens & honneurs l'an
„ 1718. de la maniere la plus obligean-
„ te & la plus diſtinguée.

IV.

„ M. le Duc *d'Orleans* a rétabli le
„Duché de *Biron* dans la Maiſon & ſur

„ la perſonne du Duc de *Biron* Beau-„ Pere du Comte de *Bonneval*, qui é-„ toit depuis la mort du Maré-„ chal & Duc de *Biron*, Amiral de „ France, qui fut décapité ſous le Roi „ *Henri* IV.

V.

„ Mr. de *Biron*, avant que d'ètre „ rétabli dans le Duché de ſes Ancê-„ tres, étoit le Premier Ecuyer de „ feu S. A. R. le Duc *d'Orleans*, Char-„ ge que poſſede actuellement auprès de „ Mr. le Duc *d'Orleans* d'à preſent le „ Chevalier de *Biron*, de l'Ordre de „ S. Jean & Beau-Frere du Comte de „ *Bonneval*.

VI.

„ Me. la Ducheſſe *d'Orleans* Douai-„ riere regarde la Comteſſe de *Bonne-„ val* Epouſe du dit Comte; comme ſi „ c'étoit ſa Fille, l'honore de ſa pro-„ tection & la comble journellement „ de ſes graces; & toutes les deux Mai-„ ſon de *Bonneval* & de *Biron*, ſont actuel-„ lement étroitement attachées à la Mai-„ ſon Royale *d'Orleans*.

VII.

VII.

„ Dans la derniere Guerre d'Italie „ en 1719. le Comte de *Bonneval* fut „ commandé pour la Sardaigne, & „ depuis pour la Sicile. Le Comte de „ *Merci*, qui étoit en Sicile, lui fit „ ſavoir à Milan, qu'il ne pouvoit ti- „ rer de Naples ni d'ailleurs aucunes „ munitions, ſans lesquelles cepen- „ dant il ne pouvoit faire la Guerre „ & qu'ainſi il ſe trouvoit fort embar- „ raſſé.

„ Le Comte de *Bonneval* jugea que „ le meilleur parti qu'il y avoit à pren- „ dre, étoit de s'addreſſer à la France, „ de ſorte que comptant ſur les bontés „ & ſur l'amitié, que feu S. A. R. le „ Duc *d'Orleans* Régent de France „ lui avoit toujours témoignées, mê- „ me dans le tems qu'il n'étoit encore „ que Duc de Chartres, il crut avoir „ aſſez de crédit pour obtenir en ſon „ nom tout ce dont on pouvoit avoir „ beſoin.

„ Il fit donc partir pour Paris à la „ fin du mois d'août le Comte de la „ *Tour*,, qui ſe trouvoit auprès de lui a „ Milan, & alors Lieutenant Colonel

„ de ſon Régiment dont il eſt actuel-
„ lement Colonel, & dont le Certi-
„ ficat ou Atteſtation eſt ci-jointe.
„ Il fut parfaitement bien reçu de M.
„ le Duc *d'Orleans*, Regent de Fran-
„ ce, qui envoya auſſi-tôt au Comte
„ de *Bonneval* tout ce qu'il avoit de-
„ mandé, ſavoir 12. Canons, 10. Mor-
„ tiers, 54000. Boulets, 3000. Barils
„ de poudre, 3000. Bombes &c. &
„ 4. Ingenieurs. Il mit de plus le Sr.
„ de *Chavigny*, Envoyé de France à
„ Genes, ſous les ordres du Comte
„ de *Bonneval*, pour lui faire tenir l'ar-
„ gent qu'il lui demanderoit, & lui
„ faire fournir des Arſenaux de Pro-
„ vence tout ce qu'il ordonneroit. C'eſt
„ de quoi il rendit compte tout auſſi-
„ tôt au Louable Conſeil de Guerre
„ de S. M. I. & C. par ſa Lettre é-
„ crite de Genes le ... ſeptembre &
„ de Meſſine le ... octobre 1719.
„ Mais perſonne ne le requerant de
„ continuer de ſolliciter ce ſubſide, pas
„ même le Comte de *Neſſelerod* à qui
„ il en parla, & qui avoit la Caiſſe
„ generale d'Italie, il crut qu'on avoit
„ trouvé une meilleure voye que la
„ ſienne, pour en être payé. Il eſt
„ vrai que S. A. S. le Prince *Eugene*
„ lui

„ lui écrivit à Meſſine au mois de de-
„ cembre, que S. M. I. & C. l'hono-
„ reroit d'une Lettre, par où elle té-
„ moigneroit le contentement qu'elle
„ avoit de ſes ſervices dans cette oc-
„ caſion ; mais il ne reçut point cette
„ grace.

„ Au reſte le Cardinal *Dubois*, a-
„ lors Abbé, & faiſant la fonction de
„ premier Miniſtre, ou de Miniſtre
„ Confident, écrivit au Comte de
„ *Bonneval* de la part du Régent, que
„ c'étoit à lui que S. A. R. envoyoit
„ tout cela, & non à d'autres, n'y é-
„ tant pas obligé par les Traités. Cet-
„ te Lettre eſt dépoſée à la Chancel-
„ lerie de Milan. Il l'aſſuroit même
„ qu'il n'avoit qu'à demander, & que
„ S. A. R. qui s'intereſſoit à ſa gloi-
„ re & aimoit ſa perſonne, ne le
„ laiſſeroit manquer de rien de ce qui
„ ſeroit en ſon pouvoir, pour l'Expé-
„ dition qu'il alloit faire.

„ Cette Lettre fut ſuivie de pluſieurs
„ autres de l'Abbé *Dubois* de la part
„ du Régent, toutes du même ſtile &
„ auſſi obligeantes. Toutes les fois
„ que Mr. le Duc de *Biron* écrivoit en
„ ce tems-là au Comte de *Bonneval*,

„ il confirmoit les mêmes bontés de „ S. A. R. lui faiſant toujours mille „ amitiés de la part de ce grand Prin- „ ce; ce qu'il a toujours continué de- „ puis juſqu'à ſa mort arrivée l'année „ paſſée.

VIII.

„ Dans le Procès que le Comte de „ *Bonneval* a eu contre ſon frére, & „ qui dure encore, quoiqu'il en ait „ gagné tous les principaux Articles, „ toute la Maiſon *d'Orleans* s'eſt tou- „ jours intereſſée pour lui, & lui con- „ tinue actuellement les mèmes gra- „ ces.

„ On ne finiroit point, ſi l'on vou- „ loit détailler les obligations que le „ Comte de *Bonneval* a depuis ſon en- „ fance à toute la Maiſon *d'Orleans*. „ Mais l'on croit que tout ce qui eſt „ énoncé ci-deſſus ſuffira pour faire „ connoitre, qu'il devoit en honneur „ & en conſcience defendre S. M. la „ Reine d'Eſpagne, Fille de M. le „ Duc & de Me. la Ducheſſe *d'Or-* „ *leans*, des Calomnies injurieuſes & „ romaneſques que l'on débitoit contre

„ la

„ la gloire & la vertu de cette gran-
„ de Princeſſe, & qu'il ſera approuvé
„ de tous les honnêtes gens".

Le Comte de la Tour appuïa le ſep-
„ tième Article de cette Déclaration par
ce Certificat en bonne Forme:

Je ſouſſigné atteſte, qu'étant dépê-
ché au mois d'août l'année 1719. de
Milan à Paris par Meſſieurs les Com-
tes de *Colloredo* & *Bonneval*, pour fai-
re expédier à la Cour de France les
ſubſides accordés a S. M. Imperiale
& Catholique, en vertu de la Qua-
druple Alliance, j'eus de plus la Com-
miſſion de ſolliciter du Canon, des
Munitions, des Ingenieurs, &c. étant
chargé pour cet effet de Lettres très
fortes de Mr. le Comte de *Bonne-
val* à Son Alteſſe Royale le Regent
de France & à Mr. l'Abbé *Dubois*.
Je fus préſenté à S. A. R. par Mr.
le Duc de *Biron* d'aujourd'huy, qui
me ſeconda dans toutes mes Affaires
avec toute l'ardeur poſſible, & je fus
parfaitement bien reçû de ce Prince,
qui m'aſſura vouloir faire tout au mon-
de pour coöperer à la gloire & à la
fortune de Mr. le Comte de *Bonne-
val*. C'eſt ce qui me donna la har-

 dieſſe

dieſſe ſur le champ de demander à S. A. R. trois mois de ſubſides au lieu de deux que portoient mes Inſtructions, ce qui me fut accordé d'abord. De là je fus renvoyé à Mr. l'Abbé *Dubois*, qui me fit le même compliment que m'avoit fait S. A. R. au ſujet de la fortune de Mr. le Comte de *Bonneval*, & il fut ordonné que les Lettres de Change ſeroient payées aux ordres de Mr. le Comte de *Bonneval* par Mr. de *Chavigny*, que je fis expédier pour cela fort vîte, diſant d'avoir dans mes Inſtructions, de ſolliciter promptement le départ de cet Envoyé pour faciliter le reçû des derniers. Et il eſt à remarquer que toutes mes Affaires auprès de S. A. R. & Mr. l'Abbé *Dubois* furent finies en trois jours, tant ils temoignerent de vivacité à ſatisfaire aux Inſtructions que j'avois. En foi de quoi je ſigne. *Fait à Anvers le 25. ſeptembre* 1724. *Etoit ſigné*, DE LA TOUR *Colonel.*

(L. S.)

Je repandis par tout des copies de tout ce que j'avois écrit à Vienne.

J'écri-

J'écrivis aux Plénipotentiaires d'Eſpagne à Cambray.

„ Meſſieurs, Vos Excellences ſavent „ en partie ce qui s'eſt paſſé entre le „ Marquis de *Prié* & moi, au ſujet des „ Calomnies inventées dans ſa Maiſon, „ contre l'honneur de la Reine d'Eſ- „ pagne; je prendrai la liberté de les „ inſtruite de ce qu'ils pourroient igno- „ rer là-deſſus, puiſque dans le Fait dont „ il s'agit, nos interêts ſont communs.

„ Les grands éclats de ce Miniſtre „ dans les Conſeils d'Etat, aſſemblés „ contre moi à Bruxelles avec autant „ d'irrégularité que de vanité & de „ préſomption, ſes correſpondances „ dans les Païs étrangers, dans leſquel- „ les il me traite *d'Impoſteur*, *d'homme* „ *ſans Foi & ſans Religion*, les diſcours „ qu'il a tenus & qu'il tient encore „ publiquement, me mettent en droit „ de me défendre enfin contre les preſ- „ tiges qu'il entaſſe avec audace, les „ uns ſur les autres devant lui, pour „ cacher au Public ſes craintes & ſes „ terreurs,

„ Le Caractère reſpectable dont il „ eſt revêtu, me l'avoit fait menager „ juſqu'à préſent: mais comme il a „ excédé ſes Pouvoirs, je ſuis en droit

„ &

„ & dans la néceſſité de déclarer la ve-
„ rité devant toute l'Europe, dont il a
„ voulu prévenir les ſuffrages.

„ Je le ferai donc, Meſſieurs, ſans
„ déclamation & ſans y mèler d'inju-
„ res; de pareils procedés n'étans pro-
„ pres qu'aux gens d'une baſſe naiſſan-
„ ce, qui ne peuvent ſe défaire
„ des mauvaiſes habitudes de leur é-
„ ducation, dans quelque rang que la
„ fortune les éleve: ſemblables en ce-
„ la à la Chatte de la Fable, métamor-
„ phoſée en Femme, qui quittoit le lit
„ de ſon Epoux pour courrir après les
„ rats & les ſouris.

„ Les perſonnes de ma naiſſance ont
„ trois Maîtres: Dieu, leur Honneur
„ & leur Souverain. Vos Excellen-
„ ces ſavent tout comme moi, que
„ nous ne devons rien à ce dernier qui
„ puiſſe choquer les deux premiers.
„ Mon honneur qui n'a ni ne doit point
„ avoir d'autre défenſeur que moi,
„ m'ordonne en ce jour de vous mani-
„ feſter la vérité. Je crois ne le pou-
„ voir mieux faire qu'en envoyant à
„ Vos Exc. une Copie très complette
„ & exacte de tout ce que j'ai fait
„ mettre aux pieds du Trône de l'Em-
„ pereur mon Auguſte Maître, & à
„ ſon

„ ſon ſuprême Conſeil Aulique de Guer-
„ re. Ce ſera toute ma défenſe con-
„ tre les injures du Marquis de *Prié*,
„ puis qu'il n'y a aucun des Sujets ni
„ des Officiers de ce grand Monarque,
„ qui oſât aborder un Tribunal auſſi
„ juſte & auſſi redoutable que le ſien,
„ le menſonge ſur ſes levres ou dans
„ ſes Ecrits.

„ Vos Exc. verront que tout ce que
„ j'ai l'honneur de demander à l'Empe-
„ reur eſt équitable & ſimple. Il conſiſte
„ dans une Requête fort raiſonnable.
„ C'eſt qu'il lui plaiſe de m'accorder
„ des Commiſſaires revêtus d'aſſez d'au-
„ torité pour que le Marquis de *Prié*
„ & ceux de ſa Maiſon, qui ont eu
„ l'inſolence de calomnier S. M. la Rei-
„ ne d'Eſpagne, ſoient contraints de
„ les reconnoitre pour Juges dans cet-
„ te Affaire, & que ce Miniſtre, deſ-
„ titué de ce dont il a abuſé contre
„ moi, laiſſe par ce moyen la liberté
„ aux témoins que je nomme à S.
„ M. I. & C. de pouvoir dépoſer ſans
„ crainte ce qu'ils auront entendus di-
„ re dans la maiſon de ce Miniſtre
„ contre S. M. la Reine d'Eſpagne, &
„ déclarer les perſonnes préſentes avec
„ eux à ces Calomnies, pour qu'elles
„ ſoient

„ soient à leur tour interrogées cha-
„ cune a son Tribunal : Demande qui,
„ j'espere sera approuvée de Vos Exc.,
„ puisque par les violences que j'ai es-
„ suyées de la part de ce Ministre, i
„ a encore voulu faire connoitre aux
„ témoins que je cite, à quel traite-
„ ment rigoureux ils devoient s'atten-
„ dre & à quel dégré il pousseroit sa
„ vengeance contr'eux, au cas que
„ quelqu'un eût la hardiesse de déposer
„ contre lui, ou contre quelqu'autre de
„ sa Famille.

„ Cette Demande que je fais à l'Em-
„ pereur mon Auguste Maître, est si
„ juste, que je suis persuadé de l'obte-
„ nir seul de sa clémence. Mais com-
„ me je crois qu'il est de la dignité des
„ Couronnes d'Espagne & de France
„ de ne pas laisser une Cause aussi ho-
„ norable entre les mains d'un simple
„ Particulier comme moi, je ne dou-
„ te pas que Vos Excellences & les
„ Ministres de France, ne s'empres-
„ sent de m'enlever cette gloire & qu'il
„ ne reçoivent des ordres précis, pour
„ faire en sorte que les titres *d'Impos-
„ teur, d'homme sans Foi & sans Religion*,
„ retombent sur ceux qui les ont mal-
„ à-propos mis en œuvre contre moi,
„ pour

„ pour avoir défendu la vertu de Vô-
„ tre grande Reine, ſortie d'un auguſ-
„ te Sang, que j'ai toujours révéré, à
„ qui j'ai l'honneur d'appartenir par les
„ Maiſons de *Foix* & *d'Albret*, duquel
„ je ſuis né Vaſſal & Sujet, & à qui
„ mes Ancêtres doivent tout.

„ On voudroit en vain oppoſer à
„ tout cela les malheurs de ma vie,
„ qui m'ont conduit les Armes à la main
„ avec les Troupes Imperiales juſques
„ dans le Païs du Roi de glorieuſe me-
„ moire, mon ancien Maître. Mais
„ le refuge génereux que m'accorda
„ l'auguſte Maiſon d'Autriche dans ces
„ mêmes Malheurs, & les Charges qu'El-
„ le m'a fait la grace de me confier
„ preſque en même tems, m'impoſoient
„ de la ſervir très-fidèlement & avec
„ zèle, un homme de ma naiſſance &
„ de mon éducation étant incapable
„ de trahir ſa gloire & ſon devoir
„ dans aucune occaſion. Mais l'on
„ doit être auſſi très perſuadé en même
„ tems, que je tirerai toujours la même
„ épée quand il s'agira de défendre
„ l'honneur des perſonnes des Princes
„ & des Princeſſes du Sang Royal de
„ France, auquel je n'ai jamais fait la
„ Guerre.

„ Dans

„ Dans cette conjoncture, Meſſieurs
„ ma vanité eſt parvenue au ſuprêm
„ degré, & ma force augmente à me
„ ſure que j'ai à ſouffrir des audacieu
„ emportemens du Marquis de *Prié*
„ Je ſuis trop heureux que l'on me doi
„ ve les reparations dues à S. M. l
„ Reine, & je ſuis prèt à ſouffrir mill
„ fois plus encore pour une ſi belle &
„ ſi glorieuſe Cauſe. Il eſt vrai qu
„ pour ce qui eſt des choſes perſonnel
„ les qui ſe ſont paſſées entre *Prié* &
„ moi dans cette affaire, s'il reſte en
„ core digne de ma colère quand ell
„ ſera terminée, je ſaurai bien le puni
„ moi-même de ſes inſolences. Ce qu
„ Vos Exc. auront vû que je déclar
„ ouvertement à nôtre Supréme Con
„ ſeil de Guerre.

„ J'envoye à Vos Exc. mes deu
„ Dépèches à la Cour de Vienne du 3c
„ août & du 8. ſeptembre, pour qu'il
„ puiſſent connoître & manifeſter pa
„ tout le monde la vérité, qui eſt qu
„ je n'ai rien fait que de juſte, & rier
„ dit que de vrai. Ce que l'on verr
„ encore mieux, après que mes preu
„ ves ſeront établies par le témoigna
„ ges des plus honnètes gens & des plu
„ qualifiés des Pays-Bas. Et c'eſt l

„ ou

„ où je m'arrêterai, Meſſieurs. Car il „ ne convient pas à un auſſi petit ſujet „ que moi de paſſer outre; les ſatisfa- „ ctions que l'on doit à la Reine étant „ un ouvrage pour les Couronnes de „ France & d'Eſpagne, dont leurs Mi- „ niſtres doivent être chargés.

„ Au reſte, ne craignez pas, Meſ- „ ſieurs, de donner tel cours qu'il „ plaira à Vos Exc. à cette Lettre & „ aux Papiers que je prens la liberté „ de vous envoier, par aucun mena- „ gement pour moi. Car quand l'hon- „ neur d'un homme de mon rang dans „ les Armées, & de ma naiſſance, eſt „ attaqué, il ne reconnoît plus que „ Dieu au deſſus de lui, juſqu'à ce qu'il „ ait terraſſé les audacieux & les téme- „ raires qui ont ôſé tenter de le flétrir „ par un endroit auſſi ſenſible.

„ Ainſi vos Exc. m'obligeront de di- „ vulguer cette Lettre & tout ce que „ je leur envoye, à tous les Miniſtres „ qui ſont à Cambray, & de faire mê- „ me imprimer le tout, ſi elles le ju- „ gent à propos, puis que cette Affai- „ re n'eſt point une Affaire d'Etat, „ comme *Prié* le divulgue, mais un „ Démélé particulier entre nous, & que „ par ſes impertinences, il m'a mis en

„ droit d'oublier le Caractere dont il eſt
„ revetu. Mais j'ai le ſens de diſtin-
„ guer les Reliques d'avec l'Ane qui les
„ porte. Je ſuis avec tout l'attachement
poſſible &c. *ſigné* AL. B O N N E-
„ V A L. *Au Château d'Anvers le* 12.
„ *ſeptembre* 1724. „

Les derniers mots de ma Lettre firent imaginer à quelqu'un, la Fable que je ne mets icy, que pour avoir occaſion de proteſter qu'elle n'eſt pas de moi.

FABLE DE L'ANE QUI PORTOIT LES RELIQUES.

Une Egliſe tombant en ruine, les Prêtres réſolurent d'en tranſporter les Reliques ſur un Ane, dans la Cathédrale d'une Ville voiſine. Par tout où ils paſſoient, le peuple ſe mettoit à genoux. L'Ane orgueilleux prit pour lui tous les reſpects qu'on rendoit aux Reliques. Il releva ſa tête, remua ſes oreilles, ſe battit les flancs avec ſa queüe & arriva fiérement à la porte de la maiſon, où il fut déchargé du ſaint fardeau, & mis à l'Etable. Son orgueil l'empêcha de manger toute la nuit. Le matin, il rompit ſon licol & ſe mit à courrir par la Ville, croyant voir le peuple ſe proſterner devant lui. Mais

il fut fort étonné, quand au lieu d'homma-ges comme la veille, il ſe vit ramener à ſon Etable à coups de bâton.

Les Reliques repréſentent ici les Char-ges que les Princes conférent ; & l'Ane c'eſt le Marquis de Prié *& ſes ſembla-bles, qui étant nés de la lie du peuple, croient qu'on rend à leurs perſonnes les hommages qu'ils reçoivent, tant les hom-mes de néant ſont ſuſceptibles de ſotte vanité.*

Cette Lettre fut ſuivie d'une autre aux Plénipotentiaires de l'Empereur à Cam-bray, qui accompagnoit l'envoy parti-culier de mes Défenſes, qu'ils m'avoient fait prier de leur faire tenir. Je ne la rapporte que pour faire voir comment je ſoutenois mon rang.

„ Meſſieurs, comme j'étois très per-„ ſuadé que les Libelles du Marquis „ de *Prié*, étoient incapables de faire „ impreſſion ſur l'eſprit de Vos Ex-„ cellences ; je n'avois pas crû qu'il „ fût néceſſaire de leur appliquer les „ mêmes remedes que j'ai diſtribués aux „ perſonnes de qui j'étois moins con-„ nu, que je n'ai l'honneur de l'être de „ Vos Excellences.

„ Mais puiſqu'elles jugent qu'il étoit „ de mon devoir de leur participer les

„ mê-

„ mêmes choſes, je le fais d'autant
„ plus volontiers, qu'ayant l'honneur
„ d'être depuis longtems ami & ſer-
„ viteur de l'un & de l'autre de Vos
„ Exc., je ſerai très content auſſi, qu'el-
„ les ayent une parfaite connoiſſance de
„ toutes mes démarches dans une Af-
„ faire, qui par l'impudence du Mar-
„ quis de *Prié* pourra faire quelque bruit
„ dans toute l'Europe, afin qu'elles en
„ puiſſent juger.

„ Une autre raiſon encore plus for-
„ te que la premiére, m'avoit fait croi-
„ re que je ne devois plus participer
„ cette Affaire à vos Exc. & qu'El-
„ les ne ſe ſoucioient pas d'en avoir
„ connoiſſance. C'eſt qu'en ayant don-
„ né part dès le commencement à S.
„ E. M. le Comte de *Windisgratz*, il
„ ne m'avoit pas honnoré d'une ré-
„ ponſe, quoique je le ſuppliaſſe de
„ communiquer auſſi ma Lettre & les
„ Pieces incluſes à S. E. Mr. le Baron
„ de *Pentenrieder*. Mais bien que le
„ Baron d'*Uyvari* Capitaine dans mon
„ Regiment, ne me diſe encore au-
„ jourd'hui que de bouche, ce que Vos
„ Exc. ſouhaitent de moi, je le fais
„ très volontiers pour cette fois-ci.
„ Car Vos Excellences doivent ſavoir,

„ que

„ que je romps d'ordinaire tout com-
„ merce avec les muets, & avec ceux
„ qui ne répondent pas à mes Lettres,
„ de quelque grade qu'ils ſoient revê-
„ tus. Elles trouveront cependant dans
„ ce paquet deux Expéditions à Vienne,
„ ſavoir celle du 30. août, & celle du
„ 8. ſeptembre, & j'ôſe me flatter que
„ vous m'honnorerez d'une réponſe à la
„ préſente Lettre.

„ Les titres que le Marquis de *Prié*
„ me donne dans les Lettres qu'il a
„ écrites à S. E. Mr. le Baron de
„ *Pentenrieder* & à Mr. *Fonſeca*, pour
„ les communiquer aux Miniſtres à
„ Cambray & à Paris, & qu'il a auſſi
„ communiquées à Mr. le Marquis de
„ *Roiſſi*, Miniſtre de France à Bruxel-
„ les : ces titres, dis-je, ſont le but
„ principal de ma ſeconde Expédition.
„ Car il faut qu'ils tombent ſur Mr. de
„ *Prié*, ou ſur moi, ſelon les louables
„ Coutumes de l'Allemagne.

„ Ainſi, Meſſieurs, Vos Excellen-
„ ces auront la bonté de ſouffrir &
„ d'agréer que je prenne la liberté
„ de les ſommer en même tems,
„ de conſerver les dites Dépêches que
„ le Marquis de *Prié* leur a écrites,

 „ quel-

„ quelque inſtance qu'il faſſe pour
„ les ravoir. Et j'eſpere auſſi de leur
„ juſtice, que ſi elles les ont commu-
„ niquées l'un ou l'autre aux Miniſtres
„ étrangers, comme le dit Marquis les
„ en a prié, ils ne feront aucune dif-
„ ficulté de m'en délivrer une Copie
„ authentique & collationnée, C'eſt la
„ grace que j'ai l'honneur de leur de-
„ mander, étant juſte que, s'ils ont
„ fait la dite publication aux dits Mi-
„ niſtres, ils m'en faſſent égalemenr la
„ communication, pour me pouvoir
„ défendre, puiſque ce ſeroit ſans cela
„ me donner un coup par derrière, ce
„ que les Allemands ne font jamais, &
„ que Vos Excellences ſont l'un & l'au-
„ tre incapables de faire. J'ai l'hon-
„ neur d'être avec le plus parfait atta-
„ chement &c. *Etoit ſigné* AL. BONNE-
„ VAL. *Au Château d'Anvers le* 15. *ſep-*
„ *tembre* 1724. „

Comme Fonſeca avoit montré la Lettre diffamatoire de Prié au Comte de *Morville*, je crus auſſi lui devoir écrire.

Lettre à Mr. le Comte de Morville, *Secretaire d'Etat de France pour les Affaires étrangères.*

„ Monſieur j'ai appris que le Sr. „ de F*onſeca*, Miniſtre de S. M. I. & „ C., avoit été chargé de la part du „ Marquis de *Prié*, de montrer à Vo„tre Excellence une Lettre de ce Mi„niſtre.

„ Les termes injurieux dont elle eſt „ pleine, m'obligent à vous ſupplier „ très humblement de ſuſpendre votre „ jugement ſur toute cette Affaire, „ juſqu'à ce que S. M. I. & C. ait dé„cidé & que je puiſſe convaincre V. „ E., que je n'ai point inventé les in„famies contre la Reine d'Eſpagne, „ comme me l'impute le dit Marquis, „ pour les appliquer enſuite ſur ſa fa„mille, mais qu'elles ont été réelle„ment débitées par ceux que j'ai „ nommés. Au reſte, Monſieur, com„me l'Empereur mon Auguſte Maî„tre tient cette Cauſe dans ſon Tribu„nal, & que c'eſt un Prince d'une „ équité parfaite, j'eſpere que dans „ peu vous connoîtrez les veritables „ Auteurs de cette abominable Calom-

„ nie, & comme ce Monarque n'eſt
„ pas moins galant & honnête-homme
„ que grand & juſte dans tout ce qu'il
„ fait, V. E. pourra aſſûrer la Cour
„ qu'il ne ſera pas néceſſaire qu'elle en-
„ tre dans aucun engagement, par
„ rapport aux ſatisfactions que l'on pour-
„ roit exiger au nom de la France & de
„ l'Eſpagne, puis que le cœur de l'Em-
„ pereur eſt ſi généreux, qu'il ſuffira
„ qu'il connoiſſe les coupables pour les
„ châtier comme ils le meritent, ſans
„ que vous vous en mêliez.

„ Je n'envoye, point à V. E. mes
„ Dépêches à Vienne, puis qu'Elle les
„ pourra recevoir par Mrs. les Pléni-
„ potentiaires de France à Cambray,
„ & que je dois auſſi les remettre à
„ Mr. le Marquis de *Roiſſi* à Bruxel-
„ les, quand mes affaires me donne-
„ ront le tems de les faire mettre au
„ net: Vous ſuppliant au reſte, Mon-
„ ſieur, de ne point ajouter foi à tout
„ ce que vous pourra dire le Sr. *Fon-*
„ *ſeca*, ſur mes Démêlez avec ſon Pro-
„ tecteur; je ne vous demande point
„ auſſi de me croire, mais d'avoir la
„ bonté d'attendre la déciſion de S.
„ M. I. & C., qui doit manifeſter à
„ toute l'Europe, qui, du Marquis de
„ *Prié*

„ *Prié* ou de moi, eſt l'*Impoſteur, l'hom-*
„ *me ſans Foi. ſans Religion, qui ſe re-*
„ *tracte, invente des infamies* &c. Je
„ ſuis &c. *Etoit ſigné*; Le Comte de
„ BONNEVAL. *Au Château d'An-*
„ *vers ce* 12. *ſeptembre* 1724.

Je m'appliquai à juſtifier ces demarches. Je le fis par deux Lettres que j'écrivis ou que je ſuppoſai avoir écrites à deux de mes Amis, l'un à Vienne, l'autre à Bruxelles.

Lettre de Mr. le Comte de Bonneval *à un Ami de Bruxelles.*

„ Monſieur, j'ai reçû la Lettre dont
„ vous m'avez honnoré du 15. avec la
„ Copie de votre Lettre au Comte
„ de W., l'accuſation de la réception
„ du paquet remis par le Sr. *Durand*,
„ & pluſieurs réflexions très judicieu-
„ ſes ſur le pas que j'ai fait, d'envoyer
„ à Cambray & où vous ſavez, les
„ Expéditions de Vienne. J'y répon-
„ drai:

„ 1. Que cette Affaire eſt privée &
„ particuliére entre le Marquis de *Prié*
„ & moi.

„ 2. Qu'il m'étoit abſolument im-
„ poſſible, mon honneur étant en pé-

„ ril, de laiſſer prendre racine aux ca-
„ lomnies de *Prié*, & que je ne pouvois
„ y mieux remédier qu'en publiant
„ mes Dépèches à S. M. I. De quoi
„ vous aurez vû que j'ai donné part
„ d'avance moi-même à l'Empereur,
„ dans ma Lettre du 8. de ſeptembre,
„ dans l'Intention de le faire, le ju-
„ geant indiſpenſable pour la défenſe de
„ ma réputation.

„ 3. Qu'il falloit que les Miniſtres
„ de France & d'Eſpagne euſſent con-
„ noiſſance de la vérité de ce qui s'é-
„ toit paſſé, puis que *Prié* avoit don-
„ né ordre de me calomnier auprès
„ d'eux, & que comme un homme
„ comme moi n'eſt pas capable d'en-
„ voyer furtivement des juſtifications
„ à aucun Miniſtre étranger, j'ai dû
„ le faire publiquement & avec la hau-
„ teur & la confiance d'un Soldat qui
„ a le cœur droit, & qui ne craint rien
„ des événemens.

„ 4. Que mon but, aiant la Guerre
„ avec *Prié*, devant être de le per-
„ dre, comme il a tenté de le faire de
„ moi par ſes calomnies à Cambray
„ & à Paris, c'eſt-à-dire, par toute
„ l'Europe, je dois ſonger à la gran-
„ de Affaire, qui eſt de vaincre; que
„ le

„ le moien que j'ai pris & mes meſu-
„ res m'y conduiſant tout droit, il
„ n'importe pas ſi cela ſe fait éxacte-
„ ment ſuivant le goût & la régle des
„ Cours, puis qu'un homme de cou-
„ rage hazarde volontiers une petite
„ mortification de la part de ſon Maî-
„ tre, pour arriver à un plus grand
„ bien, qui eſt l'objet principal qu'il
„ ne faut jamais perdre de vuë, &
„ qu'il doit ſuivre ſans aucun égard les
„ routes les plus courtes, pourvû que
„ ce ſoient celles des gens de bien, quand
„ on y devroit chiffoner ſa perruque,
„ déchirer ſes habits, perdre ſon cha-
„ peau & le talon de ſes ſouliers en
„ ſautant les foſſés. Ceci vous dit
„ tout. Mais apprenez de votre ſervi-
„ teur, qu'il y a des cas où il faut aban-
„ donner les regles pour réuſſir contre
„ les Calomniateurs.

„ Comme vous voyez, mon cher
„ Comte, je ne ſuis pas né fort timi-
„ de; mais vous ne verrez rien qui ne
„ ſoit vrai dans tout ce que je vous ai
„ communiqué, & d'un honnête-hom-
„ me.

„ Au reſte ſi vous liſez attentive-
„ ment mes Lettres à S. M., vous ver-
„ rez qu'elles préſagent les pas que j'ai

„ faits

„ faits, avec toute la franchise d'un „ Soldat qui ne craint rien, pas même „ me son Maître, quand il y va de „ son honneur, que je n'ai jamais engagé ni n'engagerai de ma vie à aucun des Rois de la terre. Au reste „ le pas est fait. Je le ferois encore „ s'il ne l'étoit pas. Il me conduit „ bien droit à mon but, je me moque „ du reste.

„ *Audaces fortuna juvat, timidosque* „ *repellit.*

„ Mille tendres complimens au cher „ Comte de *Lannoy*, à M. le Prince „ de *Rupembré* & à tous mes Amis. „ Mes respects à Madame. J'ai le cœur „ gai & content, quoique je me sois „ fait un plan de ne voir ici personne de ce Païs, de peur des rapports, „ excepté pourtant mon Souverain Seigneur le Marquis de *Rubbi*. Je suis „ &c. *Etoit signé* AL. BONNEVAL. *Au Château d'Anvers ce* 16. „ *septembre* 1724. „

Lettre de Mr. le Comte de Bonneval *à un de ses Amis, Ministre à Vienne.*

„ Monsieur, ayant appris de Mr. le „ Prin-

„ Prince, qu'il avoit eu l'honneur de „ rendre compte à V. E. de ce qu'il „ ſavoit de mon Affaire avec le Mar- „ quis de *Prié*, je doute que les Let- „ tres de ce Miniſtre & tous les Li- „ belles diffamatoires, qu'il a répandus „ à la Cour de France & à Cambray „ contre mon honneur, ſoient tous „ venus à ſa connoiſſance; ainſi il n'au- „ ra pû l'en inſtruire. Cela a été au „ point que mes parens & toute la „ Maiſon d'*Orleans*, regardant mon „ ſilence comme un aveu de tout ce „ que cet homme, le plus effronté „ Menteur de la terre, publioit contre „ moi, m'ont écrit de toutes parts, „ auſſi bien que les Miniſtres François „ à Cambray, pour me donner avis „ de ce qui ſe paſſoit contre ma ré- „ putation, & pour me conſeiller de „ mettre la vérité en évidence, & qu'il „ n'y avoit pas de tems à perdre, car „ que lors qu'on laiſſoit prendre racine „ aux Calomnies, ſi l'on en guériſſoit il „ en reſtoit pourtant toujours la cica- „ trice.

„ J'ai ſongé aux moyens les plus „ courts pour déſabuſer le Public. Mais „ enfin rien ne m'a paru plus propre „ que d'envoyer à tous les Plénipoten-

„ tiai-

„ tiaires de France & d'Eſpagne à Cam-
„ bray, les mêmes choſes que j'avois
„ eu l'honneur d'expoſer au pied du
„ Trône de S. M. I. & C. & de ſon
„ Suprême Conſeil de Guerre, avec les
„ Relations & Juſtifications; le tout
„ exactement copié.

„ Les deux ſeuls à qui je n'en ai
„ point addreſſé, ſont le Comte de
„ *Windisgratz* & le Baron de *Penten-*
„ *rieder* Miniſtres de notre auguſte Maî-
„ tre, par la raiſon que le prémier
„ eſt trop ennemi de *Prié* & avec ju-
„ ſtice, & le ſecond trop ſon Ami. Mais
„ je donne part à Mr. de *Windisgratz*,
„ que s'il en eſt curieux, il les trou-
„ vera entre les mains des François &
„ des Eſpagnols, auprès deſquels on m'a-
„ voit calomnié.

„ Votre Exc. voit que c'eſt la né-
„ ceſſité d'une juſte défenſe qui m'a
„ forcé de faire ce pas-là: Mais com-
„ me les Protecteurs de *Prié* pourroient
„ empoiſonner cette manœuvre auprès
„ du Maître, j'ai l'honneur de vous
„ envoyer la Lettre que j'écris aux
„ Plénipotentiaires d'Eſpagne, où je
„ leur déduis les motifs qui me for-
„ cent à leur communiquer toutes ces
„ Pièces. Sur quoi je vous ſupplie très-

„ humi-

„ humblement de prévenir notre augu-
„ ſte Maître, & de faire connoitre à
„ ce grand Monarque, qu'un Officier
„ élevé dans les grades militaires dont
„ je ſuis revêtu par les bontés & la
„ clémence de S. M. I. & C., & qui
„ eſt d'une naiſſance diſtinguée dans
„ un auſſi grand Royaume que la Fran-
„ ce, où il eſt allié à tout ce qu'il y a
„ de plus grand, ne pouvoit laiſſer paſ-
„ ſer tranquillement les Calomnies du
„ Marquis de *Prié* contre lui, ſans man-
„ quer à S. M. I. & C. même, qui
„ l'a honnoré d'Emplois conſiderables
„ dans ſes Armées, & ſans manquer à
„ la défenſe naturelle que toutes les Loix
„ permettent, la vie n'étant rien au prix
„ de l'honneur.

„ Votre Exc. pourra, ſi elle le ju-
„ ge à propos, montrer ma Lettre
„ aux Plénipotentiaires d'Eſpagne, à
„ S. M. I. & C. notre Auguſte Maî-
„ tre, pour qu'Elle ſoit prévenuë que
„ je n'ai rien fait en cela, que de très-
„ juſte & de trés raiſonnable. Je joins
„ la Fable tout au long, pour que
„ vous ſoyez au fait de ce que j'ai
„ voulu entendre à la fin de ma Let-
„ tre aux Eſpagnols, par les Reliques
„ & l'Ane qui les porte. Je ſuis &c.

„ E-

„ *Etoit ſigné*, AL. BONNEVAL.
„ *Au Château d'Anvers ce* 14. *ſeptem-*
„ *bre* 1724. „

Un de mes Amis que je ne nommerai pas, publia un Ecrit en ma faveur, qui fut fort applaudi & que je goûtai beaucoup. Il parut ſous ce titre :

Refléxions d'un Officier de l'Armée de l'Empereur, au ſujet de l'Arrêt de S. Exc. le General d'Artillerie Comte de BONNEVAL, *conduit au Château d'Anvers le* 3. *de ſeptembre* 1724.

„ Plus l'on conſidère le procedé con-
„ tre S. Exc. Mr. le General Comte
„ de *Bonneval*, plus le trouve-t-on ir-
„ regulier & precipité. Sans vouloir
„ décider du fonds de l'Affaire, il pa-
„ roit que toute l'accuſation qu'on pou-
„ roit porter contre lui, ce ſeroit d'a-
„ voir manqué de reſpect à S. Exc. Mr.
„ le Marquis de *Prié* comme Plénipo-
„ tentiaire de S. M. I. & C.

„ Ce que ſuppoſant, on n'aura qu'à
„ examiner ſi jamais dans les Gouver-
„ nemens les plus diſtingués, comme
„ à Naples & Sicile, dans le Mila-
„ nois, ou dans ce Pais-ci, un Vice-
„ Roi ou Gouverneur en Chef ait ôſé

„ ſe

„ ſe rendre juſtice lui-même contre une
„ perſonne d'un caractère ſi diſtingué,
„ comme l'eſt celle d'un General d'In-
„ fanterie, ou de l'Artillerie de l'Em-
„ pereur, & l'on ne croit pas que l'on
„ en trouvera aucun exemple. Mais
„ on trouvera que dans ces ſortes de cas,
„ les Vice-Rois ou Gouverneurs ſe ſont
„ adreſſés à la Cour, & en ont atten-
„ dus les ordres, pour obtenir la ſatis-
„ faction qu'il pouvoient croire leur être
„ duë.

„ Et comme S. M. I. & C. Elle-
„ même, après être bien convaincuë
„ d'une telle accuſation, ne pourroit
„ ou ne voudroit, que dans un cas
„ d'une léſion énorme, faire tranſpor-
„ ter un homme de ce caractère dans
„ un Château, ce qui feroit la plus
„ grande punition qu'Elle lui pourroit
„ infliger, on trouve par conſéquent,
„ qu'une telle démarche, pour pren-
„ dre ſatisfaction de ſa propre autori-
„ té, eſt très inſultante à un caractère
„ ſi diſtingué, & qu'il intereſſe tout
„ le Corps des Officiers de S. M. I.
„ & C.

„ Au ſurplus, S. Exc. le Plénipoten-
„ tiaire voulant entreprendre de juger
„ un General de l'Empereur, auroit

„ du moins dû faire aſſembler un Con-
„ ſeil de Guerre, composé de tous
„ les Generaux qui ſe trouvent à
„ portée dans ce Païs, & n'auroit pas
„ dû y admettre des gens de plume,
„ fuſſent-ils Conſeillers d'Etat, qui
„ n'ont jamais été admis dans des Ju-
„ gemens contre des Officiers de l'Ar-
„ mée de l'Empereur. Et le Pléni-
„ potentiaire n'étoit point en droit de
„ faire ainſi, tout au contraire, bien
„ reſponſable d'avoir enfreint les Pri-
„ viléges des Officiers de l'Armée de
„ l'Empereur : ſour tout ne pouvant al-
„ léguer aucune raiſon preſſante, com-
„ me par exemple, d'avoir des preu-
„ ves certaines d'une trahiſon, ou d'u-
„ ne correſpondance avec l'Ennemi de
„ l'Etat ; dans lequel cas ſeulement on
„ pourroit négliger les formalités ordi-
„ naires, n'y ayant pas même Lieute-
„ nant, ni Enſeigne, au ſervice de S.
„ M. I. & C., contre lequel il ne fail-
„ le proceder dans les règles, à plus for-
„ te raiſon ne devoit-on pas s'en éloi-
„ gner dans un cas qui regarde un Ca-
„ ractère ſi diſtingué.

„ S. Excel. le Plénipotentiaire ayant
„ ainſi commencé le Roman par la
„ queuë, inſulté même à l'autorité de
„ S.

„ S. M. I. & C. & à celle du Suprê-
„ me Conſeil de Guerre, qui eſt le ſeul
„ Juge compétent des Militaires. Car
„ comme le tranſport d'un General ou
„ haut Officier dans un Château, eſt
„ un châtiment des plus rudes, ce pro-
„ cedé eſt d'autant plus irrégulier, &
„ plus inſultant que l'on a commencé
„ par châtier avant que de faire le Pro-
„ cès, & d'exécuter une Sentence dic-
„ tée par un prétendu Conſeil de Guer-
„ re illégitime, ſans en avoir aucune
„ autorité de la Cour, ni la confirma-
„ tion uſitée du Conſeil de Guerre Su-
„ prême, ſuppoſé que le premier eut été
„ *in formâ*.

„ On ne parle point de l'irrégularité
„ du premier Arrêt annoncé au dit Ge-
„ neral, parce qu'il s'y eſt oppoſé lui-
„ même avec beaucoup de raiſon, &
„ ne l'a voulu recevoir que par le canal
„ du General Velt-Maréchal, comman-
„ dant en chef tout le Corps des Trou-
„ pes. Il ne s'eſt auſſi tranſporté au
„ Château d'Anvers qu'après en avoir
„ préalablement reçû l'ordre du dit Velt-
„ Maréchal.

„ Son Exc. Mr. le Plénipotentiaire
„ voudra peut-être s'excuſer ſur ce
„ procedé, ſi contraire & ſi injurieux à

„ l'au

„ l'autorité du Conſeil Suprême de „ Guerre, en ſuppoſant contre toute „ apparence, que le General Comte „ de *Bonneval* auroit pû vouloir s'éva- „ der. Mais on lui répondra, qu'en „ premier lieu, M. le General Com- „ te de *Bonneval* a déclaré en préſence „ de pluſieurs témoins dignes de foi, „ à Mr. le General de *Wrangel* le 1. „ Septembre au ſoir, qu'il pouvoit aſ- „ ſurer Mr. le Marquis de *Prié* de la „ part du dit Comte, qu'il ne bouge- „ roit pas de la Ville de Bruxelles, tant „ que cette Affaire ſeroit terminée & „ décidée par la Cour, dût-elle du- „ rer pluſieurs mois, parce qu'il vou- „ loit la couler à fonds, comme il étoit „ accoutumé de faire avec toutes celles „ qu'il avoit commencées: de ſorte „ qu'on devoit s'en rapporter à la paro- „ le d'un homme d'honneur, & ſur tout „ à celle d'un General de cette réputa- „ tion.

„ En ſecond lieu, S. Exc. le Pléni- „ potentiaire pourroit bien s'imaginer, „ qu'un Officier de cette diſtinction „ étoit incapable de flétrir ſa réputa- „ tion par une retraite ou fuite igno- „ minieuſe qui l'auroit fait paſſer pour „ un malhonnête homme: de ſorte que

„ le

„ le Plénipotentiaire ne pouvoit ſeule-
„ ment avoir cette penſée du dit Gene-
„ ral, ſans faire une groſſe injure à ſon
„ caractère.

„ En troiſieme lieu, S. Exc. le Plé-
„ nipotentiaire pouvoit bien être perſua-
„ dé, qu'il n'y auroit pas eu un Offi-
„ cier dans l'Armée de S. M. qui n'eût
„ répondu de ſa perſonne, corps pour
„ corps, s'il s'èn étoit agi. De ſorte
„ qu'il ne reſte nul prétexte à S. Exc.
„ le Plénipotentiaire qui ait pû l'auto-
„ riſer à faire une démarche ſi injurieu-
„ ſe à tout le Corps des Officiers de
„ S. M. I. & C. & particulierement au
„ Louable & Suprême Conſeil de Guer-
„ re ".

Outre cette foule d'écritures, tous les jours il paroiſſoit à Bruxelles des Satyres contre Prié & toute ſa Famille, on affichoit contre eux des Placards ſanglans. On m'envoyoit toutes ces Piéces à Anvers. Je n'en ai gardé aucune: car je n'ai jamais aimé ces ſortes d'ouvrages, à moins que la délicateſſe n'y regnât, ce qui n'étoit pas dans ceux-là, ils étoient abſolument dans le goût Flamand. Ce malheureux étoit dans des inquiétudes mortelles, il trembloit à chaque inſtant qu'on ne lui vint an-

 non-

noncer sa Disgrace ; tandis que moi, comptant sur la droiture de mon procedé & sur la force de mes raisons & de mes preuves, j'attendois tranquillement qu'on me rendit toute la justice, & qu'on me fit faire toutes les satisfactions que j'étois en droit de prétendre.

C'est ainsi que je passai tout le mois de Septembre à me justifier. Prié le passa à me calomnier. Dès le vingt & uniéme d'Août, il avoit commencé à faire des informations contre moi : il les continua avec plus de liberté lorsque je fus à Anvers. J'en eus une Copie. Il n'y avoit pas dequoi fouëtter un Page.

Selon ces Informations, j'avois eu par tout des Démêlés, je ne pouvois m'accommoder avec personne.

Depuis six ou sept mois que j'étois à Bruxelle, à peine avois-je été cinq ou six fois à l'Eglise, on avoit fait gras publiquement chez moi les jours défendus, on avoit mal parlé de la Religion.

J'avois affecté une grande popularité, je m'étois attaché la Noblesse & la Bourgeoisie ; j'avois écouté leurs plaintes, je les avois approuvées & apuyées.

Sous

Sous prétexte de mon Procès , j'avois eu de grands rapports en France, j'avois le cœur encore tout François.

J'avois décrié le Sous-Gouverneur & ſa Famille, & affecté de m'attirer ceux qui ne les aimoient pas.

Les Bourgeois avoient pris les armes & s'étoient attroupés pour me défendre , lorſque j'étois parti ils m'avoient ſuivi en foule, & pluſieurs m'avoient offert de groſſes bourſes pleines d'Or.

Les Satyres qui avoient courues, les Placards qu'on avoit affichés contre le Sous-Gouverneur & contre le Gouvernement, étoient de ma façon.

J'avois dit que ſi on ne me rendoit pas juſtice , je ſaurois bien me la faire rendre ; qu'à Vienne tout ſe faiſoit par argent, que les principaux Miniſtres étoient les plus avides, que l'Empereur ne faiſoit rien par lui-même.

J'avois ſollicité les Puiſſances Etrangeres d'entrer dans mon Affaire, que je l'avois portée au Congrès de Cambray , & qu'il n'avoit pas tenu à moi que je n'aigriſſe la France & l'Eſpagne juſqu'à rompre les Négociations.

Je m'étois vanté que je perdrois le Sous-Gouverneur malgré ſon grand Protecteur & la P. ſa grande Protectrice.

L'Information portoit que chaque Article étoit certifié par des Témoins ſans reproche. Je l'apoſtillai comme on va le voir.

Le Comte de Bonneval a été aimé par tout où il a été, & peut ſe vanter de n'avoir eu que de mal-honnètes gens pour Ennemis.

Il a preſque toujours eu la Goute depuis qu'il eſt en ce Païs. Il a fait gras, mais on ſervoit en maigre les jours ordonnés, pour ceux qui ſe trouvoient à ſa table.

Il a vêcu à Bruxelles comme par tout ailleurs. Toujours il a aimé la compagnie & a ſû ſe l'attirer par ſes bonnes manieres & par ſa dépenſe, jamais il n'a penſé à théſauriſer. Il avoue cependant, que le décri general où eſt ici ſa Partie, a contribué à cette grande amitié qu'on lui a témoignée.

Il n'a eu en France que des rapports néceſſaires & relatifs à ſes Affaires. Il eſt en état de prouver qu'il n'a tenu qu'à lui d'y retourner avec diſtinction. Il eſt François & ſe fera toujours honneur de l'être.

Il n'avoit pas beſoin de décrier le Sous-Gouverneur, il ne l'eſt que trop pour l'honneur de l'Auguſte Maître, qui

ne

ne l'emploie que parce qu'il ne le connoit pas. Le Comte de Bonneval n'auroit vû presque personne s'il avoit exclu de sa compagnie ceux qui haïssent ce Sous-Gouverneur.

Il ignore que des Bourgeois ayent pris les Armes. Mais il sait parfaitement qu'il ne tenoit qu'à lui qu'ils les prissent. Le reste de l'Article est vrai. Si Prié avoit été dans le même cas, chacun lui auroit demandé ce qu'il leur a pris, loin de lui offrir leurs bourses.

Le Comte de Bonneval n'est pas de caractère à cacher aucune de ses démarches, les voyes détournées ne conviennent point à un homme de sa naissance, il a toujours été tête levée & le fera encore.

Il a parlé de Prié quand il a dit qu'il sauroit se faire justice, & c'est son intention de le punir des impostures dont il l'a chargé. Peut-être a-t-il parlé, comme bien d'autres, de ce qui se passe à Vienne, mais dans ses discours il n'a jamais mêlé l'Empereur que pour en dire du bien, quoi qu'il seroit à souhaiter que sa Majesté Impériale bornât un peu sa confiance à l'égard de quelques-uns de ceux qui l'aprochent.

Il n'auroit point rendu son Affaire publi-

publique ſi on ne l'avoit pas calomnié dans les Cours étrangères, & en particulier au Congrès de Cambray. Son honneur, qui après Dieu, eſt ſa Loi ſuprême, l'a exigé.

Le dernier Article eſt digne de l'Ame baſſe qui l'a inventé. Le Comte de Bonneval a été ami du Prince Eugene, & le ſeroit encore s'il avoit moins aimé ſa gloire. Il eſt perſuadé que ce Prince le connoit trop, pour penſer ſeulement qu'il ait été capable de s'exprimer de la ſorte.

J'envoyai à Vienne cette Information ainſi apoſtillée, & la rendis publique comme toutes mes autres écritures. Ma priſon duroit cependant, je ne recevois que des réponſes vagues & équivoques. Je reconnus à mille marques, que les artifices & les impoſtures de mon ennemi prenoient le deſſus, peu à peu, à l'exception d'un petit nombre de mes Amis, qui continuerent de ſe déclarer hautement pour moi, les autres ſe retirerent, & enfin m'abandonnerent. Le nouvel Agent de mon Régiment, que j'avois nommé en la place de celui dont la Lettre m'avoit choqué, n'avoit point été reçu, ſous prétexte que priſonnier, comme j'étois

j'étois il ne convenoit pas que je fisse de pareilles dispositions. Ma prison même se resserroit insensiblement, & on écartoit plusieurs de ceux qui vouloient me voir. Je sus distinctement qu'on s'embarrassoit peu de ce qu'avoient dit ou n'avoient pas dit, la Femme & la Fille de Prié contre l'honneur de la Reine d'Espagne, & qu'on faisoit une grande attention au manque de respect qu'on prétendoit que j'avois eu pour le Représentant de l'Empereur; qu'on regardoit comme une offense atroce que j'eusse dit que je n'exceptois personne, pas même de la maison du Sous-Gouverneur des Pays-Bas Autrichiens, après avoir déclaré que les hommes qui avoient parlé comme on me l'avoit rapporté, étoient des malheureux & des coquins, & les femmes des carognes & des putains, qui méritoient qu'on leur coupât la robe au cul; qu'on pensoit de même du Billet que j'avois fait courir, pour démentir ceux qui avoient dit que la moitié de mon Régiment avoit passé en France, qu'il étoit visible que j'y menaçois Prié, dont le Pere ne fut jamais Gentilhomme, de lui faire donner des coups de bâton. Un tas de gens qui étoient dans le cas de

ce

ce nouveau Marquis crioient de tous côtés que perſonne ne ſeroit à couvert de ma violence, ſi un Plénipotentiaire de ſa Majeſté Impériale ne l'étoit pas. La France, l'Eſpagne firent ce que mon Beau-Pere & ma Femme m'avoient mandé qu'elles feroient, c'eſt-à-dire qu'elles m'abandonnerent.

Ce mauvais tour de mes affaires ne m'ôta point le courage, je continuai d'écrire à l'Empereur & au Suprême Conſeil de Guerre, & je le fis toujours du même ton, c'eſt-à-dire, en demandant juſtice, & en parlant de Prié comme d'un homme avec qui c'étoit pour moi une extrême humiliation d'être en compromis. Je ne rapporterai que les deux derniéres de ces Lettres, qui mirent fin à ma priſon d'Anvers vers la fin d'Octobre, & me firent ordonner de me rendre à Vienne.

Lettre à l'Empereur.

„ SIRE, je ne ſuis point né Sujet „ de Vôtre Majeſté, c'eſt librement que „ je le ſuis devenu. Je n'ai pas lieu „ de m'en repentir. Je ne crois pas „ auſſi que Vôtre Majeſté ſoit fa- „ chée que ſon Auguſte Pere l'Empe-

„ reur

„ reur Leopold m'ait reçu à ſon ſer-
„ vice d'une maniere diſtinguée. Mon
„ ſang a coulé plus d'une fois pour la
„ proſpérité de vos armes, & c'eſt un
„ hazard qne je ſois échappé à tant
„ de dangers où je me ſuis précipité
„ pour vôtre gloire. Je mourrois de
„ douleur & de honte ſi je connoiſſois
„ quelqu'un plus dévoué que moi aux
„ interêts de vôtre Perſonne Sacrée, &
„ de Vôtre Auguſte Maiſon. Il n'eſt
„ pas poſſible que Votre Majeſté igno-
„ re les mouvemens que je me ſuis
„ donnés, pour empêcher cette Paix
„ fatale qui lui a fait perdre le fruit de
„ ſes Conquêtes & de nos Travaux.
„ Mes efforts ont été vains, mais ils
„ n'en ont été ni moins ſincères ni
„ moins ardents. J'en ai été recom-
„ penſé, Vôtre Majeſté m'en a ſû gré,
„ & c'eſt ce qui m'a plus flatté que
„ les Charges qu'Elle a eu la bonté de
„ me confier. Mais, SIRE, toutes
„ ces graces, toutes ces diſtinctions à
„ quoi ſerviront-elles, qu'à rendre ma
„ chute humiliante & mon déshonneur
„ parfait, ſi je ſuccombe dans cette
„ Affaire où m'a engagé l'inſolence
„ des diſcours qu'on a tenus d'une Rei-
„ ne dont j'ai l'honneur d'être Allié?

„ Je

„ Je ſupplie très reſpectueuſement
„ Vôtre Majeſté, de conſiderer la dif-
„ ference qu'il y a entre Prié & moi.
„ Elle l'a fait tout ce qu'il eſt, & ſans
„ les Emplois dont il eſt revètu, que ſe-
„ roit-il? Elle m'a fait auſſi ce que je
„ ſuis, depuis que j'ay embraſſé ſon
„ ſervice, mais elle ne m'a donné, ni
„ mon Nom, ni les Titres que je tiens
„ de ma Naiſſance. De plus, SIRE, je
„ ſuis Soldat, franc, vrai, également
„ incapable de faire, ou de ſouffrir
„ une lâcheté. Je ne fais parler pour
„ moi que la raiſon & mon bon droit,
„ je ne ſais ce que c'eſt que les ruſes
„ & les détours; le menſonge, la ca-
„ lomnie me ſont inconnus. Prié tou-
„ te ſa vie a été dans les intrigues, il
„ eſt adroit, ruſé, diſſimulé, il ſait
„ tous les biais qu'on peut donner à
„ une Affaire, il eſt lié avec pluſieurs
„ de ceux qui ont l'honneur d'appro-
„ cher vôtre Perſonne Sacrée; il eſt
„ riche, je ſuis hors d'état de faire
„ des preſents. Que puis-je dévenir,
„ ſi Votre Majeſté ne daigne pas em-
„ ployer une partie de ſa haute ſageſ-
„ ſe, à percer les obſcurités & à diſſi-
„ per les faux jours ſous leſquels on
„ ne manquera pas de lui repréſenter
„ ma

„ ma conduite ? Du reste, SIRE, je me „ refére à ma Requête, je ne deman- „ de point de grace, je ne souhai- „ te qu'une prompte justice. J'ajoute- „ rai seulement, qu'il y a près de deux „ mois que je suis prisonnier, & qu'u- „ ne prison d'une heure pour un hom- „ me de ma sorte est une très grande „ punition.

Lettre au Conseil de Guerre.

„ Monseigneur & Messieurs, Vos „ Excellences ne trouveront pas mau- „ vais que je repete les plaintes que „ je leur ai déja faites. Ma prison est „ contre toutes les Regles. Je l'ai re- „ gardée comme l'effet de la violence „ & de l'ignorance des Loix militai- „ res de celui qui m'y a fait mettre. „ Persuadé de vôtre équité & de vô- „ tre zèle à maintenir vos Droits & „ les miens, j'avois crû qu'elle cesse- „ roit aussi-tôt que vous en auriez été „ informés ; je suis fâché de m'être „ trompé : puis qu'elle dure, je ne puis „ que la regarder comme votre ou- „ vrage, & comme une marque que „ mon Ennemi est fortement appuyé. „ Ceci ne m'empêche pas de repeter

„ à.

„ à Vos Excellences, que je leur de-
„ mande une justice exacte & rigoureu-
„ se, me faisant un devoir de ne point
„ douter que l'équité & les sentimens
„ d'honneur dont je vous crois tous rem-
„ plis, ne l'emportent sur l'inclination
„ & les préventions ".

En réponse de ces Lettres je reçus cet ordre. „ *De la part de Sa Sacrée*
„ *Majesté Impériale & Catholique*, il est
„ ordonné au Comte de Bonneval Gene-
„ ral d'Infanterie & d'Artillerie, de se
„ rendre par devers Sa dite Majesté pour
„ lui rendre compte de sa conduite,
„ défense faite à lui de passer par aucu-
„ ne Ville des Pays-Bas ".

Au même tems je reçus un Billet daté de Vienne, & d'une écriture contrefaite, en ces termes. „ *Vous*
„ *êtes un homme perdu, mon cher Comte.*
„ *Presque tout le Conseil est gagné. Vous*
„ *n'ignorez pas que le Maître suivra la*
„ *pluralité. L'Incident est devenu l'affaire*
„ *principale, il ne sera pas même parlé du*
„ *fond, dont on se moque ici ouvertement.*
„ *Vous serez la victime de vôtre générosi-*
„ *té, & peut-être des Ennemis que vous*
„ *a fait vôtre mérite. C'est à vous de voir*
„ *si vous voulez vous mettre à leur discré-*
„ *tion. Si vous connoissiez la main qui a*

„ *tra-*

„ *tracée ces lignes, vous ne douteriez pas un* „ *moment de la vérité de l'avis & de la part* „ *qu'on prend à ce qui concerne vos jours,* „ *votre liberté & votre honneur.* „ Ce Billet étoit de la fille de chambre de la Comteſſe de... Cette fille, comme je l'ai déja raconté, m'avoit ſauvé la vie. Ce n'eſt que depuis que je ſuis en Turquie, où elle m'eſt venue trouver, que j'ay ſu que je lui avois cette ſeconde obligation.

Ce Billet, & quantité d'autres circonſtances, m'inquiéterent; je déliberai quelques jour ſur le parti que je devois prendre. Je n'avois point de ſecret pour le Marquis de Rubbi, je lui communiquai toutes les raiſons qui me faiſoient balancer; il ne voulut me donner aucun conſeil & me pria de ne lui point dire ma reſolution, il m'avertit ſeulement de prendre garde au ſtilet Italien & me donna quelques Dragons à mes ordres pour m'eſcorter quelque route que je vouluſſe prendre. Mes affaires pécuniaires étoient extrêmement derangées, preſque tout ce que j'avois d'argent, lorſqu'on m'eut ſignifié les Arrêts, je l'avois envoyé à Cecile; c'étoit mon Angloiſe. J'y avois joint quelques bijoux & une partie de mon Argenterie. Je lui fis dire de ne plus penſer à moy,

du - moins jusqu'à ce que mon Procès fût fini de façon ou d'autre, qu'elle ne sortît point de Bruxelles, jusqu'à ce que je le lui mandasse. Je fis vendre le reste de mon Argenterie & mes Equipages. La meilleure partie avoit été dissipée. Ce qui m'en revint, & mes appointemens qu'on me paya, me fit environ 2000. Guinées. Je me fis conduire jusqu'au Moerdyk. J'arrivai à la Haye vers la fin d'octobre, & je restai jusqu'au vingt novembre, que j'en partis pour me rendre à Vienne malgré tous mes Amis, excepté le Comte de *Tarrouca*, qui me détermina à ce dangereux parti. D'ailleurs qu'aurois - je fait ? toute l'Europe étoit en paix, je n'aurois trouvé du service nulle part. Le fonds de mon Affaire me paroissoit si juste, & l'étoit en effet, que je ne pouvois m'imaginer que l'Empereur & son Conseil pussent prendre contre moi des résolutions violentes. Il me revenoit de toutes parts que Prié triomphoit de mon voyage en Hollande, & publioit que je n'ôsois soutenir le Jugement que j'avois demandé avec de si grands empressemens.

Avant mon départ j'écrivis à l'Empereur. Je disois en substance, que j'avois

vois reçu avec respect l'ordre qu'il lui avoit plû de me donner. Que le tems de mon arrivée ne m'ayant point été fixé, j'avois cru pouvoir faire un tour en Hollande. Que quoy qu'il me fût bien dur de me voir traité plus rigoureusement que ma Partie ; rien ne m'empêcheroit de rendre à sa Majesté l'obéïssance que je lui devois & d'esperer en son équité & en celle de ses Conseils. Je fis mon voyage tranquillement, à peine me vint-il à l'esprit de penser que ma course à la Haye seroit regardée comme criminelle. Je fus bientôt détrompé ; à quatre ou cinq lieües de Vienne j'eus ordre de me rendre Prisonnier au Château de Spilberg en Moravie. On ne me laissa qu'un ou deux de mes gens ; & je fus exactement gardé & fort resserré. J'y fus un mois sans entendre parler de rien. Au mois de Janvier 1725. je fus interrogé par trois Commissaires Impériaux. L'Interrogatoire roula sur la Déclaration publique que j'avois faite le dix-septiéme d'août précedent, à l'occasion des discours que je prétendois avoir été tenus, par la Marquise de Prié & par la Comtesse d'Apremont sa fille. On

me parla du refus que j'avois fais d'accepter les Arrêts qui m'avoient été ordonnés par le Gouverneur de Bruxelles, de ma lenteur à obéir aux ordres de me transporter dans la Citadelle d'Anvers. Sur tout on me questionna beaucoup sur mon Voyage en Hollande : on me représenta l'ordre de l'Empereur, où il étoit marqué que je me rendisse à Vienne par le plus court chemin. Je compris par cet Interrogatoire qu'on ne vouloit point entrer ni dans les discours de la Femme de Prié & de sa Fille, ni dans les Lettres qu'il avoit écrites contre moi, & où il m'avoit traité de Calomniateur, d'homme sans Foy & sans Religion. Ainsi j'étois seul en Cause. Les Chefs d'Accusation étoient, que j'avois blessé la représentation de la Majesté Imperiale, que je lui avois désobéi & à ceux qui étoient revêtus de son autorité. Ce tour horrible & diabolique, que les Amis de Prié avoient donné à notre Procès, m'étonna je l'avoue ; mais il ne me déconcerta point. Je fis un *Factum*. Ma Condamnation fut si prompte, qu'il ne put être presenté. Je le transcrits néanmoins, com-

comme une preuve de la partialité ou de la précipitation de mes Juges & de mon innocence.

„ *Le Comte de Bonneval répresente à „ Sa Majesté Imperiale & Catholique & „ au Suprème Conseil Aulique de Guer- „ re, qu'il est tout à la fois Accusé & „ Accusateur. Que cependant il est seul „ en cause, quoy que les Accusations „ qu'il a formées contre sa Partie soient „ sans comparaison plus griéves que celles „ dont il est chargé. Il ne peut s'imaginer „ qu'un Tribunal aussi respectable & sur „ lequel toute l'Europe instruite a les yeux „ ouverts, puisse ne donner son attention „ qu'aux Accusations intentées par une „ Partie, & négliger absolument celles „ que l'autre a produites.*

Il ne craindra point de dire que cette maniere de proceder ne peut être reguliére & qu'elle est du moins contre les regles ordinaires de la justice, qui doit écouter tous ceux qui s'addressent à elle, & prononcer qu'ils ont tort ou raison. Deux personnes qui s'accusent mutuellement peuvent être toutes deux coupables. Pourquoi donc s'attacheroit-on à n'en poursuivre qu'une ? Crispus a injurié Cesar, Cesar s'est

vangé de ſon autorité privée & l'a fait avec excès. Tous deux demandent juſtice. De quel droit n'écouteroit-on que Ceſar, dès-là même ne declareroit-on pas, que la vengeance qu'il a priſe étoit juſte & que Criſpus eſt le ſeul coupable? D'ailleurs qui pourſuivra Céſar ſi Criſpus ſuccombe, & que par une peine ou capitale ou infamante il ſoit mis hors d'état de demander & d'obtenir juſtice?

La Raiſon veut donc, & la Pratique de tous les Tribunaux eſt telle, qu'on examine les accuſations des deux Parties & qu'on en décide. Le Comte de Bonneval ôſe demander ſi on a examiné les plaintes qu'il a formées contre le Marquis de Prié & quel Jugement on en a porté? Il eſt endroit de ſuppoſer qu'on n'a fait ni l'un ni l'autre, puiſqu'à cet égard on ne lui a communiqué aucune défenſe ou réponſe du dit Marquis, afin qu'il pût y faire ſes repliques & obſervations. Si ſes plaintes étoient indignes d'attention ou notoirement injuſtes & mal fondées, on le devoit déclarer juridiquement. Mais il eſt certain que cette déclaration ne ſe feroit point faite ſi on les avoit examinées, & il feroit preſque en droit

de

de croire que cet examen n'a été omis que parce qu'on auroit été obligé de faire une déclaration toute contraire. Sur quoi il prend la liberté de demander quel privilége a ſa Partie, pour qu'on la décharge des accuſations articulées contre elle, tandis qu'on ne s'attache qu'à celles qu'elle a produites contre lui?

Il va remettre devant les yeux du Suprême Conſeil Aulique de Guerre les plaintes qu'il a déja produites, afin qu'il voye qu'elles n'étoient pas indignes de ſes attentions.

L'Epouſe du Marquis de Prié & ſa Fille la Comteſſe d'*Apremont*, ont tenu, même en préſence du dit Marquis, des diſcours inſolents contre l'honneur & la reputation de la Reine regnante d'Eſpagne; non ſeulement elles les ont tenus, mais elles les ont donnés pour certains, y ajoûtant leurs propres reflexions, auſſi choquantes que la fable calomnieuſe qu'elles débitoient.

Allié à la Maiſon Roiale de France, & ayant en particulier les plus grandes obligations à la Maiſon d'Orleans, le Comte de Bonneval a crû qu'il étoit de ſon honneur & de ſon devoir de defendre l'honneur de cette grande Prin-

ceſſe, qu'on déchiroit ſi cruellement. Il a déclaré publiquement, qu'il tenoit pour de Malhonnêtes gens ceux qui parloient de la ſorte; ajoutant, qu'il n'exceptoit perſonne, quand même ce ſeroit de la Maiſon du ſous-Gouverneur des Pays-Bas. Il a déféré à l'Empereur la Calomnie, & les Calomniateurs, il s'eſt fait Partie contre eux & en a demandé juſtice. Il a prouvé la réalité de la Calomnie, il en a découvert la ſource, d'une maniere qu'il a droit d'appeller inconteſtable, du moins juſqu'à ce qu'on l'ait examinée & qu'on en ait décidé.

Quand même il ſeroit vrai qu'il ſe ſeroit expliqué trop durement, & qu'il eût du être content de n'excepter perſonne ſans nommer la Maiſon du Marquis de Prié, le tort qu'il pourroit avoir n'empêcheroit pas la juſtice de ſes plaintes & ne diminueroit point la faute énorme que l'Epouſe & la Fille du dit Marquis de Prié ont commiſe en parlant, comme elles ont fait à diverſes repriſes & avec acharnement, de la Reine d'Eſpagne. Il conſent d'être puni ſi on juge qu'il le mérite; mais il ne peut pas ne point demander qu'on faſſe droit ſur ſes plaintes & qu'on puniſſe

niſſe ceux qui y ont donné lieu. Il n'eſt point de Dignité, excepté la Souveraine, qui mette à couvert de ces ſortes de pourſuites, il n'en eſt point qui doive exemter de la punition. Les Têtes couronnées ſont toujours reſpectables, & on doit ſavoir gré à ceux qui ne ſouffrent pas qu'on les inſulte; tous les Souverains eux-mêmes ſont intereſſés à maintenir ces Maximes & à pardonner l'excès qu'on pourroit commettre en les ſuivant. N'approuveroit-on pas un Allemand, qui au ſervice de France & d'Eſpagne, démentiroit ceux qui auroient l'audace de calomnier Leurs Majeſtés Impériales?

Mais il s'en faut bien que le Comte de Bonneval convienne qu'il ait excedé. La Calomnie étoit des plus atroces. Il étoit public à Bruxelles que la Marquiſe de Prié & ſa Fille l'avoient repandue. Il falloit donc pour en arrèter le cours, faire ſentir que de quelque part qu'elles vint, elle ne méritoit aucune croyance. Après tout, qu'eſt-ce que la Marquiſe de Prié & ſa Fille, en comparaiſon d'une Princeſſe du Sang de France & d'une Reine d'Eſpagne! Après avoir traité cette Princeſſe comme elles avoient fait, eſt-il

 nom

nom odieux qu'elles ne méritassent ? De plus, le Comte de Bonneval ne les a point nommés ; interessé comme il étoit dans cette Affaire, c'étoit tout ce qu'elles pouvoient attendre de sa politesse & de sa moderation.

Conséquemment à cette premiére Affaire, le Marquis de Prié a écrit à Cambray & à Paris aux Ambassadeurs de Sa Majesté Imperiale, que le Comte de Bonneval étoit un homme sans Foy & sans Religion ; que lui, avoit inventé la Calomnie qu'il avoit relevée ; que quelques uns de ceux qu'il citoit pour temoins étoient prêts de la démentir. Ces Lettres sont réelles. Le Comte de Bonneval en a demandé justice. Il est d'une naissance & d'un rang à n'être injurié impunément par qui que ce soit. On ne peut pas dire que le dit Marquis ait écrit de la sorte en qualité de Représentant de Sa Majesté Imperiale, cette qualité toute respectable qu'elle est, ne sauroit justifier de pareils excès ni le soustraire à la punition qu'il a meritée pour les avoir commis, du-moins doit-il être en Cause & obligé de prouver ce qu'il a avancé, ou de le retracter. Cependant le dit Marquis reste tranquille, il est continué dans ses Emplois,

plois, chaque jour il reçoit de nouvelles faveurs; au lieu que le Comte de Bonneval eſt empriſonné comme un Criminel, & que loin d'avoir égard à ſes plaintes, on a affecté de n'en pas faire la moindre mention dans ſon Interrogatoire, où l'on ne lui a parlé que de ſon peu de reſpect pour le Repréſentant de Sa Majeſté Impériale, & de la difficulté auſſi bien que de la lenteur qu'il a eüe à obéïr aux ordres qui lui ont été ſignifiés, tant de la part du dit Repréſentant, que de celle de Sa Majeſté Impériale.

Puiſque c'eſt à ces Articles qu'on reduit ſon Procés, ce qu'il n'auroit jamais pû croire, il va tâcher de juſtifier ces difficultés & cette lenteur. Quand le Marquis de Prié a fait ſignifier les Arrêts au Comte de Bonneval, il eſt viſible qu'il ſe faiſoit juſtice dans ſa propre Cauſe. Il eſt notoire qu'en cas pareil, les autres Gouverneurs ont porté leurs plaintes au Tribunal dont ils dépendoient eux-mêmes, & qu'ils en ont attendu les ordres. Le Comte de Bonneval n'a point fait attention à la violence précipitée dont on uſoit à ſon égard, elle n'a point été le motif de ſon refus, il n'a refuſé que parce qu'on ne

ne ſe ſervoit pas de la voye ordinaire, & que ce n'étoit point au Gouverneur de Bruxelles, mais au Maréchal Comte de Vehlen de lui intimer de pareils ordres. Il a même fait dire au Marquis de *Prié*, qu'il recevroit les Arrêts immédiatement de ſa part; qu'il ne ſortiroit pas le reſte du jour, pour lui donner le tems de s'inſtruire des formalités, ſur leſquelles il n'étoit pas au fait. Le dit Comte demande en quoi il a péché, & s'il ne devoit pas repréſenter qu'on violoit les Loix & les Coutumes dont il a juré l'obſervation?

Il en eſt de même de l'ordre qu'il a reçu de ſe rendre au Château d'Anvers. Il n'a differé de l'exécuter que parce qu'il ne lui étoit pas ſignifié par la voye uſitée. Il n'a point diſputé au Marquis de Prié ſon autorité, mais ſeulement la maniere dont il l'a exercée. Il l'a crue contraire au Code Militaire. S'il s'étoit trompé, pourroit-on lui en faire crime? d'autant plus que malgré les raiſons qu'il croioit avoir de ne point obéïr; il s'eſt ſoumis, & que le motif qui l'a déterminé à cette ſoumiſſion ſeroit capable de faire oublier les fautes qu'il auroit pu faire. Il

ſa-

ſavoit que la Bourgeoiſie, irritée contre le Marquis de Prié, ne cherchoit qu'une occaſion de faire éclater ſes reſſentimens. Cette Bourgeoiſie s'attroupoit autour de ſon logis inveſti par divers détachemens. On lui remit un Billet, qu'il a envoié à Sa Majeſté Imperiale. Auſſitôt qu'il eût lu ce Billet il monta en caroſſe & traverſa la Ville le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Ces démarches ſont-elles d'un homme qui veut ſe ſouſtraire à l'autorité legitime? ne ſuppoſent-elles pas au contraire un fond de reſpect & de dévouement incompatible avec la revolte & la déſobéïſſance! Il ne prétend pas cependant ſe faire un mérite d'avoir refuſé les offres ſéditieuſes qui lui ont été faites, il n'allégue ce refus que pour faire voir qu'il eſt Sujet fidele, & qu'il auroit obéï ſur le champ aux ordres du Marquis de Prié, s'il ne s'étoit pas cru fondé à conteſter la maniére dont ils lui étoient ſignifiés.

Les Conſeils que le dit Marquis a aſſemblés, ont penſé comme le Comte de Bonneval, ils ont jugé qu'il n'y avoit point de lieu à l'Arrèt, qu'il falloit attendre les ordres ſuprêmes de Sa Majeſté Impériale. C'eſt pourquoi le Maréchal

réchal Comte de Vehlen a refusé de se prêter aux volontés du dit Marquis, à moins qu'il ne lui donnât par écrit. D'autres ont été moins délicats & n'ont point craint d'agir contre le resultat des Conseils. Ces faits constatés aux Procès, ne prouvent-ils pas du moins que le Comte de Bonneval étoit fondé & pour le fond & pour la forme, à suspendre son obéïssance, & qu'il n'étoit pas le seul de son sentiment.

Selon qu'on a appuïé dans l'Interrogatoire sur le Voyage qu'il a fait en Hollande, le Comte de Bonneval a compris que cette démarche a été prise pour une désobéïssance formelle aux ordres émanés du Trône Impérial, & que c'est ou l'unique, ou le principal Article de son Procés. Pour se justifier à cet égard, il ne parlera point de ses vuës & de ses intentions; il sait qu'on est en droit de rejetter toutes les protestations qu'il pourroit faire de leur droiture & de leur simplicité. Il se borne à faire voir qu'il a observé à la lettre les ordres qu'il a reçus, & comme ses intentions ne peuvent le justifier, aussi les intentions qu'on pourroit avoir eües en lui intimant ces ordres ne peuvent le charger.

Il

Il lui étoit ordonné de ſe rendre à Vienne, par le plus court chemin, ſans paſſer par aucune Ville des Pays-Bas. Il n'étoit point dit qu'il s'y rendroit inceſſamment, que ce ſeroit d'Anvers qu'il s'y rendroit; ni ſa route, ni le tems qu'il devoit emploier à la faire n'étoient point marqués. Ainſi, libre à tous ces égards, il eſt allé en Hollande. Il importe peu de ſavoir pourquoi, c'étoit pour Affaire, pour quelque inclination de cœur, pour ſe délaſſer des ſept ſemaines de Priſon qu'il avoit eſſuyées à Anvers. Dès qu'il a eu ſatisfait à ſa fantaiſie, il eſt parti pour Vienne, il a pris le plus court chemin & n'a paſſé par aucune Ville des Pays-Bas.

Outre la parfaite liberté où il étoit de faire un Voyage, une raiſon des plus fortes l'y a déterminé. On l'avoit averti de plus d'un endroit, de ſe défier du ſtilet Italien. Il n'étoit pas aſſez en argent pour voyager comme ſon rang & ſa condition l'auroient demandé. On ne lui avoit point ordonné d'Eſcorte; il ne convenoit pas qu'il en prît, il auroit paru à toute l'Allemagne qu'on le conduiſoit priſonnier. Pour éviter le ſtilet Italien, il à cru devoir

pren-

prendre une autre route, & laiſſer même en quelque ſorte ſoupçonner ſa reſolution. Quand même il n'auroit pas eu toute la liberté qu'il croioit avoir, les avis qu'il avoit reçus ne l'autoriſoient-ils pas à déconcerter les meſures qu'on pouvoit avoir priſes pour le faire périr? n'étoit-ce pas aſſurer l'exécution de l'ordre qu'on lui avoit donné, d'aller rendre compte de ſa conduite? En pareille circonſtance eſt-il neceſſaire de preuves démonſtratives pour prendre quelques précautions, ne ſuffit-il pas de quelque avis, ſur tout quand on connoit le caractère de ſon Ennemi?

L'honneur du Comte de Bonneval étoit trop engagé à ne pas abandonner ſon Procès pour qu'on le puiſſe ſoupçonner d'y avoir penſé. La Calomnie débitée contre la Reine d'Eſpagne, les injures atroces dont le Marquis de Prié l'avoit chargé dans ſes Lettres, lui tenoient trop à cœur, pour qu'il ceſſât d'en pourſuivre la punition & la reparation, à quelque prix que ce pût être. Ce n'eſt pas qu'il n'eût de puiſſants motifs de déliberer. La difference qu'on mettoit entre lui & ſa Partie, ne lui annonçoit que trop ce qu'il avoit

à

à attendre. D'autres que lui, auroient héſité à venir eſſuïer un Arrêt peut-être déja prononcé ſecrettement ; mais le Comte de Bonneval ne craint point un Arrêt qui ne pourroit que l'opprimer ſans le flétrir, au lieu qu'en évitant le Jugement, ſon déshonneur auroit été certain, toute l'Europe inſtruite de ſon affaire auroit eu ſujet de croire qu'il lui auroit impoſé par ſes Ecrits & qu'il ſe reconnoiſſoit digne des titres infamants dont ſon Ennemi l'avoit noirci.

Son honneur étant à couvert, le ſort qu'on lui prépare l'inquiéte peu. La ſeule choſe qu'il demande, c'eſt que ſi on le punit pour s'en être tenu à la lettre de l'ordre qu'il avoit de ſe rendre à Vienne, on ne laiſſe pas impuni le Marquis de Prié qui l'a traité d'Impoſteur, d'homme ſans foy & ſans Religion, ni la Femme & la Fille de ce Marquis, qui ont eu l'audace de déchirer la reputation d'une grande Reine.

Il reſteroit à parler de la repréſentation de ſa Majeſté Imperiale, qu'on prétend avoir été bleſſée : mais le contraire eſt ſi clair au Procès, qu'il ſeroit inutile d'y rien ajouter. Le Comte

te de Bonneval remarquera ſeulement, que cette repréſentation reſpectable eſt bien plus bleſſée par les fautes de ceux qui en ont le Caractère, que par les pourſuites de ceux qui les leur reprochent. Ces Repréſentans ne ſont reſpectables que tandis qu'ils ne ſortent point de leur Caractère. Dès qu'ils s'en dépouillent eux-mêmes, à plus forte raiſon dès qu'ils le déshonnorent par des actions indignes, il ne peut les garantir du mépris qui leur eſt dû & des plaintes qu'on a droit d'en faire. Tout ce qu'à fait le Marquis de Prié en qualité de Repréſentant de l'Empereur, le Comte de Bonneval l'a reſpecté autant qu'il le devoit, & il ne croit pas qu'on puiſſe penſer que ces attentions pour l'obſervation des formalités preſcrites ayent été contre le reſpect. Mais comme ce n'eſt point ſous cette qualité que le dit Marquis l'a flétri par ſes Lettres, & qu'il a ſouffert que ſa Femme & ſa Fille décriaſſent la Reine d'Eſpagne au point qu'elles l'ont fait, le dit Comte en a demandé & en demande encore la punition & la réparation. Si on le lui accorde, il croira, quelque que puiſſe être la maniére dont on le traitera, qu'on lui aura rendu juſtice.

ce. Si on le lui refuſe, il ſe regardera comme une Victime qu'on aura ſacrifiée au ſoutien d'un homme, qui ſa repréſentation miſe à part, ne peut à aucun égard lui être comparé.

Auſſi-tôt que je m'étois vu conduit à Spilberg, j'avois écrit à l'Empereur en ces termes. „ SIRE, quel Crime ay-
„ je commis, pour qu'il me ſoit même
„ defendu de me jetter aux pieds de
„ Votre Auguſte Majeſté & d'implo-
„ rer ſa juſtice? Je m'étois attendu
„ qu'Elle me feroit la grace de m'écou-
„ ter & je ne craignois pas que le cre-
„ dit de mes ennemis pût aller juſqu'à
„ m'en priver. Sire, Prié ou moi
„ ſommes coupables. Nous nous ac-
„ cuſons mutuellement. Il eſt de vo-
„ tre équité de nous examiner & de
„ nous juger tous deux. Cependant je
„ parois ſeul ſur la ſcene, comme ſi
„ l'honneur d'une grande Reine & ma
„ reputation n'étoient d'aucune conſi-
„ deration auprès de Votre Majeſté
„ & de ſes Conſeils. Je la ſupplie en-
„ core, comme je l'ai déja fait, que

„ Prié ſoit traité comme moi. Qu'il „ ſoit mandé pour venir rendre compte des Calomnies que lui & ſa Famille ont publiées, & dont j'ay demandé „ juſtice ".

J'étois ſi indigné contre la plûpart de ceux qui compoſoient le Conſeil de Guerre, que je ne voulus pas prendre la peine de leur écrire. Je fus averti au commencement de Fevrier qu'ils s'étoient aſſemblés à mon ſujet, & qu'il avoit paru à leurs diſcours que leur deſſein étoit de me condamner à la mort ou à une Priſon perpetuelle, parce que je n'avois pas obéï aſſez promptement, ſur tout à l'ordre qui m'avoit été ſignifié de me rendre à Vienne. On m'ajoutoit, que l'Empereur n'avoit pas approuvé cette rigueur. Que le Prince Eugene n'avoit point aſſiſté à ce Conſeil, & qu'il avoit dit publiquement qu'il avoit été trop de mes Amis, & que dans la ſuite je l'avois trop dés-obligé pour qu'il ſe trouvât à une déliberation qui me concernoit.

Je reçus un Billet de cette main inconnue qui m'avoit averti que j'étois perdu ſi je me rendois à Vienne. Ne vous flatez point, mon cher Comte,

me

me diſoit - on. Tous vos Juges ſont dans les interêts de votre Ennemi, on ſait à n'en point douter qu'ils vous condamneront à la mort. Sauvez - vous s'il eſt poſſible. On a fait tous ſes efforts pour approcher votre priſon, ils ont été inutiles. Vos Ennemis vous craignent, il ne veulent pas vous laiſſer échapper. Tout Vienne eſt pour vous, les Perſonnes les plus qualifiées ſollicitent publiquement vos Juges en votre faveur; mais elles n'en reçoivent que des reponſes dures & déſeſperantes. Encore une fois ſauvez-vous & vivez, ſi non pour vous, du moins pour ceux qui vous aiment.

A peine avois-je reçu ce Billet, que le Comte de Thaun vint me ſignifier que le Suprême Conſeil Aulique de Guerre m'avoit condamné à mort, mais que l'Empereur par ſa bonté ſpéciale & de ſa pleine puiſſance avoit empêché que ce Jugement ne fût prononcé, & qu'il me ſignifioit au nom de ſa Majeſté Impériale que j'étois congédié de ſon Service, & que je tiendrois priſon pendant un an.

J'avoüe que malgré les avis que j'avois reçus, cette Sentence fut pour moi un coup de foudre. Je me contins pour-

tant en presence de Thaun, pour ne lui pas donner le plaisir d'ètre temoin de ma douleur. Je m'y abandonnai dès qu'il m'eut quitté. Ce n'étoit ni la Sentence de mort, ni la perte de mes Emplois, ni la prison d'une année, qui faisoient mon chagrin, je n'envisageai que le triomphe de Prié, & la honte d'avoir succombé sous le credit de cet homme qui m'étoit si inférieur à tous égards. Dès que la refléxion eût calmé mes premiers transports, qui pour dire la vérité approchoient assez de la fureur, j'addressai à l'Empereur la Lettre qui suit.

„ SIRE, me voila donc sacrifié, & „ ce qui est pour moi le comble de „ l'humiliation, c'est à Prié, à sa Femme & à sa Fille que je le suis. Je „ ne remercirai point Votre Majesté „ de ce qu'Elle a adouci la rigueur de „ la Sentence prononcée contre moi, „ la mort auroit fini mes peines, & la „ vie que vous me donnez ne servira „ qu'à les multiplier. Votre Majesté „ sait que je n'ai jamais imploré sa „ bonté dans cette Affaire; je ne lui „ ai demandé que justice. Si on me „ l'avoit faite, vous n'auriez pas eu „ besoin d'exercer votre clemence. „ Comme je crois mon honneur à

„ cou-

„ couvert, & que je ne doute pas que „ toute la Terre ne condamne ceux „ qui m'ont iugé, ma plus grande peine „ eſt que je ne pourrai plus dire com- „ me j'avois fait juſqu'à preſent, que le „ Trône de Votre Majeſté eſt inacceſ- „ ſible à la Brigue, à l'Artifice, au Men- „ ſonge & à la Calomnie “.

Je ne puis dire ſi j'envoyai cette Lettre ou ſi elle fut vue; mais je me ſouviens diſtinctement qu'on me fit defenſe d'écrire à qui que ce fut, & que le Gouverneur eut ordre de bruler toutes les Lettres que j'écrirois ou qui me viendroient. Ainſi ma ſolitude fut parfaite: excepté ce Gouverneur, qui mangeoit ordinairement avec moi, je ne vis abſolument perſonne, & n'eus commerce avec qui que ce ſoit; car dès que j'avois été condamné on m'avoit ôté mon valet de Chambre, & un autre de mes gens, à qui on avoit permis de s'enfermer avec moi. Abandonné à moi-même la plus grande partie du tems, je me donnai de l'occupation. Il y avoit quelques Livres dans ce Château; je les eus bientôt lus. Je me mis à écrire préciſément pour m'étourdir ſur mon affligeante ſituation.

Je dépeignis mes Juges. La peinture

étoit vraie, par conſequent peu gracieuſe; je n'en rapporterai aucun trait, parce que je crois avoir aſſez prouvé leur injuſtice & que ma juſtification eſt mon unique but. Je ne puis m'empêcher de dire que ces portraits étoient ſi reſſemblans, que le Gouverneur & ſa Femme à qui je les liſois ſans dire le nom, les devinerent tous. Par exemple celui du Comte de Thaun commençoit ainſi; On ne peut nier qu'il ne ſoit ſoldat, il en a toutes les maniéres, à la reſerve de celles que ſon ſéjour en Italie a reformées ... Il s'écriérent auſſitôt, c'eſt votre Préſident le Comte de Thaun.

Je traçai auſſi les Caractères de tous les Generaux que j'avois vu en Employ depuis que j'avois été en état d'en juger par moi-même. Comme ils ne touchent que leur qualité de General, & non leurs Vices ou leurs Vertus, je crois pouvoir en rapporter quelques uns.

Le Maréchal de Catinat ſavoit la Guerre, mais plus par étude que par génie; l'art paroiſſoit trop à découvert dans ſes operations, & il étoit incapable de s'élever au deſſus des Regles ordinaires.

Le Maréchal de Villeroi n'a jamais

pu

pu ſe faire aimer ni eſtimer des Troupes. On a dit communément qu'il ſavoit bien choiſir un Camp, je ne ſai ſur quoi on l'a dit: ce qui eſt de certain, c'eſt qu'il ne ſavoit pas profiter des occaſions, & qu'un jour d'Action il auroit fallu un autre General.

Le Maréchal de Boufflers avoit réuſſi à ſe faire aimer, non à ſe faire eſtimer. Il n'étoit pas fait pour commander plus de dix ou douze mille hommes. La crainte de nuire à l'Etat ou de riſquer ſa fortune, le tenoit dans une inquietude continuelle, & l'empêchoit de former un Projet ou de s'y attacher. En Second il eut fait des merveilles.

Je n'ai jamais ſervi ſous le Duc de Berwick, ni dans une Armée qui lui ait été oppoſée: ainſi je n'en dirai rien.

Le Maréchal de Villars a été dans la Guerre de 1701. l'Achille de la France; il campoit bien, il ſavoit animer ſes Troupes, elles l'aimoient, elles l'eſtimoient & avoient en lui une parfaite confiance. Je ne ſai pourtant ſi ſa reputation n'étoit pas un peu au-deſſus de ſon merite. J'ay oüi dire qu'à Fridlingen il devoit être battu, & que ſon Entrepriſe étoit d'un homme qui vou-

loit ſe perdre ou s'avancer. Je ſuis témoin qu'il auroit pu battre le Prince Eugene quand nous eumes paſſé la Trouille, & qu'il fut battu à Malplaquet faute d'avoir choiſi ſon terrain auſſi bien qu'il l'auroit pu faire. Pour Denain, c'étoit une pure ſurpriſe, & ſon merite fut de ne nous avoir pas laiſſé le tems de nous reconnoître.

Le Duc de Vendome vivoit avec les Soldats comme s'ils euſſent été ſes enfans. Ils l'adoroient, & croioient marcher à la Victoire en le ſuivant. Il étoit admirable un jour d'Action. Il eſt difficile d'ètre plus brave. D'un coup d'œil il connoiſſoit tous les avantages & les déſavantages de ſa ſituation & de celle de ſon Ennemi, & diſtinguoit où il falloit faire les grands efforts. Il s'y portoit lui-même. Son exemple & le péril à quoi il s'expoſoit, inſpiroit a ſes Troupes une audace & une vivacité qui paſſoient tout ce que je puis dire. La Campagne de 1708. ne fit point de tort à ſa reputation, le Public lui tint comte de ce qu'il auroit pu faire s'il eut commandé ſeul.

Le Prince Eugene étoit actif, vigilant, entreprenant. La ſageſſe étoit ſon carac-

caractère particulier. Il employoit aussi volontiers la ruse que la force. Il fatiguoit son Ennemi par la multitude d'attentions qu'il l'obligeoit d'avoir. Il formoit tant de projets qu'enfin quelqu'un lui réussissoit. Quand il a commandé seul, j'amais il n'a risqué d'Action décisive. Ses mesures étoient si bien prises que sa victoire auroit eu les suites les plus avantageuses, & que son mauvais succès ne pouvoit être que médiocre. Ce n'est qu'à Denain, que par je ne sai quelle fatalité, il s'écarta de ses Maximes. Sans la Victoire qu'il remporta sur les Turcs, sa gloire auroit extrêmement souffert des Campagnes de 1712. & 1713.

Le Duc de Malborough, toujours heureux, a été le Heros de ce Siécle. Sa grande habileté a été la source de son Bonheur. Il n'est pas possible de profiter mieux qu'il le faisoit des fautes d'un Ennemi. Schellemberg, Hochstet, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet même, sont le fruit de sa bravoure & de la sagesse de ses dispositions. Il n'a manqué à sa gloire que d'avoir eu affaire à des Generaux plus capables de se mesurer avec lui à le bien prendre,

dre ; la Victoire ſi imparfaite de Malplaquet eſt la plus glorieuſe qu'il ait remportée.

J'avois fait auſſi la Vie de Prié & de ſon illuſtre Famille. Il étoit Florentin ; & de ſi bas lieu, qu'on n'a jamais connu ni ſon Pére ni ſa Mére, ni aucun de ſes parents. S'il eut été Pape le Nepotiſme n'eut point été à craindre. Sa jolie figure avoit été l'occaſion de ſa fortune, un riche Beneficier l'avoit pris à ſon ſervice & l'avoit avantagé dans ſon Teſtament. Le reſte étoit du même goût. J'ay déchiré tous ces Papiers, que je n'avois écrit que pour m'amuſer, ſans aucun deſſein d'en faire uſage, & d'ailleurs cette eſpèce de vengeance me paroiſſoit indigne d'un homme de ma ſorte.

A quoi je m'appliquai le plus, ce fut à me faire mon Procès à moi-même. J'y procedai avec toute la rigueur d'un Juge impartial & inflexible. C'eſt le ſeul de ces Papiers que j'aye conſervé. On verra ſi j'ai bien ſoutenu le caractère que je m'étois donné.

PROCE'S DU COMTE DE BONNEVAL, FAIT ET INSTRUIT PAR LUI-MEME.

Queſtions. Pourquoi avés-vous pris ſi hautement le parti de la Reine d'Eſpagne ? L'auriez - vous pris avec la même chaleur contre d'autres que contre le Marquis de Prié & ſa maiſon?

Reponſes. J'ai l'honneur d'être Allié de cette Princeſſe, j'ai des obligations infinies à ſa Maiſon. La proximité du Sang, la reconnoiſſance, m'ont fait regarder comme une obligation indiſpenſable, de m'oppoſer à la Calomnie & de la dementir. Je me ſerois cru indigne de vivre ſi je ne l'avois pas fait. Tout autre que le Marquis de Prié, auroit puni ſa Femme & ſa Fille, ou m'auroit rendu raiſon de ſon refus, l'épée à la main.

Etes - vous bien ſûr que cette Calomnie ait

Rien n'eſt plus conſtant. J'ai fait avant que d'éclater, toutes d'a-

d'abord été debitée dans la Maiſon du Marquis de Prié ?

les informations néceſſaires. Des gens d'honneur m'en avoient aſſuré, & ont confirmé ce qu'ils m'avoient dit. Je les ai nommés & j'ai demandé qu'on les interrogeât.

Cependant pluſieurs perſonnes qui étoient chez le Marquis de Prié dans le tems où, ſelon vous, ces diſcours ſe ſont tenus, ont declaré qu'ils ne les avoient point entendus.

Le credit d'un ſous-Gouverneur des Pays-Bas eſt bien grand, il eſt en état de ſe faire craindre & de récompenſer. Des Témoins négatifs en pareille matière, ne ſauroient prévaloir contre des Témoins poſitifs. Dès qu'un diſcours a été entendu, il ne ſe peut pas faire qu'il n'ait point été tenu; au lieu qu'il eſt très poſſible que pluſieurs ne l'ayent pas entendu, ou n'y ayent pas fait aſſez d'attention pour être en état de le rapporter exactement.

Com-

Comment donc le Marquis de Prié a-t-il dit que vous étiez l'auteur de la Calomnie, & que vous aviez formé le monſtre que vous combattiez ?

C'eſt ce que je ne puis comprendre. Je conſens de périr de la manière la plus cruelle & la plus honteuſe, ſi l'on peut me convaincre d'un crime ſi exécrable, mais je demande auſſi, que le Marquis de Prié ſoit traité comme je conſens de l'ètre, s'il ne prouve pas ce qu'il a avancé.

Vous haïſſez ce Marquis, vous vous êtes vanté que vous le perdriez ?

J'avoüe que je ne l'aime pas, ſon caractère & le mien étant des plus oppoſés. Il eſt abſolument faux que je me ſois vanté de le perdre, ou même que j'en aye eu le deſſein avant nos Démêlés.

N'auriez-vous pas pu vous déclarer moins publiquement & moins durement ? Qu'é-

La Calomnie contre la Reine d'Eſpagne étoit publique, il falloit que le démenti & le déſaveu le fût auſſi. J'avouë que toit-

toit-il necessaire que vous parlassiez de la Maison du Marquis de Prié ?

j'aurois pu m'exprimer moins durement, & qu'il n'est point consequent qu'une Femme qui debite une Nouvelle calomnieuse, soit une putain & une Carogne; j'aurois pu aussi ne pas parler de la Maison du Marquis de Prié : mais je n'ay pas été le maître de mon indignation, & j'ay mis une si grande difference entre la Reine d'Espagne & ceux ou celles qui avoient mal parlé d'elle, que je n'ai pas cru devoir menager les termes. D'ailleurs dans cette Déclaration je n'ay nommé ni la Marquise, ni sa Fille, & on ne peut pas prouver que les Billets où elles étoient nommées, ayent été repandus par mes ordres.

Pour

Pourquoi avez-vous rendues publiques au Congrés de Cambray & par tout ailleurs vos Expéditions à la Cour de Vienne ?

Le Marquis de Prié avoit écrit des Lettres affreuses contre moi, il m'y traitoit comme le dernier des Malheureux. L'unique moyen que j'eusse de confondre ce hardi Calomniateur, étoit de faire connoître par tout, le sujet de notre Démêlé : ce que je ne pouvois mieux faire, qu'en publiant les Piéces que j'avois addressées, à l'Empereur.

Vous avez refusé les Arrêts ; ne deviez-vous pas obéïr par provision, sauf votre recours, s'ils étoient mal ordonnés ?

Peut-être aurois-je mieux fait ; mais je ne les ai refusés que parce qu'il ne m'étoient pas intimés selon les Regles auxquelles je croyois, comme je le crois encore, qu'un Gouverneur n'a pas droit de déroger. Je dis la même chose de l'ordre

pour me rendre à la Citadelle d'Anvers.

Pourquoi n'avez-vous pas pris le ton de Suppliant dans vos Ecrits, dans vos Lettres, ſur tout au Conſeil de Guerre? Vous leur avez parlé comme d'égal à égal. Ces manières hautes & fières ont dû les choquer & les indiſpoſer contre vous.

Un homme de ma condition & de mon caractère, ne ſauroit s'abbaiſſer à rien qui ſente la baſſeſſe & la lâcheté. La Cauſe que j'ai defendue eſt ſi juſte, que j'aurois crû la déshonorer ſi j'en avois uſé autrement. La fermeté, la fierté même, conviennent à l'innocence, qui ne ſait ce que c'eſt que de demander grace, & ne peuvent choquer que ceux qui ignorent comment doit penſer un homme de Guerre, ſur tout s'il eſt d'une certaine naiſſance. J'ay écrit tout ce qui pouvoit ſervir à ma defenſe, je l'ay fait d'une manière à faire ſentir que j'étois perſuadé que le Droit

& la

& la Raiſon étoient de mon côté, & qu'on ne pouvoit me refuſer la juſtice que je demandois ſans les violer.

Vous êtes allé en Hollande au lieu de vous rendre à Vienne par le plus court chemin, comme il vous étoit ordonné. Avez-vous pu ignorer qu'une pareille déſobéïſſance étoit une faute capitale ?

Je conviens que j'ay eu tort, ſi on veut prendre la choſe à la dernière rigueur, mais l'ordre ne marquoit point ni le tems de mon départ, ni celui de mon arrivée. J'ay cru être libre de faire un voyage. J'avois de fortes raiſons de laiſſer ignorer la route que je prendrois, & d'en choiſir une à quoy mes ennemis ne s'attendiſſent pas. J'avoüe qu'on peut ſuppoſer que j'ay déliberé ſi j'obéïrois, que méme pendant quelque tems j'ay voulu déſobéïr. Mais auſſi on peut ſuppoſer le contraire. Pourquoi

de deux ſuppoſitions également probables, choiſir de s'attacher à l'une plutôt qu'à l'autre ? J'ay pu me retirer en France, les Arrêts prononcés autrefois contre moi ayant été annullés, Peut-on s'imaginer que je fuſſe venu m'expoſer à une Condamnation certaine, ſi j'avois pu croire que mon excurſion en Hollande me l'eût fait meriter ? Il n'eſt point de Tribunal humain où l'on puniſſe les penſées & les déliberations intérieures. Je ſuis parti d'Anvers pour la Hollande, l'ordre que j'avois reçu ne me le defendoit pas. C'eſt de la Haye que je ſuis parti pour Vienne, j'ay pris le plus court chemin pour m'y rendre.

Je ſuis arrivé à tems, puiſque le jour de mon arrivée n'étoit point fixé. On peut donc me ſoupçonner de désobéiſſance, mais on ne peut m'en convaincre.

Mon Procés ainſi inſtruit, avec la ſévérité & l'exactitude qu'on vient de voir après avoir mûrement & à diverſes repriſes péſé les charges qui étoient contre moi, je prononçai la Sentence.

Le Comte de Bonneval s'étant rendu violemment ſuſpect de déſobéïſſance en ſe retirant dans un Païs étranger, où il a ſéjourné prés d'un mois avant que de ſe mettre en chemin pour Vienne, ſelon l'ordre de Sa Majeſté Imperiale; ayant auſſi refuſé les Arrêts à lui ordonnés de la part du Marquis de Prié ſon Superieur: en punition de ces Fautes il tiendra priſon pendant ſix mois, avec défence d'en ſortir avant leur expiration, ſous peine de mort. Permis à lui après ce tems expiré, de pourſuivre le Marquis de Prié, en reparation des Calomnies dont il prétend que le dit Marquis l'a flétri.

Je puis aſſurer que j'ay fait voir cette

Sentence à de fort habiles Juriſconſultes, & que tous l'ont approuvée. C'eſt ce qui m'a déterminé à lui donner place dans ces Mémoires, ne doutant pas que toutes les perſonnes ſenſées n'en jugent de même,& ne décident que tel devoit être le Prononcé de mes Juges.

Ainſi occupé je paſſai aſſez tranquillement les ſix premiers mois de ma priſon. Content de ne me laiſſer voir perſonne & de bruler toutes les Lettres qui me venoient. on me laiſſoit une aſſez grande liberté; je me promenois dans la cour & dans le jardin. Le Gouverneur & ſon Lieutenant étoient bonnes gens & paroiſſoient s'intéreſſer à mes diſgraces, ils m'amuſoient le plus qu'il leur étoit poſſible; nous joüions aux Echecs, au Trictrac, de tems en tems aux Cartes, avec leurs Epouſes. Le Lieutenant avoit été longtems en Turquie, il m'en parla beaucoup. Il me dit entr'autres choſes, qu'il leur avoit ſouvent oüi dire qu'ils étoient fort fachés de la ſévérité de leur Loi, qui leur défendoit de donner de l'Emploi à aucun Chrêtien, qu'elle étoit cauſe que leurs Troupes n'étoient point diſciplinées

nées comme celles de l'Europe, & que malgré leurs grandes Armées ils étoient si souvent battus par les Chrétiens, non qu'ils fussent moins braves, mais parce qu'ils n'étoient ni armés ni exercés comme eux.

Peu a peu l'inquiétude de ce que je deviendrois, me plongea dans une mélancholie profonde dont rien n'étoit capable de me tirer; je me regardois comme un homme flétri par la Sentence qu'on avoit voulu prononcer contre moi, par la grace qu'on m'avoit faite, & bien plus encore par les Calomnies dont on m'avoit noirci & dont je n'avois pu tirer raison. Les Lettres que j'avois écrites, où je priois qu'on attendît le Jugement de l'Empereur, pour prononcer contre moi ou contre Prié, achevoient de m'accabler. Je suis donc un Imposteur, un homme sans Foi, sans Religion, & je serai regardé comme tel! La seule pensée de me retirer en France me faisoit frémir: sans argent, sans ressource, sans Employ, je ne pouvois qu'être à charge à mes Amis, supposé que j'en trouvasse.

Plus le tems de ma sortie approchoit, plus mon chagrin & mes incertitudes

augmentoient. Enfin ce jour arriva presque plutôt que je n'eusse souhaité. On me demanda quelle route je voulois prendre ; je me déterminai pour Venise. On me conduisit sur la frontiere, & on me defendit sous peine de la vie de remettre jamais le pied sur les terres de l'Empire.

Me voilà donc à Venise, dépouillé & dénué de tout, sans avoir même un Domestique pour me servir. Je m'enfonçai dans une Auberge. J'y fus reconnu, le bruit de mon arrivée se repandit. Quelques François, quelques Allemands même, me vinrent voir. Il me parut qu'on me regardoit d'un autre œil que je ne m'étois imaginé. Je m'enhardis, je quittai ma solitude, je me montrai ; je rendis visite à quelques Nobles Venitiens, qui me firent sentir par leur accueil gracieux, que la Sentence du Conseil Aulique n'avoit pas fait sur eux grande impression.

Ces visites, ces politesses, me consoloient un peu, c'étoit tout ; je n'en étois pas plus à mon aise, je n'avois pas dequoi satisfaire mon Hôte. Dans cet embarras un Banquier vint me trouver ; il me demanda si je n'étois pas le Comte de *Bonneval*, je lui dis que

que je l'étois. J'ay ordre, ajouta-t-il, de vous compter dix mille francs, & en même tems défence absolue de vous dire de quelle part ; en vain me questionneriez-vous. Il me compta cette somme en or, dont je lui donnai mon Reçu. Jamais je n'ai pu savoir d'où me venoit ce secours, je devinai le General Comte Flemming. Je crois ne m'être pas trompé. Il étoit de mes Amis, & presque le seul que je connusse capable de cette Génerosité.

On étoit dans la Saison du Carnaval, Pour étourdir mon chagrin & me tirer de mes déliberations continuelles sur le parti que je prendrois, je me livrai aux plaisirs. Je me mis en masque, je courus les Bals, & presque par tout où je fus reconnu on me traita avec quelque distinction. Quoi que ce qu'on appelle filles de joye n'ait jamais guères été de mon gout, j'allai dans une de ces maisons. Le maître du Logis, qui reconnut à ma mine & à mon habit, que je n'étois pas un homme du Commun, me dit : Ah ! Monsieur, que vous venez à propos, j'ay une fille toute neuve, elle n'a pas quinze ans, belle comme les amours, c'est un morceau de Roi, je suis charmé qu'un

 auui

auſſi galant homme que vous, lui donne les premiéres leçons. Qu'eſt-ce que dix piſtoles pour une pareille nuit? Sur ma foi & ſur mon honneur j'en demanderois cent à un autre, mais je me ſens de l'inclination pour Monſieur, & je ſerai charmé d'avoir ſa chalandiſe. Il me mena à la chambre où il l'avoit enfermée. Voyez, lui dit-il, ma fille, comme j'ay ſoin de vous & quel brave Seigneur je vous amene; ça de la joye, qu'on ne ſe faſſe point prier, vous n'en aurez pas plutôt tâté que vous voudrez recommencer.

Il ne m'avoit point trompé, c'étoit une des belles perſonnes que j'euſſe encore vuës. Dès que nous fumes ſeuls elle ſe jetta à mes pieds fondante en larmes. Vous êtes François, me ditelle, & vous me paroiſſez homme de Condition, ſauvez-moi l'honneur & la vie, je ſerois déja morte ſi je n'avois eſperé qne le premier qu'on m'ameneroit, ſeroit ſenſible à mes pleurs & m'épargneroit. En même tems elle me montra un poignard qu'elle tenoit tout prêt pour ſe l'enfoncer dans le ſein, ſi j'entreprenois de lui faire la moindre inſulte. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que j'aſſure que je fus touché

de

de ce ſpectacle, & que je lui promis tout ce qu'elle m'avoit demandé.

Raſſurée par mes promeſſes & par mes manières reſpectueuſes, elle me conta comment elle ſe trouvoit dans cette infame Maiſon. Je ſuis née à Marſeille, me dit-elle, mon Pere étoit Marchand. Le dérangement de ſes Affaires l'obligea d'en ſortir que je n'avois que quatre ans. Un frére qu'il avoit icy établi le détermina à s'y rendre. Il mourut que je n'avois encore que cinq ans, & ma mére lui ſurvecut peu. Ce qu'ils me laiſſerent pouvoit monter à deux mille livres. Mon oncle me prit chez lui. Il avoit promis à ma mére de faire valoir ces deux mille livres pour mon établiſſement. Il l'a fait & m'a dit quelques foïs que mon petit fond augmentoit, & qu'il me feroit groſſe Dame. Par malheur pour moi il eſt mort il y a dix-huit mois dans un naufrage en revenant de Corfou. Il n'y avoit point d'écrit touchant ce qui m'appartenoit, on a ſeulement trouvé une feuille volante; ſur laquelle il y avoit un compte de ce qu'avoient produit deux mille francs depuis un certain nombre d'années. Ma Tante a tout nié, & m'a dit que ſi j'avois ap por-

porté quelque chofe chez elle, je l'avois dépenfé & au-delà. Un an s'eft écoulé affez paifiblement. Depuis fix mois elle m'a perfécutée, me difant fans ceffe qu'elle n'ètoit pas en état de me nourrir, qu'il falloit que je penfaffe à gagner ma vie, que j'étois jeune & jolie, que fi je voulois je ne manquerois de rien. Je compris le fens de ces difcours & repondis que j'aimerois mieux mourir. Craignant qu'elle ne fit venir quelqu'un chez elle pour me proftituer, je m'armai de ce poignard pour exécuter le deffein que je vous ai dit. Enfin ce foir elle m'a envoyé icy porter une Lettre. Cet homme m'a dit que je retournerois tous les matins chez ma Tante avec une piftole qu'il me donneroit. Ce n'eft pas l'amour que je crains, ajouta-t-elle d'un air charmant c'eft la proftitution, & l'horreur des careffes où il n'a point de part. Je vous avoüerai même, que j'avois pris la refolution de me donner pour toujours, à celui qui auroit affez de générofité pour ne point abufer de la trifte fituation où je me trouve.

Sa beauté, fon courage, avoient fait fur moi les plus vives impreffions. Sa déclaration, qui ne me paroiffoit venir

nir que d'un fond de ſentimens infiniment eſtimables, acheva de m'attacher. Je lui dis que j'acceptois ſon offre du meilleur de mon cœur. Que je ne pretendois pas pourtant me prévaloir de ſa ſituation. Que la reconnoiſſance étoit une raiſon d'aimer, mais qu'elle ne ſuffiſoit pas. Que je n'étois plus jeune ; que ma fortune étoit dérangée, que je ne pourrois lui faire la ſienne, & qu'avec moy elle n'auroit preſque que des malheurs à partager. Qu'après tout il étoit d'autres voyes de la préſerver du danger auquel elle étoit expoſée. Il n'en eſt point s'écria-t-elle : au ſortir d'ici il faut que je me rende chez ma Tante. Que deviendrai-je ſi vous n'avez pitié de moi ? La reconnoiſſance m'attache à vous, elle a produit tout d'un coup l'amour le plus vif & le plus tendre, je vous aimerois quand vous ne ſeriez pas mon liberateur. Il eſt juſte que ces foibles attraits que vous avez ſauvés de mon déſeſpoir, ou de la brutalité publique, vous appartiennent ; jamais ils ne ſeront à d'autres qu'à vous. Vôtre fortune quelle qu'elle puiſſe être, ne me touche ni ne m'inquiéte que par rapport à vous. Je partagerai vos malheurs,

heurs, & je ſerois au comble de mes vœux ſi je pouvois les adoucir. Marque, que je me fie à vous, je vous remets ce poignard. Je ſouhaite a preſent de vivre autant que j'ay ſouhaité de mourir, pouvu que je vive pour vous.

Je ne pus réſiſter à tant d'amour & à tant de génerofité. Je l'aſſurai de mon attachement, & que jamais je ne l'abandonnerois. Nous convinmes qu'elle retourneroit chez ſa Tante, qu'elle diſſimuleroit ſes reſſentimens & paroîtroit peu mécontente; qu'elle en ſortiroit vers le ſoir, & que je me trouverois à un certain endroit. C'étoit aux environs de la Place de St. Marc. Que par là je la conduirois dans le Logis que je lui aurois trouvé. Ces arrangemens pris, nous ſoupames. Elle fut gaye, elle chanta. Nous défimes le lict comme ſi nous nous en étions ſervis. Je la quittai le plus tard qu'il me fut poſſible. En ſortant je donnai quinze Piſtoles au lieu de dix qu'on m'avoit demandés, & je promis que je reviendrois le ſoir.

Il étoit au moins ſix heures du matin quand je revins à mon auberge. Je n'avois qu'un Domeſtique, un François. Je lui contai mon Avanture.

Il

Il ſe chargea de trouver une chambre, où cette aimable perſonne ſeroit en ſûreté & a l'abry de toute recherche. Avant midi il eut trouvé ce qu'il cherchoit. Je lui avois dis de ménager ma bourſe, il le fit: le logement & la penſion ne me revinrent que ſur le pied de mille francs par an. J'attendis le ſoir avec beaucoup d'impatience. Mon valet avoit tout arrangé à merveille. La perſonne chez qui elle devoit demeurer ſe trouva avec ſa fille au Rendez-vous; je m'y trouvai auſſi pour raſſurer cette aimable enfant. Ces deux femmes la conduiſirent. Moi & mon valet nous les ſuivimes de loin, juſqu'à ce que nous les euſſions vu entrer dans leur maiſon. Je n'y entrai point. Je retournai où j'avois trouvé ce précieux Bijou. Le maître me fit mille ſermens qu'elle n'étoit point revenuë, & me dit qu'il en avoit d'autres qui la valoient bien. J'affectai de ne le point croire; il me pria d'attendre, je le fis. Il envoya chez ſa Tante, ou lui vint dire que la Niéce étoit ſortie. Je me retirai & parus fort mécontent. La Tante s'imagina apparemment que ce fripon vouloit retenir ſa Niéce; & comme elle l'avoit elle-même livrée, elle n'ôſa faire
ni

ni recherches ni pourſuites ; de ſorte que cette eſpéce d'enlévement ne fit aucun bruit.

Le lendemain au ſoir j'allai voir Thecle, c'eſt le nom de cette génereuſe fille. Je la trouvai mille fois plus charmante encore qu'elle ne m'avoit parue la veille. Vous voila ſauvée, lui dis-je en l'abordant, du danger que vous avez craint juſqu'à vouloir mourir pour l'éviter. Quoi que je vous aime au-delà de ce que je puis vous dire, je vous rends vos paroles, vos promeſſes, & vous conjure de diſpoſer de vous-même avec une entiére liberté. Vous ſerez ici tant qu'il vous plaira & auſſi longtems que ma fortune & mes Affaires me permettront de vous y entretenir. Ce début de converſation l'attriſta, elle répandit quelques larmes. Eſt-ce génerosité, me dit-elle, eſt-ce que vous ne m'aimez pas? Si c'eſt génerosité vous êtes digne de toute ma tendreſſe ; ſi c'eſt indifference je ſerois au deſeſpoir, & je ſerois bien tentée de vous redemander mon poignard. Après la démarche que j'ay faite de me livrer à vous, que voulez-vous que je devienne? Puis-je excuſer ma fuite de chez ma Tante ſans que m'a hon-

honte éclate ; puis-je me montrer ſans l'excuſer ? Vous avez accepté mes promeſſes ; il n'eſt plus tems de me les rendre. Il faut que je ſois à vous, que je ſuive votre fortune, que du moins vous me tiriez de Veniſe, ou que je ceſſe de vivre.

Elle avoit raiſon. Je l'aſſurai que je l'aimois, & que l'indifference n'avoit eu aucune part à ce que je venois de lui dire. Mais, ajoutai-je, plus je vous aime, plus je deſire que vous m'aimiez. Je connois tout ce que vous valez, n'eſt-il pas juſte que vous connoiſſiez auſſi celui à qui vous vous attachez ? Je me ſens aſſez genereux pour que le plaiſir de vous avoir été utile me tienne lieu de toute autre recompenſe. Ce n'eſt point à vôtre reconnoiſſance que je veux la devoir. C'eſt à l'amour que vous aurez pour moi après que je me ſerai fait connoitre, ſi je ſuis aſſez heureux pour que vous ne ceſſiez pas de m'aimer quand vous m'aurez connu. C'eſt juſque-là que je vous rends à vous-même. Je ſerois au déſeſpoir que vous ne vous rendiſſiez pas, & cependant j'exige de vous, que vous ne le faſſiez point, à moins que l'amour ne ſoit

le ſeul motif qui vous y détermine.

Je lui dis qui j'étois, je lui racontai toute ma Vie. Je ne lui cachai point que j'étois marié. Je lui parlai de mon Angloiſe, de celle qui m'avoit ſauvé la vie à Vienne ; je lui avoüai que je les aimois, & que je ſerois charmé de les revoir. J'ajoutai que l'ambition étoit ma paſſion dominante, que depuis ma diſgrace la vengeance s'y étoit jointe, & qu'il ne ſeroit jamais d'amour qui pût m'empêcher de chercher à les ſatisfaire. J'adoucis ces traits peu gracieux en me dépeignant tel que je crois être, incapable de manquer de parole & de feindre des ſentimens que je n'aurois pas. Ces entretiens continuerent quelque tems. Je les faiſois durer exprès, afin qu'elle eut plus de loiſir pour ſe déterminer. Rien ne fut capable de la refroidir, elle me le déclara de la maniére la plus touchante. Puiſque vous en aimez deux, dit-elle en m'embraſſant, vous en aimerez bien une troiſiéme. Il fallut ſe rendre.

Ce fut avec elle que je paſſai la plus grande partie de mon tems. Je la voyois reguliérement toutes les après di-

dînées & ne la quittois que le ſoir. J'étois ſans train, on me connoiſſoit fort peu, ſon quartier étoit éloigné du mien & preſque déſert, je m'y rendois tantôt par un chemin, tantôt par un autre; de manière que ce commerce fut à peine ſoupçonné, même dans ſon voiſinage. La néceſſité me rendit œconome. Je ménageai les dix mille francs que j'avois reçus; ils me ſuffirent pendant près de deux ans que je fus à Veniſe.

Il s'en falloit bien que ce nouvel amour, quelque doux qu'il pût être, me mit au-deſſus du chagrin que me cauſoit une vie ſans Emploi. D'ailleurs que devenir quand mon argent ſeroit fini? pouvois-je eſperer un ſecond hazard pareil à celui que j'avois éprouvé? J'avois abſolument reſolu de ne plus me montrer en France, je n'y avois point écrit depuis ma priſon, & n'en avois reçu aucun ſigne de vie. L'Eſpagne venoit de ſe reconcilier avec l'Empereur, & il n'y avoit point du tout d'apparence que mes ſervices puſſent y être acceptés. Je les préſentai à la République: on me repondit poliment qu'on étoit bien fâché de n'avoir point

d'Emploi qu'on pût m'offrir, que les ſeuls qui pouvoient me convenir étoient remplis. Je m'adreſſai à l'Envoyé de Moſcovie : j'en reçus à peu près la même reponſe. Le Reſident de Vienne étoit la Cauſe de tous ces rebuts. Par ordre ſans doutes des Miniſtres qui avoient voulu ma perte, il me décroioit autant qu'il lui étoit poſſible. A l'entendre j'étois un eſprit dangereux, d'une hauteur, d'une fierté inſupportable. On m'avoit ſupporté en Allemagne avec bien de la peine, & tout le monde avoit été charmé que j'euſſe donné occaſion de ſe défaire de moi. Il ajoutoit, qu'après ce qui s'étoit paſſé, il ne croioit pas qu'aucun de ceux qui vouloient bien vivre avec l'Empereur penſât à me recevoir.

Non ſeulement on s'attacha à me décrier, mais on chercha à me faire un mauvais parti. Je ſus de differens endroits qu'on vouloit m'aſſaſſiner. La ſeule précaution que je pris fut de ſortir toujours armé & de prendre un ſecond Domeſtique, c'étoit un de mes ſoldats qui m'étoit venu chercher au travers de mille périls. Il m'apprit que la déſolation de mon Regiment avoit

été

été extrême à la Nouvelle de ma condamnation ; qu'on y en avoit marqué un ſi grand reſſentiment que le Conſeil de Guerre l'avoit caſſé & incorporé dans d'autres Corps par pelotons. Je ne fus attaqué qu'une ſeule fois, encore fut-ce par des gens qui étoient ou affectoient de paroîtres yvres. De loin on me décocha une fois d'un arc à la Genoiſe une eſpéce d'aiguille ; elle s'arrêta dans les plis de mon habit, on la trouva le ſoir : nous en fimes l'épreuve, nous en piquames un chien à la cuiſſe ; il mourut vingt-quatre heures après, jettant des hurlemens affreux.

Au déſeſpoir de me voir ainſi rebuté & perſécuté malgré mes ſervices, ma reputation & ma naiſſance, les diſcours ſur la Turquie du Lieutenant de Spilberg me revinrent à l'eſprit. On en penſera ce qu'on voudra, l'idée de mon horoſcope s'y preſenta auſſi, mais de la manière la plus vive, & ſi je puis le dire, la plus impérieuſe. Ces premiéres penſées me firent frémir. Que dira toute l'Europe, que penſera ma famille! *Prié* n'aura-t-il pas eu raiſon de dire que j'étois ſans Foi & ſans Religion?

gion? Insensiblement je me familiarisai avec ces pensées & m'accoutumai à mépriser ce qu'on diroit de moi. La nécessité, l'ennui insupportable que me causoit une vie inutile, l'envie de me venger, me déterminerent à chercher un azyle en Turquie.

L'Envoyé de la Porte à Venise étoit un homme d'honneur & de beaucoup d'esprit. Il avoit entendu parler de moi, & s'étoit mis au fait de tout ce qui me regardoit. Il ordonna à un esclave Chrêtien de faire connoissance avec mes Domestiques. Je sus par ce moyen qu'il s'intéressoit à ma situation, & qu'il souhaiteroit de tout son cœur de pouvoir l'adoucir. Je n'étois pas encore alors tout à fait déterminé. Les discours de cet esclave, que je sentis avoir été dictés par son maître, me donnerent envie de m'instruire par moi-même sur quoi je pourrois compter. La difficulté étoit de se parler: rien n'auroit pu me sauver de la colere des Allemans & des Venitiens, s'ils eussent seulement soupçonné ce commerce. Je ne voulus pas même m'en fier à aucun de mes deux Domestiques, quoy qu'ils me fussent tout dé-

dévoués. Tout proſcrit & banni que j'étois, j'allois quelques fois à l'Opera. L'Envoyé Turc y venoit auſſi de tems en tems. En ſortant par une gallerie étroite & obſcure, je m'approchai de lui, & lui gliſſai ce Billet dans la main. *On veut vous parler, il y va de la vie, peut on être aſſuré du ſecret?* Deux jours après je reçus ſa reponſe par un Juif: *Cette nuit à onze heures, fiez vous à ce guide, il vous conduira ſurement, ſa femme & ſa fille ſont en ôtage chez moi, & s'il oſoit nous trahir, toute ſa Nation en répondroit à la Sublime Porte.*

Je me rendis à l'heure marquée. Il m'aſſura que je ſerois reçu avec diſtinction, & que jamais je n'aurois ſujet de me repentir de m'être jetté entre les bras du Grand Seigneur, & qu'il eſperoit me voir bientôt un de ſes principaux Officiers. Mais, ajouta-t-il, je ne dois pas diſſimuler que tout ce que je vous dis ſuppoſe que vous embraſſerez la Loi de notre grand Prophète. Elle n'eſt pas ſi déraiſonnable que vous pourriez penſer : à quelques Articles près, elle eſt tout à fait conforme au Bons ſens. Mais où eſt la Loi qui ſoit audeſſus de la critique & des objections?

La probité, l'honneur, la générosité soit connus & respectés parmi nous. Notre Gouvernement est tout à fait guerrier, & un homme tel que vous ne peut manquer la protection & les agrémens, qu'il peut souhaiter.

Sans m'expliquer sur la resolution que je prendrois, je le priai d'écrire au Grand Visir & de me communiquer la reponse quand il l'auroit reçue. Elle vint & assez promptement: elle confirmoit ce que l'Envoyé m'avoit dit, mais à la même condition. Elle assuroit que d'abord que je l'aurois accomplie, je serois employé sur un pied même plus haut que celui où j'étois au service de l'Empereur; que sans cela je trouverois un refuge, mais que je ne devois m'attendre à aucune faveur, bien moins encore à aucune confiance.

Je mis encore du tems pour me déterminer. Je ne puis exprimer mes agitations. Je n'osois ni ne pouvois m'ouvrir à personne. Il seroit inutile que je rendisse compte des motifs de ma resolution, je dirai seulement que je la regarde comme un effet de ma destinée. Il y avoit dans le Port un Vaisseau

ſeau Turc, je convins avec l'Envoyé du jour & de la manière de mon embarquement. Juſque-là je n'avois rien dit à l'aimable Thecle de mon deſſein, quelques fois ſeulement nous avions badiné ſur la commodité de la Loi qui permet aux Turcs d'avoir pluſieurs femmes. Elle me diſoit qu'elle me permettoit de la ſuivre pour mes deux amies ſi elles venoient me trouver, mais qu'abſolument elle ne le ſouffriroit pour aucune autre. La veille de mon départ je m'expliquai. Je fus ſurpris de ſa fermeté, ſans balancer elle vouloit me ſuivre. J'eus toutes les peines du monde à me défendre de ſes larmes & de ſes priéres, je ne la calmai qu'en l'aſſurant que la choſe étoit actuellement impoſſible ; mais, que je l'avertirois dès que j'aurois un Etabliſſement fixe, & qu'alors elle ſeroit la maitreſſe de me venir joindre. En la quittant j'allai chez l'Envoyé. Le lendemain avant le jour je m'embarquai déguiſé en Turc portant un paquet ſur l'épaule.

Telle eſt la premiere partie de ma vie. On la connoit en Europe, du-moins en gros; mais il n'en eſt pas de

 mê-

même de celle qui ſuit. Ce que je puis dire d'avance, c'eſt qu'elle ſera écrite avec la même ſincerité & avec encore plus d'exactitude, parce que les Faits me ſont plus préſents.

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
BONNEVAL,

Ci-devant General d'Infanterie au Service de Sa Majesté Impériale & Catholique.

TOME III.

Contenant ce qui lui est arrivé de plus remarquable durant son séjour

EN TURQUIE.

A LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie 1737.

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
BONNEVAL.

PResque auſſi-tôt que je fus embarqué le vent devint favorable, nous mimes à la voile. Le Vaiſſeau étoit petit, mais bon voilier & aſſez fort d'équipage. Sans déclarer qui j'étois ni quel étoit le ſujet de mon Voyage, l'Envoyé Turc avoit ordonné qu'on eût pour moi les plus grandes attentions. Je fus logé dans la chambre du Capitaine & ſervi à la Françoiſe, on avoit même embarqué du vin

pour mon uſage. Le tems fut preſque toujours beau, & notre Voyage auroit été des plus heureux, ſi nous n'avions pas été découverts par un Maltois. Il vint ſur nous. Nous tâchames inutilement de l'éviter, il fallut ſe battre. J'avois repris mes habits ordinaires, je parus ſur le Tillac. Comme j'avois ſervi en Hongrie, je ſavois aſſez de Turc pour me faire entendre. Je rangeai les ſoixante ou quatre-vingt ſoldats que nous avions; je leur défendis, & aux canonniers de tirer avant que je le leur ordonnaſſe. Le Capitaine me laiſſa faire. Le Maltois n'étoit pas plus fort que nous. Notre contenance hardie lui impoſa pendant quelque tems, il s'approcha cependant & eſſuïa tout notre feu. J'étois ſur le haut du Tillac le ſabre à la main, on me reconnut: j'entendis qu'on diſoit dans le Vaiſſeau ennemi, *C'eſt* BONNEVAL, *j'en ſuis ſûr.* Peu de tems après il s'éloigna.

Sans avoir eſſuïé d'autre danger nous abordames à Chio. Cette Isle eſt grande & raiſonnablement peuplée. La plûpart des habitans ſont Chrêtiens; les uns ſuivent le Rit Grec, les autres le Latin; ils ſont toujours en diſpute, comme les

Jeſuïtes

Jesuites & les Jansenistes le sont en France. Le Païs est délicieux, le froid ne s'y fait presque jamais sentir, les chaleurs n'ont rien d'excessif ni d'incommode, les campagnes sont pleines d'orangers, de citronniers ; & toutes les autres especes de fruits y sont excellens & d'une grosseur prodigieuse. Les femmes y sont belles & bien faites, presque toutes sont coëffées en cheveux, leur taille n'est point enfoncée dans un amas d'habits comme ailleurs, un simple corset, une jupe legere & assez courte, est tout leur habillement, & un mouchoir de gaze d'une mousseline fort déliée couvre leur gorge sans presque la cacher, la douceur du Climat inspire la volupté, & chacun suit assez son penchant.

Je restai six semaines dans cette Isle en attendant un Vaisseau pour Constantinople. J'y fus toujours dans la bonne chére & dans les plaisirs. En arrivant le Capitaine me conduisit chez le Gouverneur Turc. C'étoit un des deux qui m'étoient tombés entre les mains en une Bataille, que j'avois bien traités & que j'avois renvoiés sans rançon. Il me reconnut, il n'est point d'amitié qu'il ne me fit, il n'épargna rien pour me mar-

quer ſa reconnoiſſance. Charmé du deſſein qui m'amenoit, il redoubla ſes careſſes & ſes attentions. Ce ſéjour ne m'ennuia point ; chaque jour c'étoient de nouvelles parties, nous parcourumes toute l'Isle. Tous les ſoirs on m'amenoit dans ma chambre une jeune Grecque, la plus jolie qu'on eût pû trouver.

Le Gouvernement des Turcs eſt fort doux dans cette Isle, les Peuples ne ſont point inquiétés ſur leur Religion. Les impôts même ſont modiques, mais leur autorité eſt ſi reſpectée, qu'une ſimple ficelle attachée par les deux bouts ſur la porte d'une maiſon, en fait une priſon dont perſonne n'a la hardieſſe de ſortir. A mon départ, mon ami m'accabla de préſens, il fit mettre dans le Vaiſſeau pluſieurs pieces du meilleur vin qui fût dans l'Isle, il me fit préſent de pluſieurs habits à la Turque, il m'ouvrit ſa bourſe & me força d'en prendre une partie conſiderable, il me donna des Lettres pour tous ſes Amis, ſur tout pour celui qui avoit été ſon compagnon de fortune en Hongrie. Il parloit de moi dans ſes Lettres comme d'un Homme d'un mérite extraordinaire, & dont on pouvoit attendre les plus grands ſervices.

On

On voit Conſtantinople d'aſſez loin avant que d'y arriver, le terrain où elle eſt bâtie forme un Amphithéatre, qui s'abaiſſe inſenſiblement vers les bords de la Mer, de ſorte qu'on découvre tout à la fois les Maiſons & les Edifices publics de cette grande Ville. C'eſt le plus beau coup d'œil que j'aie jamais trouvé. Le Palais du Sultan, qui eſt à une des extrémités, paroit une Ville à part, où l'or brille par tout; les Domes des Moſquées répandues de tous côtés, ſont preſque tous auſſi brillants que celui des Invalides.

Au ſortir du Vaiſſeau, je trouvai l'autre Officier Turc, à qui j'avois fait plaiſir en Hongrie, il me mena chez lui & me traita auſſi bien que je l'avois été à Chio. Il alla lui-même donner part au Grand Viſir de mon arrivée, qui m'envoya ſaluer, & me fit dire que je me repoſaſſe cinq ou ſix jours chez mon Ami, des fatigues de mon Voyage, & qu'après ce tems-là il m'envoieroit chercher pour me donner Audience. Cet Officier Turc, chez qui je logeois, étoit parfaitement honnête homme, je lui donnai toute ma confiance. Il ſavoit l'Allemand. Nous paſſions les jours & une partie des

nuits à nous entretenir ; je lui exposai la peine que j'avois à faire la démarche qu'on exigeoit de moi. Ce n'est pas, lui disois-je, l'attachement que j'ai à ma Religion qui m'inquiette ; j'ai beaucoup lû, beaucoup réfléchi, & toutes les Religions où l'on adore un seul Dieu me paroissent également bonnes, & je regarde comme des modes, les différentes cérémonies auxquelles chaque Peuple s'est assujetti ; peut-être ai-je tort, mais c'est depuis long-tems ma façon de penser. Ce qui me trouble & cause mes incertitudes, c'est l'idée que le commun des hommes attache au changement de Religion, sur tout quand il paroit se faire par nécessité & par des vuës d'intérêt ; on s'accorde à mépriser ceux qui donnent ce spectacle, & c'est une maxime generale, qu'on ne doit point s'y fier. En Europe, ajoutois-je, un homme de ma sorte, quand il change de Parti, n'est point inquietté sur sa Religion : qu'il soit Calviniste, Lutherien, Catholique, à peine y fait-on attention ; on se contente de sa parole d'honneur & de son serment, & presque jamais il n'est arrivé qu'on y ait été trompé. En Moscovie ils n'ont pas non plus cette délicatesse, ils reçoi-

vent

vent à leur ſervice des Officiers de toute Nation & de toute Religion, c'eſt par là que leurs Troupes ſe forment & que leur Empire devient floriſſant & redoutable à ſes Voiſins. Il n'eſt point de Religion qui n'ordonne de garder les ſermens qu'on a faits, pourquoi donc pour s'aſſurer d'un homme l'obliger à en changer ? Mais n'y eut-il point de Religion au monde, n'en euſſe-je point, les ſentimens d'honneur ſont ſi profondément gravés dans mon ame, que rien au monde ne ſeroit capable de me faire manquer au ſerment que je ſuis prêt de faire de ſervir le *Grand Seigneur*, avec autant de zèle & de fidélité, que j'ai ſervi *l'Empereur* d'Allemagne & le *Roi* de France. Ne pourroit-on pas, mon cher Ami, m'épargner ce changement & la honte qui y eſt attachée ?

Cet Officier penſoit à peu près comme moi; ſelon lui la Politique avoit dicté à *Mahomet* la plûpart des Loix qu'il leur avoit impoſées. Elles étoient néceſſaires dans les commencemens de leur établiſſement, mais à préſent elles ne le ſont plus; il ſeroit même à ſouhaiter qu'on en retranchât ce qu'elles ont d'exceſſif. Mais, me diſoit-il, la choſe eſt impraticable,

quable, & vous ne pouvez eſpérer qu'on vous diſpenſe de cette Loi, qu'on regarde parmi nous comme eſſentielle. Gardez-vous bien même de faire paroitre toutes vos repugnances au *Grand Viſir :* ce que vous pouvez faire de plus, c'eſt de lui demander quelque tems, non pour prendre votre Parti, mais pour vous inſtruire ; c'eſt un Devot parmi nous, il ſeroit ſcandaliſé ſi vous lui parliez autrement.

Le Grand Viſir me fit avertir, comme il me l'avoit fait dire. Je fus introduit à ſon Audience avec Cérémonie, il me reçut bien, m'aſſura de ſa bienveuillance & de la Protection du Grand Seigneur, pourvû, ajouta-t-il, que vous faſſiez ce que vous ſavez. Prenez du tems pour vous inſtruire ; je ne doute pas que vous ne trouviez notre Loi raiſonnable. Voyez le Grand *Muphti* de ma part, c'eſt un homme profond dans la connoiſſance des *Secrets de Dieu*, il diſſipera tous vos doutes, avec autant de facilité que le Soleil diſſipe les ténèbres. Vous n'aurez l'honneur d'être admis en la préſence de *Sa Hauteſſe*, qu'après que vous ſerez devenu un de ſes vrais Sujets. Dès cette premiere Audience il me queſtionna

tionna beaucoup ſur la ſituation de l'Europe, particuliérement ſur celle de l'Allemagne, & me dit fort poliment, qu'il me connoiſſoit, & qu'on n'auroit garde de laiſſer inutile un homme comme moi. Il me mit entre les mains un Papier, c'étoit un ordre à un Tréſorrier de me donner tous les jours pour mon entretien un certain nombre *d'Aſpres*, qui faiſoient aux environs de neuf écus.

Je loüai une maiſon, je ſortis de chez mon Ami. Il me prêta des meubles & quelques Eſclaves. Je vis les principaux Officiers de la Porte, le *Caimacan*, le *Seraskier*, le *Boſtangibachi*, *l'Aga des Janniſſaires*, & tous ceux qui faiſoient quelque figure. J'en reçus mille politeſſes, & au Cérémonial près, qui eſt fort gènant, je puis dire que la plûpart des Miniſtres des Cours de France & de Vienne ne ſont pas à beaucoup près ſi gracieux.

Pour le *Muphti*, que je ne manquai pas d'aller ſaluer, il leva les yeux & les mains au Ciel lorſque je l'abordai; il m'embraſſa & pleura ſur moi. C'étoit un Vieillard, que ſon air grave & majeſtueux rendoit reſpectable. J'avouë que ſes manieres me touchérent. Il me nom-

nomma son fils, & me parla en homme pénétré de la Sainteté de *Mahomet*, & du bonheur de ceux qui suivent sa Loi: il insista fort sur son Etablissement & sur ses Progrès rapides, pour m'en prouver la vérité. Je voudrois, me dit-il, pouvoir vous instruire moi-même, mes occupations ne me le permettent pas. Celui qui le fera en ma place s'en acquittera du moins aussi bien que moi. Il me montra un de ses *Imans*, c'est-à-dire un de ses Prêtres, à qui il ordonna de se charger de mon Instruction, & de lui en rendre compte une fois par semaine.

Ce Prêtre ne voulut jamais souffrir que j'allasse chez lui; nous convinmes que deux fois la semaine il viendroit chez moi. Dès que j'eus fait ce premier pas, on doubla le nombre *d'Aspres* qu'on me donnoit par jour, & je me vis en état de faire une figure raisonnable. J'achetai des chevaux, des Esclaves. Soit curiosité, soit que mon caractère plût aux Turcs, je fus fort visité, bien-tôt même je me vis une Societé assez choisie. Nous nous assemblions de tems en tems le soir; & au vin près, qu'on n'osoit boire, nous faisions aussi bonne chere

qu'en Europe. Ces Amis m'instruisirent du génie de la Porte, du caractère de ceux qui y avoient le plus d'autorité; il m'assurérent que c'étoit au Serrail que se faisoient & se défaisoient les Fortunes, que pour s'avancer & se soutenir il falloit y avoir quelque Protection; qu'un *Bacha* étoit heureux quand il pouvoit y faire entrer quelque fille qui eût assez de beauté pour plaire au Sultan, & assez d'esprit pour se l'attacher. Quand vous serez en place, me disoient-ils, profitez de cet avis, il vous sera peut-être plus utile que tous vos grands talens.

Ils me firent voir ce qu'il y a de singulier à Constantinople. Le Port est admirable: on vante beaucoup celui d'Amsterdam, ce n'est rien en comparaison de celui-ci. Les Arsenaux sont quelque chose de superbe, ceux de *Brest*, de *Toulon* n'en approchent pas. La Ville n'a rien de remarquable que sa grandeur & sa situation, la plûpart des Rues sont étroites, chacun y bâtit à sa phantaisie, on ne sait ce que c'est que symmetrie & ordre d'Architecture, il n'y a pas un seul beau quartier. Le Serrail même n'est qu'un amas de Bâtimens entassés les uns sur les autres. Il n'y a que les Jardins qui soient de bon goût.

Les

Les maiſons ſont plus belles en dedans qu'elles ne paroiſſent devoir l'être. Elles ſont aſſez bien meublées ; beaucoup de tapis & de tapiſſerie, quantité de porcelaines, quantité de colifichets d'yvoire & d'ébéne, en font le principal ornement. On ne voit de beaux Edifices que ceux que les Grecs y ont autrefois bâti. *Sainte Sophie* eſt le plus beau morceau d'Architecture qu'il y ait peut-être au Monde ; j'ai parcouru toute l'Europe, je n'en ai point vû qui m'ait autant frappé.

Pera, *Galata*, qui ſont les deux Faux bourgs de cette Capitale, ſont plus beaux. Les ruës ſont larges, les maiſons mieux bâties ; c'eſt là où demeurent la plûpart des Ambaſſadeurs & des Marchands étrangers.

Pour revenir à mon *Iman* ou à mon Inſtructeur, c'étoit un homme raiſonnable, qui aimoit ſa Religion, mais qui n'en étoit pas entêté juſqu'au Fanatiſme & à la Superſtition ; en un mot je le trouvai d'aſſez bonne compoſition. Voici la premiere Inſtruction qu'il me donna. Après m'avoir fait un aſſez grand Diſcours ſur l'Unité de Dieu, ſur ſa Grandeur, ſur ſa Puiſſance, ſur la néceſſité

ceſſité qu'il y a qu'il ſe ſoit communiqué à quelques hommes en particulier pour inſtruire les autres de ſes Volontés, il rabattit ſur la Miſſion de *Mahomet*. Je ſai, me dit-il, juſqu'à quel point on décrie notre Prophête parmi les Chrêtiens, & par quels traits on s'y efforce de rendre ridicule la Loi qu'il nous a donnée. Mais ayez la bonté de m'écouter, j'eſpere vous guerir de vos Préjugés, & que ſi ce que je vous dirai ne vous paroit pas tout à fait convainquant, il vous paroitra du moins raiſonnable.

Mahomet étoit d'une Condition obſcure & d'une Fortune médiocre, il étoit ſans Lettres. Après avoir été quelques années en ſolitude, il ſe dit *Envoyé de Dieu* pour leur annoncer une Loi plus parfaite que celles qui avoient été prêchées & pratiquées juſqu'alors. On le crut, il ſe fit pluſieurs Diſciples. Il a plû aux Chrêtiens de faire de ces Diſciples & de leur Chef une troupe de voleurs. Le nombre s'augmentant chaque jour, il en fit une Armée, il ſignifia aux Peuples voiſins les ordres du *Très-Haut*, reçut à ſa ſuite ceux qui ſe ſoumirent, & extermina les autres. Ses Conquêtes furent des plus rapides, des Nations en-

tiéres

tiéres le reconnurent pour leur Maître & pour leur Législateur. Après une vie assez courte il laissa un Empire si solidement établi, que toutes les Puissances Chrêtiennes n'ont tenté qu'à leur honte de le détruire. Des succès si prompts, si durables, ne marquent-ils pas une Protection particuliére de Dieu, & Dieu protege-t-il les Imposteurs & les Impies?

Mon dessein n'étoit pas de disputer, ce n'étoit que pour la forme que je me faisois instruire. Je ne laissai pas de tems en tems de prendre plaisir à l'embarrasser. Je lui répondis, que les succès étoient une preuve bien équivoque de la justice ou l'injustice d'un Parti; qu'encore actuellement tous les jours on voyoit prospérer les Méchans; qu'il en étoit à cet égard des Peuples comme des Particuliers; qu'il s'en falloit bien que la Victoire se déclarât toujours pour ceux qui avoient la raison & la justice de leur côté; que Dieu, dont nous ignorions les desseins, avoit mille raisons que nous ne connoissions pas, de laisser accabler l'Innocence & de souffrir que le Mensonge paroisse l'emporter sur la Vérité. Que la multitude de ceux qui suivoient une Religion n'étoit ni une Preuve ni

un

un Préjugé légitime qu'elle fût la véritable, puiſque toute la Terre, à l'exception d'une ſeule Famille, avoit été Idolâtre & que chacun s'étoit fait des Dieux à ſa phantaiſie. Enfin, que c'étoit une maxime généralement repanduë ; que les Miracles étoient l'unique preuve de la divinité d'une Religion, & que je n'avois jamais oüi dire que Mahomet en eût fait.

Il ſe tira du mieux qu'il pût de mes objections. Il me ſoûtint que les Conquêtes de Mahomet étoient de vrais Miracles. Que l'Ange du Tout puiſſant lui avoit ſouvent parlé, que ſes diſciples l'avoient entendu ; qu'il étoit impoſſible qu'on l'eût ſuivi, ſi on n'avoit eû aucune preuve de Miſſion. J'avois une foule de repliques à faire, je le laiſſai dire ; j'objectai ſeulement, qu'on diſoit parmi les Chrêtiens que cet Ange étoit un de ſes Confidens, & qu'il l'avoit fait périr dans la caverne d'où il lui parloit, en ordonnant à tous ſes ſoldats d'y jetter chacun une groſſe pierre pour empêcher qu'elle ne fût jamais prophanée. Ma liberté ne le choqua point ; il me répondit qu'il me croioit trop homme d'eſprit pour ne pas voir la groſſiéreté de cette Calomnie. Cet homme, diſoit-il, qu'on ſuppoſe avoir

peri d'une maniére ſi cruelle, étoit certainement un Confident intime de Mahomet. Il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer qu'il ne fût pas connu. Comment donc le faire diſparoître tout à coup? que dire de probable pour détruire les ſoupçons que cette diſparition ne pouvoit manquer de faire naître dans une pareille circonſtance? Je me rendis à ces raiſons, à quoi en effet je ne voyois rien de bon à répondre, ſi ce n'eſt peut être que Mahomet étoit aſſez rédouté dans ſon Armée pour que perſonne n'ôſât communiquer à d'autres ſes ſoupçons & ſes réflexions.

Après ces généralités nous entrames dans le détail de ſa Loi. Il convint que dans *l'Alcoran* il y avoit bien des choſes, qui priſes à la lettre pouvoient paroître ridicules, mais qu'il falloit les entendre allégoriquement, Il m'avoüa de bonne foi, qu'il ne les entendoit pas toutes, & que pluſieurs étoient pour lui des myſteres impénétrables; mais, m'ajouta-t-il, dans toute Religion il eſt de pareilles obſcurités ſur leſquelles les ſentimens des Docteurs ſont partagés. Le Bon ſens demande qu'on s'attache à ce qu'on peut entendre & qu'on reſpecte ce qu'on n'entend pas. Ainſi, continua-t-il, ſans vouloir vous

faire

faire comprendre ce que je ne comprens pas moi-même, venons aux Loix pratiques & à la Morale, en quoi consiste sur tout la Religion, dont l'essentiel est de regler les Mœurs. Nous adorons un *Dieu*, que nous reconnoissons pour le Créateur du Ciel & de la Terre, l'Arbitre de nos Destinées. Nous honorons *Mahomet*, comme celui que Dieu a choisi pour nous faire connoître ses Volontés & la maniére dont il vouloit que nous les servissions. Nous n'avons point de Sacrifice, parce que Dieu n'a besoin ni de nous ni de nos Biens, & que nous ne pouvons rien lui offrir qui ne lui appartienne. Nous avons des tems marqués pour l'adorer & pour le prier, nous avons des Temples où nous nous assemblons; toutes les Nations en ont eu & en ont encore actuellement. Nous nous humilions par le Jeûne, nous poussons des cris vers le Thrône du *Tout-Puissant*, pour appaiser sa Justice & pour attirer sur nous ses Miséricordes. J'avoüe que je ne sai pas pourquoi il faut que nous ayons le visage tourné vers l'Orient dans nos Priéres; mais du moins cet Usage est indifférent en soi, & s'il l'est, pourquoi ne pas s'y conformer? Il en est de même des Bains qui nous sont prescrits; outre que dans

nos Climats ils servent à la santé, il n'est pas impossible que Dieu y ait attaché quelque vertu. Le *Vol*, le *Parjure*, l'*Adultére*, sont défendus parmi nous. Une Obéïssance & une Soumission sans bornes pour notre Souverain, sont notre caractère particulier; il est le Maître absolu de nos Biens & de nos Vies, nous ne sommes tous que ses Esclaves. On nous éléve dans la haine des Chrêtiens, comme on apprend aux Chrêtiens à nous haïr dès leur enfance. Je conviendrai si vous voulez, que cette haine n'est pas raisonnable, & qu'il seroit à souhaiter que les hommes ne se fissent pas un Crime de ne pas penser les uns comme les autres, mais vous savez que cette Philosophie est trop contraire aux Préjugés établis pour qu'elle puisse être commune.

Nous parlames ensuite de la *Circoncision*. Il me dit que *Dieu* l'avoit établie, presque dès le commencement du monde; que Mahomet l'avoit adoptée sur ce Principe, que c'étoit une marque pour distinguer un Peuple d'un autre. Il me dit mille choses plaisantes par rapport aux Femmes, & il entréprit sérieusement de me prouver que *Mahomet* avoit eu raison de n'en admettre en son Paradis que ce qu'il

qu'il en faudroit pour les bons Musulmans. Vous croyez donc la Resurrection, lui dis-je. Oui sans doute, repliqua-t-il; mais selon moi elle ne sera que pour les gens de bien, les Méchans n'y auront point de part.

Sur l'Article du *Vin*, c'étoit celui qui me tenoit les plus au cœur, il me dit quantité de belles choses, par exemple, que c'étoit un Poison également funeste au Corps & à l'Ame, & une source de toutes sortes de Désordres. Il me fit une description pathétique d'un homme yvre. Je lui repliquai, que cette liqueur étoit naturelle, que Dieu avoit créé la Vigne comme tous les autres Arbres, que les Médecins qui en avoient étudié la nature assuroient tous que l'usage moderé de cette liqueur ne pouvoit nuire & étoit très utile à la Santé, que tous les Sages, tous les Législateurs, excepté Mahomet, n'en avoient condamné que l'excès, & qu'il n'étoit presque rien qu'on ne dût défendre si on vouloit empêcher les abus qui s'en pouvoient faire. Il pensa se fâcher; & me répondit d'un ton assez sec; que *Dieu* ètoit le Maître de défendre l'usage de quelque Aliment & de quelque Boisson que ce pût être; en particulier, qu'il avoit

défendu celui du *Vin*, que Mahomet ſon Prophête avoit intimé cette défenſe de ſa part, & que cela devoit me ſuffire. Ce n'eſt pas, dit-il, en s'adouciſſant, qu'on ne puiſſe abſolument en boire comme une medecine; vous par exemple, qui y êtes accoutumé, il peut vous être néceſſaire: ſi cela eſt, n'en buvez qu'en ſecret & évitez le ſcandale. Je me donnerois bien garde de parler de la ſorte à un homme moins judicieux & moins diſcret que vous. Je ſuis charmé d'avoir été chargé du ſoin de vous inſtruire; la plûpart de nos Prêtres n'auroient pas été capables de ſupporter vos objections.

Nous raiſonnames beaucoup ſur la *Pluralité des Femmes*. Il me dit qu'elle n'étoit pas ordonnée, mais ſeulement permiſe. Que chez eux on eſtimoit ceux qui faiſoient profeſſion de s'en paſſer. Qu'ils avoient auſſi des Monaſtéres & des Religieux comme cette eſpéce de Chrêtiens, que les autres appellent Papiſtes; qu'ils s'en paſſeroient bien, mais que c'étoit un Uſage preſqu'auſſi établi que leur Religion. *Mahomet*, ajouta-t-il, a eu de grandes raiſons pour permettre cette Pluralité: outre qu'elle a été preſque de tous tems en uſage dans l'Orient, & que les

Rois,

Rois, que les Juifs & les Chrétiens estiment tant, en avoient eu des centaines, son Peuple par état étoit un peuple guerrier; à quoi si vous ajoutez la coutume de faire des Eunuques, vous comprendrez sans peine qu'il doit y avoir parmi nous beaucoup plus de Femmes que d'Hommes, par conséquent que nous aurions été bien reduits à une poignée de monde, si notre grand Prophête n'y avoit pourvu en permettant la *Pluralité des Femmes*, sans laquelle plusieurs d'entre elles n'auroient point trouvé de Mari. Je crois, me dit-il en souriant, que cette permission ne vous déplaira pas, je vous conseille même de vous en servir, afin de faire voir que c'est sincérement que vous embrassez notre Loi.

Sans que je dise ce que je pense de tous ces Discours, je suppose qu'on le dévinera. Je pris jour pour me faire circoncire. J'eus beau demander que la chose fût tenue secrette, tout Constantinople le sut & fit une espéce de Fête. Ils ont aussi des Parrains pour cette Céremonie, le *Grand Seigneur* nomma le *Sous Bostangi Bachi* pour le représenter. Le *Grand Muphti* vouloit lui-même faire cette opération: mais par bonheur il fut incommodé, sa

main tremblante m'auroit fait beaucoup ſouffrir ; mon Inſtructeur la fit preſque en un inſtant. Je ne fus que huit jours à guérir, j'en fus quitte pour un accès de fiévre de vingt quatre heures, que la violence de la douleur me cauſa. Pendant ces huit jours je fus complimenté de toutes les Perſonnes de conſidération, dont il n'y eut preſqu'aucune qui ne fit accompagner ſon compliment de quelque Préſent conſiderable.

Dès que je fus guéri, j'allai voir ſecrettement le Grand Viſir. Enfin, s'écria-t-il en me voyant, vous voilà à nous, & tel qu'il falloit que vous fuſſiez pour être digne des regards de l'*Empereur* des Rois de la Terre. Il vous admettra aux pieds de ſon Thrône ; mais il faudra que ce ſoit d'une manière qui rende votre Converſion auſſi publique & auſſi éclatante qu'elle peut l'être. Après quelques complimens il me congédia, & me dit de me tenir prêt à venir me proſterner aux pieds de *Sa Hauteſſe* dans deux jours. Il m'envoya l'habit avec lequel j'y devois paroître. Mes Amis m'inſtruiſirent du Cérémonial.

On avoit répandu dans Conſtantinople que j'étois proche Parent de l'Empereur des François, que j'avois été ou le premier

ou

ou un des principaux Vifirs de l'Empereur d'Allemagne. Ces bruits infpirérent un empreffement infini de me voir. La Marche commença à neuf heures du matin. Depuis mon logis jufqu'au Serrail, il y avoit prefque une demie lieüe ; tout cet efpace étoit garni d'une double haye de Janiffaires. Derriére eux étoient quantité d'échaffauts ; les fenêtres garnies de grands tapis, étoient pleines d'un monde diftingué, plufieurs avoient des Jaloufies pour que les Dames viffent fans être vûës. J'étois précedé de deux Compagnies de *Saphis*, c'eft la Cavalerie Turque. Elles étoient fuivies de plufieurs Bachas. Je marchois le dernier, entre le *Sous-Boftangibachi* & le Chef des Eunuques blancs. Une Compagnie des Janiffaires fermoit la Marche.

Je montois un des plus beaux chevaux de l'Ecurie du Grand Seigneur, il étoit fuperbement enharnaché. L'habit que le Grand Vifir m'avoit envoyé, étoit des plus magnifiques, il me fiéoit bien. Tous les yeux s'attacherent fur moi, on me jettoit des fleurs & des parfums par des fenêtres. L'air retentiffoit de cris de joye & des bénédictions qu'ils donnoient à leur Prophète. Cette Marche dura près de

deux heures. Les Bachas & moi nous traverſames les deux premieres cours du Serrail, & j'entrai ſeul avec le *Sous-Boſtangibachi* & le Chef des Eunuques blancs dans la troiſiéme. Là nous mimes pied à terre, le *Caimacan* & le *Seraskier* me prirent, & paſſant par une longue enfilade d'appartemens me menérent dans une ſalle où étoit le Grand Viſir. Preſque auſſi-tôt on vint anoncer que *Sa Hauteſſe* montoit ſur ſon Thrône. Le Grand Viſir, le Caimacan & le Seraskier, m'introduiſirent.

J'avoue que je fus éblouï de la magnificence de ce Thrône & de la richeſſe des Habillemens du Sultan. Je fis les proſternations réglées & dis au Monarque, que j'étois ravi de joye de me préſenter devant lui, non comme un Etranger mais comme un de ſes Sujets, & que je ne ſerois jamais content que je n'euſſe répandu mon ſang pour ſon ſervice. Il me répondit lui-même, qu'il me voioit avec plaiſir & qu'il ne doutoit pas que je ne lui fuſſe auſſi fidéle que je l'avois été par tout ailleurs. J'en fis ſerment. Quand je l'eus fait, un des Secretaires d'Etat me remit une Patente après l'avoir luë tout haut. Elle me déclaroit *Bacha à trois Queües*. Je me retirai

tirai après avoir frappé je ne ſai combien de fois la terre de mon front. Le Grand Viſir me donna à diner.

Je fus reconduit de la même manière qu'on m'avoit amené. Quelques Officiers portoient devant moi les marques de ma nouvelle Dignité, le concours du Peuple fut encore plus grand & les acclamations plus fréquentes.

On me laiſſa le cheval que j'avois monté, diſtinction d'autant plus grande que Sa Hauteſſe s'en étoit ſervie. La Sultane Favorite m'envoya un de ſes Eunuques me complimenter, & m'aſſurer que ce qu'on venoit de faire pour moi, n'étoit qu'un prélude de ce qu'on feroit dans la ſuite, pourvu que je me conduiſiſſe bien, que je ne démentiſſe point la démarche que je venois de faire, & qu'en particulier j'évitaſſe tout commerce avec les Francs. L'Eunuque m'ajouta, qu'elle s'intereſſoit à ma Fortune & qu'elle tacheroit de me procurer quelques Audiences particuliéres du Sultan.

Ce jour, que je puis dire avoir été pour les Turcs un jour de triomphe, fut pour les Chrêtiens, même Schiſmatiques, un ſujet de douleur & de confuſion. Avant que j'euſſe été circoncis quelques Miſſio-

naires

naires avoient faits leurs efforts pour m'aborder, je n'en avois voulu voir aucun. Un deux, je pense que c'étoit un Capucin, m'écrivit une lettre, qui auroit peut-être fait impression sur tout autre que sur moi. Quoi qu'elle ne soit pas fort à ma louange, je la rapporte, pour faire voir avec quelle sincérité j'écris ces *Mémoires*.

„ L'horrible Démarche que vous êtes „ sur le point de faire, me penétre d'une „ douleur si vive, que je ne puis m'em„ pêcher de vous la témoigner. Est-il „ possible que le *Comte de Bonneval*, qui „ jusqu'à présent avoit passé pour un „ homme d'honneur, ne sente pas jus„ qu'à quel point il va se déshonorer, & „ qu'il prouve lui-même la vérité des re„ proches qu'on lui a faits qu'il étoit sans „ Foy & sans Religion? n'est-il pas vrai „ à la lettre que ces reproches conviennent „ à un homme qui sacrifie sa Foy & sa „ Religion à des interêts humains? Vous „ avez beau faire, on vous connoit assez, „ pour être persuadé que la conviction „ n'a aucune part au changement que „ vous méditez, que l'Impieté seule en „ est la source; que vous seriez Turc „ comme vous avez été Chrêtien, & que „ si vos interêts demandoient que vous

vous

„ vous fissiez Idolatre vous ne balanceriez
„ pas de le faire. En quoi donc faites-
„ vous consister cet honneur que vous di-
„ tes être votre Loi suprême? Vous chan-
„ gez de Parti, vous changez de Religion,
„ & vous voulez qu'on croie que vous ê-
„ tes incapable de manquer de Parole.
„ Que vous a fait la Religion Chrêtienne,
„ qu'y avez-vous trouvé de si odieux
„ que vous fassiez profession d'être son
„ Ennemi & de l'exterminer? Avez-vous
„ quelque démonstration que vous vous
„ soiez trompé en adorant JESUS-CHRIST?
„ doit être votre Juge,. vous n'êtes point
„ assuré qu'il ne le sera pas ; vous l'avez
„ renoncé, que deviendrez vous si vous
„ tombez entre ses mains? On vous a fait
„ quelque injustice en France, vous avez
„ encore plus de sujet de vous plaindre de
„ laCour de Vienne, que vous a fait JESUS-
„ CHRIST, pour que vous vous rangiez du
„ côté de ses Ennemis & que vous vous
„ fassiez gloire de votre désertion? Vous êtes
„ sur le bord du précipice, vous pouvez
„ vous en tirer, c'est à le faire que vous
„ vous devriez emploier votre Générosité,
„ sans cela vous n'en avez point & tout
„ votre prétendu courage n'est que lâ-
„ cheté & foiblesse.

J'étois

J'étois trop avancé pour reculer, on peut juger que je ne répondis point à cette lettre & que j'aurois été fort embarraſſé à le faire.

Ma nouvelle ſituation fut dabord aſſez riante. On augmenta mes apointemens juſqu'aux environs de quatre mille Livres de rente, je me vis aimé & recherché de ce qu'il y avoit de conſiderable à Conſtantinople. La Sultane favorite tint la parole qu'elle m'avoit fait donner, elle me procura quelques audiences ſecrettes du Sultan. C'étoit alors Achmet, Prince bon & aimable, ſpirituel même, mais abſolument livré à ſes plaiſirs. Auſſi bon Turc que j'avois été bon François & bon Autrichien; animé d'ailleurs du deſir de faire répentir le Conſeil Aulique de la maniére injuſte & mépriſante, dont il avoit agi à mon égard, je ne cachai rien à mon nouveau Maître de tout ce que je crus pouvoir contribuer à ſa gloire. Je lui fis une peinture naïve de l'Allemagne, des différens intérêts qui la partage, de la diſpoſition où ſont les autres Puiſſances d'empêcher que l'Empereur ne s'aggrandiſſe du côté de la Turquie. Je m'étendis fort ſur la diſcipline des Troupes,

pes, ſur la néceſſité & ſur la maniére de les aguerrir & de les exercer, je prouvai que c'étoit la multitude des Officiers & le reſpect que le ſoldat avoit pour eux qui faiſoient les bonnes Armées. Je parlai auſſi de l'utilité des Ingénieurs pour établir un Camp, pour le fortifier; du ſervice de l'Artillerie, de l'habileté qu'il falloit pour la bien exécuter. Je flattai le Monarque ſur la bravoure naturelle de ſes Troupes, & lui fis ſentir le beſoin qu'elles avoient d'être un peu autrement diſciplinées. Il parut prendre beaucoup de plaiſir à tout ce que je lui diſois, & m'ordonna d'en dreſſer des Mémoires & de les donner au grand Viſir.

Les deux ou trois Audiences, quelque mot obligeant que le Grand Seigneur voulut bien dire de moi, mirent en mouvement preſque tous les Bachas, ils me regarderent comme un obſtacle à leurs eſpérances. Il ſe forma contre moi une eſpèce de conjuration dont le but étoit de me faire éloigner.

On ſe trompe infiniment en Europe, en regardant les Turcs comme des gens groſſiers à tous égards; ils le ſont par rapport aux Sciences, aux Belles-Lettres

tres & aux Arts, mais par rapport au manége de Courtiſans, ils ſont du moins auſſi déliés qu'on le peut être par tout ailleurs. Ceux qui vouloient mon éloignement furent ceux qui dirent le plus de bien de moi, ils inſinuèrent que pour me rendre auſſi utile que je pouvois l'être, il falloit me mettre à portée de m'inſtruire des Loix & des uſages du Gouvernement, & que ce n'étoit que la pratique qui pût me donner ces connoiſſances. D'ailleurs, ajoutoient-ils, c'eſt un Uſage qu'un Bacha aille dans les Provinces faire les fonctions de ſa Dignité, nous y avons tous été aſſujettis.

Le Grand Viſir n'oſa ou ne voulut pas s'oppoſer à leurs vuës, un Bacha mourut, il me propoſa au Divan pour remplir ſa place. C'étoit preſque à l'extrémité de la Mer noire, vers les confins de la petite Tartarie. Il fallut partir, ſans héſiter, car il ne convenoit en aucune façon de marquer la moindre repugnance. Tous ceux qui étoient véritablement de mes amis, le Grand Muphti en particulier, me firent eſpérer que cette eſpèce d'exil ne ſeroit pas long. La Sultane favorite m'en fit aſſurer, & le Sultan lui-même en prenant congé de

lui, me dit que ce ne ſeroit qu'un voyage.

Le Gouvernement étoit aſſez conſidérable, j'avois pluſieurs petites Villes ſous ma dépendance, le Païs eſt fertile; le bled y eſt excellent, le bœuf, le mouton y ſont d'un goût exquis, les campagnes regorgent de gibier, car les armes à feu n'y ſont point en uſage & perſonne ne ſait ſe faire un amuſement de la Chaſſe. Dès qu'un Bacha eſt employé, la coutume eſt qu'on ne lui paye plus que la moitié de ſes apointemens, ainſi les miens furent reduits à *vingt mille francs*. C'étoit peu pour le train que j'étois obligé d'avoir; mais en Turquie un Gouverneur, ſur tout quand il eſt éloigné de la Porte, eſt auſſi Maître que le Roi le plus abſolu. C'eſt ce qui fait la misère des Peuples, & diminue conſiderablement le nombre des habitans preſque par toute la Turquie.

A mon arrivée je fus recû comme une eſpèce de Divinité. Ma qualité d'Etranger excita la curioſité des Peuples. Quelques petits Rois Tartares vinrent me viſiter, ſelon le cérémonial Turc je les reçûs à peu près comme un General reçoit un Collonel. Je n'abuſai point

de mon Autorité ; quoique je me ſois fait Muſulman , je n'ai point ceſſé d'être le *Comte de Bonneval*, je me fis donner ce qui m'étoit néceſſaire pour ſuppléer au retranchement de mes appointemens , mais rien au-delà. Je mis ſur le même pied ceux qui étoient à mon ſervice. Il y avoit en ce païs une eſpéce de Milice qui ne ſervoit qu'à le déſoler, ils pouvoient être environ quinze cens hommes, je les reglai peu à peu, leur ſolde leur fut exactement payée, & comme les denrées ſe donnent preſque pour rien, ils n'eurent plus occacaſiön de piller.

Voici comme je vécus dans mon Gouvernement. Les matinées entières je les donnai à ceux qui avoient à me parler. Les après-dinées j'allois ou à la Chaſſe ou à la promenade. En mon particulier je mangeois à la Françoiſe, en public je vivois à la manière Turque. Contre l'uſage ordinaire des Bachas , qui par avarice ou par une hauteur mal entenduë , ne donnent preſque jamais à manger , j'invitois à ma table les Officiers de cette Milice dont j'ay parlé, je leur joignois les principaux habitans de la ville. Charmés de ces maniéres, qu'ils n'avoient pas encore éprouvées , ils me donnoient mille béné-

dictions

dictions & ne m'en respectoient que d'avantage.

Où je brillois le plus, si je puis parler de la sorte, ce fut à rendre la Justice. Je ferois bien serment que je n'ai jamais prononcé Sentence que je n'aye cru conforme à l'équité. Il y a dans ce païs des Juifs, des Chrêtiens, je n'ai jamais fait d'attention à leur Religion, mais seulement à leur Cause & à leurs raisons. Je parcourus tout mon Gouvernement, je cassai, je fis châtier les mauvais Juges, je fis rendre un compte si exact à ceux qui levoient les Impôts & les Tributs, j'éclairai de si près leur conduite, qu'il ne fut plus en leur pouvoir de tiranniser les Peuples; ces bonnes gens m'appellérent bien-tôt leur Pere. Quelques exemples de sévérité que je donnai à propos, établirent un si bon ordre que bientôt je n'eus presque plus personne à mes Audiences. Je fis faire *Eunuque* un *Papas* Grec, contre lequel il fut prouvé qu'en moins de huit jours il avoit abusé de *trentes trois filles*, sous pretexte de leur conférer le don de Chasteté. J'adoucis le plus qu'il me fut possible le sort des Esclaves; j'ordonnai que leurs Maîtres en répondroient corps pour corps, s'ils mourroient à force de mauvais traitemens ou

manque de nourriture & de remedes. Je travallai auſſi à empêcher qu'on exposât les enfans nouvellement nés auſſi fréquemment qu'on le faiſoit; je reglai qu'on feroit payer une amende arbitraire aux Juifs ou aux Chrêtiens, & qu'on ôteroit aux Turcs la femme dont ils auroient eu l'enfant qu'ils auroient expoſé.

Leurs mariages me donnèrent beaucoup d'occupation. Ces ſortes d'affaires donnent aux femmes le droit de ſortir & de venir trouver le Juge pour porter leurs plaintes : c'étoit du moins l'uſage dans le païs où j'étois. Elles viennent accompagnées de leur Pere ou de leur Frere, couvertes d'un grand voile depuis la tête juſqu'aux pieds. Le Mari eſt obligé de les ſuivre. Il en vint une entre autres qui me réjouït beaucoup. Cet homme que vous voyez, me dit-elle, a douze femmes, je parle au nom de toutes les autres. Il nous traite bien, nous ne ſavons même laquelle de nous il aime davantage, mais il a entrepris plus qu'il ne peut. Il en auroit aſſez & même trop d'une. Il nous voit tour à tour une fois tous les huit jours, ce qui revient à quatre fois par an ; preuve que nous avons raiſon de nous plaindre, c'eſt qu'aucune de nous n'a été & n'eſt encein-

te,

te, quoi que la plus âgée de nous n'ait pas vingt-ſix ans. Nous demandons qu'il choiſiſſe une de nous pour la garder, & qu'il donne aux autres la liberté de ſe pourvoir ailleurs. Nous ſommes ſi contentes de ſes bonnes manières pour tout le reſte, qu'il n'en eſt aucune de nous qui ne conſente volontiers à demeurer avec lui. Je demandai au Mari ſi ce qu'on diſoit étoit vrai; il l'avoüa. Sans autrement examiner ſi les Loix ne s'oppoſoient point aux déſirs de ces femmes, je décidai en leur faveur. Le bon Turc y acquieſça & choiſit celle qui s'étoit venue plaindre, en me jurant par le Prophête que ſon intention étoit de bien vivre avec elle.

En ce même genre il y eut encore une ſcéne plus plaiſante. Une jeune Turque, grande & bienfaite, vint ſe plaindre que ſon Mari, ſans qu'elle lui en eut donné aucun ſujet, l'avoit priſe en averſion & ne l'avoit point vuë depuis près d'un an. Je ne ſuis pourtant pas, ajouta-t-elle, d'une figure à faire peur. En même tems elle laiſſa tomber ſon voile. C'eſt l'uſage en Turquie qu'une femme qui ſe fait voir en préſence de ſon Mari eſt cenſée y renoncer, il ne pourroit la reprendre ſans ſe déshonorer, il la laiſſe ordinairement à

celui à qui elle s'eſt montrée. J'ignorois ces Uſages.

On m'en inſtruiſit, j'acceptai volontiers le preſent que cette aimable perſonne me faiſoit d'elle-même. Elle m'avoüa qu'elle ne s'étoit déterminée à venir ſe plaindre que parce qu'au travers des jalouſies de ſa chambre, elle m'avoit vue pluſieurs fois aller à la chaſſe; que ma bonne mine & ma bonne grace à manier mon Cheval l'avoient charmée & qu'elle avoit eſpéré que je la rendrois heureuſe. Je la reçus chez moi & lui donnai trois ou quatre compagnes, plutôt pour lui faire une Société que pour multiplier mes plaiſirs.

Il n'y avoit que trois ou quatre mois que j'étois à mon Gouvernement lorſqu'il ſe fit une Revolution à Conſtantinople. Les Janiſſaires qu'on emploioit à fortifier quelques Places en Hongrie & en Tranſylvanie, ſe plaignirent qu'on les faiſoit travailler comme des Eſclaves, & qu'on ne leur donnoit que leur ſolde ordinaire. Des plaintes ils en vinrent à une Sédition ouverte; ils maſſacrérent leurs principaux Chefs, s'en firent d'autres & marcherent à Conſtantinople. Leurs compagnons ſe joignirent à eux. Il y avoit dans le Serrail un Parti puiſſant contre *Achmet* en fa-

veur

veur de ſon frere, qui ſe ſervit de cette occaſion pour ſe placer ſur le Thrône. Les Janiſſaires furent gagnés, ils firent des deſordres épouvantables; ils démandérent la tête de pluſieurs Bachas, il fallut les ſatisfaire. Enfin Achmet fut depoſé & renfermé dans la même priſon où il tenoit ſon frere depuis pluſieurs années. La *Porte* changea de face, la direction des Affaires paſſa dans d'autres mains.

Je ne m'apperçus point de ce changement; comme j'étois éloigné, je n'avois pris aucun Parti, on me laiſſa tranquille & je fus confirmé dans ma Charge par le nouveau *Divan*. Les Troubles recommencérent bientôt. *Soliman*, que les Janniſſaires avoient élevé, comprit de quelle conſéquence il étoit pour lui-même d'empêcher qu'ils ne ſe mutinaſſent à l'avenir. Ils s'apperçurent de ce deſſein. Le Grand Viſir, leur Aga, & pluſieurs autres grands Officiers furent ſacrifiés à leur reſſentiment. *Achmet* profita de ces déſordres & remonta ſur le Thrône. Pour occuper cette Milice turbulente, il déclara la Guerre aux Perſes. Ces agitations me firent reſter près de deux ans dans mon Gouvernement. Je fus rappellé à Conſtantinople, la douleur des Peuples fut u-

niverſelle. Je ne ſortis point riche de ce païs, mais j'emportai l'eſtime & l'affection de tous les habitans. Je refuſai abſolument tous les Préſents qu'ils voulurent me faire à mon départ.

On ſavoit comment je m'étois conduit; quoique la plûpart n'euſſent pas voulu m'imiter, ils n'oſèrent me blamer. Je fus bien reçu, on me conſulta fort ſur la Guerre qu'on alloit faire, on me preſſa de faire les Mémoires qu'on m'avoit demandé. L'entrepriſe étoit délicate & m'expoſoit à la haine des Troupes ; car pour les rendre bonnes, il eut fallut faire une infinité de reformes & de changemens. Quoi que cette Nation par état ſoit guerriere & qu'elle ait preſque toujours les Armes à la main, il eſt inconcevable combien peu elle eſt aguerrie & juſqu'à quel point elle ignore l'Art de la Guerre. Quelque vaſte que ſoit *l'Empire Ottoman*, il s'en faut bien qu'il y ait ſur pied autant de Troupes réglées qu'il y en a en France. Tout ſe reduit aux Janiſſaires, qui forment un Corps de cinquante mille hommes, & à quinze ou vingt mille chevaux. Dans toutes les Provinces il devroit y avoir de nombreuſes Milices, il y en a fort peu. Les Bachas ſont chargés de ce ſoin,

l'ar-

l'argent deſtiné pour la paye de ces Milices de leur Gouvernement paſſe par leurs mains. Ne pouvant ſe ſoutenir que par les Préſents qu'ils font à ceux qui dominent dans le Serrail ou dans les Divans, on peut bien juger qu'ils s'approprient la plus grande partie de cet argent. Chaque année ils envoient au Grand Viſir une liſte des Troupes qu'ils ont dans leurs départemens, & qu'ils ſuppoſent être à la ſolde du Grand Seigneur. La liſte eſt réelle, c'eſt-à-dire qu'il y a en effet tant de mille hommes engagés au ſervice, mais actuellement ils ne ſervent pas, & à l'exception d'un très petit nombre qui ſont dans la Capitale du Gouvernement & dans quelques fortereſſes ou châteaux, ils ne ſont point du tout payés, par conſequent ils ſont répandus dans leurs Villages & dans leurs habitations; jamais on ne les aſſemble, jamais on ne les exerce, de maniére que lorſqu'on les fait marcher, ils ſont auſſi neufs & auſſi peu dreſſés, que ceux qu'on a enrolés ſur le champ pour ſuppléer à ce qui pouvoit manquer à leur nombre.

De plus, ces Troupes ne ſont qu'un ramas du rebut de chaque Peuple. Ceux qui ſont en état de faire quelque préſent

 au

au Bacha ou à ſes Officiers ſont toujours exemts de marcher. Il n'en eſt point, ou que fort peu, qui s'engagent volontairement; on les envoye preſque nuds & ſans armes, les voyages ſont longs, on ne ſait ce que c'eſt qu'étapes, la plûpart périſſent de miſéres, de chagrin & de fatigue. Arrivés qu'ils ſont à l'Armée ils ne ſervent que de nombre, & l'uſage eſt qu'on les expoſe à la première impétuoſité de l'Ennemi. Ainſi les Armées des Turcs ſont nombreuſes, mais peu à appréhender pour des Troupes aguerries. Dans cinquante mille François ou Allemands, il y a plus de ſoldats que dans deux cens mille Turcs.

Les Janiſſaires même, qui ſont la principale Milice de l'Empire Ottoman, & qui ſont le fond de ſes Armées, ne ſont point ce qu'ils devroient être. C'eſt un Corps nombreux, mais preſque ſans regle & ſans diſcipline. Ils ne ſont point diviſés en Regimens, à peine ſçavent-ils ce que c'eſt que de former un Bataillon, il n'y a point parmi eux de Grenadiers. Les Officiers ſubalternes n'ayant rien que leur Garde qui les diſtingue des autres, ſont peu reſpectés, leur exemple n'a point la force que celui d'un Officier François ou

Alle-

Allemand, que ſa naiſſance fait autant reſpecter du Soldat que le droit qu'il a de le commander. Ces Janiſſaires ſont mal armés, leur habillement, ſemblable à celui des autres Turcs, eſt peu propre à la Guerre, aux Marches & aux Combats: on les exerce à la fatigue, à porter de peſants fardeaux, à ſouffrir la faim, la ſoif; mais on les exerce peu à manier leurs armes, à tenir ferme dans leur rang, à faire les évolutions néceſſaires ſans ſe troubler. Je n'exaggere point en diſant que cinq Regimens Impériaux, qui font odinairement dix mille hommes, battront toujours vingt mille Janiſſaires.

Outre cette Milice réglée, il y en a d'autres, plus négligées encore que celle dont je viens de parler; auſſi n'eſt-il jamais arrivé qu'elles ayent rétabli le Combat après que les Janiſſaires avoient été battus; ceux-ci une fois mis en déroute, on peut compter que le reſte ne tiendra pas. Ce Corps, lui-même trop grand, ſans les diviſions & les intervalles convenables ne peut guéres ſe ſoutenir, quand il eſt enfoncé & entamé, le déſordre ne peut manquer de ſe communiquer & de devenir bien-tôt irréparable.

Pour la Cavalerie, les Turcs eux-mêmes

mes ne l'eſtiment pas, c'eſt tout dire. C'eſt une multitude confuſe, à peine y ſait-on ſe mettre en Eſcadron. On ne ſait ce que c'eſt que de faire une charge réguliére, encore moins de ſe rallier après l'avoir faite; ni hommes, ni chevaux ne ſont ſtilés, on n'en prend aucun ſoin.

Le manque de Nobleſſe eſt la ſource de tous ces déſordres. On n'en connoit point en Turquie, la ſeule Famille regnante eſt regardée comme étant d'une Condition ſupérieure, toutes les autres ſont égales & n'ont aucune diſtinction qu'elles ne puiſſent perdre par la ſeule volonté du Souverain. Le fils d'un premier Officier diſgracié eſt dépouillé, car ces deux choſes ſont inſéparables en Turquie, & redevient ce que ſon grand pére ou ſon pére avoient été, & cela ſans qu'on y faſſe preſque aucune attention. La plûpart des Bachas ont été eux-mêmes Eſclaves ou ſont fils d'Eſclaves.

On ne doit pas conclure de là qu'ils ſoient gens de mérite. Sans doute qu'il y en a quelques-uns; mais c'eſt aſſurément le petit nombre. Comme tous ont droit d'aſpirer aux grandes places dès qu'ils trouvent de la protection, il n'eſt point de Cour au Monde où il y ait plus d'intri-

gues,

gues. Les femmes, toutes renfermées qu'elles ſont dans les Serrails, ſoit du Grand Seigneur, ſoit de ſes principaux Miniſtres, y ont la plus grande part. Les nuits qu'elles paſſent avec leurs Epoux y ſont plus employées qu'au plaiſir. Preſque toutes ces femmes ſont Eſclaves & font uſage de tout leur crédit, pour avancer leur famille & ceux qui les ont placées.

Je me reſſouviens d'avoir dit que le meilleur Ami que j'aye en ce Païs, m'avoit conſeillé de faire entrer quelque fille au Serrail du Sultan, pour m'y procurer un appui. J'avois ſuivi ce conſeil. En arrivant dans mon Gouvernement, mon premier ſoin avoit été de faire chercher la plus belle perſonne qu'on pût trouver. J'avois réüſſi. Dans un Village ſitué au milieu des bois, on avoit trouvé une jeune enfant de quatorze ou quinze ans. Selon l'uſage du Païs je la fis demander pour *Sa Hauteſſe*. J'aurois pû la faire enlever; mais on s'accommoda avec ſes parens, qui la cedérent pour une ſomme d'environ douze cens livres. Ils étoient Mahometans, car pour rien au monde je n'aurois voulu faire violence à des Chrêtiens ou à d'autres, dont la Religion leur auroit fait

rega-

regarder cet Uſage comme un Crime. Je l'envoyai à Conſtantinople. Mon ami la fit entrer au Serrail. Les Révolutions qui ſurvinrent, renverſerent toutes mes eſperances. Elle y eſt encore actuellement. Elle eſt jeune, on m'aſſure que ſa beauté s'eſt perfectionnée, peut-être parviendra-t-elle à la Faveur.

Je reviens au Mémoire qu'on m'avoit chargé de dreſſer. Je me ſerois fait des Ennemis ſans nombre ſi j'y avois détaillé tous les déſordres qui auroient dû être reformés. Je m'y pris de maniere à les faire ſentir ſans en parler. Il m'eſt plus aiſé de rapporter ce Mémoire que de détailler ce que j'y diſois, Le voicy tel que je le préſentai.

MÉMOIRE,

Préſenté au SULTAN *par le Bacha* DE BONNEVAL.

„ C'Eſt par obéiſſance aux ſublimes or-
„ dres de SA HAUTESSE que le Bacha
„ de *Bonneval*, le plus ſoumis de ſes Sujets,
„ ôſe lui offrir cet Ecrit, contenant les ré-
„ flexions que ſa longue expérience dans la
„ Profeſſion des Armes lui a donné lieu de
„ faire. Il les ſoumet toutes à la profon-
de

„ de ſageſſe qui dirige & fait proſperer „ tous les deſſeins de Sa Hauteſſe.

„ Le *Bacha de Bonneval* a porté les Ar- „ mes dès ſa premiere jeuneſſe, toujours „ il s'eſt appliqué à ce qui pouvoit lui don- „ ner une connoiſſance exacte de toutes „ les parties de la Guerre, & il peut dire „ que ſon application n'a point été inutile. „ Il va détailler tout ce qu'elle lui a ap- „ pris.

„ De tous les Emplois dont un homme „ peut être chargé, c'eſt celui de Gene- „ ral d'Armée qui demande les plus grands „ talens. Il faut qu'il ait un grand génie „ & un grand cœur, qu'il connoiſſe les „ Païs où il fait la Guerre, les avantages „ qu'il peut tirer de leur ſituation. Il faut „ qu'il connoiſſe ſes Troupes, les Offi- „ ciers qui les commandent, leurs quali- „ tés particulieres, & qu'il ſache en faire „ uſage. Il faut, autant qu'il eſt poſſi- „ ble, qu'il connoiſſe l'Armée ennemie „ auſſi bien que la ſienne, non ſeulement „ pour le nombre des Troupes dont elle „ eſt compoſée, mais pour le caractere de „ ceux qui les commandent, ſur tout du „ General. Ce n'eſt pas aſſez qu'il forme „ lui des deſſeins & des entrepriſes, il faut „ qu'il prévoye & qu'il dévine ceux que ſon

„ ſon Ennemi peut former, & qu'en al-
„ lant lui-même à ſon but, il l'empêche
„ d'aller au ſien.

„ Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Offi-
„ ciers Géneraux euſſent des talents du
„ moins approchants de ceux de leur
„ Chef, & que la plûpart fuſſent capables
„ de le remplacer; mais ces talents ſont
„ trop grands pour qu'ils puiſſent être ſi
„ communs.

„ Le même ſoin que doit avoir le Gé-
„ neral pour connoître à fond le mérite
„ des grands Officiers deſtinés à partager
„ avec lui la conduite de ſon Armée,
„ ceux-là doivent l'avoir pour connoître
„ les Subalternes qui ſont ſous leur com-
„ mandement immediat, afin de les em-
„ ploier à propos & ſelon leur dégré de
„ bravoure & d'habileté. Par là l'émula-
„ tion ſe met parmi eux, paſſe même juſ-
„ qu'aux ſoldats, chacun s'applique à ſon
„ devoir & cherche a ſe diſtinguer, & tous
„ ſe ſentant bien conduits, croient mar-
„ cher à la Victoire lorſqu'on les conduit
„ à l'Ennemi. L'Empire des François a
„ preſque été renverſé dans la Guerre pour
„ la Succeſſion à la Monarchie d'Eſpagne,
„ par le mauvais choix des Géneraux.

„ L'Empire Ottoman n'a rien de pareil

crain-

„ à craindre, conduit comme il eſt par les
„ lumiéres ſuperieures de SA HAUTESSE,
„ à qui rien n'échappe de ce qui peut con-
„ tribuer à ſa gloire & à ſon avantage.

„ A ces conſidérations generales, le
„ *Bacha de Bonneval* va joindre le dé-
„ tail de la maniere dont les François
„ & les Allemands forment leurs Armées,
„ les dreſſent, les conduiſent.

„ I. La plûpart des ſoldats s'engagent
„ volontairement pour un certain nom-
„ bre d'années, au bout deſquels il leur
„ eſt permis de ſe retirer. Ces ſoldats
„ volontaires font tous leur metier avec
„ inclination. S'ils ſe dégoûtent, la cer-
„ titude de voir finir le tems de leur
„ ſervice les ſoutient. Mais un très grand
„ nombre s'engage de nouveau quand
„ il eſt expiré. On ne manque point
„ d'en trouver autant qu'on en a beſoin,
„ ſouvent même on eſt obligé d'en refu-
„ ſer. On bat le tambour dans les gran-
„ des Villes, on propoſe les conditions
„ de l'Engagement; on promet & on
„ donne en effet quelques piſtoles. Si
„ l'Officier pour lequel ſe fait l'enrole-
„ ment a la reputation d'être brave &
„ d'aimer le ſoldat, ſa Troupe eſt bien-
„ tôt complette, c'eſt à qui ſervira ſous

„ lui. Ces ſoldats nouvellement levés, „ on les exerce avec un ſoin infini à bien „ manier leurs armes, à garder leur rang „ & à faire tous les mouvemens néceſ- „ ſaires.

„ II. Le nombre des Officiers eſt très „ grand, ſur tout dans les Armées Fran- „ çoiſes. Pour conduire cent Fantaſſins „ par exemple, il y a un Capitaine, un „ Lieutenant, un Sous Lieutenant, un „ Enſeigne, pluſieurs Sergents, des Ca- „ poraux, & d'autres encore inferieurs, „ tous ſubordonnés les uns aux autres; „ de ſorte, que de cinq hommes en cinq „ hommes il y a toûjours quelqu'un qui „ commande les quatre autres. Il en eſt „ de même à proportion dans la Cavale- „ rie. Pour conduire quarante ou cin- „ quante Cavaliers, il y a au moins dix „ Officiers, c'eſt-à-dire un Capitaine, „ un Lieutenant, un Sous-Lieutenant, „ un Cornete, un Maréchal des logis, „ quelques Brigadiers & Sous-Brigadiers.

„ Ces Troupes forment ce qu'on appel- „ le des Compagnies, les Compagnies for- „ ment des Regimens. Un Regiment de „ Cavalerie eſt ordinairement de trois cent „ ou de ſix-cent hommes, & forme „ deux ou quatre Eſcadrons. Chaque Eſ-

„ ca-

„ cadron eſt de cent cinquante chevaux;
„ vingt-cinq de front ſur ſix de profon-
„ deur. Les Officiers forment le pre-
„ mier rang. Les Regimens d'Infanterie
„ ſont de mille ou de deux mille hom-
„ mes non compris les Officiers ; on les
„ diviſe en Bataillons. Un Bataillon eſt
„ de ſix-cens hommes, cinquante de front
„ ſur douze de profondeur ; les Officiers
„ forment auſſi la premiere ligne. Ces
„ Bataillons, ces Eſcadrons ſont accoutu-
„ més à faire ſans confuſion les évolutions
„ néceſſaires pour préſenter toûjours le
„ front à l'Ennemi, de quelque côté qu'il
„ vienne les attaquer.

„ Outre les Officiers de chaque Com-
„ pagnie, il y en a qui commandent tout
„ le Regiment. Tels ſont le Colonel,
„ le Lieutenant-Colonel, le Major, l'Ay-
„ de Major. Ces deux derniers ſont pro-
„ prement pour la Police & la Diſcipli-
„ ne d'un Regiment. Un jour d'Action
„ le Colonel eſt à la tête de ſa Troupe ;
„ le Major, l'Aide Major, ſont à la
„ queuë & voltigent ſur les flancs pour
„ maintenir l'Eſcadron ou le Bataillon en
„ ordre, & empêcher que perſonne ne
„ s'en écarte.

„ C'eſt de la multitude des Officiers

„ que vient la bonté & la fermeté des
„ Troupes. Les Officiers, depuis le Co-
„ lonel jusqu'à l'Enseigne & au Cornete,
„ sont ce qu'on appelle en Occident,
„ GENTILSHOMMES, c'est-à-dire
„ que l'honneur est leur grande régle,
„ & qu'il n'en est point qui ne préférent
„ la mort à une action lâche, à la moin-
„ dre marque de timidité ou de foiblesse.
„ Ceux qui manquent à ces articles essen-
„ tiels sont obligés à se cacher le reste
„ de leurs jours. Ces hommes distingués
„ par leur Condition n'ont point d'autre
„ Profession que celles des Armes, tous
„ s'y appliquent & il en est peu qui n'ail-
„ lent à la Guerre & qui ne fassent du
„ moins quelques Campagnes. Dans les
„ nécessités de l'Etat, tous sont obligés
„ de monter à cheval & de servir à leurs
„ fraix. En considération de cette obli-
„ gation, ils sont exemts des Tributs or-
„ dinaires. Le reste de la Nation les res-
„ pecte, & les regarde en quelque sorte
„ comme ayant droit de lui commander;
„ ce respect est encore plus grand dans
„ les soldats, qui voyant ceux qu'ils re-
„ gardent comme si fort au-dessus d'eux
„ ne craindre ni les dangers ni la mort,
„ n'ôseroient ni leur désobéir ni ne les
„ pas

„ pas imiter. La Nobleſſe eſt ſur le même pied en Allemagne qu'en France, „ & c'eſt ce qui fait auſſi la bonté des „ Troupes de l'Empereur de ce Païs.

„ Tous ces Régimens, qui forment les „ Bataillons & les Eſcadrons dont les Armées des Princes d'Occident ſont compoſées, ſe diſtinguent par les noms des „ Provinces où ils ſont levés ou des Colonels qui les commandent. Ils ſont auſſi „ vêtus différemment & on les reconnoit „ à la couleur de leur habit ou de leurs „ Paremens. Chaque Colonel ſe picque „ d'avoir de beaux hommes & de les tenir propres.

„ L'émulation eſt parmi ces Corps. Si „ quelqu'un fait mal dans une Bataille ou „ à un Siége, il eſt déshonoré, à peine „ trouve-t-on des ſoldats qui veuillent „ s'y engager. Un Regiment de Cavalerie qui laiſſe perdre ſes Tymbales, en „ eſt privé juſqu'à ce qu'il en ait repris „ d'autres à l'Ennemi.

„ On s'aplique ſur tout à inſpirer aux „ ſoldats des ſentimens d'honneur & l'amour de la gloire. Les Officiers les „ traitent avec honnêteté & avec douceur. Ainſi ménagés ils font leur devoir par inclination, ils ne ſe ſouffrent

„ rien qui puiſſe déshonorer leur Trou-
„ pe, ni chagriner leurs Commandants.
„ Quand une fois l'eſprit d'ordre, de ſa-
„ geſſe & de bravoure eſt établi dans
„ un Régiment, il y continue; les nou-
„ veaux venus ſont obligés de s'y con-
„ former, ou ils y ſont traités avec le
„ dernier mépris.

„ III. De ces Régimens de Cavalerie
„ & d'Infanterie on forme ce qu'on ap-
„ pelle des Brigades, ordinairement com-
„ poſées de cinq Bataillons, ou de dix
„ Eſcadrons. Un Officier Géneral les
„ commande chacune en particulier. Par
„ cette diviſion le Chef de l'Armée la
„ connoit & eſt en état de donner ſes or-
„ dres pour faire agir tous ces Corps, dont
„ l'ordre du Campement eſt ſelon leur
„ ancienneté. Les plus anciens ont les
„ poſtes d'honneur, c'eſt-à-dire les plus
„ expoſés ſoit à un Siége ſoit à une Ba-
„ taille, à peine l'ordre du Souverain leur
„ feroit-il ceder leur rang.

„ IV. Outre l'Infanterie & la Cava-
„ lerie, il y a une troiſiéme eſpéce de Mi-
„ lice appellée Dragons. C'eſt une Ca-
„ valerie légére, qui eſt à deux mains;
„ elle combat à cheval & à pied ſelon
„ les occaſions. Elle eſt compoſée de
„ gens

„ gens dont la plûpart ſont de Famille, „ c'eſt-à-dire d'une Condition qui tient „ le milieu entre la Nobléſſe & le menu „ peuple. L'eſprit de Bravoure y eſt „ tellement établi, que c'eſt un Prover- „ be, *qu'un bon Dragon ne doit pas du-* „ *rer plus de quatre ans.* Leurs Colo- „ nels ſont gens de la premiere Diſtinc- „ tion.

„ V. Dans tous ces differents Corps, „ c'eſt la tête qu'on s'applique ſur-tout à „ bien former. Les meilleurs Hommes „ ſont mis dans les premiers rangs & ſur „ les flancs. Toutes les lignes d'un Ba- „ taillon, de front, à droite & à gau- „ che, ont à leur tête des Grenadiers, „ qui ſont l'élite de chaque Troupe. On „ garde la même methode dans les Eſ- „ cadrons de Cavalerie & de Dragons.

„ VI. L'Artillerie a ſes Officiers à part. „ On forme des Regiments de ceux qui „ la doivent ſervir, on les exerce avec „ un grand ſoin, car quoi que le Canon „ ſe tire contre un amas d'hommes qui „ compoſent une Armée, il fait ſans com- „ paraiſon plus d'effet quand il eſt exé- „ cuté par des gens dreſſés. On a auſſi „ des Compagnies de Bombardiers, qu'on „ exerce avec le même ſoin & pour la

„ même raiſon que les Cannoniers. A „ toutes ces eſpéces de Troupes on joint „ des Ingénieurs, dont l'office eſt de re- „ trancher le Camp & de tracer les Tra- „ vaux d'un Siege, de placer les Batte- „ ries de Canon & de Mortiers.

„ VII. L'Armée marche toûjours en „ diſpoſition de combattre, chaque Corps „ particulier eſt en ſon rang. Quand on „ arrive au Camp deſtiné, on ſe met en „ ordre de Bataille & on ne quitte point „ les Armes qu'on n'ait découvert les en- „ virons. Si on doit y ſéjourner, on „ ſe retranche du côté que l'Ennemi pour- „ roit venir, on s'empare des Châteaux, „ des défilés voiſins, ſur tout de ceux „ qui aſſurent l'arrivée des Convois. Ces „ poſtes détachés communiquent entre „ eux & avec l'Armée, par le moïen de „ fréquentes Gardes placées de diſtance „ en diſtance. Un General attentif les place „ lui-même & les viſite ſouvent. C'eſt „ de ce ſoin que dépend quelques fois le „ ſalut d'une Armée.

„ VIII. Le Camp ainſi aſſuré contre „ la ſurpriſe, à moins que le poſte ne „ ſoit aſſez bon par lui-même & aſſez bien „ retranché pour y attendre l'Ennemi, „ on marque un Champ de Bataille ou

„ cha-

„ chaque Corps puiſſe ſe rendre ſans con-
„ fuſion & y occuper la place qui lui eſt
„ marquée. A parler en général, à moins
„ d'une grande ſupériorité de l'Ennemi,
„ on ne doit point l'attendre dans des
„ Lignes ni dans des Retranchemens, qu'il
„ peut attaquer de pluſieurs côtés à la
„ fois ſans qu'on puiſſe ſavoir où il fera
„ ſon principal effort. Depuis quarante
„ ans que le *Bacha de Bonneval* porte les
„ Armes, il a toûjours vû, qu'une Ar-
„ mée attaquée dans les Lignes ou dans
„ des Retranchemens, a été battuë.

„ IX. Le capital pour une Armée, eſt
„ de ſavoir ce qui ſe paſſe dans celle de
„ l'Ennemi, d'être inſtruit des deſſeins qui
„ s'y forment, de l'ordre qui s'y garde,
„ du plus ou du moins de vigilance &
„ d'exactitude avec leſquels ſe fait le ſer-
„ vice, du tems où elle doit décamper,
„ du Camp qu'elle médite de prendre. Il
„ faut, s'il ſe peut, qu'il ne s'en faſſe pas
„ un détachement tant ſoit peu conſidé-
„ rable, de la deſtination duquel on ne
„ ſoit informé. Il eſt pluſieurs moyens
„ d'avoir ces connoiſſances ſi utiles & ſi
„ néceſſaires. Le premier c'eſt d'avoir
„ de bons Eſpions. On n'en manque
„ point quand on les paye bien. Ces

„ gens ſous differens prétextes vont dans
„ le Camp ennemi. S'ils ont de l'intel-
„ ligence, ils ne manquent guéres de ſa-
„ voir à quoi on s'y prépare; & en con-
„ frontant leurs divers rapports, il eſt ai-
„ ſé de voir à quoi l'on doit s'en tenir.
„ Le ſecond moyen, c'eſt d'avoir en cam-
„ pagne de fréquens Partis, qui s'appro-
„ chent de l'Armée ennemie le plus près
„ qu'il eſt poſſible. Les priſonniers qu'ils
„ font donnent ſouvent de grandes lu-
„ miéres. Les habitans du Pays, quand
„ on les ménage, peuvent auſſi être fort
„ utiles.

„ X. C'eſt ſur tout, ſur le point d'une
„ Action, qu'il eſt important d'être in-
„ ſtruit des diſpoſitions de l'Ennemi, afin
„ d'y conformer les ſiennes. A quelque
„ prix que ce ſoit il faut ſavoir de quel cô-
„ té il place ſes meilleures Troupes, s'il
„ ne dégarnit point une de ſes Aîles
„ pour renforcer l'autre, ou ſon Corps de
„ Bataille; ſi la ſituaton du terrain ne lui
„ donne pas lieu de dérober quelque
„ mouvement, & d'attaquer tout d'un
„ coup par un endroit foible ou avec plus
„ de forces qu'on n'avoit cru. C'eſt
„ manque de ces attentions de la part des
„ Generaux François, qu'ils ont été bat-

„ tus,

„ tus aux célébres Battailles d'*Hocſteth* &
„ de *Ramilly*.

„ XI. Il faut prendre garde à l'arrange-
„ ment des Troupes qui viennent atta-
„ quer. Si elles forment un front conti-
„ gu, il faut ſur le champ ſe ranger de
„ même. Un exemple éclaircira ce que
„ le *Bacha de Bonneval* veut dire. A *Ra-*
„ *milly*, le Géneral Anglois fit un front
„ contigu de ſa Cavalerie; le Géneral
„ François negligea d'en faire autant. Par
„ cette négligence, une partie du front
„ contigu pénétra par l'intervalle de ſes
„ Eſcadrons, & les prenant en flanc & à
„ dos les défit abſolument.

„ XII. Une maniere sûre d'aguerrir les
„ Troupes, de les animer & de les rem-
„ plir de confiance, c'eſt de les envoier
„ ſouvent en parti. C'eſt ce qu'on
„ appelle la petite Guerre. Pour ces
„ Courſes, on donne à ceux qui s'y of-
„ frent, un Commandant qui ſoit brave &
„ entendu. Là on apprend à connoître
„ exactement un pays, & à profiter de
„ tous les avantages du terrain, à dreſſer des
„ Embuſcades & à les éviter, à tenir ferme
„ dans un Défilé; on apprend ce que c'eſt
„ que la Vigilance & les attentions infi-
„ nies qu'il faut avoir pour n'être point

„ ſur-

„ ſurpris. Il faut de néceſſité être brave „ & quelquesfois ſe battre avec un plus „ grand nombre, & ſe faire jour au tra- „ vers. Le profit qu'on y trouve fait „ ſupporter les fatigues & mépriſer les „ dangers. Quand cette petite Guerre „ eſt bien conduite, & que le General, „ inſtruit des mouvemens de l'Ennemi, „ veille à ce que les Partis, à qui il ordon- „ ne ou à qui il permet de ſortir du Camp „ ſoient plus forts que ceux qu'ils peuvent „ rencontrer, outre que ces petits com- „ bats détruiſent un grand nombre d'En- „ nemis, ces ſoldats preſque toûjours „ victorieux ceſſent de craindre leurs Ad- „ verſaires; il les mépriſent même. Cet „ eſprit ſe répand dans toute une Ar- „ mée & y inſpire une ardeur, une au- „ dace qui eſt preſque un gage aſſuré de „ la victoire.

„ C'eſt à quoi ſe reduiſent les Réfle- „ xions du *Bacha de Bonneval*. Il y ajou- „ tera en général, que ce n'eſt point la „ multitude d'hommes qui fait une bonne „ Armée, que c'eſt la diſcipline, l'exer- „ cice, la ſubordination, l'habileté des „ principaux Chefs, le grand nombre „ d'Officiers ſubalternes, le reſpect, l'eſ- „ time que le ſimple ſoldat a pour eux.

„ Le

„ Le fameux ALEXANDRE a conquis l'EMPIRE d'ORIENT avec une poignée de monde. Dix mille Grecs autrefois se retirérent dans leur Païs, malgré plus de cent mille Persans qui les entouroient de toutes parts.

„ La Guerre est un Art des plus difficiles. Pour la faire avec succès, le courage, l'intrépidité ne suffisent pas. Il faut de la méthode. Si elle manque, en vain a-t-on des Troupes nombreuses & braves, il n'est pas possible qu'on réüsisse, leur bravoure, leur nombre, ne servent qu'à multiplier les pertes.

„ Plus le *Bacha de Bonneval* considére l'étenduë & la force de l'EMPIRE OTTOMAN, plus il est étonné qu'aucune Puissance puisse lui resister. Il a des hommes sans nombre, dont le caractére est, le mépris de la mort, & la disposition à se sacrifier pour la Gloire de leur SOUVERAIN. L'Argent qui est le nerf des grandes Entreprises, ne manque point. Malgré ces grands avantages depuis plusieurs années les Chrêtiens non seulement se sont défendus, mais encore ils ont fait des Conquêtes en Hongrie; les Moscovites même ont ôsé attaquer nos Frontiéres. Il faut

„ donc

„ donc qu'il manque quelque choſe aux
„ Troupes de SA HAUTESSE, & que la
„ diſcipline ne reponde ni à leur nombre,
„ ni à leur valeur. Cette Diſcipline, à
„ la conſiderer en elle-même, eſt excel-
„ lente; mais elle n'eſt point ſemblable
„ à celle des Chrêtiens. Ainſi l'unique
„ choſe à faire c'eſt de les imiter & de
„ prendre leur methode, I. Que toutes
„ les Troupes de SA HAUTESSE ſoient ar-
„ mées comme les Allemans. II. Qu'el-
„ les ſoient diviſées en Regimens, en Ba-
„ taillons, en Eſcadrons, en Brigades.
„ III. Que les Officiers ſoient multipliés
„ & diſtingués autant que le Gouverne-
„ ment le peut permettre. IV. Que les
„ exercices ſoient uniformes, de maniere
„ que toute un Armée ſoit auſſi prompte
„ à faire les mouvemens & les évolutions,
„ que le pourroit être un Corps particu-
„ lier. V. Que ſes exercices ſe faſſent
„ d'abord par petites Troupes, enſuite
„ par Bataillons, & par Eſcadrons. VI.
„ Qu'on les faſſe battre enſemble, pour
„ qu'ils apprennent à ſe mêler, à ſe ral-
„ lier; pour que la Cavalerie s'accoutume
„ au feu de l'Infanterie, & que celle-ci
„ apprenne à ſe défendre contre la Cava-
„ lerie, ſur tout pour que l'une & l'autre

„ con-

„ combatte de pied ferme, ſans jamais
„ quitter ſes rangs & ſans ſe débander.

„ C'eſt par pure obéïſſance que le *Ba-*
„ *cha de Bonneval* a écrit ce MEMOIRE,
„ perſuadé que ces foibles lumieres ſont
„ autant au deſſous de celles de SA HAU-
„ TESSE & de ſon DIVAN, que la lumiere
„ de la plus petite Etoile eſt au deſſous de
„ celle du Soleil. Le zéle a animé ſon o-
„ béïſſance, & il proteſte qu'il ſeroit au
„ comble de ſes vœux, ſi par quelque
„ ſervice il pouvoit reconnoitre les Bien-
„ faits dont la liberalité de SA HAUTESSE
„ l'a comblé.

Ce Mémoire fut lû & examiné dans plusieurs Divans. Chaque Bacha voulut en avoir une copie, par là il devint public. Je puis dire qu'il fut generalement approuvé. Il ne manqua pas non plus de contradicteurs. Je n'avois perſonne au Serrail qui s'appliquât à le ſoutenir. Les Révolutions avoient fait périr, ou mis hors d'état de m'appuïer ceux qui s'intéreſſoient pour moi. Je n'avois que le GRAND MUPHTI qui continuoit de me protéger; mais que pouvoit-il faire contre la multitude des Bachas qui m'étoient contraires? Plus ils trouvoient mes Reflexions juſtes, plus il me croioient de Capacité,

pacité, plus ils appréhendoient qu'on ne me chargeât d'exécuter mon Memoire, & que cette exécution ne me fraïât le chemin à la plus haute Faveur. Ainſi mon Memoire n'eut point alors de ſuite, & parut tout-à-fait oublié, mes Envieux empêcherent même qu'on ne me donnât de l'Emploi dans la Guerre contre les Perſes. Le GRAND SEIGNEUR vouloit que j'y ſerviſſe avec diſtinction; mais on lui parla ſi fortement, qu'il craignit un mécontentement général de ſes principaux Officiers. „ C'eſt un inconſtant, di„ ſoient-ils, il a quitté la France ſa Pa„ trie, il a quitté les Allemans. Il paroit „ auſſi ambitieux qu'inconſtant. Qui ſait „ s'il ne chercheroit point parmi les Per„ ſes, un Etabliſſement plus conſidérable „ que celui qu'il a trouvé parmi nous? Il „ entend bien la Guerre, il eſt brave, „ c'eſt pour cela même qu'il eſt plus à „ craindre, nous croions, diſoient-ils, „ qu'on ne peut l'employer ſûrement que „ contre les Chrêtiens, dont il n'auroit „ aucune grace à attendre après avoir re„ noncé leur Loi".

Ces raiſonnemens porterent coup, mes ſollicitations & celles de mes amis furent inutiles. Le GRAND MUPHTI avoit for-

mé une eſpéce de Parti en ma faveur. Le *Seraskier*, le *Boſtangi bachi*, le Chef des Eunuques noirs, en étoient. Ils appuïerent mes demandes, mais ſecrettement, de peur de s'attirer la haine des autres. Le SULTAN repondit qu'il ne pouvoit faire ce qu'ils ſouhaitoient, que c'étoit à regret qu'il me laiſſoit dans l'inaction, que je priſſe patience & que peu à peu l'Envie s'appaiſeroit. Dites-lui, ajouta-t-il, que je ne l'en conſidere pas moins, & que je ſouhaite qu'il dreſſe les Troupes qui reſteront ici, tandis que mes Armées à l'inſçu iront combattre les Perſes.

Cette marque de confiance diminua mon chagrin, & me donna la hardieſſe de demander pour mon habitation un Château qui n'eſt qu'à une lieuë de Conſtantinople. Selon toutes les apparences il avoit autrefois appartenu à quelque Miniſtre des Empereurs Grecs. Il eſt vieux, mais les appartements ſont commodes & les jardins fort beaux. Les principales vuës ſont ſur la Mer. On voit Conſtantinople, & ſon Port, toûjours rempli d'une quantité prodigieuſe de Vaiſſeaux. De l'autre côté ſont de grandes plaines fertiles, que la multitude d'arbres fruitiers fait prendre pour un Jardin. Le

Château eſt accompagné de fort belles écuries, & d'un corps de logis deſtiné pour l'appartement des femmes.

On avoit augmenté mes Penſions, dont j'étois exactement payé. A l'occaſion de la Commiſſion dont le GRAND SEIGNEUR m'avoit chargé, il avoit ordonné qu'on me fît une gratification conſiderable. Je m'en ſervis pour meubler & pour accommoder ma nouvelle habitation. Je ſuis auſſi bien logé que j'aye été nulle part. Dans le bas j'ay ſix piéces de plein pied. Dans le haut ſix grandes chambres. Les Offices ſont ſous les Bâtimens. J'ay vingt chevaux dans mon écurie. Mon Domeſtique conſiſte en vingt-cinq perſonnes, dont il y a ſix Turcs; tous les autres ſont des Eſclaves François ou Allemans. Je vis ici comme j'ai vécu ailleurs. Un Allemand me tient lieu de mon Dominique, c'eſt lui qui gouverne mon Argent & qui m'avertit quand il n'y en a plus. Mon Cuiſinier eſt François & me fait fort bonne chere. Mon ami de Chio ne me laiſſe point manquer de vin, tous les ſix mois il m'en envoie pluſieurs piéces. Ce Vin eſt excellent, il m'a guéri de la goûte. Quoi que j'aye paſſé ſoixante ans je joüis d'une ſanté parfaite; il ſemble que ce cli-

mat

matin m'ait rajeuni & m'ait donné une nouvelle Vigueur. La ſeule choſe à quoi je m'apperçois que je viellis, c'eſt que j'ay les paſſions moins vives, que je ne ſuis plus ſi impétueux. Il ne me reſte qu'une paſſion, qui ſelon toutes les apparences ne finira qu'avec ma vie, c'eſt de me trouver à la tête de trente ou quarante mille hommes, & de faire ſentir à ceux qui ont engagé l'Empereur à me traiter comme il a fait, que je n'étois pas de ces hommes qu'on traite comme l'on veut ſans conſéquence, & qu'ils en ont fait trop ou trop peu.

Auſſi-tôt que les Troupes deſtinées pour la Perſe furent parties, je commençai à exercer les Troupes qui reſtoient à Conſtantinople. Les exercices ſe firent dans la grande place appellée l'HYPPODROME. Parmi ces Troupes je trouvai pluſieurs François & Allemans qui comme moi avoient pris le Turban. Ils me furent d'un grand ſecours. Je les aſſemblai. La plûpart avoient ſervi, il ne me fut pas difficile de les mettre en état d'inſtruire leurs camarades. Chacun en prit une vingtaine & les exerça en divers endroits. J'obtins qu'on augmentât leur payes de quelques *Aſpres*, & que pendant

 le

le tems des exercices, ceux qu'ils façonnoient leur obéïssent comme s'ils eussent été Officiers. Je leur recommandai sur tout, d'avoir bien de la patience & beaucoup de douceur & d'honnêteté. Moi-même j'en pris aussi quelques bandes, que je dressai.

Les Officiers Turcs traitent leurs soldats avec beaucoup de hauteur & de dureté. Ce n'est pas que le caractère de ces Peuples le demande. Au contraire élevés dès leur enfance dans l'esprit de servitude, ils ne sont que trop doux & trop rampans, mais c'est l'usage comme ce l'étoit autrefois en France & en Allemagne, & d'ailleurs ces Officiers subalternes traitent ceux qu'ils commandent, comme ils sont traités eux-mêmes par leurs principaux. J'en usai tout autrement, ils n'eurent de moi ni coups, ni injures. Je les caressai, je les encourageai, je leur parlai comme à des gens de cœur, je fis même quelques liberalités à ceux qui se distinguoient par leur promptitude & leur inclination à s'instruire. Ils furent charmés de ces manieres qu'ils n'avoient point encore éprouvées, j'en faisois ce que je voulois. Je m'appliquai particuliérement à gagner les Officiers & j'y réussis, au moins pour la

plû-

plûpart. Je leur inſpirai autant qu'il me fut poſſible de l'eſtime pour leur Profeſſion, de l'humanité & de la bonté pour leurs ſoldats, leur faiſant ſentir que c'étoit en traitant les hommes comme gens de cœur & d'honneur qu'on les rendoit tels : qu'il étoit pour eux-mêmes d'une extrême conſéquence de ſe faire aimer ; qu'un jour de Bataille le ſoldat trouvoit le moyen de ſe vanger ; que les châtimens militaires & ordonnés ne l'irritoient pas, que c'étoient les injures & les mauvais traitemens, où il ſentoit qu'il y avoit plus de paſſion & de colere, que d'envie de le corriger & de zèle pour le maintien de la diſcipline. Ces diſcours & bien d'autres firent impreſſion, & produiſirent un changement viſible.

Après que nous eumes façonné les Bandes ſéparées, nous les réünimes d'abord par centaines. Tout Conſtantinople y accourut. Ce concours fut infini quand j'en formai un Bataillon de ſix cents hommes & qu'on leur vit faire toutes les évolutions au ſon du tambour. En effet rien n'eſt plus beau, du moins à mon gré, que de voir un Bataillon prendre en un inſtant differentes formes. J'en oppoſai enſuite deux, ils ſe chargerent,

ſe rompirent, & ſe ralliérent. On fut ſur tout charmé de leur feu prompt & uniforme, chaque rang qui tiroit ſembloit ne tirer qu'un coup.

Avec la permiſſion de SA HAUTESSE, que j'eus aſſez de peine à obtenir, je ne ſai pas trop pourquoi, je fis faire un Fort de terre aſſez régulier. Il y avoit une eſpéce de chemin couvert, quelques demi-lunes & un foſſé. J'y mis quatre cents hommes pour le défendre. Je deſtinai deux Bataillons pour l'attaquer. Les approches ſe firent dans les régles. Les Aſſiégés firent des ſorties. L'Aſſaut ſe donna au chemin couvert, il fut longtems diſputé. Les demi-lunes ne ſe défendirent pas ſi bien. Les Aſſiégés capitulérent lors qu'on étoit ſur le point de faire la deſcente du foſſé. Cet exercice dura depuis neuf heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans qu'aucun des Combattans ni des Spectateurs parût s'en ennuïer. On m'aſſure que le SULTAN y étoit venu incognito; qu'il y étoit reſté trois heures & qu'il en avoit été fort ſatisfait. Ce qui eſt de certain, c'eſt qu'il me fit venir, me remercia en termes très obligeants, & qu'il fit donner une gratification aſſez conſidera-

ble

ble aux Aſſiégés & aux Aſſiégeans.

Nous étions dans le fort de nos éxercices, lors qu'on apprit que nôtre Armée avoit été battue & miſe en déroute par les Perſans. Il n'y eut qu'une voix à ce ſujet, tous dirent que ſi les Troupes avoient été éxercées par le BACHA DE BONNEVAL elles n'auroient point été battuës.

On me pria auſſi de donner quelques leçons à la Cavalerie. Quoique j'aye preſque toujours ſervi dans l'Infanterie je m'en chargeai. Cet exercice eſt plus difficile, car il faut tout à la fois dreſſer les hommes & les chevaux. Cette Cavalerie étoit mal montèe. Les chevaux Turcs ſont trops fins, c'eſt à peu près comme les chevaux Anglois. On n'avoit pas même pris garde à leur taille, il y en avoit de grands, de médiocres, & de toutes ſortes de poils. Les Cavaliers ſont mal à cheval, ils ont les étriers fort courts, afin, diſent-ils, d'être plus élevés quand ils ſe dreſſent, & d'aſſurer mieux un coup de ſabre. Ni les hommes ni les chevaux ne pouvoient ſe tenir enſemble, j'eus des peines infinies à les ranger en Eſcadron, & à les accoutumer à garder leur rang, à faire les

conversions sans les quitter. Je les dressai peu à peu à faire le coup de Pistolet les uns contre les autres, à se charger l'épée à la main, à se rallier après s'être rompus en se traversant. Je les commis ensuite avec de l'Infanterie. Ce fut encore pour les habitans de Constantinople un spectacle tout nouveau. Je fis attaquer un Bataillon quarré de douze cens hommes, par sept à huit Escadrons. Ce Bataillon fit face de tous côtés, la Cavalerie fut toujours repoussée & ne put jamais l'entamer.

J'emploiai quatre ou cinq mois à ces exercices & je dressai douze ou quinze mille hommes. SA HAUTESSE m'en témoigna un gré infini, & mes appointemens furent considerablement augmentés.

A force de présenter des Mémoires, il fut réglé que toute l'Infanterie, sur tout les principaux Corps, seroient tout armés à l'Européenne; qu'ils auroient un mousquet, une épée, une bayonnette; qu'autant qu'il seroit possible on la partageroit en divers Corps, & qu'on multiplieroit les Officiers; que dans ces nouvelles divisions on choisiroit les mieux faits & les plus robustes pour en faire

des

des Grenadiers. Sur mes Mémoires on introduisit l'usage des gargousses, si commode pour rendre le feu vif & plus continu. Je représentai, par rapport à la Cavalerie, que c'étoit des chevaux plus forts que fins qu'il lui falloit; qu'avec de grosses bottes le Cavalier étoit bien plus ferme à cheval; que la meilleure Arme étoit une forte épée tranchante, parce que tandis qu'on levoit le bras pour se servir du sabre on étoit percé par un ennemi adroit & attentif. Je représentai fortement qu'il n'étoit pas possible, humainement parlant, que la Cavalerie Ottomanne resistât à l'Allemande, armée de Cuirasses pour la plus grande partie, & accoutumée à combattre de pied ferme sans se débander. Il fut seulement ordonné que les chevaux fussent mieux choisis & qu'on veillât à ce qu'ils fussent à peu près égaux.

Je dois rendre justice aux Turcs, ils ont d'excellentes dispositions pour devenir de bonnes Troupes. Robustes, dociles, obéïssants, il est aisé de les dresser & je n'eus pas plus de peine avec eux, que j'en avois eu à façonner les Régimens que j'ay eu en France & en Allemagne. La Campagne de Perse étant

 finie,

finie, les Officiers Generaux revinrent à Conſtantinople. Ils furent témoins du changement qui s'étoit fait parmi les Troupes que j'avois exercées; ils l'applaudirent en public, mais leur jalouſie & leurs craintes ſe ranimérent. Ils firent entendre que la Guerre qu'on avoit ſur les bras, n'étoit pas un tems propre à ces reformes, qu'on pourroit y penſer lors qu'on ſeroit en pleine Paix, qu'actuellement des Troupes differemment exercées & diſciplinées, ne ſerviroient qu'à mettre la confuſion & la diviſion dans les Armées. Que l'Empire Ottoman s'étoit ſoutenu juſqu'alors ſans ces nouvelles manieres, & qu'il ſe ſoutiendroit encore par la puiſſante interceſſion du grand Prophete auprès du TRES-HAUT. Ils tâchérent même d'aigrir les Troupes contre moi, leur faiſant entendre que ma nouvelle méthode alloit à les aſſujettir, de maniere qu'ils n'euſſent plus de part aux Affaires du Gouvernement.

Tous ces diſcours firent impreſſion, non ſur les Soldats & ſur les Officiers ſubalternes, mais ſur les principaux Officiers. L'AGA des Janiſſaires ſur tout, qui ſentit que leur ſéparation en Regimens en feroit autant de Corps ſéparés,

dont

dont il ne diſpoſeroit plus ſi facilement, employa tout ce qu'il avoit de crédit & d'amis, pour empêcher que la Reforme ne fût pouſſée plus avant. Ils réüſſirent, ces Troupes que j'avois dreſſées eurent ordre de reprendre leurs anciennes manieres, & de tout ce que j'avois fait régler par mes Mémoires, on ne retint que l'uſage des gargouſſes & la Bayonette.

Il me fallut ceder à cette eſpéce de tempête. Je me retirai dans mon château, d'où je ne ſortis plus qu'une fois la ſemaine, pour aller faire ma cour. Le Sultan me fit ſecrettement aſſurer par le Grand Muphti, qu'il étoit parfaitement content de mes ſervices, que je devois compter ſur ſa Protection, & qu'un jour viendroit qu'il m'en donneroit des marques éclatantes; que du reſte j'avois pris le bon parti, & que je continuaſſe de le ſuivre, feignant même que mon âge & ma ſanté, m'ôtoient toute penſée de demander de l'Emploi.

Juſqu'alors j'avois toujours eſperé qu'on ne me laiſſeroit pas inutile, & ne m'étois cru nulle part à demeure. Fixé par les conſeils du *Grand Seigneur*, que je regardois comme des ordres, je tâchai de

me

me rendre ma ſolitude agréable. Je me fis une loi de n'avoir commerce avec aucun Etranger. Les Mulſumans qui voulurent me venir voir, furent bien reçus. Ma table eſt bonne, ma demeure eſt propre, les environs ſont charmants, & je ne manque point de Compagnie. Il me revint de pluſieurs endroits qu'on trouvoit mauvais que je n'euſſe point de Serrail. Le *Grand Muphti* même, m'envoya le Religieux qui m'avoit inſtruit lors que je m'étois fait circoncire, pour me repréſenter que je ferois bien de me conformer à l'uſage des perſonnes de mon Rang. Quelque reſte d'inclination pour le ſexe, me fit goûter ces conſeils, mais on eut beau faire, je me fixai à ne point paſſer la demie-douzaine.

J'avois déja une Turque, c'étoit celle qui s'étoit donnée à moi dans mon Gouvernement de la maniere dont je l'ai raconté. Seule, toujours renfermée avec trois ou quatre Eſclaves que je lui avois donné pour la ſervir, elle menoit une vie aſſez triſte, quoi qu'elle fût moins gènée & qu'elle eût la liberté de ſe promener dans les jardins. Je lui appris les conſeils qu'on me donnoit. L'amour des fem-

femmes en Turquie eſt d'une autre eſpéce que celui des Chrêtiennes, elle ne balança pas de m'exhorter à le ſuivre. Je vous aime, me dit-elle, au-de là de ce que je ſaurois dire, mais élevée comme je l'ai été, je ſerois contente pourvu que j'aye toujours quelque place dans votre cœur. Je n'aſpire point à y regner ſeule, votre ſatisfaction m'eſt plus chere que la mienne; je vous promets d'avance, de bien vivre avec celles que vous me donnerez pour compagnes: la ſeule grace que je vous demande, c'eſt d'avoir égard dans le choix que vous en ferez, à l'humeur & au caractére d'eſprit. Point de Grecques ſur tout, ajoûta-t-elle en m'embraſſant, elles ſont toutes perfides, fiéres, hautaines; une ſeule ſuffiroit pour troubler notre ſocieté.

L'appartement deſtiné pour les femmes, étoit en bon état; il y avoit des bains, des cuiſines. Au haut du bâtiment étoit une grande Gallerie pour les Eſclaves. Il m'en coûta peu pour les meubler. Je fis meubler ſix chambres, toutes dans le même goût pour le fond, la couleur ſeule en faiſoit la difference. Je retranchai tout ce qui avoit l'air de priſon & ne voulus point abſolument d'Eunuques, ni noirs ni blancs.

Des

Dès que je m'étois vu fixe, j'avois donné de mes Nouvelles à l'aimable Marseilloise que sa tante avoit voulu prostituer. Je lui avois mandé ma situation, l'assurant qu'elle m'étoit toujours chére, & que si elle pouvoit se resoudre à venir trouver un Turc, elle trouveroit dans moi les mêmes sentimens que j'avois pour elle lorsque j'étois Chrêtien. C'étoit à tout hazard que j'avois écrit, ne doutant presque pas que mon changement de Religion, mon éloignement, mon silence de quatre ans, n'eût éteint dans le cœur de cette fille tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi.

Je ne me pressai pourtant pas de remplir mon Serrail. Il y a à Constantinople des Marchands de Filles Esclaves, ils en ont des magazins, si je puis ainsi parler. Comme elles sont de differents Pays, on commence par leur apprendre le Turc, on leur montre à chanter, à danser & à faire differens ouvrages, sur tout en broderie. Ceux qui veulent se pouvoir vont chez ces Marchands. Toutes ces filles sont vêtues simplement, de sorte que rien n'empêche qu'on ne voie leur taille. On les voit à visage découvert; la seule précaution qu'il y a à prendre,

dre, c'eſt de le leur faire laver, auſſi bien que les mains, car ſouvent on les farde pour cacher les defauts de leur tein. Le Marchand, ſur le certificat des Matrones qui les ont viſitées, répond qu'elles ſont Vierges. Quand c'eſt un homme de Conſidération qui va chez lui, il lui donne une liſte, où l'âge, le caractère même de ces filles ſont marqués. Plus elles ſont inſtruites plus elles ſont chéres. Celles qu'on choiſit ſont toujours les plus parfaites au gré du Marchand.

J'allai dans pluſieurs de ces maiſons, j'avouerai même que je m'en fis un divertiſſement. L'ordre y eſt admirable, tout y eſt reglé comme dans les Monaſteres les plus réguliers, on s'y leve, on s'y couche, on y mange, on y travaille à la même heure. Quelques femmes & des Eunuques en ont ſoin. La déſobéïſſance, la mauvaiſe humeur, les querelles, y ſont punies avec ſévérité. Aucun homme n'entre dans ces appartemens, le Maitre même en eſt exclu. Pour les faire voir, on les fait paſſer les unes après les autres au travers d'une cour. Elles y marchent fort lentement, & ſans qu'elles vous voient vous avez le loiſir de les conſiderer. Si on s'attache à quelqu'une, on la fait

fait venir dans une eſpéce de parloir pour lui parler; mais alors un grand voile la couvre depuis la tête juſqu'aux pieds. Elle chante, elle danſe ſi elle le fait faire, & montre quelques uns de ſes ouvrages. Ces ſortes de Viſites ne laiſſent pas de coûter, non que le marchand exige rien pour faire voir ſa marchandiſe, mais il faut donner au moins deux ou trois piſtoles, c'eſt le profit des Eunuques & des femmes qui ont ſoin de ces filles.

Sur une de ces liſtes je vis une Françoiſe. Je ne pus réſiſter à l'envie que j'eus de lui parler. Je la fis venir, pour ſavoir par quel hazard elle ſe trouvoit dans cette maiſon. Je l'avois remarquée lors qu'elle avoit paſſé par la petite cour. Sa taille étoit bien priſe, mais mediocre, ſon viſage n'avoit rien de frappant quòique chaque trait fût aſſez régulier; peut-être que le chagrin avoit terni les couleurs qui l'auroient renduë belle. Voici ſon Avanture telle qu'elle me la raconta:

Je ſuis des environs du Port de *Cette*, mon Pére eſt gentilhomme, & ſe nomme *Letori*. Vingt années au Service ne lui ayant valu que le titre de Lieutenant de Fregatte, tandis que d'autres moins anciens, & à ce qu'il prétendoit, moins méri-

méritans que lui, ètoient ou Capitaines ou Lieutenants de Vaiſſeau de Roi, il quitta la France & paſſa chez les Vénitiens, il y a douze ou treize ans. Il s'y eſt avancé & a aujourd'hui un Etabliſſement conſiderable, dans une des Isles de l'Archipel la plus voiſine de Chio. Dès qu'il ſe vit en état de dédommager ma mere de ce qu'elle quitteroit pour le venir joindre, il ne ceſſa de la preſſer de ſe rendre auprès de lui avec mon frere & moi. La crainte d'un ſi long voyage, & des dangers qui en ſont inſéparables, & que nous n'avons que trop éprouvés, fit longtems balancer ma mére ſur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, continuellement preſſée par les inſtances les plus vives & les plus tendres, elle ſe détermina à partir. Elle vendit le peu de Bien que nous avions & fit une ſomme de dix-huit à vingt mille francs. Nous nous rendimes à Marſeille, où nous nous embarquames ſur un Vaiſſeau, qu'on nous aſſura être bon voilier & heureux, ayant fait pluſieurs fois cette traverſée ſans avoir été attaqué.

Nous eumes le tems & les vents à ſouhait, & nous n'étions plus qu'a une demie journée de Chio, lorſque nous

fumes rencontrés par deux Corſaires Turcs, dont un ſeul auroit ſuffi pour nous prendre. Ils ſe réunirent pour nous attaquer. Le combat ne fut pas long, ou plutôt il n'y en eut point, à peine tira-t-on trois ou quatre coups de fuſil. Maitres de nôtre Vaiſſeau, ils partagérent le butin. Nous en fumes une partie. Je fus ſéparée de ma mére & de mon frere, ſans que j'aye pû ſavoir ce qu'ils ſont devenus; ſans doute qu'ils ſont dans la même inquiétude à mon égard. Mon frere n'a que douze ans, ma mére n'en a pas encore quarante. C'eſt une des belles perſonnes qui ſe voyent & des mieux faites. Pour moi je n'ai pas encore dix neuf ans.

Le Capitaine, à qui j'échus en partage; me parut fort content de m'avoir. C'eſt un homme de trente ans, bien-fait, & qui tout Corſaire qu'il eſt, a dans la Phiſionomie un certain air de douceur qui me raſſura. Il me fit conduire dans ſa chambre & me donna une eſpéce de Cabinet qui la joignoit. Il me conſola du mieux qu'il put & me fit entendre par ſes ſignes, que je pouvois être ſûre qu'il ne me ſeroit fait aucune inſulte; il en ajoûta d'autres qui me firent

com-

comprendre qu'il m'aimoit & que ſi je voulois répondre à ſon amour, il me mettroit au nombre de ſes femmes & que j'y tiendrois le premier rang. A tous ces ſignes je ne répondis guères que par des cris & par des larmes.

Nous ne fumes ſur Mer que deux jours. Je ne puis dire où nous débarquames, car ce fut la nuit & je fus conduite dans ſa maiſon. Ce que je ſai, c'eſt que nous avons été trois jours en route lorſqu'on m'a amenée à Conſtantinople. Il me fit mettre dans l'appartement de ſes femmes & me donna pour me ſervir une vieille Eſclave Françoiſe. On me laiſſa quelques jours en repos. Cette femme, par ordre du Corſaire me repréſenta l'amour qu'il avoit pour moi & m'apporta mille raiſons pour me déterminer à y conſentir. Je reſiſtai à tout & répetai ſans ceſſe que j'aimerois mieux mourir. On me menaça d'uſer de violence ou de m'abandonner à des gens qui n'auroient pour moi aucun égard, on m'ôta des habits aſſez propres qu'on m'avoit donnés, on me mit au rang des ſervantes. Je fus inébranlable. Après cinq ou ſix mois de perſécution, la mére du Corſaire le détermina à me ven-

dre. Il m'a envoyée ici ſous la garde de ſon plus fidéle Eunuque. Il y a ſix ſemaines que je ſuis dans cette maiſon. Ces revuës qu'on nous fait faire de tems en tems, me ſont plus inſupportables que la mort la plus cruelle. Quelque triſte que ſoit la vie que je mene ici, je ne crains rien tant que d'en ſortir.

Vous ètes François, *Monſieur*; vous me paroiſſez un Seigneur Turc. A voir les reſpects que mon maitre a pour vous, il faut que vous ſoyez en ce Pays-ci en grande conſidération. Serois-je aſſez heureuſe pour que ce fût le *Comte de Bonneval* à qui j'ay l'honneur de parler? Je me fis connoitre. Ah! s'écria-t-elle vous êtes un homme d'honneur, vous avez été Chrêtien, peut-ètre l'ètes-vous encore dans le cœur, vous ſavez avec quelle horreur une fille Chrêtienne bien élevée, regarde l'eſpéce de proſtitution à laquelle on veut me livrer. Au nom de Dieu tirez-moi d'icy, rendez-moi à mon Pére. Il eſt en état de vous reſtituer tous ce qu'il pourra vous en coûter. Mais ne le fut-il pas, ſi tout ce qu'on dit de vous eſt vrai, vous êtes aſſez génereux pour payer le plaiſir de faire une bonne action.

S'i

Ses priéres, ſes larmes m'attendrirent; je ne héſitai pas un moment de faire ce qu'elle ſouhaitoit. Comme le Marchand craignoit que le chagrin ne la fit mourir, j'en fus quitte pour cinq cens écus. Je la fis conduire dans mon Château. La joye de ſe voir délivrée la rétablit bien vîte. Elle parut alors ce qu'elle étoit, parfaitement belle. Je fis faire des perquiſitions ſi exactes qu'enfin on découvrit où étoient ſa mére & ſon frére. L'Enfant étoit déja au nombre des Pages du Grand Seigneur, déja il avoit été circoncis. Ainſi il étoit impoſſible de le r'avoir. Pour Madame de Letori, un vieux Muſulman fort riche l'avoit achetée. Après avoir inutilement eſſayé de la gagner, il l'avoit releguée dans une de ſes maiſons de campagne pour avoir ſoin de la baſſecour. Elle me coûta mille écus.

Je les fis embarquer dans le premier vaiſſeau qui partit pour Chio, je les recommandai à mon ami. Mr. de Letori me renvoya éxactement tout ce que j'avois déboursé & y ajoûta un preſent magnifique. C'eſt une coupe d'or aſſez grande avec un couvercle de même métail. La gravure en rehauſſe infiniment le prix.

Elle repréſente la mort du petit *Aſtyanax*, que les Grecs précipitent du haut d'une tour. *Andromaque* ſa mére, y eſt dans l'attitude la plus touchante. On m'aſſuroit que c'étoit un Antique & qu'on l'avoit trouvée en démoliſſant une vieille tour, enfermée dans un coffre de fer rempli de charbon.

Cette Avanture, & les ſoins qu'elle m'attira, ſuſpendirent pour quelque tems mon deſſein de me faire un Serrail. J'y revins dès que la mére & la fille furent parties. Chez un de ces marchands je trouvai ſur la liſte pluſieurs Perſanes. Une d'elles me plut infiniment. Elle étoit grande & parfaitement bien faite. Son tein étoit d'une blancheur éblouïſſante, que relevoient encore ſes yeux & ſes cheveux noirs. Ce qui me frappa d'avantage, fut un certain air de fierté répandu ſur ſon viſage, qui me la fit regarder comme une fille de condition. Je la fis venir, je lui parlai; je fus auſſi content de ſon eſprit que je l'avois été de ſa figure. Je ſerois inconſolable, me dit-elle, de me voir dans un Pays étranger, ſi je ne ſavois que mon ſéxe me condamne à paſſer mes jours enfermée dans un Serrail, aſſujettie à la vo-

lonté de celui à qui ma deſtinée m'aura livrée, Peu m'importe que ce ſoit en Perſe ou en Turquie, j'y aurai la même Religion à peu de choſe près, j'y ſuivrai les mêmes Uſages & les mêmes Coutumes. L'air de *Mr. le Bacha*, continua-t-elle, me fait eſpérer un ſort plus heureux que n'eſt ordinairement celui d'un Eſclave. Puiſſant *Mahomet*, s'écria-t-elle, inſpire lui des ſentimens favorables pour moi.

Je n'avois pas beſoin d'inſpiration, ſa beauté, ſon eſprit, avoient fait ſur moi toutes les impreſſions qu'elle pouvoit ſouhaiter. Je lui dis que ſes eſpérances ne ſeroient pas trompées & que l'envie qu'elle paroiſſoit avoir d'être à moi m'étoit une raiſon de l'aimer davantage. Mais, ajoûtai-je, cette envie eſt-elle ſincére, & n'eſt-ce point le déſir de ſortir d'icy qui vous fait parler de la ſorte? Non, repliqua-t-elle, d'un ton qui marquoit un peu de dépit & de colére, je ne ſai ce que c'eſt que de trahir mes ſentimens, & toute Eſclave que je ſuis, rien au monde ne ſeroit capable de m'abaiſſer juſqu'à mandier par des maniéres feintes l'attachement d'un homme quel qu'il pût être.

 Ce

Ce dépit me plût, je l'agaçai encore. Elle me parla toûjours ſur le même ton, & me fit voir de plus en plus qu'elle avoit des ſentimens.

Je convins avec le Marchand. Il y avoit ſix mois qu'elle étoit chez lui, une piſtole par jour pour l'entretien de ces filles, c'eſt un prix fait. Par conſidération pour moi, à ce qu'il me dit; il me la laiſſa à trois cent piſtoles. Ainſi elle me revint à quatre mille ſix cens livres. Le marché fait, je fis revenir la perſane & lui dis qu'elle étoit à moi. Je vous ſuivrai me dit-elle; mais s'il eſt vrai que vous m'aimiez, j'ay une grace à vous demander, qu'il faut s'il vous plait que vous m'accordiez, jamais je ne vous en demanderai que j'aye tant d'envie d'obtenir. Une de mes compagnes eſt ici, nous avons été élevées enſemble, elle a été priſe avec moi. A force de priéres & de larmes nous avons obtenu d'un Officier Turc qui nous a priſes, qu'il ne nous ſepareroit pas, & qu'il nous vendroit au même maître. Serez-vous moins humain? Du reſte elle eſt digne qu'un honnète homme l'aime, je ne ſuis rien en comparaiſon; je m'étonne que vous ne l'ayez pas diſtin-

tinguée. Nous nous ſommes jurées une Amitié éternelle, nous ſommes ſi étroitement unies qu'il eſt difficile que nous vivions l'une ſans l'autre. La priére que je vous fait à ce moment, je ne ceſſerai point de vous la faire que vous ne l'ayez éxaucée.

Je voulus voir cette Compagne, on la fit paſſer dans la petite cour. Elle n'égaloit pas celle qui me faiſoit tant d'inſtances en ſa faveur, mais elle en approchoit fort. En un mot elle me plut. Le Marchand fut raiſonnable, il ne me la vendit que mille écus, y compris les fraix du ſéjour. Le même Marchand avoit auſſi des Eſclaves d'un rang inférieur; les Perſanes en choiſirent chacune deux pour les ſervir. Le jour même lorſque la nuit fut venuë, je les fis conduire à mon Château. Je voulus que tous mes gens les viſſent avant qu'elles paſſaſſent dans leur appartement.

La Turque fut charmée de la compagnie que je lui avois choiſie & ne parut point du tout jalouſe de les voir du moins auſſi belles qu'elle. Ce fut une fète chez moi pendant huit jours, il y eut des feux d'artifices qui ſe virent à Conſtantinople, matin & ſoir on fit de

grands repas, & ces eſpéces de Noces furent des plus magnifiques.

Ce n'étoit pas aſſez de trois femmes pour un Bacha, il m'en falloit au moins ſix pour ne point paroître extraordinaire, elles-mêmes me preſſoient d'augmenter leur nombre, diſant que leur ſatisfaction croîtroit avec la mienne. Je penſois à me conformer à l'Uſage & à leurs ſouhaits, plûtôt qu'à mes déſirs; car quoi que j'aime les femmes, la volupté n'a jamais été mon attrait dominant, & ce n'eſt aſſûrément point pour en avoir plusieurs que je me ſuis fait Turc. J'avois donné ordre à celui de mes gens à qui je me confiois le plus, d'aller chez les Marchands de Conſtantinople & de m'en choiſir encore trois, ſurtout d'avoir égard à l'humeur. Il étoit prêt de conclure, lorſque je reçus une lettre de Veniſe de l'Agent de la Porte, qui m'apprenoit qu'une Venitienne avec deux Etrangères étoit parties pour me venir trouver. Je défendis de conclure le marché. Environ ſix ſemaines après l'avis que j'avois reçu, je vis arriver chez moi trois perſonnes voilées à la mode de Turquie, elles demandérent à me parler en particulier. Je les fis paſſer en mon

Ca-

Cabinet. La Venitienne ſe débaraſſa de ſon voile : me reconnoiſſez-vous, dit-elle en me ſautant au col, & m'arroſant des larmes que la joye lui faiſoit répandre. C'étoit ſincérement que je l'aimois, & ma joie ſans être auſſi tendre étoit auſſi vive que la ſienne. Je lui demandai qui étoient les deux perſonnes qui l'accompagnoient, elle me répondit qu'elles les avoit priſes pour la ſervir. Le *Sous-Bonſtangibachi* étoit venu pour me communiquer une Affaire importante, je ne pouvois le faire longtems attendre ; je le dis à cette aimable fille, je la fis conduire dans ſon appartement, l'aſſurant que je l'irois joindre dès que je ſerois libre.

Le *Bonſtangibachi* ne me quitta que vers neuf heures du ſoir, je volai auſſitôt dans mon Serrail. Je crois que jamais ſurpriſe ne fut pareille à la mienne de voir réünies chez moi à une lieuë de Conſtantinople, les trois perſonnes que j'avois le plus aimé en ma vie. Eſt-ce vous que je vois m'écriai-je, n'y a-t-il point icy d'enchantement ? on s'embraſſa mille & mille fois, & quoi que je ne ſois pas tendre, je mêlai mes larmes avec les leurs. Quelle preuve voulez-

vous

vous encore que je ne ſuis point jalouſe, me dit la Marſeilloiſe? Je ſai vos ſentimens pour ces deux aimables perſonnes, c'eſt ce qui me les a renduës cheres & c'eſt pourquoi je vous les ai amenées. Il étoit tard, elles avoient beſoin de repos, nous ſoupames enſemble. Quelque envie que j'euſſe de ſavoir l'Hiſtoire de leur voyage & par quel hazard elles s'étoient rencontrées, je les quittai à onze heures du ſoir. Le lendemain & les jours ſuivans elles ſatisfirent ma curioſité.

C'eſt elles à préſent qui vont tenir la plume, elles écriront mieux, que moy; ce qu'elles me contérent, & cette varieté de ſtile ne nuira point à mes Mémoires. L'Angloiſe & l'Allemande écriront leurs Avantures, que je n'ai point ſuës ou que j'ay oublié de raconter. La Marſeilloiſe fera l'Hiſtoire de leur rencontre & de leur Voyage.

HISTOIRE DE L'ANGLOISE.

JE ſerois bonne Demoiſelle, ſi les Loix permettoient qu'on fût quelque choſe quand on n'eſt pas né de légitime mariage. Ma mere étoit de la Province de Galles, fille

fille d'un homme de bonne Maiſon, mais peu riche, comme le reſte de la Nobleſſe de cette Province. Le Comte de...., d'une des meilleures Maiſons d'Angleterre, avoit un Château dans le voiſinage. Tous les ans il y venoit paſſer la belle ſaiſon. C'étoit un Seigneur des plus gracieux & des plus genereux. Toute la Nobleſſe des environs n'avoit point d'autre table que la ſienne. Mon grand pere ſur tout, à titre de voiſin, n'ôſoit preſque manquer de s'y trouver. Il y menoit ſa femme, qui devint bientôt amie intime de la Comteſſe. Dès que ma mere fut en âge d'être montrée, elle fréquenta auſſi ce Château. Le Comte avoit un fils à peu près de même âge. Ces deux enfans s'aimerent ſans ſavoir ce que c'étoit que l'amour. On s'en apperçut & on s'en divertit, comme l'on fait d'ordinaire, ſans penſer aux ſuites. A meſure qu'ils crurent, leur amour ſe fortifia & devint plus diſcret. Ils ſe voyoient avec plaiſir, mais ils ſavoient diſſimuler leur joie. Beaucoup de politeſſe de part & d'autre, point de familiarité. Ils paroiſſoient éviter de ſe rencontrer ſeuls, tandis qu'ils ſe donnoient mille rendez-vous. Ils eurent l'adreſſe de les cacher ſi bien, que jamais ils n'y furent ſurpris.

Ils s'aimerent ainſi avec innocence juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans. Leur amour devint alors malin. Le jeune Comte ſur tout, ne voulut plus ſe contenter de proteſtations d'amitié & de careſſes innocentes. Ma mere réſiſta longtems. Enfin elle ſe rendit aux ſermens du Comte & devint groſſe. Elle ſut l'en faire avertir avant que perſonne s'en fût apperçu. Mon Grand Pere étoit de ces hommes d'honneur, dont la vertu farouche ne peut ſouffrir aucune tâche, il l'auroit infailliblement tuée s'il l'avoit ſu ſa foibleſſe. Le Comte le connoiſſoit ſur ce pied là. Tout jeune qu'il étoit, il prit le parti de faire enlever ma mere. Six hommes déterminés ſe chargérent de l'exécution. Par differentes routes ils ſe rendirent dans un petit bois peu éloigné de la maiſon. Ma mere les joignit ſur les ſix heures du ſoir au commencement de decembre. Un deux la prit en croupe, ils marcherent toute la nuit par des routes écartées juſqu'à un endroit où ils avoient laiſſé une chaiſe de poſte. Ils avoient apporté des habits d'homme, ma mere les prit, & ſes habits de femme furent déchirés en mille piéces & brulés. Elle ſe mit dans la chaiſe de poſte. Un de ceux qui l'avoient enlevée,

levée, la conduisit. Les autres se séparerent & prirent divers chemins. On ne la fit entrer à Londres que bien avant dans la nuit, on la mit dans une maison écartée, d'où elle ne sortit point pendant près de dix-huit mois. Le jeune Comte la venoit voir de tems en tems avec des précautions infinies.

Cet enlevement ne fit aucun bruit. Ma mere avoit laissé un billet en ces termes. *J'ay eu la foiblesse de me laisser déshonorer. En vain voudriez-vous deviner, il vous seroit impossible de penser jusqu'où je me suis abaissée. Je suis indigne d'être votre fille. Je ne pourrois soutenir votre regard, je m'y dérobe pour jamais. Je vous crois trop sage pour publier ma honte & la votre.*

Ce Billet eut son effet, ils ne firent ni recherches ni poursuites, & comme ils dissimulerent leur chagrin & leur inquiétude, & que d'ailleurs ce Canton est fort désert, on crut aisément ce qu'ils voulurent dire sur l'absence de leur fille.

Je vins au monde six mois après que ma mere fut arrivée à Londres, elle voulut absolument me nourrir. Le Comte l'aimoit à l'adoration, il étoit resolu de l'épouser; mais mineur encore, il ne le pouvoit sans le consentement de ses parens.

Ma

Ma mere, ſoit vertu ſoit habilité, irritoit ſes déſirs par un refus conſtant de toute faveur. Après bien des déliberations il réſolut de s'ouvrir à eux. Il déclara ſon amour & avoua que c'étoit lui qui avoit fait faire l'enlévement dont ils avoient eu connaiſſance. Ils frémirent à cet aveu, car les Loix d'Angleterre ſont extrêmement ſévéres contre le rapt d'une mineure. La permiſſion qu'il demandoit fut abſolument refuſée, on lui fit même de ſi grandes frayeurs que la choſe ne vint à être découverte, qu'il conſentit qu'on nous fit paſſer en France. Ma mere s'y réſolut, perſuadée par les raiſons qu'on lui apporta, & ne pouvant plus reſiſter à l'ennui d'être toujours enfermée. Notre départ fut auſſi ſecret que l'avoit été ſon arrivée, à minuit nous nous embarquames, & en dix-huit heures nous fumes à Dieppe. Nous nous rendimes à Paris. Un Banquier, à qui ma mere étoit addreſſée, la logea dans le fauxbourg St. Marceau. Elle ne ſavoit pas un mot de François, il lui trouva une ſervante de Baſſe-Bretagne : le Breton & le Gallois ont enſemble beaucoup de rapport.

On ſe hâta cependant de marier mon pere, on lui fit épouſer une riche Héritiére.

re. Il ne put s'en défendre, mais ſon cœur fut toujours pour ma mere. Il ne la laiſſa manquer de rien, tous les trois mois le Banquier lui apportoit cinq cens francs. Nous demeurames à Paris juſqu'en 1706. Ma mere jugea à propos de ſe retirer en Hollande.

Elle ſe déplaiſoit en France parce qu'elle n'y avoit aucun exercice de ſa Religion. D'ailleurs elle eſpera être plus à portée de profiter des changemens qui pourroient arriver dans la ſituation du Comte par la mort de ſon Epouſe ou de ſon pere & de ſa mere. Son eſperance fut vaine, l'amour même ſe réfroidit. Elle ne fut pas tout à fait oubliée, mais ſa penſion fut reduite à cent pieces. Pendant dix - huit ans que nous avons demeuré à la Haye, mon pere ne s'eſt pas donné la peine de nous y venir voir.

Voila, mon cher Bacha, ce que vous n'avez point ſu juſqu'à mon arrivée en ce Païs. Ma mere m'avoit abſolument défendu d'en parler pendant ſa vie, & vous avez été ſi embarraſſé par votre malheureuſe Affaire contre PRIE', je vous ay ſi peu vû dans mon ſéjour de Bruxelles, que je n'ai pas eu occaſion de vous en parler. Je ne dirai rien de la maniere dont nous nous

ſommes attachés l'un à l'autre, vous en avez déja parlé. Mais je ne puis m'empêcher de vous faire un petit reproche de ce que vous paroiſſez douter que vous m'ayez fait goûter les premiers plaiſirs. Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus Saint, & même ſi vous voulez par votre Prophête *Mahomet*, que j'étois ce que je devois être; que l'amour ſeul m'a livrée à vous, & qu'il a ſeul été la ſource de ma conſtance & de tout ce que j'ay fait & ſacrifié pour n'être qu'à vous.

Quand vous futes parti pour la Citadelle d'Anvers, & que j'eus reçu le Billet par lequel vous me defendiez de vous écrire que je n'euſſe reçu de vos Nouvelles, je ne puis exprimer quel fut mon accablement. Cependant vous connoiſſant à fond, je me perſuadai que voyant votre ſituation incertaine, vous n'en uſiez de la ſorte que pour me détacher de vous & me rendre votre perte plus ſupportable. Comme mon amour n'eſt point voluptueux, je me tranquilliſai par rapport à moi-même, & n'eus plus d'inquiétude que pour vous, bien réſolue toutes fois de vous aller joindre dès que votre Affaire ſeroit finie. Quelles furent cruelles ces inquiétudes lors que je vous ſus en Priſon! Le *Marquis de Prié* &

ceux

ceux qui lui étoient attachés, répandoient chaque jour des bruits plus facheux les uns que les autres, une Priſon perpétuelle étoit le ſort le plus doux que vous puſſiez attendre. Quoique les rapports que j'avois avec vous fuſſent peu connus à Bruxelles, la Marquiſe de Prié en avoit été inſtruite. Des gens apoſtés de ſa part vinrent me queſtionner ſur votre voyage de Hollande, ſur les motifs qui vous l'avoient fait entreprendre; on me demanda ſi vous ne m'aviez point confié des papiers. Ils ne tirerent de moi aucune lumiére. A quoi je m'apperçus davantage que vos Affaires prenoient un mauvais tour, ce fut à la maniere dont on me traita. Je fus inquiétée ſur ma Religion par les Prêtres & les Moines qu'on me détacha. On avoit ſû que vous m'aviez donné une partie de votre vaiſſelle d'Argent, on ſuſcita quelqu'un qui ſe diſoit votre Créancier, pour me la faire ôter. Un Seigneur de vos Amis me fit dire, que pour ma défenſe je devois oppoſer, qu'il vous étoit dû de vos appointemens beaucoup plus qu'il ne falloit pour payer cette dette. On prit un autre tour, on prétendit que c'étoit un dépôt que vous m'aviez confié. Je fus obligée de produire le Billet par lequel

vous m'en aviez fait un don. Enfin je fus à n'en pouvoir douter, qu'on penſoit à me renfermer dans quelque Monaſtere. Je quittai Bruxelles, je retournai en Hollande, où je demeurai juſqu'à ce que j'appris l'horrible injuſtice qu'on vous avoit faite.

Le tems de votre Priſon étant fini, ayant ſû que vous vous étiez retiré à Veniſe, je ne fus plus maitreſſe de mon amour & de mon impatience. Je partis pour Vienne. Vous m'aviez fort parlé de l'aimable perſonne qui vous avoit ſauvé la vie, vous m'aviez dit où elle demeuroit. Sur le caractère que vous m'en aviez fait je ne doutai point que la bonté que vous aviez pour moi ne fût pour elle une raiſon de m'aimer. Je la cherchai, jeus le bonheur de la trouver & de voir que je ne m'étois point trompée dans l'idée que je m'en étois formée. Elle me reçut du moins auſſi bien que ſi j'avois été ſa ſœur. Du reſte j'arrivai en aſſez bon état. J'avois au moins ſept à huit mille francs, ma penſion d'Angleterre m'avoit été payée, elle a continué de l'être à Vienne, à Veniſe même, où elle le ſera encore tant que vivra un certain Religieux à qui j'ay laiſſé une procuration pour la recevoir. Je vous céde la plume, ma chere......

re. . . . . . C'eſt à vous à raconter notre voyage à Veniſe & comment nous avons vécu juſqu'à ce que nous l'ayons entrepris.

HISTOIRE DE L'ALLEMANDE.

JE voudrois avoir le talent de dire beaucoup de choſes en peu de mots, ne l'ayant pas je m'acquiterai comme je pourrai de la commiſſion dont je ſuis chargée. J'avertis d'avance que je me dédommagerai du peu de place, qu'il a plu à *Monſieur le Bacha* de me donner dans ſes Mémoires.

Mon Grand Pére étoit François, Seigneur d'une Terre à clocher, ſur les confins de la Picardie & de l'Artois. Cette Terre ſe nomme Agicourt. Il ſe battit en Duel avec un Gentilhomme de ſes voiſins, appellé de Prinville & le tua. Obligé de ſortir du Royaume en 1659, il ſe retira d'abord en Suede, d'où il paſſa bientôt au ſervice de l'Empereur, où il eſt mort en 1690. âgé de cinquante ſept ans. Sa fortune fut mediocre. Ce ne fut qu'à grande peine qu'il obtint une Compagnie d'Infanterie. Attentif pourtant, il amaſ-

 ſa

ſa dequoi acheter une aſſez jolie Terre en Carinthie, qui rapporte de rente quinze cent florins d'Allemagne. Ce fut ſur tout le butin qu'il fit à la levée du Siege de Vienne, qui le mit en état de faire un achat ſi conſidérable. Il s'étoit Marié en 1670, à la Veuve d'un Capitaine de Huſſards. C'étoit une Perſonne de Condition, elle étoit même Parente du *Comte de Tekeli.* L'occaſion de ce Mariage eſt trop ſinguliére pour que je ne la raconte pas.

Après la mort de ſon Epoux elle venoit à Vienne ſolliciter quelque Grace. A cinq ou ſix lieues de chez elle, quatre hommes maſqués l'attaquerent. Ils tuerent ſes deux conducteurs, detournerent ſa voiture du grand chemin, & la menerent dans un bois qui n'en étoit pas fort éloigné. Ce n'étoit point à ſa vie ni à ſon Argent qu'ils en vouloient. Elle étoit encore jeune & fort belle. Le plus apparent des quatre voulut lui faire violence, elle ſe defendit comme une lionne, les trois autres ſe jetterent ſur elle. Ils l'avoient preſque dépouillée & ſe préparoient à l'attacher à un arbre. Mon Grand Pere en ce même tems alloit joindre ſon Regiment qui étoit dans ces quartiers. Il n'avoit avec lui qu'un ſeul valet, il s'étoit égaré & marchoit dans

ce bois. Il entendit de grand cris, avança du côté doù ils venoient & fut témoin du ſpectacle dont je viens de parler. Ces quatre hommes maſqués vinrent à lui, il fallut ſe battre. Il en tua ou en bleſſa deux, les autres ſe ſauverent. On arracha le maſque aux bleſſés. La Dame reconnut ſon beau Frere. Il étoit déja tard, tout ce qu'on put faire fut de gagner un Bourg voiſin avant la nuit. On fit ſes plaintes aux Juges. Ils envoient prendre les deux bleſſés; un d'eux mourut en chemin, mais le chef de l'entrepriſe arriva vivant. On l'intterrogea, il avoüa tout, excepté qu'il ne voulut jamais nommer ceux qui s'étoient ſauvés. Il mourut le lendemain. On lui fit ſon procès, ſes biens furent confiſqués au profit de celle qu'il avoit inſulté, mais la Juſtice conſomma tout en fraix.

La reconnoiſſance produiſit l'amour, la Dame s'offrit elle-même & tout ce qu'elle avoit à ſon liberateur, il accepta l'offre. Ce n'étoit pas une fortune par rapport au bien, mais c'en étoit une par rapport à la beauté, à la vertu, & à l'eſprit & au caractère de l'humeur. Je l'ai vuë, elle m'a élevée juſqu'à l'âge de quinze ou ſeize ans avec tout le ſoin & toute la ten-

dreſſe poſſible. Ils furent vingt ans enſemble dans la plus grande union. Ils n'eurent que trois enfans, deux garçons, & une fille qui s'eſt faite Jeſuiteſſe à Inspruck. L'aîné des garçons n'a point voulu ſervir, il eſt d'un caractère extraordinaire, il vit à ſa Terre, où il entaſſe écu ſur écu. Il s'eſt peu mis en peine de tout le reſte de la famille. Le ſecond, de qui je tiens la vie, étoit aimable de ſa figure; par neceſſité & par inclination il ſe mit au ſervice. Il ſe maria à une Demoiſelle dont le mérite étoit preſque le ſeul bien; il mourut en Italie, à la priſe du Château de Gayete. Je n'avois que deux ans. Ma Mere ne put réſiſter au chagrin que lui cauſa la mort de ſon Epoux, elle mourut au bout de ſix mois. Ma Grand Mere nous prit avec elle, moi & mon Frere, qui avoit dix ans. Dès qu'il en eut quatorze, il ſe mit dans les Troupes, & s'y diſtingua. Il eſt mort Lieutenant, dans le combat qui ſe donna en Sicile contre les Eſpagnols.

Ma Grand-Mere mourut en 1722. Elle me laiſſa le peu qu'elle avoit pu épargner ſur ſon modique Douaire. Le tout pouvoit monter à *ſept* ou *huit mille francs*, que mon oncle eut la cruauté de diſputer. Une

Amie,

Amie, à qui ma Grand-Mere m'avoit recommandée en mourant, prit ſoin de mes affaires & les termina à mon avantage. Elle me plaça enſuite à Vienne, chez la Comteſſe de . . . C'étoit une femme hautaine, impérieuſe, je ne pus m'accommoder de ſes maniéres, j'en ſortis au bout de ſix mois. Mon Amie me mit auprès de l'Epouſe d'un des Miniſtres de l'Empereur. Elle me prit en amitié & me traita comme ſi j'euſſe été ſa fille, elle me mit en habits, en linge, & me fit des preſens conſiderables. Il falloit que ma deſtinée s'accomplit, ce bonheur ne dura que huit mois. Une humeur jalouſe ſaiſit tout à coup ſon Mari; je n'ai jamais pû ſavoir ſur quoi elle étoit fondée. Il renvoia tout ceux qui étoient à ſa femme, & la força d'en prendre d'autres.

L'honnête Perſonne qui vouloit faire périr *M. le Bacha*, étoit venue ſouvent dans la Maiſon que je venois de quitter, elle avoit conçu pour moi quelque eſpéce d'amitié, elle me fit dire que ſi je voulois aller chez elle j'y ſerois ſur le même pied où elle m'avoit vu. J'acceptai l'offre & j'y fus en effet fort bien reçue. Il faut quelque tems pour ſe ranger; les quatre ou cinq premiers jours, occupée à faire

 accom-

accommoder ma chambre, à mettre mon linge & mes habits en ordre, je ne m'apperçus point du dérangement qui regnoit dans ce logis. Une vieille femme, qui avoit une espéce d'intendance sur tout le Domestique, vint un soir me trouver dans ma chambre. Qui vous a si mal conseillée me dit-elle, que de venir ici? Jeune & jolie comme vous êtes, vous ne seriez presque pas plus mal dans un lieu public. Elle me conta la vie de ma nouvelle Maitresse & des filles qui la servoient. Elle vous livrera elle-même à quelqu'un de ses Galants, & s'il faut les aider à vous faire violence, elle s'y prêtera volontiers. Sa maxime est, qu'il faut que toutes ses filles lui ressemblent, & n'ayent rien s'il se peut à lui reprocher. Si vous n'aviez point ici vos meubles je vous dirois de vous sauver, mais il n'en est pas question. Voici ce qu'il faut que vous fassiez. Cette indigne femme a une petite fille, qu'elle aime. Cet enfant est de son Mari comme moi, elle ressemble comme deux goutes d'eau au Prince de . . . Vous lui direz que vous lui demandez en grace qu'elle vous charge du soin d'élever cet enfant. Par-là vous serez exempte de ses intrigues & de sa confidence, je vous donne

ma parole qu'à peine elle vous parlera une fois tous les quinze jours. Je ſuivis ce conſeil avec tout le ſuccès que je pouvois ſouhaiter: preſque toujours enfermée avec cet enfant, j'eus peu de commerce avec le reſte de la Maiſon, à peine les connoiſſois-je.

Il y avoit ſix mois que j'y étois lorſque *Monſieur le Bacha* commença de la fréquenter. Je l'avois déja vû pluſieurs fois. Ce que j'avois ouï dire de ſa naiſſance, de ſa bravoure, de ſa droiture, de ſa generoſité, m'avoient donné pour lui une forte inclination, j'aurois ſouhaité qu'il m'eût aimée & il me ſemble que l'Ambition avoit part à mes ſouhaits. J'avouërai que plus d'une fois, j'avois fait en ſorte qu'il me vît; mais il ne m'avoit point remarquée.

La vieille femme dont j'ay parlé, m'avoit raconté que pluſieurs Galants de notre indigne maitreſſe avoient diſparus & qu'on les avoit trouvés aſſaſſinés. Je tremblai pour des jours qui m'étoient encore plus chers que je ne penſois. Je communiquai mes craintes à mon Amie, elle les augmenta en m'aſſurant qu'on commençoit à ſe laſſer de celui pour qui je m'intéreſſois. Soyez tranquille, me dit-elle, quand je verrai venir ici certaines

gens

gens que je ſoupçonne d'être des Aſſaſſins gagés, je vous avertirai. Elle n'y manqua pas. Je fis ce que vous avez lû dans ces *Mémoires* & ce que je vous avois déja raconté.

La reconnoiſſance du ſervice que j'avois rendu eut ſur un cœur auſſi bienfait, tout l'effet qu'elle pouvoit avoir. La jeuneſſe, un peu d'agrément, la maniere dont je laiſſai entrevoir mes ſentimens, firent le reſte. Je me mis dans un quartier éloigné, on me vint voir avec aſſiduité, j'étois heureuſe & l'on me paroiſſoit content. On me donna ſa parole d'honneur qu'on m'aimeroit toujours. On m'avoua cependant que j'avois une Rivale, mais qu'elle ceſſeroit de l'être, ſi je la connoiſſois. On me dit même qu'on avoit envie de nous réünir. J'y conſentis, j'avois même impatience que la choſe ſe fît; combien plus l'aurois-je ſouhaité, ſi j'avois connu l'aimable Perſonne dont on me parloit.

Mon bonheur finit bientôt, vous partites pour Bruxelles, mon cher *Bacha*, & vous emportates avec vous toute ma joie & tous mes plaiſirs, il ne me reſta que l'eſpérance de vous revoir, & la perſuaſion que j'avois de la conſtance de votre ami-

amitié. Je pris à votre malheureuſe Affaire avec *Prié* toute la part que vous pouvez penſer. C'eſt moi qui vous écrivis ce Billet qui vous avertiſſoit que votre perte étoit réſoluë. Comment repréſenterai-je ce que je ſouffris pendant votre priſon, & les mouvemens inutiles que je me donnai pour vous faire tenir certains avis importans que le Secretaire du Comte de . . . .me chargeois faire paſſer juſqu'à vous? Ah! qu'il eſt bien vrai que ſi l'amour a des douceurs, il les fait payer bien chérement. La Sentence qui vous condamnoit à la mort penſa cauſer la mienne. Je fus huit jours dans des évanoüiſſemens continuels; je n'en revins que lorſque j'appris qu'on vous ſauvoit la vie, & qu'après une Année de priſon, il vous ſeroit libre de vous retirer par tout où vous voudriez. Que cette année fut longue! Mais elle finit encore trop tôt, l'incertitude de la route que vous aviez priſe, me fit preſque regretter qu'elle eût fini.

Ce fut peu de tems après, que votre chere Angloiſe vint à Vienne. Quoique je me fuſſe cachée du mieux qu'il m'avoit été poſſible, elle me déterra. Nous nous reconnumes, tant vous nous aviez bien dépeintes l'une à l'autre. C'eſt vous que

je cherche, me dit-elle en m'embraſſant; vous me connoiſſez ſans doute, car je ne doute pas qu'on ne vous ait fait mon portrait comme on m'a fait le votre. Je ne vous quitte point, ajouta-t-elle, nous ſommes malades de la même maladie; nous tâcherons d'y trouver le remede, du moins nous nous conſolerons, & peut-être qu'en partageant nos peines nous les adoucirons. L'appartement où j'étois, ſuffiſoit pour nous deux, nous paſſions les journées entiéres à nous entretenir. Nous nous confirmames de plus en plus dans la réſolution de vous aller trouver. Rien n'auroit manqué à notre bonheur ſi vous aviez été avec nous. Comme nous ne ſavions pas combien de tems nous ſerions ſéparés, & que nous voulions ménager pour vous l'Argent que nous avions, nous vécumes avec le plus d'œconomie qu'il nous fut poſſible. Nous nous mimes dans un quartier encore plus écarté & moins cher. Nous faiſions tour à tour notre petit ménage. Nous nous mimes à broder des Mouchoirs, des Jupes. Une femme fidelle vendoit nos ouvrages. Ainſi par notre travail & notre œconomie, notre Argent augmenta loin de diminuer.

Enfin

Enfin nous ſumes, ou plûtôt nous entendimes dire que vous étiez à Veniſe; ſelon d'autres bruits vous étiez à Rome, vous étiez en France, quelques-uns même diſoient que vous étiez allé à la Trappe, ou que vous vous étiez fait Chartreux. Pour nous tirer d'inquiétude nous vous écrivimes à Veniſe, nous addreſſames nos lettres aux Superieurs des Communautés. Nous ne reçumes aucune réponſe. Au bout de quinze ou dix-huit mois, nous apprimes ſûrement que les premiers bruits étoient les ſeuls vrais. Nous nous déterminames à partir. Nous vendimes nos meubles & la plus grande partie de nos habits, nous primes des Lettres de change & ne gardames d'Argent que ce qui étoit neceſſaire pour notre Voyage. Il fut heureux, il ſembloit que l'amour nous conduiſit lui-même. Mais que la fin en fut triſte! A notre Arrivée nous n'entendimes parler que de l'abſence ſubite du *Comte de Bonneval.* On ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, on ſuppoſoit qu'il avoit cedé à ſes malheurs, qu'il s'étoit déſeſperé, ou qu'il étoit allé ſe cacher pour le reſte de ſes jours. En vain nous nous informames, nous n'en apprimes rien qui pût nous donner la moindre conſolation.

Nous

Nous resolumes de rester à Venise, persuadées que puis qu'il y étoit encore quinze jours avant que nous y arrivassions, ce seroit là plûtôt que par tout ailleurs que nous saurions ce qu'il étoit devenu.

Nous nous mimes chez des François, & nous vécumes à peu près comme nous avions fait à Vienne. Au bout de trois mois ma chére Angloise & moi, allant faire quelque emplette dont nous avions besoin pour nos Ouvrages, nous rencontrames un homme qui avoit été à vôtre service. Il est inutile de dire que nous le questionnames beaucoup, il nous jura qu'il ne savoit où vous étiez; qu'il croioit pourtant que tous les bruits qu'on avoit fait courir étoient faux, que vous n'étiez pas homme à vous désespérer, bien moins encore à vous jetter dans une Moinerie. A propos, nous dit-il, *Mesdemoiselles*, voulez-vous savoir de ses nouvelles? il voyoit ici une fort jolie personne, je crois qu'elle étoit de ses amies, je vais vous y conduire. Si elle ne vous apprend rien, vous pouvez bien dire que vous avez perdu vos pas; car je crois vous reconnoître & que je vous ai vuës l'une à Vienne, l'autre à Bruxelles. Sur ma foi vous n'ètes pas venus

venues ici pour voir Veniſe & pour aſſiſter au mariage de Monſieur le Doge avec la Mer. Mais ce ne ſont pas mes affaires, allons ſuivez-moi. Il nous mena chez vous, aimable...... C'eſt à vous preſentement de raconter le reſte de nos Avantures & nôtre Voyage.

Suite de l'Hiſtoire de l'Angloiſe, de l'Allemande & de la Marſeilloiſe.

Que ne continuez-vous? Vous ſavez auſſi bien que moi ce qui reſte à écrire, & vous le feriez beaucoup mieux. Mais *Monſieur le Bacha* veut ſe divertir, il eſt juſte que j'obéiſſe. Je gardai inviolablement le ſecret que le *Comte de Bonneval* m'avoit confié, & feignis la plus grande inquiétude de ſon abſence avec les perſonnes avec qui je demeurois, car je n'en voyois point d'autres. Quoique je fuſſe inſtruite, mon chagrin n'en étoit guéres moins violent: je perſuadai ſans peine que j'étois auſſi ignorante que je feignois de l'ètre. Le tendre Adieu qu'on m'avoit fait m'étoit infiniment précieux; mais en redoublant mon amour, il augmentoit mes regrets. Que ne m'a-t-il quittée, me diſois-je

à moi-même ; avec des marques d'indifference ? peut-être viendrois-je à bout de l'oublier. Mais je ſai qu'il m'aime, je ſai où il eſt allé, ſans eſperer de le revoir jamais. Ces ſentimens m'occupoient jour & nuit. Ma ſanté ne put y reſiſter, je tombai dans une langeur. Vous pouvez vous ſouvenir, Meſdames, du triſte état ou vous me trouvates. C'eſt au heureux hazard qui me procura vôtre connoiſſance & aux agrémens que j'ay trouvez avec vous que je dois la vie.

A la maniere ſeule dont elles prononcérent le nom du *Comte de Bonneval* je devinai qu'elles étoient celles dont il m'avoit parlè. Dès que nous nous fumes vuës, nous devinmes Amies, & le même amour qui en déſunit tant d'autres, fut le nœud de nôtre union. Nous convinmes d'abord que nous demeurerions enſemble. Il y avoit encore une chambre dans la Maiſon où je logeois, nous nous en accommodames. On convint de la penſion, & comme nous étions trois, elle fut aſſez modique, ce qui m'accommoda fort, car j'étois la moins pourvue. Mes nouvelles Compagnes m'inſpirérent l'amour du travail, car

avant

avant leur arrivée je menois une vie aſſez inutile. Je me levois fort tard, le reſte du tems je ne faiſois que m'amuſer. Elles m'apprirent à broder, les filles de notre hôteſſe, déjà grandes & fort raiſonnables, ſe firent auſſi leurs écoliéres. Au bout de quelques tems, nos Ouvrages ſe vendoient en commun, le prix ſe partageoit en cinq parts, & il y en avoit bien au de là de ce qu'il falloit pour payer nôtre penſion. Nous établimes parmi nous une eſpéce de régle, ſans nous gêner pourtant. On ſe levoit à peu-près à la même heure. Pour le travail ; il commençoit en même-tems. Tout le jour nous étions toute cinq enſemble. On ſoupoit de bonne heure, après ſouper ces Dames & moi, nous nous retirions dans nos chambres. Cette vie reglée, la joye que ſavoit nous inſpirer la charmante Angloiſe par ſes entretiens pleins d'eſprit & d'enjouement, me rendirent la ſanté, en moins d'un mois je me vis parfaitement retablie.

C'étoit les ſoirs, quand nous étions retirées en nôtre particulier, que nous nous entretenions de nôtre cher Comte, c'étoit une eſpéce de combat entre nous

à qui exprimeroit plus vivement ſa paſſion & en diroit plus de bien. Quand je racontai où il m'avoit trouvée, & la maniére dont il en avoit uſé, le tems qu'il m'avoit donné pour réfléchir avant que d'accepter le don que je voulois lui faire de moi-même, la génerosité avec laquelle il avoit partagé avec moi ce qu'il avoit d'argent, elles ne purent retenir les larmes que la joye & l'admiration leur firent répandre, elles proteſtérent que ce qu'il avoit fait pour moi le leur rendoit encore plus cher. Ce qu'elles racontérent qu'il avoit fait pour elles, me fit la même impreſſion.

C'eſt ainſi que nous nourriſſions notre amour & que nous le faiſions croître, mais d'une maniére douce, qui nous conſoloit au lieu de nous affliger. Perſuadées toutes trois que nous étions aimées, nous ne doutions preſque pas que nous ne viſſions nos déſirs accomplis. Il a un mérite ſupérieur, diſions nous, il a ſervi en Hongrie, les Turcs le connoiſſent. Tout Turcs qu'ils ſont, ils ſauront l'employer & le dédommager de ce que l'injuſtice de ſes ennemis lui a fait perdre à la Cour de Vienne. Il faut du tems aprés tout; il a promis de donner de

ſes

ſes nouvelles dès qu'il ſe verroit en ſituation, il le fera infailliblement.

Du reſte perſonne au monde ne connoiſſoit nos ſentimens. Mes deux Amies paſſoient pour mes parentes. J'avois d'éfendu à mon Hôteſſe & à ſes deux filles, de leur dire que j'euſſe connu le *Comte de Bonneval*, avec menace que je ſortirois auſſi-tôt de chez elles ſi elles en diſoient un ſeul mot. Ce ſecret que nous gardions étoit abſolument néceſſaire, le monde aujourd'hui n'eſt plus capable de nôtre maniére d'aimer, on nous auroit priſes pour des folles, & apparemment que ſur ce pied-là on nous auroit renfermées, ſur tout lorſqu'on apprit l'étonnante métamorphoſe du *Comte de Bonneval* en Bacha.

Quelque retirées que nous fuſſions nous étions éxactement inſtruites. Mon Hôteſſe me diſoit en particulier tout ce qu'elle apprenoit, & j'en rendois compte à mes Amies. Il y avoit ſept à huit mois que nous étions enſemble, lorſqu'un jour elle revint fort triſte. Vôtre Comte, me dit-elle, a fait une belle équipée, il ne mérite plus que vous penſiez à lui. Tenez liſez cé papier que les Turcs font courir de tous côtés, vous

verrez de quoi il s'agit ; pour moi je n'ai pas la force de vous le dire, j'en ſuis au déſeſpoir pour l'amour de vous. Qui l'auroit jamais crû ? il paroiſſoit ſi honnête homme.

Ce papier étoit une Relation de l'appareil avec lequel s'étoit faite la Circonciſion de nôtre cher Comte. Elle contenoit à peu près, ce que nous avons lu dans ces Memoires. On y avoit ajoûté que le *Grand Muphti* avoit fait lui-même l'operation, & que par l'interceſſion du *Grand Prophete Mahomet*, Dieu, pour faire voir qu'il approuvoit ce changement, avoit guéri la playe preſque en un inſtant.

J'avouë que cette Nouvelle me déſola, & que mes premiers mouvements furent des ſentimens d'indignation & de colére. Je me contins le reſte du jour, & évitai de parler en particulier à mes Amies. Le ſoir quand nous fumes retirées, on me fit la guerre ſur l'air chagrin & réveur que j'avois eu toute la journée. Je ne répondis que par un torrent de larmes & en jettant ſur la table la Relation. Voyez, leur dis-je, vôtre malheur & le mien, & à quoi déſormais peuvent ſe terminer nos eſpérances. Elles lûrent ce papier &

paru-

parurent aussi touchées que moi. Après que nous eumes laissé un libre cours à nôtre douleur, nôtre chére Angloise, sur les lévres de laquelle je puis dire que la sagesse & la persuasion reposent, entreprit de nous consoler.

Je suis fâchée comme vous, nous dit-elle, de ce changement, qui va faire un tort infini à la reputation du *Comte de Bonneval* chez tous les Chrétiens. J'avouë que tout changement de Religion, quand il paroît que l'interêt en est le motif., est une vraye flétrissure & ne peut guéres s'accorder avec l'honneur & la probité. C'est ce que le commun des hommes pense, & il seroit bien difficile de leur donner d'autres idées. Je me suis toujours attenduë à ce changement. J'ay pensé même plus d'une fois à vous y préparer ; mais comme mes conjectures pouvoient absolument me tromper, j'ay voulu attendre l'événement, & ne pas vous inquiéter d'avance. Il y a plus de dix-sept ans que je connois le *Comte de Bonneval*, j'ay étudié son caractére & je crois pouvoir dire qu'aucun trait ne m'est échappé. Il aime par dessus tout l'honneur & la gloire, le mépris est pour lui quelque chose d'intolerable. Il n'est

rien qu'il ne faſſe & qu'il ne tente pour s'en vanger & pour en faire repentir. Ce ſont là les motifs qui lui ont fait abandonner ſa Patrie & porter les Armes contre ſon Roi. J'ay été témoin à la Haye de l'eſtime qu'on faiſoit de ſes ſervices, & de la grande conſideration que tous les autres Officiers Generaux avoient pour lui.

Sa malheureuſe Affaire avec le Marquis de Prié, les ſuites fâcheuſes qu'elle a euës, l'ont mis par rapport à l'Empereur & à l'Allemagne dans les mêmes ſentimens, où les préferences de Chamillard l'avoient mis par rapport à la France. Sans le ſavoir diſtinctiment, j'ôſe aſſurer que le mépris qu'on a témoigné avoir pour lui en le laiſſant en liberté d'aller offrir ſes ſervices ailleurs, eſt ce qui l'a le plus piqué. Dans ces ſentimens il a pris le parti de ſe retirer en Turquie, non ſans doute pour y mener une vie inutile & oiſive, mais pour y être ſur le pied qui lui convient & ſe mettre en état de ſe vanger des injuſtices & des affronts qu'on lui a faits. Vous l'ignorez peut-être, c'eſt une Loi irrévocable en Turquie que perſonne ne peut avoir d'Emploi dans leurs Armées qu'il n'em-

n'embrasse leur Religion. Peu attaché à la sienne, vous le savez aussi bien que moi, il s'est soumis à cet Usage; & si nous l'avons aimé malgré son Irréligion, pourquoi cesserions-nous de l'aimer depuis qu'il en a embrassé une? Pour moi, c'est le *Comte de Bonneval* que j'ay aimé, c'est-à-dire un homme vrai, sincère, constant dans son Amitié encore plus que dans sa Haine. La Religion Turque n'effacera point en lui ce caractère & ne diminue point mon amour. Quelque parti que vous puissiez prendre, quelque chére que me soit vôtre amitié, je vous déclare que j'irai le joindre dès que je saurai son état fixe & que je ne pourrai l'embarrasser. Je blâme son changement, mais je le pardonne au désespoir où la malice de ses ennemis l'a réduit. J'en ai même pitié. J'espére que vous prendrez ma façon de penser. Qui sait si mourant entre nos bras, nous n'aurons pas la consolation de le voir mourir Chretien?

Ces raisons nous calmerent. Nous y revinmes à plusieurs reprises, nous les approfondimes à notre maniere, & nous conclumes que nous ne ferions point violence à notre amour. En vain aurions-

nous raiſonné autrement, nous aurions été dupes de nos raiſonnemens & nous en ſerions toujours revenuës à cette concluſion. Dès-lors nous décidames que dès que nous ſerions arrivées, le *Comte de Bonnevàl* nous épouſeroit. Que ſa nouvelle Religion lui permettant la pluralité des femmes, ce n'étoit point notre affaire d'examiner ſi elle avoit raiſon; que nous obſerverions la notre, puiſque nous n'aurions qu'un mari. Après tout, diſoit l'Angloiſe, tel étoit l'Uſage des Patriarches : Dieu l'a permis ainſi, il ne peut être mauvais par lui-même (d'ailleurs nous ne ſerons pas les premiéres Chrêtiennes qui ayent été renfermées dans un Serrail & qui ayent ſu qu'elles n'étoient pas les ſeules Epouſes; j'ay lû dans pluſieurs Relations que les Miſſionnaires ne leur en faiſoient point un ſcrupule. Nous vivrons dans le Serrail à peu-près comme nous vivons ici, vous aurez des Miſſionnaires & moi je ferai comme je fais à préſent.

Ces idées de Chriſtianiſme en Turquie me fit naître la penſée d'engager l'Angloiſe à ſe faire Catholique. Je la communiquai à notre Amie commune, qui l'approuva fort. L'entrepriſe étoit difficile

par

par rapport à nous deux, car outre qu'elle a un eſprit ſuperieur, elle a beaucoup de lecture. Nous le tentames cependant. Depuis que nous étions enſemble nous nous étions fait une Loi de ne jamais parler deReligion que d'une maniere génerale ſans entrer dans aucune diſpute particuliére, & nous l'avions exactement obſervée. Un jour nous nous levames plus matin qu'à l'ordinaire, & nous allames la trouver qu'elle étoit encore au lit. Nous venons, lui-dis en l'embraſſant, vous parler d'une affaire qui nous tient fort au cœur, nous héſitons depuis quelque tems, mais enfin nous nous ſommes déterminées à rompre la glace, perſuadées que vous prendriez de bonne part ce que nous avions à vous dire. Avez-vous pu en douter un moment, nous repondit-elle? Vous m'avez fait injure. Je vous la pardonne, parce que vous la reparez.

Je continuai ainſi le petit Diſcours que j'avois préparé, l'ayant priée de ne me point interrompre. Nous ne ſommes qu'un cœur & qu'une ame, également contentes l'une de l'autre nous faiſons mutuellement notre bonheur. Il manque cependant quelque choſe à notre union pour qu'elle ſoit auſſi parfaite qu'elle peut l'être. C'eſt

la

la même Religion. Vos ancêtres ont été de la nôtre. Je ne ſuis pas aſſez ſavante pour combattre les raiſons qu'on a eu en vôtre Païs de la reformer, mais je vous crois trop de Droiture pour croire par exemple que le Pape ſoit l'Antechriſt. Quel interêt pouvez-vous prendre à ce que les Prêtres & les Evêques ſe marient ou ne ſe marient pas? Pouvez-vous penſer que tous les Chrêtiens juſqu'à la Reforme ayent été dans la mauvaiſe voye? Si les Jeûnes & le Celibat ne ſont pas néceſſaires au Salut, peut-on dire que ce ſont des Crimes? La préſence réelle du Corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie eſt-elle plus difficile à croire que la Trinité ou l'Incarnation? Que ſais je moi? je lui dis tout ce que je pus, & j'ajoutai pour derniere raiſon, que ferez-vous en Turquie? vous n'aurez point de Miſſionnaires.

Elle nous remercia, & nous dit qu'elle étoit perſuadée qu'une vraye amitié nous avoit fait parler, qu'elle penſeroit ſerieuſement à ce que nous lui avions dit, & que dans quelque tems elle nous rendroit reponſe. Le tout, ajouta-t-elle, à condition que quelque choſe qui arrive, nous ne ceſſions jamais d'être Amies & de pourſuivre notre deſſein.

Elle

Elle fut aſſez long - tems ſans nous parler de rien. Enfin elle nous demanda ſi nous ne connoiſſions point quelque Prêtre a qui elle pût expliquer ſes difficultés, nous aſſurant qu'elle ſeroit à nous ſi elle trouvoit les éclairciſſemens qu'elle ſouhaitoit. Je lui indiquai un Dominiquain qui paſſoit pour être fort habile. Elle alla le trouver, elle en fut contente & nous tint la parole qu'elle nous avoit donnée. Ce changement nous unit encore plus êtroitement que nous l'étions.

Ceux qui liront ces Memoires ſeront ſans doute étonnés que trois filles qui vivoient réguliérement, qui s'acquitoient des devoirs de leur Religion, ayent perſeveré dans un deſſein pareil à celui que nous avions. Il eſt juſte de les ſatisfaire. Bien ou mal, nous avions decidé que ce n'étoit point un péché d'aimer la même perſonne, diſpoſées comme nous étions à devenir ſes Epouſes, & nous étions convenues que jamais nous n'en parlerions à nos Confeſſeurs.

Nous penſions en même tems à ranger nos affaires. Notre Superieure, c'eſt le nom que nous avions donné à la ſage Angloiſe, penſa à me faire avoir raiſon de ma Tante. Depuis l'indigne action qu'elle avoit

voit faite elle ignoroit absolument où j'étois, elle n'avoit eu garde de faire des perquisitions. Venise est grand, j'étois logée tout à l'extrémité.. Je ne sortois que les Fêtes & les Dimanches pour aller à la premiere messe dans un Couvent voisin. Notre Superieure donc, bien instruite, alla la trouver; elle lui dit que j'étois en sureté, que la Providence m'avoit sauvée du lieu infame où elle avoit voulu me prostituer, qu'on avoit en main toutes les preuves de cet horrible marché; que j'étois resoluë à faire éclater la chose & à la pousser jusqu'où elle pourroit aller, à moins qu'elle ne me rendît mon bien; que du reste, elle-même qui lui parloit, sacrifieroit jusqu'à vingt ou trente mille Francs pour me faire avoir la justice qui m'étoit duë. Ces paroles, prononcées d'un ton ferme & d'un air d'autorité, frapperent cette malheureuse femme. Après bien des contestations nous en tirames quatre mille Francs. Nous les mimes avec ce que nous avions. Je parle de la sorte, car les sommes considerables que mes deux amies avoient apportées étoient communes entre nous. Il étoit reglé que le tout appartiendroit à la derniere survivante. Cet Argent n'étoit pas oisif, on le faisoit

valoir

valoir par le commerce; nos Broderies donnant accès dans les meilleures Maiſons de Veniſe à notre Hôteſſe, notre Superieure ſe ſervoit de cette occaſion pour lui faire vendre des Toiles & des dentelles fines. De maniere qu'en trois ou quatre ans nous nous ſommes vuës plus de ſoixante & dix mille Livres, que nous avons apportées ici.

Le tems s'écouloit inſenſiblement ſans que nous viſſions jour à exécuter notre grand projet & à finir nos inquiétudes. Notre plaiſir le plus vif étoit de ſavoir de tems en tems des nouvelles du *Comte de Bonneval.* Nous n'ignorames pas qu'il avoit été fait *Bacha*, qu'on avoit pour lui à la Porte beaucoup de conſideration, qu'on lui avoit donné un Gouvernement, mais fort éloigné de Conſtantinople & dans une eſpéce de Païs perdu. Les Revolutions qui arriverent en ce teme là, nous firent trembler, juſqu'à ce que nous apprimes qu'il étoit de retour & qu'il étoit chargé de dreſſer les Turcs à faire la Guerre à la manière des François & des Allemands. Ce retour & ſon ſilence me déſoloient en particulier: il m'a promis de me donner de ſes nouvelles quand il ſeroit aſſuré de ſa ſituation, diſois-je à mes Amies, il m'a

donc

donc oubliée, quelque Turque ou quelque Arabe l'occupe entiérement. Elles me consoloient de leur mieux, mais presque sans pouvoir y réüssir.

Ces Nouvelles si ardemment souhaitées, si longtems attenduës, arriverent enfin. La Lettre paroissoit peu pressante; mais qu'elle disoit de choses dans les circonstances! Ces mots sur tout, *Que ne puis-je en dire autant à mon Angloise & à mon Allemande*, nous causerent une joye infinie. Notre départ fut resolu sur le champ. Nous convinmes que j'écrirois, mais que je ne parlerois que de moi sans dire un seul mot de mes Amies. Je ne puis comprendre comment ma reponse n'est arrivée qu'après nous, car elle avoit été sûrement remise à l'Agent Turc. Il nous falut plus d'un mois pour nous préparer à notre embarquement. L'Affaire étoit difficile. Tout Venise, l'Inquisition sur tout, s'y seroit opposée pour peu que notre dessein eut été soupçonné. Sans l'habilité de notre Superieure nous n'y aurions jamais réüssi. Il nous étoit dû en beaucoup d'endroits, il nous falloit des Lettres de change. Elle pourvut à tout.

La grande difficulté étoit par rapport à notre Hôtesse. Nous supposames un vœu

à No-

à Notre Dame de Lorette, & pour écarter tout ſoupçon, nous lui payames un quartier d'avance ; comme nous avions coutume de le faire. Par bonheur nous avions peu de meubles, nous n'avions que notre linge & nos habits. Nos paquets furent portés la nuit chez un Marchand que l'Agent Turc nous avoit indiqué. Pour nous, nous nous embarquames ſur un Vaiſſeau Anglois vers le ſoir ; d'où nous paſſames la nuit dans un Vaiſſeau Turc, qui devoit nous rendre en droiture à Conſtantinople. Le Capitaine avoit ſes ordres de l'Agent ; il nous reçut bien, il eut même la politeſſe de nous ceder ſa chambre & de ſe contenter d'un petit cabinet qui étoit à côté. Nous avions des Lettres pour differens Gouverneurs, au cas que le mauvais tems nous obligeât de relâcher dans leurs Ports.

Il faudroit une autre plume que la mienne pour repréſenter la ſatisfaction que nous eumes de nous voir au commencement d'une route dont le terme devoit être ſi délicieux pour nous. Ces deux Dames me parurent d'un caractére cent fois plus aimable ; notre Superieure ſur tout s'abandonna plus qu'elle n'avoit fait juſqu'alors à ſa gayeté & à ſa vivacité na-

turelle, il n'eſt m'eſt pas poſſible de rapporter tout ce qu'elle nous dit d'amuſant. L'ennui ne nous approcha point pendant notre voyage, & ſans quelques tempêtes que nous eſſuïames, il auroit été parfaitement heureux. Nous relâchames dans un petit Port de l'Isle de Crete. Nos Lettres de recommendation nous furent d'un grand uſage, le Commandant nous reçut des mieux, il nous logea dans l'appartement de ſes femmes, & ſans notre extrême impatience d'arriver, nous n'euſſions eu aucun ſujet de nous ennuïer. Enfin nous gagnames Conſtantinople. Le Capitaine nous mena chez lui. Nous lui declarames notre deſſein, ſes attentions redoublerent. Quelque empreſſement que nous euſſions il nous retint deux jours, que nous paſſames preſque tous entiers à dormir, car à la fin de notre route nous avions toujours eu un gros tems, qui nous avoit empêché de prendre aucun repos. Il nous fournit les commodités néceſſaires pour nous rendre ici.

Je dois ajouter à cette Relation, qu'on m'a forcée de faire malgré mon peu de talent, que nous avons trouvé tout ce que nous avions eſperé, que nous ſommes parfaitement contentes, & que le *Comte de*

Bon-

Bonneval eſt auſſi aimable étant Turc, qu'il l'étoit lorſqu'il étoit Chrêtien. Il faut pourtant avouer que ſes trois autres femmes nous ont d'abord cauſé quelque jalouſie ; mais outre qu'elles ſont fort raiſonnables, notre amour eſt plûtôt une amitié pleine de tendreſſe qu'une paſſion.

Je reprens ici le reſte de mes Mémoires. J'aurois fort ſouhaité qu'elles euſſent voulu les continuer. Mais aucune d'elles n'a voulu s'en charger. Revenû de la ſurpriſe & des premiers mouvemens de joye que m'avoit cauſé leur arrivée, mon premier ſoin fut d'entrer dans leurs vuës & de repondre autant qu'il me ſeroit poſſible à la generoſité de leur attachement, qui, du moins que je ſache, n'a point encore eu d'exemple. Je les épouſai toutes trois. Je déclarai par un Acte authentique, qu'elles étoient libres, qu'elles m'avoient apporté ſoixante & douze mille Francs qu'elles devoient reprendre ſur le plus clair des biens que je laiſſerois; qu'outre cette ſomme, elles prendroient ſur ces mêmes biens chacune la ſomme de cinquante mille livres, avec la condition, qu'en cas de mort la part de l'une groſſiroit celle des autres; & qu'enfin le tout, ſoit de ce qu'elles avoient apporté,

té, ſoit de ce que je leur donnois, appartiendroit à la derniere ſurvivante. Cet Acte demeura ſecret entre nous quatre, & la Turque & les Perſes n'en eurent aucune connoiſſance.

On ſût à Conſtantinople l'arrivée des trois Chrêtiennes, c'eſt ainſi qu'on parloit. Ce fut pendant longtems l'entretien de toute la Ville, on ne ſe laſſoit point d'admirer leur courage, leur conſtance & leur fidelité. Tous mes Amis m'en firent compliment. Le Grand Seigneur même eut la bonté de m'en parler, & voulut ſavoir toutes leurs Avantures. J'en fis un Ecrit abregé. SA HAÚTESSE le lût avec plaiſir, & voulut qu'il fût lû dans ſon Serrail, d'où il ſe repandit dans toute la Ville & même dans tout l'Empire. Je mis à profit la curioſité du GRAND SEIGNEUR, j'obtins des Lettres patentes qui confirmoient ce que j'avois fait en leur faveur; de ſon propre mouvement il y fit ajouter qu'après ma mort elles joüiroient leur vie durant, du château qu'il m'avoit donné, ſous ſa protection particuliére, à moins qu'elles n'aimaſſent mieux retourner parmi les Chrêtiens, ce qu'elles pourroient faire avec toute

ſorte

ſorte de liberté & de ſûreté, tant pour leurs perſonnes, leurs Eſclaves, que pour leurs effets, avec defenſe à quiconque de les inquiéter le moins du monde, ſous peine d'encourrir l'indignation de la Sublime Porte.

Leur fortune, leur liberté ainſi aſſurée, je mis l'ordre dans mon Serrail & dans le reſte de ma Maiſon. Du conſentement & à la priere non ſeulement de l'Allemande & de la Marſeilloiſe, mais auſſi de la Turque & des deux Perſanes, je déclarai l'Angloiſe ma premiére Epouſe. Elle a prés de quarante ans, à peine en paroît-elle trente, & n'a rien perdu des agrémens de ſa jeuneſſe. C'eſt ſur elle que je me repoſe du ſoin de tout mon Domeſtique, malgré la coutume du Pays, qui ne permet pas qu'on voye aucune des femmes de ſon maître; c'eſt à elle qu'on rend compte de tout ce qui regarde la dépenſe. Je ne puis aſſez me louer de ſes ſoins & de ſon intelligence, tout eſt dans l'ordre, dans la propreté, dans l'abondance, dans la magnificence même quand il le faut, & il m'en coute ſans comparaiſon moins qu'auparavant. Ce qui ne m'eſt jamais arrivé de ma vie, je

me vois beaucoup d'Argent comptant.

Pour qu'elle puiſſe parler à ceux qui exécutent ſes ordres, j'ay fait faire dans ſa chambre une fenêtre qui donne ſur une grande ſalle. C'eſt où elle donne ſes audiences. Pour la forme, deux Eſclaves Turcs ſont toujours au bout de la ſalle tandis qu'on lui parle. Cette fenêtre ſert encore à un autre Uſage. De tems en tems un Miſſionnaire vient y dire la Meſſe. Je m'expoſe beaucoup, mais je n'ai pû leur refuſer cette ſatisfaction. Le ſecret a été gardé juſqu'à préſent & j'eſpére qu'il continuera de l'être.

La paix eſt dans mon Serrail, c'eſt peut-être le ſeul de l'Empire Ottoman où elle ſoit. Il n'y a ni jalouſie, ni intrigues, ni tracaſſerie; mes ſix femmes ſont parfaitement unies, leurs Eſclaves les imitent. Pour moi je les aime, ou je parois les aimer également. Les trois Chrêtiennes ſont les premieres à m'exhorter de marquer de l'amitié aux autres, & même plus qu'à elles. Le traitement eſt parfaitement égal, pour les habits, les meubles & les autres choſes que des femmes peuvent ſouhai-

ſouhaiter. L'eſprit du travail s'y eſt mis. L'Angloiſe & ſes Compagnes y ont introduit une eſpéce de regle. Elles travaillent enſemble dans une grande ſalle, le profit du travail eſt commun, & ſert à leurs menus plaiſirs. Quand le tems eſt beau elles ſe promenent dans les jardins, elles vont prendre le frais ſur la plateforme qui eſt au deſſus de leur appartement, elles jouent à mille petits jeux innocens; de tems en tems elles ſe donnent des fêtes, elles font des Concerts. Tout le jour on les entend rire & chanter. Elles dinent enſemble. L'Angloiſe, qui connoit leurs goûts particuliers, a ſoin qu'elles ſoient ſatisfaites. En un mot, elles ſont ſi contentes, que depuis trois ans aucune n'a été malade.

Je ne les vois que le ſoir, nous ſoupons enſemble à la Françoiſe, la Turque & les Perſanes s'y ſont aiſément accoutumées. Après le Souper elles chantent, elles danſent, elles joüent des inſtruments, quelques fois même, elles me donnent la Comedie. C'eſt l'Angloiſe qui les a miſes dans ce goût. Elle a fait même quelques Piéces qui je crois plairoient par tout

ailleurs. Une entre autres, où ſes Avantures & celles de ſes deux Compagnes ſont décrites avec tout l'art & l'agrément poſſible. Je les vois tour à tour, plûtôt par amitié que par paſſion ; à mon âge on n'en a plus guères. L'Angloiſe a mon eſtime & toute ma confiance. La reconnoiſſance m'attache à l'Allemande. J'ay une vraie tendreſſe pour la Marſeilloiſe ; l'état dont je l'ai délivrée, la maniére dont elle s'eſt donnée à moi, me la rendent extrêmement chére. La Turque, les Perſanes, auroient toutes mes affections, ſi les trois autres n'étoient pas venuës les partager.

Si l'amour & l'aiſance pouvoient rendre un homme heureux, je le ſerois aſſurement ; mais tel eſt mon deſtin, qu'il faut que je me chagrine moi-même ou que d'autres me tourmentent. Sans parler de quelques inquiétudes, dont on dévinera aiſément la cauſe, & ſur quoi je ne m'étourdis qu'avec peine, j'avois un déplaiſir ſenſible de me voir dans l'inaction, où je ſentois qu'on ne me retenoit que par jalouſie & par défian-

défiance. Je continuois à exercer les Troupes, qui restoient tour à tour à la garde du Sultan, car le petit nombre que j'avois façonné, avoit si bien fait a la derniere Bataille contre les Perses, que malgré les oppositions dont j'ay parlé, Sa Hautesse m'avoit ordonné de reprendre mes Exercices. Mais qu'étoit-ce que cette occupation en comparaison de celle dont je m'étois flatté? J'étois d'autant plus mortifié, que tout ce que je savois de la Guerre de Perse me persuadoit qu'il y auroit eu pour moi beaucoup de gloire à acquerir & qu'elle m'auroit peu coûté. Thomas Couli-khan, qui avoit fait rompre la Paix qu'on étoit sur le point de conclure, s'étoit rendu maitre de l'Armée des Perses, & bientôt après de la Couronne. C'est un Avanturier qu'on ne connoit point, il n'est ni Grec, ni Turc, ni Persan. On prétend qu'il a été Esclave Chrétien, & que de fort bonne heure il a embrassé la Loi du grand Prophête.

Quel qu'il soit, il a du merite; du plus bas rang on ne parvient point au premier, comme il a fait, sans une grande habileté. Autant que j'ay pu com-

comprendre par le recit de plusieurs Officiers que j'ay entretenus, sa Capacité pour la Guerre est médiocre. Il doit ses Victoires à quelques Officiers, qui des Moscovites ont passé à son service; ils ont un peu façonné sa Cavalerie, & c'est ce qui l'a rendu superieur. D'ailleurs les Généraux Turcs se sont conduits aussi mal qu'on le puisse. Se confiant apparémment dans le grand nombre de leurs Troupes, ils ont cherché étourdiment leur Ennemi, l'ont attaqué en tumulte & en confusion, sans aucune précaution, ni attention, sans aucune connoissance du terrain. On aura sans doute regardé en Europe comme une fable ce qu'on y aura dit du Stratageme des Perses, qui avoient miné un Terrain sur lequel en paroissant fuir ils avoient attiré l'Avant-garde des Turcs. Le Fait est vrai, non que ce Terrain fût miné de maniè-re à faire sauter toute l'Avant-garde, comme les Moscovites l'auront apparemment écrit, mais deux ou trois mines qui joüerent en differens endroits causerent une telle surprise & une si grande épouvante à nos gens, que les Perses reve-

nant

nant ſur leurs pas les culbuterent ſans peine ſur les autres Troupes qui les ſuivoient de trop près & dans un fort grand déſordre. Par malheur ils avoienr derriere eux des défilés, c'eſt ce qui fit leur grande perte. Tous à la fois voulurent s'y jetter, ils s'y entaſſèrent & y furent égorgés comme des troupeaux de Moutons.

Le Grand Seigneur m'avoit fait l'honneur de me conſulter ſur la maniere dont on devoit ſe conduire en cette Guerre, je lui avois répondu, qu'il falloit le faire avec moins de bravoure, & plus de précaution que ſes Troupes n'en avoient d'ordinaire. Ma réponſe lui paroiſſant obſcure, je l'avois ainſi developpée. Couli-khan eſt un Avanturier, qui dans la ſituation où il eſt, ne doit chercher qu'à périr ou à vaincre. La victoire ſeule peut l'affermir ſur le Trône qu'il vient d'uſurper. S'il eſt vaincu, la mort le delivrera des ſupplices qu'il a mérités. Ainſi il a un interêt très preſſant de chercher à ſe battre & de faire une Guerre offenſive. Votre Hauteſſe au contraire n'a pas beſoin d'une victoire. Elle ne doit donc pas riſquer un Combat. Latten-

tion

tion de ſes Géneraux doit être de l'éviter, de toujours ſe bien retrancher, de ſe placer de manière que leur Ennemi ne puiſſe faire d'Entrepriſe conſiderable. Par là ils le fatigueront, & donneront le tems au Parti du Sophi de ſe reconnoitre.

Il approuva mes refléxions. Je ne ſai point quel uſage il en fit? mais il ne ſeroit pas étonnant qu'il eût donné des ordres, & qu'ils n'euſſent pas été ſuivis. Car la Subordination eſt ſi mal gardée, que ſouvent les Janiſſaires forcent mal à propos leurs Géneraux à combattre. Si du moins ils ſoutenoient cette licence par leur bravoure, mais dans l'occaſion même dont je parle, ils furent les premiers à fuïr, il n'y eût qu'un Corps d'environ deux mille hommes que j'avois exercé les années précedentes, qui ſe fit honneur. Il ſe forma en Bataillon quarré. La Cavalerie Perſane ne put l'entamer, il ſe retira en bon ordre.

L'exercice des Troupes qui avoit recommencé, les plaintes du Sultan de la Défaite de ſes Troupes, ce qu'il dit de la manière dont il auroit fallu s'y prendre, excita de nouveau la jalouſie de ceux qui aſpiroient aux premié-

res

res places, & qui craignoient que je n'en remplisse quelqu'une. Sans m'attaquer directement il tâcherent de me rendre suspect. Ils répandirent dans le Serrail que je n'étois pas sincèrement Musulman, qu'on me voyoit rarement aux Mosquées, que je ne me conformois point aux Usages de la Nation; qu'une de mes femmes avoit l'intendance de toute ma maison, que mes gens lui parloient, qu'ils étoient presque tous Chretiens ou Francs; que ma demeure hors de Constantinople paroissoit affectée & pouvoit cacher de mauvais desseins. Le Chef des Eunuques noirs, qui ne m'aime pas sans que je puisse savoir pourquoi, rapporta ces discours à Sa Hautesse & voulut les appuïer. A peine fut-il èçouté.

Le Grand Muphti, qui s'intéressoit toujours pour moi, connut cette cabale & me découvrit tout ce qu'il en avoit appris. Le Sultan est content de vous, me dit-il: Sans vouloir approfondir si vous êtes sincérement Turc ou si vous ne l'êtes pas, il est persuadé que vous lui serez toujours fidéle, & que vous lui êtes sincérement attaché.

ché. Ainſi vous n'avez rien à craindre. Je vous conſeille cependant de retrancher autant que vous le pourrez ce qui peut donner lieu à ces ſortes de diſcours. Il me vient une idée, continua-t-il. C'eſt un Uſage aſſez commun parmi nous, que les perſonnes de Conſidération ayent avec eux un Derviche: ſi vous en preniez un? Mais je ne prétens point vous gêner. Je crois pourtant que cette précaution que vous prendriez, feroit plaiſir au Sultan.

Je reçus bien ces conſeils, mais les diſcours ridicules qui y avoient donné lieu, me mortifiérent ſenſiblement. Mon caractère qui eſt fier, eſt d'aller contre le torrent. Si je m'étois cru j'aurois laiſſé parler & n'aurois rien changé à ma conduite. Je communiquai mes peines à ma premiére Epouſe & à ſes deux Amies. A force de priéres, de remontrances, de larmes même elles me déterminerent à ſuivre une partie des conſeils qu'on m'avoit donné. Je renvoyai pluſieurs Eſclaves Chrêtiens, je pris des Turcs en leur place, inſenſiblement je fréquentai les Moſquées & je m'y montrai une

ſois chaque ſemaine. Je pris auſſi un Derviche : je me tranſportai dans un Monaſtère , avec un ordre du grand Muphti au Superieur de me laiſſer celui de ſes Religieux que je voudrois. J'en choiſis un d'environ quarante cinq ans. Il étoit grand & bienfait, à ſa Phiſionomie il paroiſſoit avoir de la ſageſſe & de la douceur. Il fut auſſi aiſe que mon choix fût tombé ſur lui qu'un Moine Chrétien l'eſt quand on le tire de ſon Monaſtere pour être Aumonier d'Armée ou de quelque Ambaſſadeur.

Je n'ignorois pas que c'étoit un eſpion que je prenois chez moi, je ſus même à n'en pouvoir douter, qu'il s'étoit engagé de rendre compte au chef des Ennuques noirs de tout ce qui s'y paſſeroit. J'avois pris des meſures pour que ſon engagement fût inutile. Le Miſſionaire ne parut plus. Je fis entendre à mes amis de Conſtantinople, qu'il n'étoit pas à propos qu'ils vinſſent ſouvent me voir. Du reſte je traitai bien ce Moine. Il mangeoit à ma table, je crus les premiers jours qu'il ne ſe raſſaſieroit jamais. Je le logeai proprement,

ment, & tous les mois je lui faisois donner dix écus. Son occupation étoit d'assembler une fois par jour mes Esclaves Turcs & de les faire hurler pendant une demie heure. Il me suivoit quand j'allois à la Mosquée. Le reste du tems, il dormoit, mangeoit, se promenoit, Il ne fut que six mois chez moi, j'en fus délivré par une Avanture des plus plaisantes.

Ce Moine, comme dit Marot du Frere Thibaut, ce Moine séjourné, gros & gras, n'avoit point du tout le don de continence. On remarqua bien vîte que la vuë d'une femme faisoit sur lui de vives impressions, il les regardoit d'un œil dévorant. Libre d'aller dans les Villages voisins, ayant quelque Argent à donner, il y fit plusieurs conquêtes. Jeunes, vieilles, laides, belles, tout lui fut d'abord indifferent pour appaiser sa premiére faim; il ne sortoit guères d'une Maison qu'il n'eût réussi dans son dessein.

Il devint dans la suite plus délicat, il lui fallut des morceaux choisis. Il en chercha dans mon Serrail. Par le moyen d'une vieille Turque

que qui y entroit quelques fois pour faire les plus gros ouvrages, il ſut le nom & le Pays des ſix Eſclaves Mahometanes qui y étoient. Le hazard voulut qu'une d'elles fût de ſa connoiſſance. Il le lui fit dire, & lui écrivit même un Billet fort tendre, qu'on trouvat depuis dans la chambre de cette fille. „ Depuis que „ je ſais que vous êtes ſi près de moi, „ je n'ai pas un moment de repos. „ Mon cœur eſt une fournaiſe ardente, „ mes ſoupirs ſont des flammes qui „ me conſument, il faut que je meure bien-tôt ou que je vous voye. „ Vous avez plus de liberté que dans „ les autres Serrails ; cherchez, imaginez le moyen de me ſauver la vie, „ j'y travaillerai de mon côté. Si „ l'Amour vous anime comme moi „ nous réuſſirons infailliblement. Nos „ conſtellations, qui nous ont rapproché ſans que nous le ſuſſions, ne „ ſont pas aſſez cruelles pour l'avoir fait „ ſans vouloir nous favoriſer. Dites „ vos ſentimens à celle qui vous rendra ce Billet. Que ma qualité de „ Derviche ne vous rebute point, je „ n'en ſuis que plus amoureux & plus

„ propre à vous contenter. Je ne le ſuis
„ que parce que je vous ai perdu, je
„ ceſſe de l'ètre dès que je vous re-
„ trouve “.

Ce Billet ſuppoſoit qu'ils s'étoient aimés. L'Eſclave rèpondit cependant, qu'elle étoit tranquille, que ſa ſituation étoit heureuſe, que ſa maitreſſe avoit pour elle mille bontés ; qu'elle conſeilloit au Derviche de perſeverer dans le ſaint Etat qu'il avoit embraſſé, qu'il falloit faire de neceſſité vertu ; qu'après tout il y alloit de leur vie à l'un & à l'autre, que quelque liberté qu'elle eût il lui étoit impoſſible de faire ce qu'on ſouhaitoit ; qu'elle étoit encore jeune, que les ſuites d'une entrevuë étoit à craindre, que quand même il pourroit l'enlever, n'ayant rien ils ne trouveroient nulle part d'azyle aſſuré.

Cette reponſe irrita les deſirs du Derviche. La vieille Turque fut ſi bien endoctriner l'Eſclave qu'elle promit de faire ce qu'elle pourroit. Une femme Turque & la chaſteté ſont preſque incompatibles. Outre que le climat la rend encore plus ſenſible qu'une autre, dès ſon enfance on lui perſuade

ſuade qu'elle n'eſt faite que pour le plaiſir & qu'il n'y a point pour elle de Paradis à attendre, à moins qu'elle ne ſoit aimée de quelque bon Muſulman. Celle-ci m'avoüa, quand on l'eut ſurpriſe, que c'etoit là ſur tout le motif qui l'avoit déterminée à céder aux inſtances du Derviche.

La difficulté étoit de parvenir à ſe voir. Il n'étoit pas poſſible d'eſcalader les murailles du jardin, elles étoient preſque auſſi hautes que le Bâtiment; elles naiſſoient de ſes deux côtés, il n'avoit aucune vuë ſur la campagne. De plus, toutes les nuits on lâchoit dans la baſſecour deux Dogues d'Epire, qui ſont les deux plus furieux animaux que j'aye vu, le Bacha de ce Canton m'en avoit fait préſent. A force de chercher & d'examiner, l'Eſclave trouva une petite cave au charbon dans laquelle il y avoit un ſoupirail qui donnoit ſur la campagne, dont le bâtiment étoit ſeparé par un foſſé aſſez large & fort profond. Elle fit part au Derviche de ſa découverte. Il examina le terrain & reſolut de tenter l'avanture.

Un jour que j'étois allé à Conſtan-

tinople, ſur les dix à neuf heures du ſoir, il ſe deshabilla, paſſa le foſſé à la nage. Le ſoupirail étoit aſſez large, mais il s'étréciſſoit inſenſiblement. Il y mit d'abord les bras & la tête, l'Eſclave le tira de ſon mieux; mais plus elle le tira plus elle l'engagea, de ſorte qu'il ne put ni avancer ni reculer. En revenant de Conſtantinople je paſſai ſur le bord du foſſé. Au clair de la lune je vis quelque choſe de blanc & de rond. Au mouvement des jambes qui trainoient & ſe débattoient dans l'eau, je reconnus ce que c'étoit. Je fis chercher, on trouva des habits, & nous reconnumes que c'étoit ceux de notre Derviche. Je laiſſai un de mes gens pour voir ce qu'il deviendroit. Dès que je fus arrivé j'entrai dans mon Serrail. Je me fis ſuivre de toutes mes femmes & de toutes leurs Eſclaves. Après avoir bien cherché nous trouvames cette cave au ſoupirail de laquelle paroiſſoit la tête du Derviche. L'Eſclave, plus morte que vive, tomba en foibleſſe; on eut toutes les peines du monde à la faire revenir.

Le

Le Moine surpris, ne se déconcerta point, il me dit qu'il avoit aimé cette fille, & que l'ayant su si proche de lui il avoit cru devoir tout risquer pour lui marquer son amour. Il ajouta, que la faute étoit entiére de son côté, que ce n'étoit qu'à ses instances & à ses importunités que cette fille avoit cedé, & qu'il mourroit content pourvu qu'il sût qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Ces sentimens me plurent: on le retira du soupiral, je le renvoiai avec quelque argent, après lui avoir fait signer qu'il méritoit la mort pour avoir violé mon Serrail & la sainteté de sa profession. Si je m'étois cru je lui aurois donné cette Esclave; mais mon Angloise me représenta que cette indulgence seroit très mal prise, & que les Turs ne manqueroient pas d'en faire une preuve du mépris qu'ils me soupçonnoient d'avoir pour leur Religion & pour leurs Usages.

C'étoit à mon Epouse Turque que cette fille appartenoit. Elle étoit dans une colére épouvantable, elle vouloit absolument qu'elle mourût & qu'elle fût livrée au Cadi. Nous

l'appaiſames, & nous l'engageames à lui pardonner. Comme, du moins à ce qu'elle nous avoit dit, c'étoit l'envie d'entrer dans le Paradis de Mahomet qui l'avoit portée à conſentir à l'amour de ce Moine, mes trois femmes d'Europe en eurent pitié, elles l'inſtruiſirent, & du conſentement de ſa maitreſſe elle ſe fit Chrétienne. Cette Hiſtoire ridicule fut ſuë à Conſtantinople avec ſes groteſques circonſtances. En mon particulier, outre qu'elle me délivra de l'eſpéce de ſervitude où le grand Muphti m'avoit conſeillé de me mettre, ni lui ni perſonne n'ôſa me parler d'en reprendre un autre, pluſieurs Bachas même ſe defirent de ceux qu'ils avoient. Les Derviches, outrés de ce ſcandale, le chercherent par tout pour le faire punir. S'il étoit tombé entre leurs mains il eut été empalé vif. Ils le chercherent inutilement, il ſe ſauva en Perſe.

Delivrés de cet Eſpion nous reprimes notre train ordinaire, le Miſſionnaire revint comme auparavant. Peu à peu les ſoupçons qu'on avoit conçus contre moi s'effacerent, je

n'en

n'en entendis plus parler, ſur tout depuis que Sa Hauteſſe eut impoſé ſilence à un Bacha qui vouloit les ranimer : *Je ſuis ſûr de lui*, dit ce Prince, *tous les conſeils qu'il a donnés ſont bons, & je regrette fort de ne les avoir pas ſuivis ; on me fera plaiſir de ne m'en plus parler que pour m'en dire du bien.* Ces paroles, dites d'abord à l'oreille & devenues enſuite publiques, répandirent ſur moi un raïon de Faveur qui me rendit reſpectable & même redoutable. Il ne manquoit à ma ſatisfaction que d'être employé comme je le ſouhaitois. La paix & l'ordre étoient dans ma Maiſon. Mes ſix femmes & leur ſuite ne me coûtoient pas plus que ne dépenſe à Paris une ſeule femme qui joüe & ſe met à avoir des Galands.

Tout victorieux qu'étoit Coulikhan, il ſentit qu'à la longue il ne pourroit reſiſter à la puiſſance du Sultan, qu'une Bataille perdue cauſeroit infailliblement ſa perte. Il penſa à s'allier au Grand Mogol, la ſeule Puiſſance Mahometane qui fût à portée d'inquiéter les Turcs. Ses propoſitions furent reçues avec hauteur : on lui ré-

pondit durement qu'on ne vouloit point la guerre, que ſi on la faiſoit, ce ſeroit contre lui, pour le précipiter du Trône qu'il avoit indignement uſurpé; qu'on ne doutoit pas que Dieu, aprés avoir éprouvé la ſoumiſſion & la patience de ſes fideles Muſulmans ne ſe laiſſât enfin fléchir aux prieres de ſon grand Prophête, & ne les favoriſât autant qu'il les avoit humiliés.

Rebuté de ce côté-la, il s'addreſſa à la Cour de Vienne. On eut ſouhaité d'entrer dans ſes projets, mais on étoit ſi embarraſſé à ſe défendre contre l'Eſpagne, la France & la Savoye, qu'on n'avoit garde de s'attirer de nouvelles affaires. Il en étoit de même de la Pologne: diviſée en deux Factions elle ſe déchiroit elle-même, comme elle a coutume de faire depuis que je me connois. Ce que ces Puiſſances n'ôſoient ou ne pouvoient faire, les Moſcovites à leur ſollicitation l'entreprirent. Tout d'un coup, ſans déclaration de Guerre, ils ſe jetterent ſur Aſoph, la prirent & mirent à feu & à ſang les Provinces voiſines. Ce procedé irrita extrê-

extrêmement le GRAND SEIGNEUR & tout le Divan, il fut resolu qu'on s'en vangeroit, & qu'on ne quitteroit point les Armes qu'on n'ût obtenu une reparation éclatante de ces injustes Aggresseurs.

Rien ne pouvoit être plus favorable à mes desirs que cette nouvelle Guerre, mes Amis & moi ne doutames point que je n'y fusse employé. En effet le GRAND SEIGNEUR me nomma pour commander un Corps de quinze ou vingt mille hommes. Cet ordre me fut apporté en grande Ceremonie par un Chiaoux. Je partis sur le champ pour aller remercier SA HAUTESSE. Je n'eus Audience que le lendemain; car lorsque j'arrivai, ce Monarque s'étoit déja retiré dans l'appartement de ses femmes, & c'est une Loi inviolable qu'on ne le trouble point dans ses plaisirs, de crainte, disent les Turcs, qu'on n'empêche la naissance de quelque Successeur du *Grand Prophête*. Je ne perdis rien pour avoir attendu, je fus reçu aussi bien qu'un Sujet puisse l'être. Le GRAND MONARQUE eut la bonté de me dire, qu'il étoit charmé d'avoir pu rendre

juſtice à mon zèle & à mon devoüement pour ſa gloire ; que je ſavois les raiſons qui l'avoient empèché de le faire plûtôt, qu'il eſperoit que je me conduirois ſi bien & avec tant de ſageſſe qu'il ne ſeroit plus gêné par rapport aux deſſeins qu'il avoit ſur moi. Il me queſtionna fort ſur les Moſcovites. Je répondis, qu'excepté peut-être les Chinois, c'étoient les plus mauvaiſes Troupes du monde ; qu'avec trente mille bons hommes & bien diſciplinés, je repondois ſur ma tête de les battre, fuſſent-ils cent mille ; qu'à Pultawa les Suedois n'avoient été défaits que parce qu'ils manquoient de vivres & de munitions de Guerre, & que même ils ne l'euſſent pas été ſans l'accident qui leur fit croire que leur Roi avoit été tué. Mais, me dit-il, depuis qu'ils ont attiré chez eux des Officiers François & Allemands, ne ſe ſont-ils pas aguerris? J'allois repliquer lors qu'on vint annoncer le Grand Muphti & le Grand Viſir.

Preſque au ſortir de l'Audience, je me vis inveſti d'une foule d'Officiers, grands & petits, qui me compli-

plimenterent ſur ma promotion & me témoignerent les derniers empreſſemens de ſervir ſous moi. Je vis les ſuites de cette joye & de ces marques d'eſtime. Je leur repondis que je leur étois fort obligé de leur ſentimens, mais que je les priois de faire reflexion que ce n'étoit ni à moi ni à eux à faire la deſtination des Troupes, que je les eſtimois toutes, & que je ſerois content quelles que fuſſent celles qu'on me donneroit; qu'ils devoient l'être, quelque Chef qu'on leur donnât & dans quelque endroit qu'on les fit ſervir. Mes remontrances ne rallentirent point leur ardeur; & ſans voir qu'ils me nuiroient ils ſolliciterent & employerent leurs Amis pour être de mon Armée.

C'eſt la regle en Turquie, dès qu'on eſt nommé pour commander une Armèe, on entre au Divan, non dans celui qui eſt ſecret, où n'aſſiſte que le Grand Muphti, le Grand Viſir, le Seraskier & le Caimacan, mais dans celui qui eſt proprement le Conſeil, & où l'on regle le nombre de Troupes & la maniere de les employer. Je fus appellé au premier, qui

qui ſe tint après ma promotion. Il y fut queſtion de ce qu'on feroit pour reparer les pertes qu'on avoit faites en Perſe & qu'elle eſpéce de Guerre on y feroit, ſi elle ſeroit offenſive ou defenſive. Tous ceux qui parlerent avant moi, à la reſerve du Grand Viſir, qui n'a pas l'ame des plus martiales, opinérent à pouſſer la Guerre avec toute la vigueur & la vivacité poſſible. Ils parlerent fort de la gloire de l'Empire Ottoman & de la Sublime & invincible Porte; qu'il n'étoit point d'efforts qu'on ne dût faire pour retablir ſa reputation juſqu'alors ſans tâche; que tout bon Muſulman devoit ſe faire un plaiſir & un devoir de repandre ſon ſang pour une Cauſe ſi belle & ſi juſte; qu'il y auroit de la honte à ne pas aller d'abord chercher un Ennemi que le hazard & ſon bonheur ſeul avoit rendu Victorieux. L'Aga des Janiſſaires dit, qu'il n'étoit pas honteux de perdre une Bataille, mais de paroître la craindre en évitant l'Ennemi. Le Sultan & le Grand Viſir, qui ſouhaitoient de m'entendre parler, abbrégerent ces diſcours le plus qu'il
leur

leur fut poſſible. Mon tour vint. Comme c'étoit la premiére fois que je paroiſſois au Divan, je m'étois préparé avec ſoin, afin de ſoutenir le peu de bonne opinion qu'on avoit de moi. Mon Avis fut conçu en ces termes.

„ J'admire & ne puis aſſez louer
„ la valeur héroïque des illuſtres Guer-
„ riers qui viennent de parler, & je
„ ſerois de leur ſentiment ſans les con-
„ ſiderations puiſſantes que je vais ex-
„ poſer, les ſoumettant aux ſublimes
„ lumieres qui ſortent du Trone où
„ eſt aſſis le Succeſſeur du *Grand Pro-*
„ *phête.* La Guerre eſt un Art, qui
„ demande encore plus d'habileté & de
„ ſageſſe que de bravoure dans ceux
„ qui la conduiſent. Chaque pas
„ qu'on y fait eſt hazardeux, & peut
„ devenir funeſte s'il n'eſt pas fait dans
„ les regles & avec circonſpection. U-
„ ne Bataille eſt une action déciſive,
„ qu'on ne doit chercher que dans un
„ vrai beſoin & après avoir pris tou-
„ tes les précautions poſſibles pour
„ s'en aſſurer les ſuccès. On ne doit
„ jamais la riſquer dans le commen-
„ cement d'une Campagne, ſur tout ſi
on

„ on a affaire à un Ennemi que son „ caractère ou la situation de ses af- „ faires rendent incapable de faire la guerre „ avec methode. C'est le but qu'on „ doit avoir dans une Guerre, qui en „ doit regler les operations; elles sont „ toujours glorieuses dès qu'elles re- „ pôndent à ce but. Une Bataille é- „ vitée avec sagesse n'a jamais eu de „ suites fâcheuses: de florissants Em- „ pires ont été renversés ou ébranlés „ par une Bataille risquée mal à pro- „ pos. Il est cependant des occasions „ où il faut courir ce grand risque, „ c'est quand il y a une alternative „ aussi fâcheuse que la perte de la „ Bataille qu'on hazarde. Si l'En- „ nemi passe cette Riviere, s'il prend „ cette Place, il aura sur moi des „ avantages infinis, il fera l'un ou „ l'autre si je ne m'y oppose. Si „ je suis battu il le fera avec plus de „ facilité, si je le bats ses projets „ sont renversés. Dans ces circon- „ stances le bon sens & les regles de „ la Guerre veulent qu'on risque; „ hors de là ils le defendent absolu- „ ment. Plus un Ennemi a besoin „ d'une Victoire pour se tirer des em-

bar-

„ barras où il eſt, moins il faut lui „ donner d'occaſion de la remporter. „ C'eſt un faux honneur & une vraie „ imprudence que d'accepter les defis „ qu'il fait alors, & de les regarder „ comme des inſultes qu'il ſoit honteux „ de ſupporter.

„ Il eſt aiſé de faire l'application de „ ces principes au cas préſent Couli-„ khan paroît avoir plus d'impétuoſi-„ dans ſa maniere de faire la Guerre, „ que de vraie habileté. Le pretexte „ dont il s'eſt ſervi pour empêcher la „ Paix & pour ſe mettre à la place de „ ſon Maitre, a été le peu de vigueur „ avec laquelle il prétendoit que ce „ Prince faiſoit agir ſes Troupes. Il „ leur a promis des Victoires, elles „ l'ont ſuivi. Si en temporiſant & en „ ſe tenant ſur la défenſive, on l'a-„ voit empêché de tenir les promeſſes „ qu'il leur avoit faites, elles l'au-„ roient abandonné, du moins le par-„ ti du Sophi ſe ſeroit fortifié & la Sub-„ lime Porte pour défaire ſes Enne-„ mis n'auroit eu qu'à appuïer le Par-„ ti qu'elle auroit jugé à propos. Le „ Sophi, Couli-khan auroient implo-„ ré à l'envi ſa puiſſante protection.

Ce

„ Ce Revolté a fait ce qu'il devoit
„ faire, il a risqué le tout pour le
„ tout. Si les vrais Croians avoient
„ été moins braves & qu'ils l'eussent
„ laissé se consumer en vains efforts,
„ peut-être n'entendroit-on plus par-
„ ler de lui.

„ L'avis du plus petit Sujet de SA
„ HAUTESSE est donc, que cette
„ année on commence la Campagne
„ en Perse par se tenir sur la défensive,
„ d'autant plus que par les malheurs
„ précedens la plûpart sont nouvelle-
„ ment levées. Pour cette Défensive
„ il faut choisir un bon Camp, où l'on
„ ait la commodité des Vivres. Ce
„ n'est point assez que le Camp soit
„ bon naturellement, il faut le fortifier
„ & le retrancher par de profonds fos-
„ sés, garnis de parapets & de re-
„ dans, le tout défendu par une nom-
„ breuse Artillerie. On exercera les
„ Troupes dans ce Camp, on les a-
„ guerrira en les envoiant en parti le
„ plus souvent qu'il sera possible. On
„ y attendra l'Ennemi, on le laissera
„ s'approcher, & on aura apparemment
„ le plaisir de le voir se retirer sans
„ rien ôser entreprendre. Le Camp
doit

„ doit être choiſi de maniere qu'il couvre „ nos Frontieres, & qu'on puiſſe pé- „ nétrer chez les Perſes, ſi l'on en „ trouve l'occaſion. Pour ſe poſter „ ainſi avantageuſement, il eſt de la „ derniere importance d'entrer en Cam- „ pagne avant l'Ennemi. Quelques „ bravades, quelques feintes qu'il „ faſſe, on ſe tiendra dans ſon poſte, „ jusqu'à ce qu'on puiſſe en prendre „ un autre, ſans donner lieu à au- „ cun engagement. Cette attention à „ éviter le combat n'empêchera point „ qu'on ne faſſe des détachemens pour „ pénétrer dans le Païs ennemi, pour „ s'oppoſer à ceux qu'il pourroit faire „ pour pénétrer dans le notre, pour „ l'inquiéter, pour le gèner par rap- „ port à ſes Convois. Par ces ma- „ nœuvres, on le fatiguera, l'ardeur „ de ſes Troupes diminuera, & peut- „ être qu'on trouvera quelque occa- „ ſion de le combattre à ſon avanta- „ ge ".

Malgré la jalouſie de pluſieurs de ceux qui étoient au Conſeil, l'appro- bation du Sultan & du Grand Viſir les détermina à être de mon avis. Tout le Divan s'y rangea, on donna

les ordres en conséquence. Cette nouvelle maniere de faire la Guerre déconcerta Couli-khan. Il ne fit rien pendant toute la Campagne, le Parti du Sophi se fortifia, à la fin même ce Rebelle reçut un échec considerable, il fut contraint de faire des propositions de Paix.

Dans un autre Conseil, on examina comment on agiroit contre les Moscovites. Il fut réglé qu'avec le Corps que je commanderois, je les inquieterois d'un côté, tandis que les Tartares les attaqueroient d'un autre. L'empressement que les Troupes firent paroitre à servir sous moi, fut cause que ma destination n'eut point de lieu. On nomma les Troupes qui devoient composer mon Armée, on en exclut toutes celles qui avoient souhaité d'en être, on choisit des Milices de differentes Nations. Elles ne s'assemblerent même pas, il ne se trouva ni Vivres, ni Equipages; sous divers prétextes on les envoya ailleurs. Ainsi je fus General sans Armée. Les seuls Tartares agirent contre les Moscovites, pillerent deux de leurs Provinces, y mirent tout

à

à feu & à ſang, & enlevérent plus de ſoixante mille eſclaves.

Il eſt inutile que je diſe combien ces intrigues me chagrinerent. Je fis tous mes efforts pour les déconcerter, ils furent inutiles. Si j'aimois plus l'argent que la gloire je m'en ſerois aiſément conſolé : on avoit augmenté mes appointemens, on m'avoit aſſigné une ſomme conſiderable pour me mettre en Equipage; j'en fus auſſi exactement payé que ſi j'avois ſervi en effet. Je fis pourtant un tour ſur les Frontiéres; j'aſſemblai les Milices qui y étoient. Ces mouvemens, & peut-être un peu ma préſence, répandirent la conſternation chez l'Ennemi, & il eſt certain que ſi j'avois eu l'Armée qu'on m'avoit deſtinée j'aurois pû reprendre Aſoph. Je fis camper ces Milices, je leur appris à fortifier un Camp. Un Corps de Moſcovites beaucoup plus fort, ſe forma dans ces Cantons; ils mirent toujours le Boryſthene entr'eux & nous, & n'oſérent nous approcher de plus de dix lieuës. Ma courſe ne fut que de quatre mois, j'en rendis compte au Grand Seigneur, & pris occaſion de me plaindre de ce que les

intrigues de mes Ennemis empêchoient toujours l'effet de ſes bontés. Il m'aſſura que rien ne l'empêcheroit de me les continuer, mais que dans les circonſtances préſentes on n'avoit pû faire autrement; que la Guerre des Perſes méritoit toute l'attention & épuiſoit toutes les forces & toutes les finances. *Continuez*, ajouta-t-il, *à dreſſer mes Troupes, ne vous rebutez point, il faut qu'un Etranger ait plus de patience qu'un autre, nous aurons bientôt occaſion de vous employer comme vous le ſouhaitez, & ſans que perſonne y trouve à redire.*

On m'avoit donné ſi ſouvent de ces ſortes d'aſſurances que je n'y comptai pas beaucoup, je me mis au-deſſus de mon chagrin, & mes Ennemis n'eurent pas le plaiſir d'en voir la moindre marque. C'eſt à mon âge, qui a un peu amorti ma vivacité, & à la ſageſſe des conſeils de mon Angloiſe que je ſuis redevable de ma moderation; je lui confie toutes mes peines, & je trouve toujours auprès d'elle dequoi les adoucir. Regardez, me dit-elle, votre ſituation du bon côté; que vous manque-t-il pour être heureux? La

paix,

paix, l'abondance, les plaiſirs regnent dans votre maiſon, vous êtes venu ici dépouillé de tout, & vous voila avec des établiſſemens conſiderables, vous avez l'eſtime & la protection de votre Maître. Pourquoi vous inquiéter ſi fort de ce qu'il ne vous met pas en état de lui rendre de grands ſervices? Tout l'Empire eſt perſuadé de votre capacité & ne vous eſtime pas moins, quoi qu'on tienne dans l'inaction. Avez-vous pû croire que vous n'éprouveriez point ici les effets de l'envie & de la jalouſie, comme vous les avez éprouvés ailleurs? Comptez-vous donc pour rien les chagrins & les inquiétudes que nous cauſeroient les dangers, à quoi nous ſaurions que votre valeur vous expoſeroit plus qu'un autre? Jouïſſez de la vie; croyez-moi. N'eſt-il pas tems que vous deveniez un peu Philoſophe; & que content d'avoir le zèle & la reconnoiſſance que vous devez à votre Bienfaiteur, vous ne vous faſſiez pas un tourment de ce qu'il ne vous met pas en état de les lui témoigner efficacément?

Nous avons auſſi quelquefois parlé de Religion, car tout déterminé que

je puiſſe être, je ne laiſſe pas de tems en tems de me trouver fort inquiet. Elle n'a preſque point voulu entrer en matiere avec moi à cet égard, parce que ce qu'elle pourroit me dire ne me changeroit apparemment pas, & ne ſerviroit qu'à me rendre plus coupable. „ C'eſt à vous à voir, me dit-elle, „ quelles ont été vos raiſons, & quel de-„ gré de force elles ont ſur votre eſprit. „ Je ne penſe pas que DIEU faſſe un „ crime de la perſuaſion, quelque mal „ fondée qu'elle puiſſe être; mais il „ faut que cette perſuaſion ſoit réelle. „ Après tout, ajouta-t-elle, j'eſpe-„ re que Dieu aura égard à vos ver-„ tus morales, & que vous mourrez „ Chrêtien ".

Voici donc la vie que je méne. Je ſuis mieux dans mes affaires que je n'ai jamais été; quoique j'aye ſoixante & quatre ans, je jouïs d'une ſanté parfaite. Deux ou trois fois la ſemaine je me rends à Conſtantinople pour l'exercice des Troupes. Ces jours-là je fais ma cour au Sultan & à ſes principaux Officiers. Tous les mois je dine une fois chez le Grand

Muphti.

Muphti. Le reſte du tems je le paſſe dans ma retraite, je me proméne, je vais à la chaſſe. J'ai preſque toujours du monde juſqu'au ſoir, car c'eſt une Loi que perſonne ne couche chez moi. Le ſoir je me retire dans mon Serrail, où je puis dire que je trouve la plus aimable Compagnie du monde. Que tout cela ſeroit doux, s'il ne falloit point mourir ! *Achilles eſt bien mort*, diſoit Uliſſe à Therſite, *pourquoi ne mourrois-tu pas ?* Nous ferons comme tant d'autres. Je ne laiſſerai point d'Enfans, du moins il n'y en a point d'apparence, & ma Famille n'aura point le chagrin d'avoir des Parents Turcs. Elle doit ſe conſoler de celui que je lui ai cauſé. Je vis ici avec honneur, comme j'ai fait par tout ailleurs, & je puis dire que le nom de *Bonneval* y eſt plus connu & plus reſpecté qu'il ne l'eſt par tout ailleurs. Je conſens qu'on regarde ce que j'ai fait, comme une folie ; je ne dirai point ce que j'en penſe moi-même, ſi je la déſapprouve, ſi je me la pardonne ; mais elle eſt faite, je

la ſoutiendrai juſqu'au bout. Je finirois ces Mémoires ; mais les grandes eſpérances que je viens de concevoir me flattent trop pour que je n'en parle pas.

La Trêve de l'Empire Ottoman avec celui d'Allemagne eſt prête de finir. L'Empereur Chrêtien a fait propoſer de la renouveller. Ces propotions ont été accompagnées de quelques reproches, qui ont paru ici avoir quelque air de menaces. Les Divans ordinaires & extraordinaires ſe ſont aſſemblés ; il y a été réſolu d'une voix unanime qu'on répondroit ſur le même ton. Le Viſir a fait venir le Miniſtre de la Cour de Vienne, & lui a dit publiquement, qu'il pouvoit mander à ſon Maître que jamais la Sublime Porte n'avoit mérité ni ne mériteroit qu'on lui reprochât d'avoir manqué le moins du monde à ſes Traités, que du reſte il étoit le maitre de choiſir la Paix ou la Guerre, qu'il étoit indifférent à Sa Hauteſſe qu'il prit l'un ou l'autre parti. Sur de nouvelles propoſitions, on a repé-

té

té la même réponſe, & on a ajouté qu'on ne doutoit pas que ſi les Chrêtiens ne vouloient pas la Guerre, ils ne reſtituaſſent la Tranſylvanie à ſon légitime Souverain, & ne rétabliſſent les Hongrois dans leurs Libertés, Droits, Coutumes & Priviléges. On négocie encore; mais comme on eſt inſtruit ici que la Cour de Vienne cherche de l'appui de tous côtés, qu'elle s'eſt étroitement alliée avec la Ruſſie & la Pologne, qu'elle a renouvellé ſes Traités avec la République de Veniſe, que c'eſt pour avoir la liberté d'employer toutes ſes Forces qu'elle s'accommode avec la France & avec l'Eſpagne, nous nous préparons fortement à la Guerre.

On eſt d'accord avec Couli-kan, on le reconnoit pour Roi des Perſes, on ſe rend mutuellement de part & d'autre ce qu'on s'eſt pris, on a tout ſujet d'eſperer qu'il s'unira avec nous & qu'il attaquera les Moſcovites. Les Tartares ont ordre de ſe tenir prêts à tout événement, & ils ſeront plus que ſuffiſants pour tenir tête à la Pologne, épuiſée par ſes

Divisions, & bien plus encore par le séjour des Russiens. Toute la Transylvanie est en mouvement. Les Hongrois, qui esperent toujours au rétablissement de l'ancienne forme de leur Gouvernement, n'attendent qu'une occasion favorable pour se déclarer. Le Prince Ragotski est déja ici. Je l'ai vu plusieurs fois. Nous concertons ensemble les moyens de déterminer la Porte à cette Guerre, que nous souhaitons tous deux également, lui pour le rétablissement de sa Maison, & moi pour me vanger, non de l'Empereur & des Chrétiens, que je ne haïs point, mais du Conseil Aulique, qui m'a indignement sacrifié à la part que Prié a fait à ses principaux Membres, du pillage de Pays-Bas. C'est ce qui m'anime. Je m'imagine déja me voir à la tête d'un Corps considerable de Turcs, faire sentir aux Allemands que le Comte de Bonneval méritoit ou qu'on lui fît Grace ou qu'on le mît hors d'état de nuire. Cette idée me rajeunit, il me semble que j'ay la même vigueur & la même vivacité que j'avois à Mal-

plaquet,

plaquet, il y a vingt cinq ou vingt ſix ans, lorſqu'à la tête de l'Infanterie Allemande j'enfonçai le centre des François & fis fuir devant moi les Gardes Françoiſes.

Comme on ſait que je ſuis venu à deſſein, que c'eſt pour ſe ſervir de moi en pareille occaſion qu'on m'a reçu avec diſtinction, qu'on m'a comblé de biens, & qu'on eſt aſſuré après la démarche que j'ay faite de prendre le Turban, que je ne me reconcilierai jamais, le Sultan m'a déja donné parole qu'en cas de Guerre je commanderai ſous le Grand Viſir, ou qu'on me mettra ſeul à la tête d'un Corps de trente à quarante mille hommes. Cette Parole m'a été donnée en plein Divan. Elle a été géneralement applaudie, & je ne ſache pas que perſonne penſe à en empêcher l'exécution. On m'a donné ordre en même tems de dreſſer des Memoires tant generaux que particuliers. On peut bien juger que je n'ai jamais obéi ſi volontiers. On a été ſi content de deux de ces Memoires, qu'ils ont été rendus publics par ordre de Sa Hauteſſe. Je vais les tranſcrire, j'eſpere qu'ils prouveront de plus en plus

com-

combien on a eu tort de me pouſſer & de me mépriſer comme on a fait.

RAISONS QUI DOIVENT ENGAGER LA SUBLIME PORTE A FAIRE LA GUERRE A L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

„ LA Maiſon d'Autriche, dont la
„ puiſſance & les projets ont ſi
„ longtems inquiété le reſte de l'Euro-
„ pe, eſt ſur ſon declin. Charles VI.
„ n'a point d'Heritier, & quoiqu'en
„ âge encore d'en avoir ſi l'Impératri-
„ ce venoit à mourir, il prend les mê-
„ mes Arrangemens que s'il étoit ſûr
„ qu'il n'en aura jamais. Ces Arran-
„ gemens diviſent toute l'Allemagne,
„ & quelques meſures qu'on pren-
„ ne pour les faire approuver & pour
„ en aſſurer l'exécution, il eſt impoſſi-
„ ble qu'on y réuſſiſſe.

„ Selon le Projet, le Duc de Lor-
„ raine, qui a épouſé l'Ainée des Fil-
„ les de l'Empereur Charles VI., doit
„ lui ſucceder & avoir tout ce qu'on
„ appelle les Païs Héréditaires, c'eſt-
„ à-dire, l'Autriche, avec les Provin-
„ ces voiſines, les Royaumes de Hon-
„ grie,

„ grie, de Boheme, la Principauté de
„ Tranſylvanie, la Flandre même, &
„ ce qu'on appelloit autrefois les Pays-
„ Bas Eſpagnols.

„ Les Princes Allemands qui pour-
„ roient prétendre à l'Empire, ne
„ voient cette deſtination qu'à re-
„ gret, ceux qui ont épouſé les fil-
„ les du feu Empereur Joſeph, ou
„ qui épouſeront celles qui reſtent à
„ Charles VI., n'en ſont & n'en ſe-
„ ront pas plus content. On tâche
„ de les gagner ou de les mettre
„ hors d'état de s'y oppoſer. C'eſt
„ dans cette vue que la Cour de
„ Vienne a travaillé ſi puiſſamment
„ à rendre la Couronne de Pologne
„ Héréditaire dans la Maiſon de
„ Saxe. Pour engager la France &
„ l'Eſpagne à ſoutenir la Pragmati-
„ que Sanction, c'eſt-à-dire, la diſ-
„ poſition que l'Empereur Charles
„ VI. a faite de ſes Etats; on a ce-
„ dé à un des Princes d'Eſpagne les
„ Royaumes de Naples & de Sicile,
„ on a donné au Duc de Savoie une
„ bonne partie du Milanez ſous le ti-
„ tre de Royaume de Lombardie, on
„ céde la Lorraine au Roi Stanislas

„ à

„ à condition qu'après ſa mort elle ſe-
„ ra réunie à perpétuité à la France.
„ Ces Princes, ces Etats profitent du
„ beſoin qu'on a deux, ils prennent
„ ce qu'on leur donne, bien entendu
„ que dans la ſuite ils ſuivront le parti
„ qui conviendra le mieux à leurs inte-
„ rêts.

„ Les divers Princes, Villes, Etats,
„ Communautés, qui forment le
„ Corps Germanique, ne ſe ſont ja-
„ mais prêtés qu'à regret à l'aggran-
„ diſſement de la Maiſon d'Autri-
„ che ; ils ne l'ont fait que parce
„ que ceux qui les conduiſoient s'é-
„ toient laiſſés gagner aux promeſ-
„ ſes de cette puiſſante Maiſon, aux
„ graces & aux bienfaits qu'elle étoit
„ en état de leur accorder. Aujour-
„ d'hui qu'elle eſt ſur le point de s'é-
„ teindre, il ne ſe peut faire que ſon
„ crédit ne ſoit diminué : chacun jet-
„ te les yeux ailleurs & cherche un
„ nouvel appui. On en a vu une
„ preuve ſenſible dans la Guerre que
„ la France & l'Eſpagne ont fait à
„ l'Empereur Charles VI. Quelques
„ efforts qu'il ait fait, quelques reſ-
„ ſorts qu'il ait mis en œuvre, il
n'a

„ n'a pu faire déclarer que c'étoit une „ Guerre d'Empire, on ne l'a assisté „ que foiblement, il a été dans la né„ cessité de faire venir à son secours „ trente ou quarente mille Moscovites, „ & enfin, de crainte de pis, il a été „ forcé de s'accommoder & de sacrifier „ une partie de ses Etats.

„ Le Corps Germanique prétend „ avoir perdu beaucoup de ses Droits „ & de ses Priviléges, il n'est pas „ possible qu'il ne pense à profiter „ de ces circonstances pour s'y réta„ blir. Cela supposé, ils verront sans „ beaucoup de peine le nouveau Mai„ tre qu'on leur destine, affoibli & „ mis hors d'état de s'y opposer par „ la perte de la Hongrie & de la „ Transylvanie, & l'on ne peut pas „ douter que les Princes ses Concur„ rents ne soient dans les mêmes dis„ positions.

„ Les autres Puissances Chrêtien„ nes n'y prendront pas non plus „ grand interêt. La Hollande, l'An„ gleterre, la France, l'Espagne, „ n'en ont aucun que ces Etats revien„ nent à leurs anciens Maitres & que „ la forme primitive de leur Gouver-

„ ne-

„ nement y ſoit rétablie ou qu'ils reſ-
„ tent comme ils ſont à preſent.
„ Pour les Polonois, irrités contre les
„ Moſcovites & les Allemans, qui
„ ont également contribué à leur don-
„ ner un Roi que la plûpart ne vou-
„ loient pas, à cauſe du danger pro-
„ chain où ils ſont de voir devenir leur
„ Couronne héréditaire, ils n'entre-
„ ront point dans cette Querelle,
„ ou ils ne la ſoutiendront que foible-
„ ment.

„ Il n'y aura donc que le Pape,
„ le Grand Muphti des Chrétiens,
„ qui s'intéreſſera pour les Allemans
„ & pour les Venitiens, qui ſe join-
„ dront apparemment à eux. Mais
„ que fera-t-il ? il écrira des Let-
„ tres, il exhortera. On le laiſſera di-
„ re, chacun s'excuſera. Enfin, tout
„ au plus il tirera de ſes threſors trois
„ ou quatre cent mille Francs, qu'il
„ partagera entre l'Empereur & les Ve-
„ nitiens.

„ Il n'eſt pas même tout à fait
„ ſûr que ces Republiquains ſe décla-
„ rent contre la Sublime Porte,
„ ils ſont par rapport à la Maiſon
„ d'Autriche, dans les mêmes diſpo-
„ ſitions

„ ſitions que les autres Puiſſances. Si Sa
„ Hauteſſe, du haut de ſon invincible
„ Trône, vouloit leur donner quelque
„ aſſurance qu'elle ne tirera point con-
„ tre eux ſon glaive redoutable, il y
„ a toute apparence qu'ils ſe tiendroient
„ en repos & ſe donneroient bien de
„ garde d'attirer ſur eux ſa colère &
„ ſon indignation. S'ils perſeverent dans
„ leur Alliance avec les Allemands &
„ les Moſcovites, l'Empire Ottoman
„ n'eſt-il pas en état de mépriſer tous
„ leurs effotts ? que peut-il craindre
„ des Moſcovites tant de fois battus &
„ humiliés, ſur tout ſi les Perſes ſenſi-
„ bles à leurs vrais interêts ſe déclarent
„ contre eux oü menacent ſeulement
„ de le faire ? Les Venitiens embar-
„ raſſeront peut-être un peu davanta-
„ ge. Leur Marine eſt ſur un bon
„ pied, ils ont grand nombre de Vaiſ-
„ ſeaux; les Princes Chrêtiens leur en
„ fourniront quelques uns. Mais qu'eſt-
„ ce que leurs Flottes en comparaiſon
„ de celles que la Sublime Porte eſt
„ en état d'armer ?

„ Ainſi le ſort de la Guerre ſera dans
„ la Hongrie, toutes les apparences
„ ſont qu'elle y ſera heureuſe. Les

„ mées nombreuſes & aguerries qu'on
„ y employera en aſſurent le ſuccés ,
„ & doivent y déterminer. Depuis
„ plusieurs Siécles , il ne s'eſt point
„ trouvé de circonſtance ſi favorable.
„ Si on les laiſſe échaper , peut-être
„ ne reviendront-elles jamais. Dai-
„ gne le *grand Prophète* inſpirer à tous
„ ſes fidèles Croians des ſentimens con-
„ formes au zèle qu'ils ont pour ſa
„ gloire.

Ce Memoire , comme je l'ai déja dit , fut rendu public. Il fit de grandes impreſſions. Tout le monde ſouhaite la Guerre. Je ſai de bonne part, qu'il a deplu à la Cour de Vienne : je ne m'en étonne pas , car il eſt vrai , & met dans tout ſon jour ſa foibleſſe. Elle ſera bien plus choquée de celui que j'ai dreſſé ſur la maniére de faire la Guerre en Hongrie. J'y entre dans le plus grand détail , & je repondrois ſur ma tête que s'il eſt ſuivi , la Tranſylvanie & la Hongrie changeront de Maitre. Il n'a été communiqué qu'au *Divan* ; je ne laiſſerai pas de le tranſcrire tel que je l'ai préſenté.

Mé

Memoire Particulier sur la manière d'assurer le succès des Armes Ottomanes contre les Allemans.

„ I. IL faut continuer d'exercer les
„ Troupes de *Sa Hautesse* selon
„ la methode des Chrêtiens. Elle est
„ bonne, on l'a déja éprouvée contre
„ les Perses. On peut dire qu'elle est
„ nécessaire, & que sans elle la bra-
„ voure naturelle des *Musulmans* ne
„ peut guères servir qu'à les faire pé-
„ rir en plus grand nombre, & il est
„ bien certain, que la Valeur joints
„ ensemble, doivent l'emporter sur le
„ seul courage. On doit rendre ju-
„ stice même à ses Ennemis, les *Al-*
„ *lemands* sont de bonnes Troupes,
„ ils ont du cœur & se battent bien,
„ mais leur bonté consiste sur tout dans
„ leur exacte discipline & dans le soin
„ continuel que leurs Officiers pren-
„ nent de les exercer. Les *Musul-*
„ *mans*, plus agiles, du moins aussi
„ braves naturellement, les surpasse-
„ ront infailliblement si on continue de
„ les dresser.

„ II. Ces ſoins ne doivent pas ſe
„ donner ſeulement à l'Infanterie, mais
„ auſſi à la Cavalerie, ſi utile dans les
„ Batailles qui ſe donnent en plaine.
„ Les hommes, les chevaux, doivent
„ être également accoutumés au feu.
„ L'épée qui perce & qui tranche eſt
„ la meilleure, à parler en géneral,
„ parce qu'elle eſt à deux uſages. Les
„ Piſtolets doivent être aiſés à manier,
„ d'autaut plus qu'il n'eſt pas néceſ-
„ ſaire qu'ils portent fort loin. Le
„ mouſquet eſt de peu d'uſage pour
„ la Cavallerie, il l'embarraſſe quel-
„ ques fois plus qu'il ne lui ſert;
„ mais comme les Allemans en ont,
„ il eſt à propos de les conſerver.
„ Les cuiraſſes donnent à une Trou-
„ pe un air formidable. Cette ar-
„ mure cependant embarraſſe fort ce-
„ lui qui la porte, ſur tout pendant
„ les grandes chaleurs. Je n'ai ja-
„ mais vu que les cuiraſſiers de l'Em-
„ pereur des Allemans, ayent fait de
„ grands exploits. Je ſai qu'on a vou-
„ lu donner des cuiraſſes à la Cava-
„ lerie Françoiſe, qu'on en a effec-
„ tivement donné à quelques Regi-
„ mens, & que la prémiére choſe
qu'ils

„ qu'ils ont faite quand il a fallu se
„ battre a été de s'en débarrasser. Les
„ chevaux d'une Troupe, autant qu'il
„ est possible doivent être égaux; les
„ meilleurs sont les plus forts & les
„ plus durs à la fatigue il n'est point
„ du tout nécessaire qu'ils soient fins
„ ni extrémement vifs. Ces animaux
„ ne s'animent quelques fois que trop
„ par l'odeur de la poudre, par le
„ bruit des instrumens de Guerre & les
„ cris des combattans.

„ III. Il n'est pas possible que les
„ Troupes soient exercées comme elles
„ doivent l'être, qu'on ne les divise
„ en differents Corps mediocres. Une
„ Troupe d'Infanterie qui forme qua-
„ tre Bataillons, un Corps de Cavale-
„ rie dont on peut faire quatre Esca-
„ drons, sont aussi nombreux qu'il le
„ faut. S'ils l'étoient d'avantage ils
„ embarrasseroient leurs Commandans
„ particuliers, s'ils l'étoient beaucoup
„ moins, ils ne se soutiendroient
„ point assez dans l'occasion; pour
„ bien faire, ces Corps doivent être
„ comme une petite Armée. Ils le
„ sont chez les Crétiens, le Colonel

„ en eſt comme le General, il a ſous „ lui un Etat Major qui a inſpection „ ſur les Capitaines & les autres Of„ficiers particuliers de chaque Compa„gnie. Par-là chacun de ces Corps „ à ſa réputation particulière, dont il „ eſt extrêmement jaloux. Chacun „ s'efforce à l'envy de ſe diſtinguer „ des autres ; & c'eſt ſouvent à ces „ efforts & à l'émulation qui anime „ à les faire, qu'on doit le gain d'u„ne Bataille. A Hochſtet, un Regi„ment François appellé le Regiment „ de Navarre, voyant ſes Officiers „ diſpoſés à ſe rendre priſonniers de „ Guerre, les vieux Soldats prirent „ les drapeaux, les déchirèrent, les „ enterrèrent. Du moins dirent-ils, „ il ne ſera jamais dit que Navarre „ ait rendu ſes Drapeaux. Le Regi„ment de Piemont porte la manche „ doublée de Noir en ſigne de Deuil „ de ce qu'autres fois il a eu le mal„heur de perdre les ſiens. Ces e„xemples doivent faire voir combien „ il eſt avantageux pour inſpirer de „ l'émulation aux Troupes, qu'elles „ ſoient en pluſieurs Corps médiocres, „ dont chacun ait une reputation à ſe

„ faire

„ faire ou à ſoutenir. De plus cette
„ diviſion rend une Armée plus aiſée
„ à manier à ſon General, & ce qui
„ eſt encore plus important, elle mul-
„ tiplie les Officiers, dont le nombre
„ ne peut être trop grand, ſur tout
„ quand ils ſont biens choiſis & qu'on
„ réuſſit à attacher à ce titre l'honneur
„ & la bravoure.

„ IV. Ces Corps particuliers, qu'on
„ appelle ailleurs Regimens, doivent
„ encore être ſubdiviſés en Compag-
„ nies; c'eſt aſſez de cent hommes
„ pour une Compagnie d'Infante-
„ rie, & cinquante chevaux ſuffiſent
„ pour une Compagnie de Cavalerie.
„ Dans ces petites Troupes on y met
„ l'émulation en choiſiſſant les ſoldats
„ les plus braves & les plus ſages pour
„ en compoſer les premiers rangs. Pour
„ augmenter cette émulation on ajoute
„ une bagatelle à la Paye. L'émula-
„ tion eſt l'ame des Armées, on ne
„ peut avoir trop de ſoin de l'exciter,
„ & s'il eſt poſſible de la rendre gé-
„ nerale. Le moyen le plus ſur pour
„ y réuſſir, c'eſt que chacun ſoit per-
„ ſuadé qu'en faiſant ſon devoir d'une
„ maniere diſtinguée, il ſera avancé

„ & recompensé, au lieu que s'il man-
„ que de courage il sera puni. C'est
„ au General à s'appliquer à connoitre
„ le merite & les belles actions des
„ principaux Officiers, c'est à ceux-ci
„ à savoir comment se comportent les
„ Commandans de chaque Regiment,
„ ils doivent rendre compte de leurs
„ Capitaines, & chaque Capitaine doit
„ remarquer ce qui se passe dans sa
„ Troupe. C'est par cette methode
„ que le plus habile Ministre pour la
„ Guerre qui ait été en France, étoit
„ venu à bout de former des Armées
„ invincibles, qui du moins ont tou-
„ jours été Victorieuses pendant sa vie
„ & même après sa mort, tandis qu'on
„ a suivi ses Maximes.

„ V. De ces Corps particuliers on en
„ forme de plus nombreux, à qui on
„ donne un Commandant particulier.
„ Ces Corps chez les Chrétiens sont
„ ordinairement de six Bataillons pour
„ l'Infanterie, & de dix ou douze Es-
„ cadrons pour la Cavalerie. Si on est
„ joint plusieurs ensemble on les fait
„ commander par un Officier d'un gra-
„ de superieur. Ces commandemens
„ ainsi multipliés, donnent lieu à ceux

„ qui

„ qui ont du genie de faire connoitre
„ leurs talens & de se préparer au
„ commandement general.

„ VI. On doit avoir une extrême
„ attention pour que les soldats soient
„ bien commodément armés, & même
„ habillés. La Bayonnette au bout
„ du fusil est une arme excellente, on
„ ne peut trop en multiplier l'usage,
„ elle rend même l'épée presque inu-
„ tille, qui ne sert plus que d'un vain
„ ornement au soldat, de sorte qu'une
„ seconde Bayonnette au lieu de l'E-
„ pée ne seroit pas mal établie. L'ha-
„ bit du soldat doit être le moins gê-
„ nant & le moins embarassant qui se
„ peut. De tous les Princes Chrétiens
„ c'est le Roi de Prusse qui habille le
„ mieux ses Troupes. Leur habit est
„ court & serré, il en a retranché les
„ plis, les grandes manches, qui ne
„ font que charger. C'est assez en ef-
„ fet que l'habit d'un soldat le défen-
„ de des injures de l'air; ses armes,
„ son air libre & dégagé doivent être
„ son unique ornement. Il ne faut pour-
„ tant pas négliger ce qui rehausse sa
„ mine & la rend plus guerriere.

„ VII. Le ſervice de l'Artillerie
„ étant auſſi important qu'il l'eſt, meri-
„ te une grande attention. L'Empire
„ Ottoman étant d'une ſi grande éten-
„ due, doit avoir ſur toutes ſes Fron-
„ tieres des Fonderies & des Magazins.
„ Des Commiſſaires exacts & intelli-
„ gents doivent veiller ſur les ouvriers,
„ pour que le canon, les mortiers, la
„ poudre, ſoient auſſi bons qu'ils peu-
„ vent l'être. Il faut des Canoniers
„ & des Bombardiers. L'exercice ſeul
„ peut les rendre habiles. Cet exercice
„ coûte à la verité, mais le fruit qu'on
„ en retire l'emporte infiniment ſur la
„ dépenſe. Dans ces exercices, qui
„ doivent être fréquents, il convient
„ de propoſer des prix pour ceux qui
„ ſe diſtingueront par leur adreſſe.
„ Une Bombe bien méſurée ſur un
„ magazin à poudre, abbrége beaucoup
„ le Siege d'une Ville & le fait réuſſir.
„ Ce-ci peut s'appliquer à l'uſage de
„ toutes les armes à feu. Des ſoldats
„ exercés à tirer juſte, font bien un
„ autre ravage parmi leurs ennemis
„ que ceux qui tirent au hazard. Il
„ faut du moins les acoutumer à tirer
„ à moitié de la hauteur ordinaire

„ d'un

„ d'un homme & s'il ſe peut à coucher quelqu'un en jouë. L'Infanterie qui a affaire à de la Cavalerie, doit plûtôt en vouloir aux chevaux qu'aux hommes, c'eſt ce qu'on appelle en France *tirer à la botte.* La raiſon eſt, qu'un Cavailler démonté eſt inutile, & qu'un cheval donne bien plus de priſe qu'un homme & que même il coute davantage à remplacer.

„ VIII. Les travaux ſont fréquens dans les Armées, ils en ſont ſouvent le Salut, c'eſt par leur moyen qu'on aſſure un Camp, qu'on defend les paſſages qui y pourroient conduire. On peut y emploier les Troupes. Quand on le fait & que les travaux ſont longs & pénibles, il faut augmenter leur paye & leur procurer d'ailleurs quelques douceurs & quelques rafraichiſſemens. Les habitans de la campagne, accoutumés a remuer la terre, font l'ouvrage meilleur & plus promtement; en les bien payant, en les traitans avec douceur on n'en manque point. L'eſſentiel eſt que ces travaux ſoient bien conduits, pour cela il faut des Ingenieurs. Ces

„ hom-

„ hommes ſi utiles doivent être diſtin-
„ gués, la diſtinction & les recompen-
„ ſes attachées à cette profeſſion, qui
„ demande de l'eſprit & de l'étude en-
„ gageront à s'y appliquer & forme-
„ ront de bons ſujets.

„ IX. Une Armée ne peut être
„ ſans malades, ni ſans bleſſés, il faut
„ donc des Medecins & des Chirur-
„ giens. S'ils ne ſont pas habiles,
„ s'ils manquent d'experience, ſi leurs
„ remedes ne ſont pas bons, ils font
„ périr une infinité d'hommes. Dans
„ les Armées Chrétiennes il y a un
„ Hôpital. Les Medecins, les Chi-
„ rurgiens, ſont les plus habiles qu'on
„ peut trouver. On a grand ſoin que
„ les remedes ſoient auſſi bons qu'ils
„ peuvent être. Le general veille exac-
„ tement pour qu'ils faſſent leur devoir.
„ Quand on ſait qu'il doit y avoir
„ une Bataille, on fait venir des gran-
„ des Villes la plûpart des Chirur-
„ giens.

„ X. Pour que le ſervice ſe faſſe
„ reguliérement & que les officiers
„ ſoient en droit de faire garder une
„ exacte diſcipline, il faut que le ſol-
„ dat ſoit exactement payé, que les

„ vi-

„ vivres ne lui manquent point. La
„ faim eſt ſon plus terrible ennemi; ſi
„ elle le tourmente, ſon courage & ſa
„ docilité ſe perdent. C'eſt un Pro-
„ verbe que *Ventre affamé n'a point*
„ *d'Oreilles*. Ainſi la grande attention
„ du General doit être de veiller ex-
„ actement ſur ceux qui entreprennent
„ la fournitures des vivres, non ſeule-
„ ment pour qu'ils ne manquent pas,
„ mais auſſi pour qu'ils ayent la qualité
„ qu'ils doivent avoir, & de meſurer
„ tellement ſes marches & ſes mouve-
„ mens, de maniere que le tranſport
„ en ſoit toûjours ſûr & commode. Je
„ me ſuis trouvé dans une Armée qui
„ par la témérité de ſes Generaux fut
„ près de cinq mois dans un danger
„ continuel de manquer de tout & de
„ perir de miſère. Rien n'eſt plus triſ-
„ te qu'une pareille ſituation.

„ XI. C'eſt un avantage infini que
„ d'avoir pour ſoi les peuples d'un
„ Païs où l'on fait la Guerre. On eſt
„ aſſuré des vivres, on eſt inſtruit des
„ mouvemens & des deſſeins de l'En-
„ nemi, les Partis qu'on envoye en
„ campagne ſont bien moins expo-
„ ſés, ils trouvent des azyles & mê-

„ me

„ te du secours. Rien n'est plus faci-
„ le à la Sublime Porte que de se pro-
„ crer ce grand avantage. Les
„ *Transilvains*, les *Hongrois* ont les
„ yeux attachés sur Elle, c'est d'Elle
„ uniquement qu'ils attendent le reta-
„ blissement de leurs Droits & de leurs
„ Privileges. Si nôtre invincible Maî-
„ tre du haut de son Trône inébran-
„ lable daignoit dans sa grande bonté
„ asurer ces Peuples que ce n'est
„ que pour leur délivance qu'il prend
„ les armes, on les verroit accourir
„ en foule pour se ranger sous nos
„ étendars ; ils feroient la Guerre con-
„ jointement avec nous. Cette ardeur
„ ne feroit qu'augmenter & deviendroit
„ bientôt universelle, si les Generaux
„ contenoient leurs Troupes & defen-
„ doient absolument le pillage, si on
„ traitoit ces Peuples avec bonté, qu'on
„ leur payât exactement le prix des
„ denrées qu'ils apporteroient au
„ Camp, qu'on ne les inquiétat en
„ aucune maniere sur leur Religion,
„ qu'on rétablit les habitans de cha-
„ que Ville qu'on prendroit dans la
„ possession de leurs Priviléges. Ces
„ promesses, sur tout leur exécution,
„ son

„ font dignes du plus vertueux Mo-
„ narque de l'Univers & lui donne-
„ roient le plaifir & la gloire d'affoiblir
„ fon Ennemi, de l'éloigner de fes
„ Frontieres & de rendre des Peuples
„ heureux.

„ XII. Il n'eft guére poffible aux
„ Allemands d'avoir en Hongrie plus
„ de quatre-vingt mille hommes. *Sa
„ Hauteffe*, fans fe mettre hors d'état
„ de réfifter aux Mofcovites & à fes
„ autres Ennemis, peut facillement y
„ envoyer cent cinquante mille. La
„ grande Armée feroit de cent mille
„ les cinquante mille autres fe parta-
„ geroient en deux ou trois Corps.
„ Que pourroient faire les Allemands
„ fur tout fi les Peuples fe déclaroient
„ contr'eux ?

„ XIII. Le capital de cette Guerre
„ eft d'entrer de bonne heure en
„ Campagne. Ils nous eft aifé de pré-
„ venir nos Ennemis ; leur Armée n'é-
„ tant qu'un compofé de divers Contin-
„ gens que fourniffent les Villes &
„ les Princes d'Allemagne, ne fe for-
„ me que tard ; j'ay vu plus d'une
„ fois y arriver des Troupes l'orf-
„ qu'on étoit fur le point de prendre
des

„ des quartiers d'Hyver ; & cette
„ lenteur eſt d'autant plus grande
„ que ces Villes & ces Princes s'intereſ-
„ ſent moins a la Guerre qui ſe fait.
„ Unique & Souverain Maître de ſes
„ Etats, Sa Hauteſſe n'a qu'à parler
„ pour être obéïe ; ſes Armées s'aſſem-
„ bleront auſſi-tôt qu'Elle le jugera à
„ propos. Elles pourront faire quel-
„ que conquête conſiderable avant que
„ les Allemands ſoient en état de s'y
„ oppoſer. Après l'avoir faite par une
„ prudente defenſive elles la conſerve-
„ ront, & empêcheront l'Ennemi de re-
„ parer la perte qu'il aura faite. Sa
„ grande Armée ſera chargée de ce
„ ſoin tandis que le ſurplus de ſes
„ forces pénétrera dans la Tranſylvanie
„ & dans d'autres Provinces Voiſines.
„ C'eſt la methode qu'a ſuivie pen-
„ dant bien des années le fameux Em-
„ pereur des François *Loüis quatorze.*
„ Il avoit enlevé une Ville conſidera-
„ ble à ſes Ennemis avant preſque
„ qu'ils ſe fuſſent apperçus de ſon deſ-
„ ſein. Après l'avoir priſe il laiſſoit
„ à ſes Generaux le ſoin de la conſer-
„ ver & leur défendoit de ſe commettre

„ qu'ils

„ qu'ils ne fussent presque assurés du „ succès.

„ XIV. Quoique les Allemands n'a„ yent point à présent de Capitaine „ fameux comme l'étoit le *Prince Eu-„ gène*, il ne sont point du tout à „ mépriser. Ce sont de vieilles Trou„ pes bien aguerries. Il ne faut pas „ non plus les craindre. Il suffit de „ se precautioner contre leurs desseins „ & de ne pas les laisser maitre d'ata„ quer quand il le jugeront à pro„ pos. L'unique moyen de réussir, „ c'est de choisir de bons Camps & „ d'en rendre l'accès si difficile qu'ils „ n'ôsent le tenter. Cette méthode „ doit être suivie pendant la prémiere „ Campagne, jusqu'à ce que les Trou„ pes de *Sa Hautesse* soient tout à „ fait accoutumées aux nouveaux exer„ cices auxquels on les dresse présen„ tement".

Sur ce que je dis dans ce Memoire, que les *Hongrois* & les *Transylvains* se déclareroient contre les Allemands si le *Grand Seigneur* les assuroit qu'il ne pense point à en faire ses Sujets, mais uniquement à les mettre en Liberté & à rétablir parmi eux l'ancienne forme

de leur Gouvernement, que la Maiſon d'Autriche a abolie, le Divan m'a chargé de faire un Manifeſte. Je l'ai composé de concert avec le Prince Ragotski & quelques Deputés Hongrois qui ſont ici cachés, Il eſt entre les mains du Grand Viſir & ſa publication ſera le premier Acte de Guerre. Je ne le tranſcris point parce qu'il contient divers articles qui ne doivent être connus que dans le tems, & que d'ailleurs ce premier Officier m'a recommandé le ſecret, en m'aſſurant que le Sultan ſeul l'avoit vu.

Telle eſt la ſituation de mes eſperances. Je ne puis aſſurer ſi elles ſeront remplies, mais tout m'y paroit diſpoſé, les Officiers, les ſoldats ſouhaitent également la Guerre, les Janiſſaires ſur tout. D'avance ils ſe promettent la Victoire. Ce que je puis dire, c'eſt que les Allemands n'auront pas beau jeu. Les Turcs ne ſont plus ce qu'ils ont été autrefois. Les exercices que j'ay faits à Conſtantinople ſe ſont faits par tout ailleurs. On a fait des Regimens; on a formé des Bataillons. Toute l'Infanterie a des Armes uniformes, l'Epée, la Bayonette, le Fuſil. Elle a ſes Grenadiers.

ds. On a multiplié les Officiers, on a formé des Compagnies de Canoniers, de Bombardiers, on les exerce encore tous les jours. Il en est de même de la Cavalerie, elle a de grosses bottes, elle est bien armée, elle sait se former en Esquadron & soutenir de pied ferme le feu du canon & celui de l'Infanterie. Je mourrai content si je les vois en action & que je puisse grossir ces Memoires de leurs succès. C'est le plus ardent de mes voeux. On verra par là que je suis aussi attaché au nouveau Maitre qu'on m'a forcé de choisir, que je l'ai été à ceux qui m'ont si maltraité, & que rien n'est capable de me faire manquer ou mollir par rapport aux engagemens que j'ai pris de moi-même.

FIN.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

bliothèque
é d'Ottawa
héance

The Library
University of Ottawa
Date due